



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

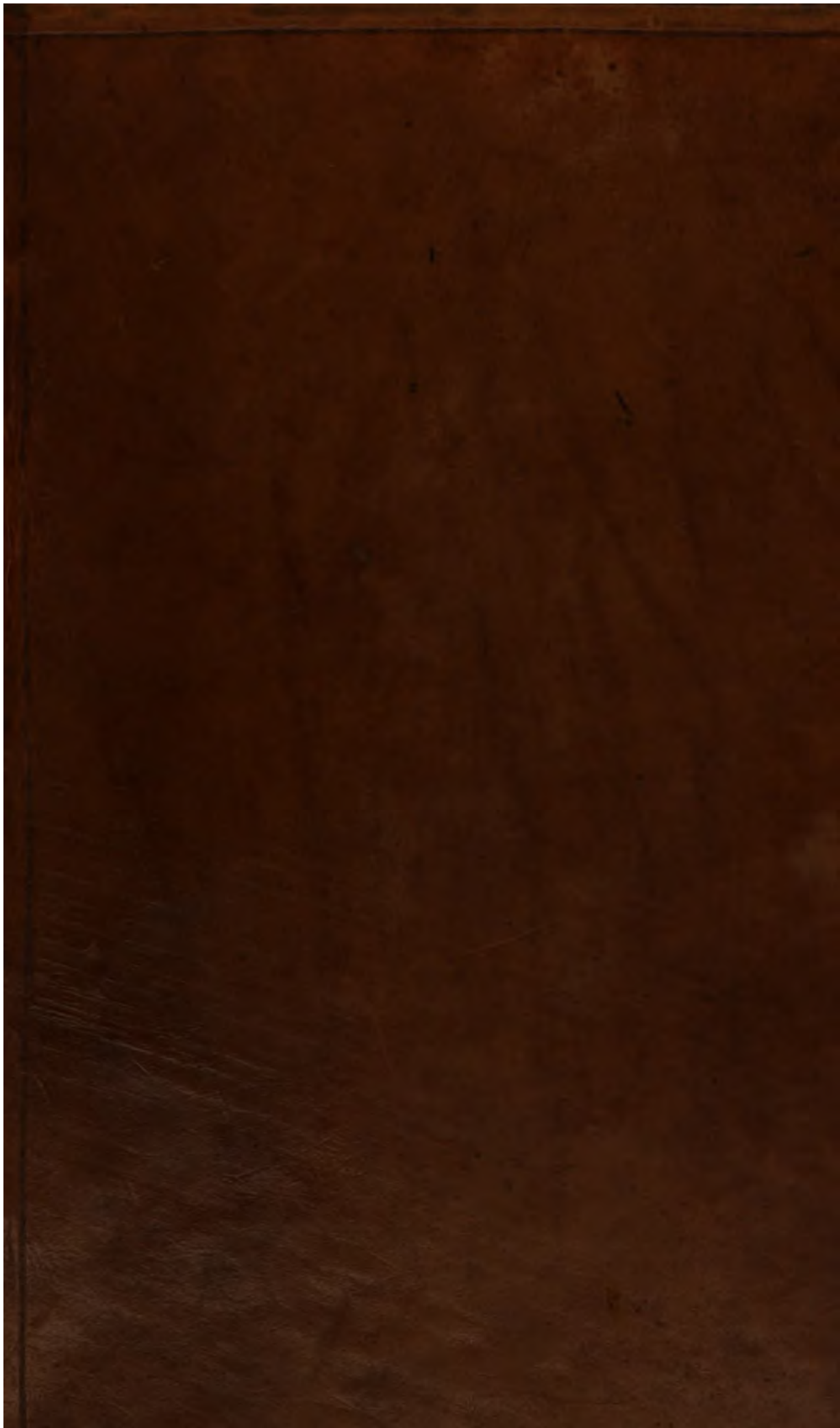
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



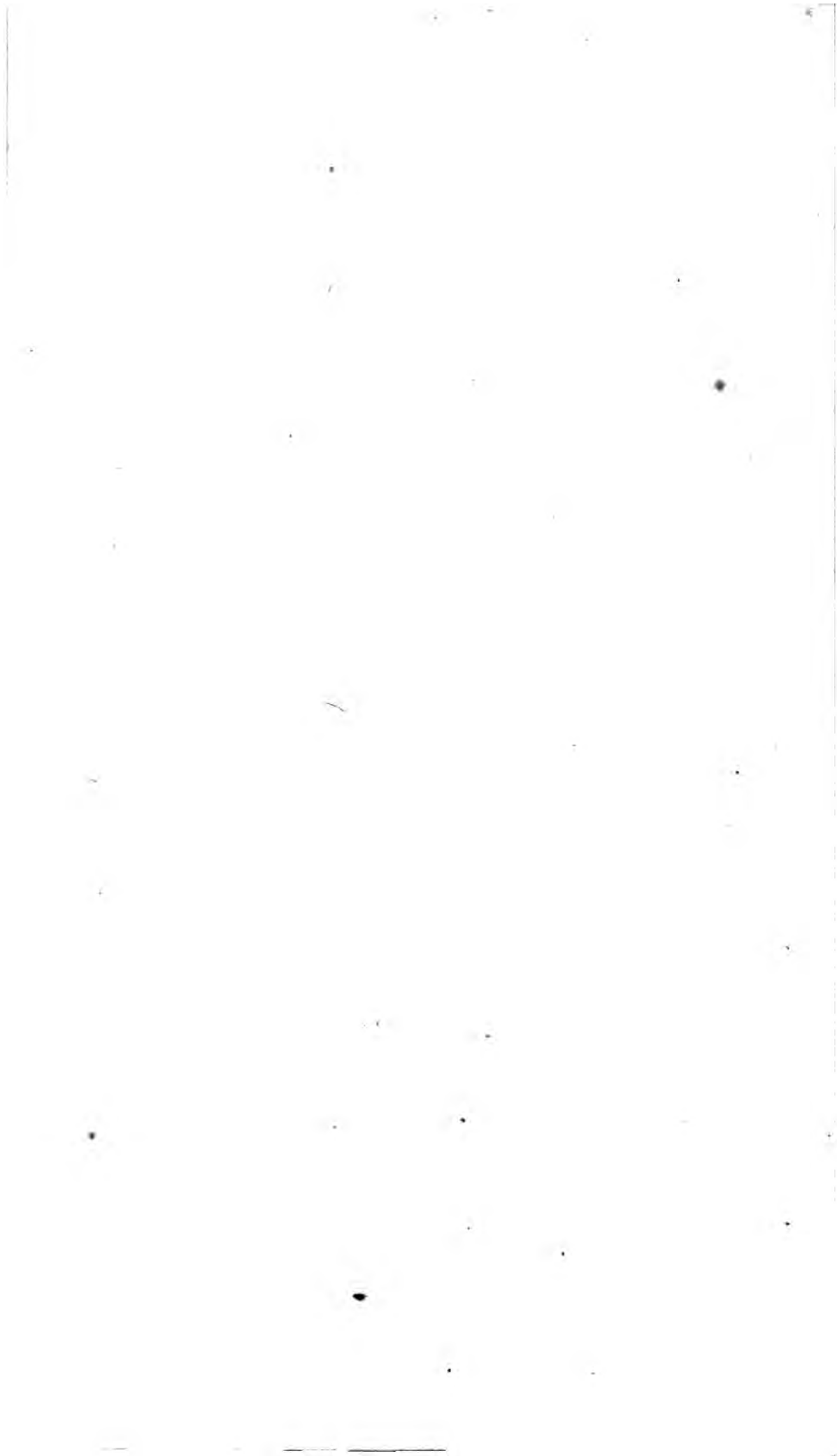
Vet. Fr. II A. 165





Pat de ~~the~~ ~~by~~ ~~own~~ ~~the~~

n. 17 / 20^{ma}





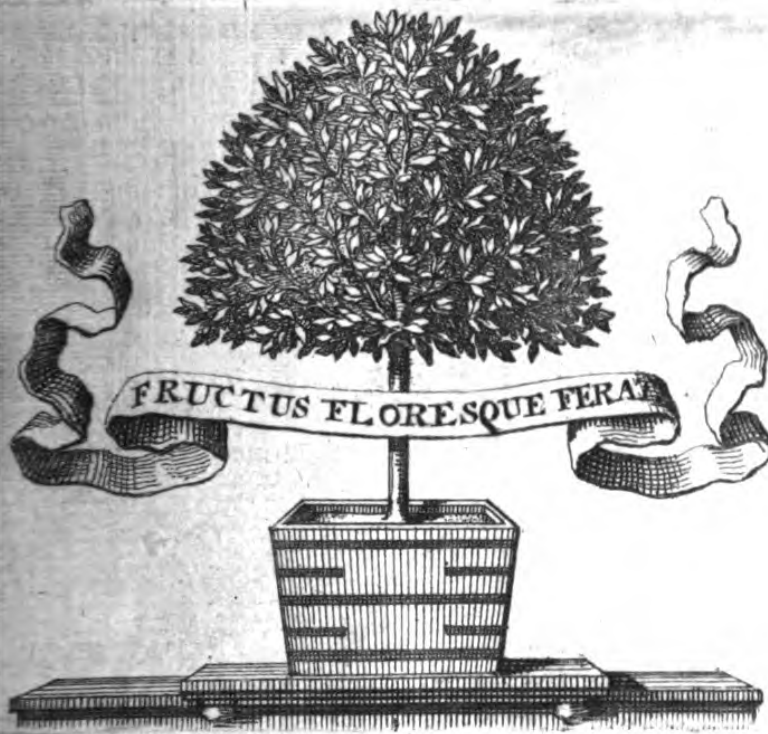


J. Bloysnyck del & fecit.

MEMOIRES
LITTERAIRES

TOME PREMIER

S. D. L. R. G.



A LA HAYE,
Chez CHR. VAN LOM, P. GOSSE,
& R. ALBERTS.

MDCCLXVI.



P R E F A C E.

JE me propose de lire d'une manière qui m'apporte plus de profit que je n'en ai retiré des lectures que j'ai faites jusques à présent. Pour y réussir je ferai des Extraits des Livres que je choisirai ; & je tâcherai de les faire avec tant d'exactitude & de netteté, qu'on y trouvera une parfaite représentation des Ouvrages dont j'aurai fait ces Extraits. J'y joindrai des remarques qui y auront un rapport naturel, & je donnerai le tout au Public, pour qu'il en fasse son profit & son divertissement, si je réussis.

Je ne fais pas si j'ai des forces suffisantes pour une pareille entreprise : je me suis éprouvé & je l'ai cru ; non pas que j'aie cru m'en acquiter dans toute la perfection, mais au moins d'une manière assez bonne & assez exacte pour que ces

P R E F A C E.

Mémoires fussent passables. Mon amour pour les Sciences est peut-être ce qui m'a séduit ; dupe de ses passions on présume presque toujours de soi-même , & l'on se croit aisément en état de tout entreprendre , quand on a l'envie de tout savoir.

Mais une chose de laquelle j'oserai répondre , c'est que mon amour pour la vérité sera inaltérable , que rien ne sera capable de me la faire déguiser , qu'elle animera tous mes soins , toutes mes recherches & toutes mes critiques.

Ainsi l'on peut me considérer dans ces Mémoires sous deux idées différentes , comme *Historien* , & comme *Critique* : entant qu'*Historien* je ne dois être d'aucun pays , ni d'aucun parti ; je ne dois avoir pour but ni d'offenser ni de plaire , me souvenant de cette belle parole de *Thucydide* , rapportée par *Lucien* , qu'il vaut mieux déplaire
en

P R E F A C E.

en disant la vérité, que de plaire en contant des fables. Entant que Critique, les matières, ou les manières dont elles seront traitées, détermineront mes jugemens & mes remarques ; ce fera aux Lecteurs éclairés à me reprendre lorsque je me tromperai ; protestant que je me tiendrai très obligé à tous ceux qui le feront, pourvû que ce soit sans ces traits, dont tout autre qu'un Auteur même se trouveroit offensé.

Dans les choses, qui regarderont la Religion, je ne prendrai parti que contre les *Athées* & les *Intolerans*, dans quelque Secte que je les trouve ; & dans les choses, qui regardent le Gouvernement, je ne soutiendrai que les loix de la nature, persuadé qu'elles sont inaltérables, que l'homme, qui abandonne les privilèges que DIEU lui a donnés, se rend indigne de toutes ses graces.

P R E F A C E.

Je croi bien , si ces Mémoires ont quelque réusſite , que ce que je dis ici attirera contre moi beaucoup de mauvais diſcours, mais les honnêtes gens n'y feront pas trompés; ceux qui ont de la Religion ſavent qu'il faut être doux , charitable, compatiffant; que la conversion des cœurs eſt l'ouvrage de DIEU, & non celui des hommes; que la perſécution & la contrainte ne peuvent faire que des *Impies* & des *Hypocrites*. Ceux qui aiment l'ordre ne flattent point la Tyrannie; ils ſavent que le bon citoyen ne ſe trouve que dans l'honnête homme; que ceux qui ſouſtiennent l'obéiſſance paſſive, ne ſont que des lâches, prêts à ſacrifier à leurs intérêts particuliers, le bien de l'État, l'honneur & le bien du Prince même qu'ils encenſent; les hommes généreux ont pour leurs Princes un reſpet ſincère, leur dévouement eſt abſolu, & éga-

P R E F A C E.

également attachés au bonheur de leur pais & à la gloire de leurs Souverains, ils sont toujours prêts à s'immoler eux-mêmes pour l'un & pour l'autre.

Voilà les principes que je soutiendrai dans toutes les occasions où j'aurai lieu de le faire : on peut ne prendre aucun parti par rapport aux sentimens ou aux pais qui divisent les hommes, mais il faut soutenir celui d'honnête homme, & faire toujours valoir ce qui en fait le caractère essentiel, & ce qui peut principalement contribuer au bien de la Société.

Après ce que je viens de dire, j'entrerai dans un détail plus précis du plan que je me suis proposé pour ces Mémoires.

Le premier Article sera toujours une Dissertation sur les *Sciences* ou sur les *Arts*, selon l'ordre naturel, où l'on passe des plus simples aux plus composés.

P R E F A C E.

Le second Article sera toujours l'Extrait d'un Livre, qui traitera positivement de quelque *Science* ou de quelque *Art* ; j'observerai encore d'aller des plus simples aux plus composés, ainsi de la *Grammaire*, par exemple, je passerai à la *Rhétorique*, de la *Rhétorique* à la *Logique*, de cette dernière à l'*Ontologie*, & de là je pourrai descendre aux *Sciences* qui *traitent de la Grandeur en général*, passer à la *Métaphysique*, à la *Physique*, & venir aux *Sciences* dont les principes & les éclaircissimens sont renfermés dans ces trois dernières: ainsi des *Arts*.

Il faut remarquer que pour remplir ce dessein, je n'ai pas besoin d'avoir en moi-même un grand fonds de science: comme cet Article ne sera qu'un Extrait des Livres, où les *Sciences* dont je parlerai seront approfondies, je n'ai besoin que de travailler assez pour me rendre capable d'entendre ces

Li-

P R E F A C E.

Livres ; Et s'ils ne me suffissent pas par eux-mêmes, je pourrai consulter des personnes capables de m'en faciliter l'intelligence ; si je ne puis l'aquerir, j'espère que je serai assez sage pour avouer mon ignorance & me taire, ou pour souffrir avec reconnoissance la censure des fautes que j'aurai faites.

Le troisiême Article & les suivans ne seront composés que d'Extraits de Mémoires ou de Lettres qui regarderont quelques Livres, ou quelques sujets considérables par leur importance, par leur rareté, par leur singularité, ou par le bruit que certaines matières, certains Livres, ou certains Auteurs auront fait dans le monde. J'inférerai avec plaisir toutes les Pièces qui me tomberont entre les mains, pourvû-qu'elles soient bonnes. *Molinistes, Fansenistes ; Cocceiens, Voetiens ; Protecteurs des Anciens, Défenseurs des Modernes ; Cartésiens,*

P R E F A C E.

siens, Péripatéticiens ; tout y sera bien reçu : j'insérerai tout , le Public jugera.

J'oubliois de dire qu'après avoir donné l'Extrait d'un Ouvrage, je tâcherai de donner la Vie de son Auteur, & s'il y a quelques Pièces qui se trouvent dans une édition, & qui ne soient pas dans les autres, je ferai imprimer ces pièces, afin que ces Mémoires puissent servir à compléter, pour ainsi dire, les éditions défectueuses. Ceci me paroît assez utile pour que j'ose prier les Savans de m'aider de leurs découvertes, & de me faciliter le moyen de remplir ce dessein.

Voilà mon plan en général : je devrois dire quelque chose des Articles qui composent ce premier Tome en particulier, mais comme cette Préface n'en est pas séparée, le Lecteur pourra les feuilleter, ou s'en instruire en lisant la Table suivante.

T A-

T A B L E
D E S
A R T I C L E S

Contenus dans ce Tome.

ARTICLE I.

Essai Philologique touchant la Science en général, son importance, & son véritable but, pag. 1.

A R T. II.

Extrait de la Grammaire Générale & Raisonnée, p. 85.

Remarques à l'occasion de cet Extrait, p. 134.

sur la Société de Port-Royal, p. 136.

de la Langue Française, p. 145.

de la Langue Angloise, p. 148.

de la Langue Italienne, p. 153.

de la Langue Espagnole, p. 157.

des Langues Hollandoise & Allemande, p. 159.

de la Langue Latine, p. 163.

de la Langue Gréque, p. 167.

de la Langue Arabe, p. 171.

de la Langue Hébraïque, p. 176.

des

T A B L E

*des Langues Samaritaine , Chal-
daïque , Syriaque , Ethiopienne ,
Persienne , Armenienne , Tar-
tare & Chinoise , p. 185.*

A R T. III.

*Extrait de deux Ouvrages de JAN MA-
ROT , p. 195.*

*Voyage de Genes par le Roi LOUIS
douzième de ce nom , PERE DV
PEUPLE , p. 195.*

*Voyage de Vénise par le Roi LOUIS
douzième de ce nom PERE DV
PEUPLE , p. 204.*

A R T. IV.

*Extrait des autres Ouvrages de JAN MA-
ROT , p. 224.*

*Remarques sur la personne & les
Ouvrages de JAN MAROT ,
p. 249.*

A R T. V.

*Extrait des Oeuvres de CODRUS URCEUS ,
p. 259.*

Vie de CODRUS , p. 309.

Re-

DES ARTICLES.

Remarques à l'occasion de cet Extrait, p. 327.

A R T. VI.

Mémoire touchant ERASME, p. 326.

Réfutation de l'Apologie d'ERASME, imprimée dans les Mémoires de Trévoux Juin 1714. p. 339.

Réponse à la Réfutation de l'Apologie d'ERASME, p. 355.

A R T. VII.

Témoignage des sens contre les sens, p. 395.

A R T. VIII.

Lettre sur une Brochure qui parut en 1715. p. 402.

L'Athéisme découvert par le R. P. HARDOUIN Jésuite dans les Ecrits de tous les Pères de l'Eglise & des Philosophes modernes, p. 403.

Lettre touchant la précédente Brochure, p. 435.

AR.

TABLE DES ARTICLES.

A R T. IX.

Lettre de Monsieur. . . . à Monsieur sur un Livre intitulé, Traité où est examiné à fonds la question agitée en ce temps, savoir si un Protestant, laissant la Religion Protestante pour embrasser celle de Rome, peut se sauver dans la Religion Romaine, &c. p. 447.

A R T. X.

Lettre touchant le Livre intitulé, De l'Action de DIEU sur les créatures. Traité dans lequel on prouve la Prémotion physique par le raisonnement. A Paris chez Babuty 1713. p. 466.

A R T. XI.

Autre Lettre sur le même Livre, p. 472.

MEMOIRES LITTERAIRES.

ARTICLE I.

Essai Philologique touchant la Science en général, son importance, & son véritable but.
Par J. Hyacinthe



Tous les hommes ont un désir naturel de devenir éclairés, parce qu'ils désirent naturellement de devenir heureux, & qu'ils sentent bien que l'ignorance est la cause de leurs misères : aussi tous les hommes travaillent-ils à apprendre quelque chose, soit par la conversation, soit par la lecture, soit par la méditation. Cependant entre dix mille à peine en voyons nous un, duquel on puisse dire avec vérité, cet homme fait parfaitement telle ou telle Science.

On parle de tout, on décide de tout,

A

on

2 MEMOIRES

on doute de tout, on mêle la vérité avec le mensonge, on les confond. C'est une vicissitude de pensées, qui nous emporte tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; nous asservissons la raison à notre tempérament, à la situation de nos affaires: nous trouvons des raisons pour appuyer nos injustices & autoriser nos débordemens; la nécessité nous rend quelquefois sages, équitables; mais voyons nous les choses d'un autre point de vûe, nous en jugeons autrement. Comme presque personne n'est savant par principe, personne aussi n'est par principe vertueux; de manière que tel qui passe pour être l'un & l'autre, n'est pourtant qu'un homme très superficiel & très chancelant dans la Science comme dans la Vertu. Ce n'est qu'un homme qui doit beaucoup aux dispositions de son cerveau & aux humeurs qui circulent dans ses veines: mais il ne se doit rien à lui-même; c'est-à-dire, qu'il n'a rien fait de ce qu'il devoit pour se perfectionner, ou qu'il ne l'a pas fait comme il le devoit faire. Cependant de même que pour aller en quelque lieu on s'informe exactement du chemin qui y mene, de même aussi lorsqu'on souhaite d'être hûreux, on doit s'instruire exacte-

LITTÉRAIRES. 3

exactement de ce qui peut procurer le bonheur. Si un homme aiant de grandes affaires en quelque endroit , vers lequel il voulût voyager , prenoit sa route à tout hazard , en marchant toujours devant lui , selon qu'il se trouveroit tourné à certaines heures du matin , qu'en pourroit-on croire ? C'est là l'image , imparfaite encore , de presque tous les hommes.

Il n'y a personne au monde , dans quelque situation qu'il se trouve , qui ne soit extrêmement intéressé de savoir , s'il est vrai qu'il soit composé de deux parties réellement distinguées entre elles , & si de ces deux parties , il y en a une périssable , & l'autre immortelle : si cette partie immortelle , qui est proprement *lui-même* , *lui* qui pense , qui voit , qui entend , qui juge , qui veut , si *lui* en un mot a un Créateur , qui après que la partie périssable sera détruite doit juger ce *lui* , cette partie immortelle , sur l'observation des regles que ce Créateur a prescrites. Si cela est , quelle nécessité ne voit-on pas de s'assurer de la connoissance de ces regles ? quelle nécessité n'y a-t-il pas de les pratiquer ? „ L'immortalité de „ l'ame (dit un homme de réputation*)

A 2 est

* Pensées de Pascal contre l'indifférence des Athées.

4 MEMOIRES

„ est une chose qui nous importe si fort ;
„ & qui nous touche si profondement ,
„ qu'il faut avoir perdu tout sentiment
„ pour être dans l'indifférence de savoir
„ ce qui en est : toutes nos actions & tou-
„ tes nos pensées doivent prendre des rou-
„ tes si différentes , selon qu'il y aura des
„ biens éternels à espérer , ou non , qu'il
„ est impossible de faire une démarche
„ avec sens & jugement , qu'en la réglant
„ par la vûe de ce point qui doit être no-
„ tre dernier object. Ainsi notre premier
intérêt & notre premier devoir est , de
nous éclaircir sur ce sujet , puisque c'est
de là que dépend toute notre conduite.

Ajoutons encore ce que dit le même
Auteur , (c'est M. *Pascal*) en parlant
de ceux qui vivent dans l'ignorance de ce
qu'ils sont sans chercher à s'éclaircir.

„ Le repos dans cette ignorance , dit-il,
„ est une chose monstrueuse , & dont il
„ faut faire sentir l'extravagance & la
„ stupidité à ceux qui y passent leur vie,
„ en leur représentant ce qui se passe en
„ eux-mêmes , pour les confondre par la
„ vûe de leur folie : car voici comment
„ raisonnent les hommes quand ils choisif-
„ sent de vivre dans cette ignorance de
„ ce qu'ils sont , & sans en rechercher
„ d'éclaircissement. Je

LITTERAIRES. 5

„ Je ne fai qui m'a mis au monde, ni ce
„ que c'est que le monde, ni que moi-
„ même. Je suis dans une ignorance ter-
„ rible de toutes choses. Je ne fai ce que
„ c'est que mon corps, que mes sens, que
„ mon ame ; & cette partie même de moi
„ qui pense ce que je dis , & qui fait ré-
„ flexion sur tout & sur elle-même, ne se
„ connoît non plus que le reste. Je vois
„ ces effroyables espaces de l'Univers
„ qui m'enferment, & je me trouve atta-
„ ché à un coin de cette vaste étendue,
„ sans savoir pourquoi je suis plutôt pla-
„ cé en ce lieu qu'en un autre, ni pour-
„ quoi ce peu de temps qui m'est don-
„ né à vivre m'est assigné à ce point plû-
„ tôt qu'à un autre de toute l'éternité qui
„ m'a précédé, & de toute celle qui me
„ suit. Je ne vois que des infinités de tou-
„ tes parts qui m'engloutissent comme un
„ atome, & comme une ombre qui ne du-
„ re qu'un instant sans retour. Tout ce
„ que je connois c'est que je dois bien-tôt
„ mourir ; mais ce que j'ignore le plus
„ c'est cette mort même que je ne saurois
„ éviter.

„ Comme je ne fai d'où je viens, aussi ne
„ fai je où je vas ; & je fai seulement
„ qu'en sortant de ce monde je tombe

6 MEMOIRES

„ pour jamais ou dans le néant, ou dans
„ les mains d'un DIEU irrité, sans savoir
„ à laquelle de ces deux conditions je dois
„ être éternellement en partage.

„ Voilà mon état plein de misère, de
„ foiblesse, d'obscurité. Et de tout cela
„ je conclus que je dois donc passer tous
„ les jours de ma vie sans songer à ce qui
„ me doit arriver, & que je n'ai qu'à suivre
„ mes inclinations sans réflexion & sans
„ inquiétude, en faisant tout ce qu'il
„ faut pour tomber dans le malheur éter-
„ nel au cas que ce qu'on en dit soit véri-
„ table. Peut-être que je pourrois trouver
„ quelque éclaircissement dans mes doutes,
„ mais je n'en veux pas prendre la pei-
„ ne, ni faire un pas pour le chercher;
„ & en traitant avec mépris ceux qui se
„ travailleroient de ce soin, je veux aller
„ sans prévoyance & sans crainte, tenter
„ un si grand événement, & me laisser
„ mollement conduire à la mort dans l'in-
„ certitude de l'éternité de ma condition
„ future.

Ce discours, que *M. Pascal* fait faire à
ceux qui vivent volontairement dans l'ig-
norance, n'est assurément que l'explica-
tion naïve de leurs sentimens: c'est ainsi
que ces gens-là raisonnent; & ce qu'il

Y a de plus malheureux & de plus effroyable, c'est qu'ils raisonnent ainsi sans examiner leurs raisonnemens ; car s'ils l'examineroient, pourroient-ils n'en pas frémir ?

Le chapitre, d'où j'ai tiré ce que je viens de rapporter, a pour titre *contre l'indifférence des Athées* ; mais il ne faut pas croire que cela ne convienne qu'aux *Athées*, en entendant par ce mot ceux qui nient dans leurs discours l'Être souverain d'un DIEU Créateur & Conservateur de toutes choses.

Il est vrai que de la manière dont ces passages sont mis en œuvre dans le Livre des *Pensées*, ils ne regardent directement que les *Athées* pris en ce sens, mais à bien considérer toutes choses l'on verra que ces passages conviennent à presque tous les hommes.

Ils conviennent à tous ceux qui confessant qu'il y a un DIEU négligent de le connoître, de s'instruire de ses volontés & de s'y conformer : ne nous trompons point, il y a deux manières de nier DIEU ; on peut le nier par ses discours, l'on peut le nier par ses actions.

Lorsqu'on ne fait attention qu'à des difficultés que l'ignorance produit sur l'existence de DIEU, sans faire la recher-

8 M E M O I R E S

che nécessaire des principes qui les détruisent, on se fait un fantôme qu'on appelle Nature, & l'on nie dans ses discours l'existence d'un DIEU. Mais remarquons, quoique les *Athées* puissent dire & faire, que ce fantôme de Nature n'est que le mélange de l'idée de DIEU & de l'idée de la matière, lequel mélange ne vient que de ce qu'ils ne font pas assez d'attention à ce que c'est que l'une & l'autre de ces idées nécessairement incompatibles. Car enfin le plus habile des *Athées* malgré qu'il en aye ne peut s'empêcher d'établir des vérités immuables, & par conséquent nécessaires, & d'admettre ainsi dans la réalité l'existence du DIEU qu'il nie dans ses discours. Car qu'est-ce que vérité, s'il n'y a pas une intelligence dont la sagesse soit immuable? Ainsi à parler proprement on ne peut entendre par *Athée* un homme qui nie absolument DIEU, puisque dans le temps même qu'il le nie, ses discours & ses sentimens sont contradictoires. Mais à entendre par *Athées* ceux qui nient quelques attributs de DIEU, sa Justice, sa Bonté, sa Providence souveraine: à entendre par *Athées* ceux qui allient le sentiment ineffaçable qu'ils ont de la Divinité avec les idées qu'ils ont des créa-
tu-

LITTÉRAIRES. 9

tures, on en trouvera beaucoup, & c'est de leur erreur que viennent les principes de l'*Idolatrie*, qui n'est réellement qu'un vrai *Athéisme*. Considérons quelques-uns de ces *Athées*, & nous verrons qu'il y en a, qui avouant dans leurs discours la parfaite existence de DIEU, sont pourtant aussi *Athées* que les autres, parce que leur aveu ne consiste que dans des paroles, qui sont d'abord desavouées par leur conduite : ils vivent comme si ce DIEU qu'ils reconnoissent n'étoit ni leur Créateur, ni leur Juge, & ne l'aiment ni ne le craignent comme l'on doit : car l'amour desordonné pour les choses de la vie, & le défaut de charité qui fait commettre tant d'injustices, est une véritable négation de DIEU. Que prouvent le dire & le faire ? ne juge-t-on pas par l'un & l'autre du sentiment des hommes, comme on juge de l'arbre par le fruit ? certes les actions ont été regardées de tout temps comme les preuves des paroles. Un homme aura beau vous protester qu'il vous croit son Ami, & qu'il est véritablement le vôtre, si dans l'occasion loin de soutenir vos intérêts cet homme vous dessert, vous jugerez sans doute qu'il est un fourbe, un menteur,

qu'il ne vous croit pas son Ami, & qu'il n'est pas le votre véritablement; & vous aurez raison d'en juger ainsi. Qui peut donc douter que ce ne soit un véritable *Athéisme* de nier DIEU par les actions, comme c'en est un de le nier par les paroles?

Ou le terme de *croire* est peu expressif, ou s'il l'est, tous ceux qui disent je crois un DIEU, n'en croient point, ils opinent qu'il y en a un, c'est-à-dire, ils ne s'opposent pas à son existence; *croire* chez eux ne signifie que *présumer*, & non, être parfaitement convaincu. On avoue qu'il y a un DIEU, un Etre infiniment parfait, à-peu-près comme l'on avoue qu'il y a un *Empéreur Turc*: l'on dit qu'il y a un DIEU Créateur du ciel & de la terre, l'on dit qu'il y a un *Empéreur* qui regne sur les *Musulmans*. L'on croit que ce DIEU existe, l'on croit que tel *Empéreur* existe aussi. Et communément l'on se soucie presque aussi peu de connoître DIEU & de suivre sa sainte volonté, qu'on se soucie en Hollande par exemple de connoître le *Grand Turc* & d'obéir à ses loix. En parlant de *Turc* je me souviens d'un passage de l'*Alcoran*, qui convient fort à ce sujet*: „Plusieurs personnes (y li-
sons

* Je me sers de la traduction de du RYER.

„*sons nous dans le 1. chap.*) disent nous
 „croyons en DIEU & au jour du juge-
 „ment, & n’y croient pas, ils pensent
 „tromper DIEU & ceux qui croient en
 „DIEU : certainement ils se trompent
 „eux-mêmes, & ne le connoissent pas.
 „DIEU augmentera l’infirmité qu’ils ont
 „dans le cœur, & souffriront les rigueurs
 „d’une peine infinie à cause de leur men-
 „songe ; lorsqu’on leur a dit ne salissez
 „pas la terre, ils ont dit, nous sommes
 „vrais observateurs de la Loi de DIEU,
 „encore qu’ils soient ceux qui salissent la
 „terre ; mais il ne le connoissent pas....
 „Lorsqu’ils ont rencontré ceux qui
 „croient en DIEU, ils ont dit, nous en
 „croyons comme vous, & lorsqu’ils ont
 „été retournés vers les *Diabes* leurs com-
 „pagnons, ils ont dit, nous croyons
 „comme vous, & nous moquons de ces
 „gens. Certainement DIEU se moque
 „d’eux & les plonge dans leur erreur à
 „leur confusion. Ceux qui ont acheté le
 „fourvoyement pour le droit chemin,
 „n’ont rien gagné à ce commerce.

Nous avons de l’Etre souverain un
 sentiment ineffaçable, & les *Athées* de
 profession le reconnoissent malgré eux,
 & parlent de lui dans les termes même
 qu’ils

qu'ils consacrent à leur impiété ; ainsi ceux qui croient un DIEU ne peuvent s'empêcher, lorsqu'ils y pensent, de sentir invinciblement qu'ils font bien de le croire. Ils lisent quelque chose qui traite de DIEU, ils en entendent parler, ils approuvent l'un & l'autre ; mais ils ont si peu consulté la vérité éternelle qui éclaire tous les hommes, ce sentiment persuasif qu'on a de DIEU à l'occasion des moindres choses, que ces Traités qu'ils liront, qu'ils écouteront, & qu'ils approuveront, pourront absolument contenir des mensonges, qui seront approuvez aussi bien que la vérité même. C'est là sans doute ce qui soutient l'idolatrie & la superstition. Mais je suppose que ces Traités ne contiennent rien que de vrai, & que ces hommes ayent parfaitement raison de les croire, qu'en arrive-t-il ? qu'en les approuvant les approbateurs prononcent eux-mêmes leur propre condamnation, puisque d'abord ils pensent à toute autre chose, qu'ils chassent pour ainsi dire le sentiment qu'ils ont de DIEU, pour lui en substituer d'autres, & faire que le Créateur cède aux créatures la place qu'il occupoit. Ainsi ils connoissent un DIEU, mais ils ne veulent le connoître qu'en
pas-

passant ; ils avouent qu'il est leur Créateur & leur Conservateur, mais ils ne le préfèrent aux créatures que par cérémonial ; (si je puis me servir de cette expression) c'est elles ce sont les créatures avec qui ils veulent avoir un commerce intime de cœur & d'affection ; c'est d'elles qu'ils feront l'objet de tous leurs désirs , de tous leurs soins , de toutes leurs inquiétudes ; c'est elles enfin qu'ils adoreront ainsi au lieu de leur Créateur. *Lorsqu'ils ont rencontré ceux qui croient en DIEU, ils ont dit, nous croyons comme vous, & lorsqu'ils ont été retournés vers les Diables leurs compagnons, ils ont dit, nous croyons comme vous & nous moquons de ces gens. N'est-ce pas là un véritable Athéisme, & peut-être pire encore que le premier ?*

De plus est-ce reconnoître un DIEU, que de nier quelques attributs de sa Divinité & de les attribuer à la matière ? si c'est là reconnoître DIEU, ce n'est qu'en quelque manière ; ce n'est qu'en avoir une connoissance pleine d'obscurité & d'impiété tout ensemble ; c'est le nier & l'avouer tout à la fois : le nier sans doute, puisque DIEU étant nécessairement tout ce qu'il est, on ne peut nier quelques-uns de ses attributs, qu'on ne nie son *Existence.*

ce. Et c'est par malheur ce que presque tous les hommes font. Ainsi quoiqu'ils disent qu'ils croient un DIEU un Etre infiniment parfait, ne doit-on pas soutenir que ce sont des paroles qu'ils prononcent en Pair, sans qu'ils sentent presque rien dans le temps qu'ils les prononcent ? & qu'au contraire ils nient formellement au fonds du cœur ce qu'ils prononcent superficiellement de bouche : car enfin s'ils sont convaincus que DIEU est un Etre infiniment parfait, qu'il est le Créateur & le Conservateur de toutes choses, ne doivent-ils pas être invinciblement convaincus, que leur vrai bonheur vient de lui & dépend de lui ; ainsi que ce n'est qu'en lui & que par lui qu'on doit chercher à être hûreux. Mais les hommes font tout le contraire, ils transportent aux créatures l'amour qu'ils doivent à DIEU, ils cherchent dans la possession des créatures, ou dans la complaisance de l'amour propre, cette félicité parfaite qu'on ne peut trouver que dans le souverain Etre. Et quoique toute la vie leur apprenne, qu'il n'y a que vanité, inconstance, illusion, imagination, inquietude & maladie d'esprit dans les objets de leurs passions, ils nieront plutôt qu'on puisse trou-

LITTÉRAIRES: 15

trouver quelque bonheur solide dans ce monde, que de chercher ce bonheur dans DIEU. Cela étant, n'est-ce pas un *Athéisme* que d'ôter à DIEU le parfait attribut de pouvoir faire le bonheur des hommes, & de croire cet attribut dans des créatures ?

On doit mettre dans le même rang d'impiété d'autres qui accordant à DIEU cet attribut, croient d'ailleurs qu'étant un Etre infiniment grand & infiniment bon, les hommes ne peuvent faire quelque chose qu'il désapprouve, & qu'ainsi il ne punit point ce qu'on nomme *péchés*. Sans examiner que cette croyance n'est qu'une illusion pour tranquilliser leur conscience agitée, dans le sentiment très réel qu'elle a de la justice divine, ils étouffent ce sentiment très réel pour lui substituer cette illusion ; & sans considérer que la grandeur du délit se mesure par la différence qu'il y a de celui qui le commet à celui contre qui le délit est commis, ils regardent leur bassesse comme une exemption de châtement, lorsqu'elle ne peut être au plus qu'un motif de miséricorde.

Mais si la connoissance que les hommes ont de DIEU est si foible & si inefficace, qu'ils

qu'ils ne laissent pas d'être de véritables *Athées*, dans le temps même qu'ils avouent qu'il y a un DIEU ; la connoissance qu'ils ont de leur ame est encore pour ainsi dire plus obscure, & c'est peut-être ce qui cause leur indifférence pour leur Créateur.

L'homme ne peut agir que par des motifs d'intérêt, & si son ame est mortelle, s'il n'a rien à espérer ni à craindre après cette vie, qui peut l'empêcher de se livrer tout entier à ses passions? peut-être que l'inconstance des choses du monde, cette tranquillité qu'elles enlèvent & qu'elles remplacent d'inquietudes, les peines qui y passent les plaisirs qu'on y goûte, *pourront faire qu'un esprit sain puise à la Cour même le goût de la solitude & de la retraite* *. Mais que fera-t-il dans cette retraite, où cherchera-t-il son bonheur? s'il le cherche en lui-même, plus son amour propre sera grand, & plus il aura besoin des biens de la vie, ses passions changeront d'objets, le fonds de son inquietude sera toujours le même, & se fera d'autant mieux sentir qu'elle sera moins dissipée. Ainsi tout n'étant que pure vanité pour lui, plus il aura d'esprit, plus il sentira de dégoût.

* La Bruyere Caract. du Siècle.

LITTERAIRES. 17

Si après avoir cherché inutilement dans l'agriculture, dans tous les Arts même & dans toutes les Sciences, les vrais plaisirs qu'il n'a point trouvés à la Cour, cet homme découvre un Être infiniment parfait, qui peut seul remplir tous ses desirs, fixer toutes ses passions, que les autres objets n'ont fait qu'irriter; cette découverte loin de le rendre hûreux, ne fera qu'augmenter son malheur: il ne pourra connoître DIEU sans l'aimer, il ne pourra l'aimer sans souhaiter de l'aimer toujours, il ne pourra l'aimer toujours sans souhaiter de lui être éternellement uni; & croyant que tout meurt avec lui, & sachant que chaque instant peut lui ravir à jamais un si grand bien, ne commencera-t-il pas dès cette vie à souffrir la peine de la damnation?

Mais comme le sentiment de l'ame à l'égard de quelque objet que ce puisse être prouve son immortalité, il ne se peut faire qu'elle pense à DIEU & qu'elle ne soit pas immortelle; & la connoissance qu'elle a que tous les plaisirs de la vie ne sont pas capables de la rendre hûreuse, lui étant une preuve qu'elle n'est pas née pour eux, elle se trouve par conséquent

intéressée à s'attacher parfaitement au seul objet pour lequel elle est faite, duquel dépend son bonheur ou son malheur, dont l'amour & l'union sont la récompense de la connoissance qu'on en a, le trouble & le desespoir la peine de l'ignorance où l'on en est.

Tout homme, qui cherchera à s'instruire comme il faut, verra dès les premiers pas qu'il fera dans les Sciences, ces grandes vérités de l'existence d'un DIEU & de l'immortalité de l'ame. Les premiers principes sur lesquels il fondera ses connoissances le mènent là. Car si DIEU n'existe pas il n'y a rien de vrai, si l'ame n'est pas immatérielle, qu'est-ce que c'est que ce qu'on appelle *perception, idées?* d'où vient veut-on établir des principes? par quelle témérité un homme dispute-t-il contre une autre, & ose-t-il le condamner sur ses sentimens? par quelle raison le taxer d'ignorance ou d'aveuglement? Qu'est-ce que la vérité, quelles sont ses règles? si tout dépend de l'arrangement de certaines particules de matière, de certaines configurations de parties, qui peuvent être variées à l'infini. Si cela étoit, il n'y auroit de raisonnable que le parfait *Pyrrhonisme;*
le

le mal qu'il y a, c'est que pour prouver que le *Pyrrhonisme* est le seul parti qui convienne à l'homme, il faut tant de connoissances, que c'est le détruire que de le bien prouver.

Il n'y a point d'homme, tant matériel qu'il puisse être, qui ne sente bien que ce qui pense en lui n'est ni sa main, ni son œil, ni son crane, ni sa cervelle, ni les humeurs qui coulent dans ses veines; le plus stupide en convient: mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que les gens d'esprit même ne vont pas plus loin que cet aveu, ils en restent là. Ils ne réfléchissent point sur ce que c'est donc que cette chose qui pense. Et après avoir avoué que ce n'est ni leur sang, ni leur cervelle, ni les toiles qui envelopent cette cervelle, ni les fibres qui s'y répandent, ni leur foie, ni leur cœur, si vous leur demandés ce que c'est, ils vous répondront, nous ne le savons pas, mais c'est peut-être quelque souffle, quelque feu, quelque vapeur qui se dissipe quand le corps est détruit, ou qui va infuser quelque autre corps, c'est peut-être l'harmonie de toutes les parties qui nous composent. Et quoiqu'ils répondent sans savoir ce qu'ils disent, ils s'en tiennent là, n'exa-

minent rien de plus , & vivent ensuite selon les occasions , sans être convaincus ni déterminés par aucun principe de réflexion.

Il y en a d'autres qui répondront , qu'ils sentent parfaitement que ce qui pense en eux ne peut être matière , mais il n'examinent point ce que c'est donc que cette chose qui n'est point matière , & quelles propriétés elle peut avoir. Ainsi un peu plus raisonnables , & presque aussi peu avancés que les premiers , ils confondent aisément leurs idées , faute de les examiner comme ils doivent. Vous les verrez par exemple , quoiqu'ils entendent par *bête* une créature qui périt toute entière en mourant , n'étant rien qu'un composé de matière , & par *ame* cette chose immatérielle qui pense en eux , vous les verrez , dis-je , attribuer cette ame à la bête , ils vous diront que les bêtes sentent , qu'elles connoissent , qu'elles réfléchissent , qu'elles jugent , enfin qu'elles pensent , & après vous avoir rapporté quantité de belles histoires pour appuyer ce qu'ils disent , ils conclurront , quoi ? *que les bêtes pensent comme eux , qu'ils ne sont eux-mêmes que des bêtes.*

Eh ! je vous prie , ne soutenez point
un

une cause dont vous n'entendez, ni la matière, ni la forme: fâchés au moins de quoi il s'agit avant que de soutenir ce que vous faites. Si vous entendés par *bête*, un composé de matière qui périt tout entier en mourant, une telle créature ne peut ni connoître, ni sentir, ni juger, en un mot ni penser. Si vous entendés par *bête*, une créature composée de matière, & qui pense, il faut renoncer à votre première définition, & lorsque vous pensés à une *bête*, avoir l'idée de deux substances très différentes entre elles, quoiqu'unies, & si différentes qu'elles peuvent réellement subsister sans aucune relation de l'une à l'autre, qu'ainsi la destruction de celle qui remue n'emporte point l'anéantissement de celle qui pense. Sur ce pié apprenés mieux quelle est leur différence, & quelles sont leurs propriétés; apprenés ce que c'est que penser, connoître, sentir, juger, réfléchir, & ce que c'est qu'être long, large, quarré, pointu, épais; en un mot apprenés ce que c'est que le mouvement, la figure, & la pensée, ensuite il vous sera permis d'égaliser l'homme à la bête, ou la bête à l'homme; mais jusques à tant que vous connoissés bien ce que cela est,

n'augmentés pas votre ignorance par un jugement précipité; voyés seulement la nécessité de connoître ce que vous êtes, & commencés par principes à vous en instruire: voyés, si vous voulés être hûreux, & si vous voulés l'être, connoissés vous, afin de connoître ce qui convient à votre bonheur, & par quels moyens vous pouvés réussir à l'obtenir.

Il paroît par ce que nous venons de dire

Que

lorsque par *Athée* l'on entend un homme qui ne croit point absolument de DIEU, l'on ne peut entendre qu'un homme qui ignore DIEU si fortement qu'il ne le croit, ni ne le nie, un homme qui n'y a jamais pensé, qui n'y pense pas. De toute possibilité, peut-il y avoir un tel homme? la chose est telle qu'on en peut mettre en question la possibilité même.

Que

si par *Athée* l'on entend un homme qui nie formellement un DIEU sans reconnoître, sous quelque nom que ce soit, les attributs de ce DIEU, on peut dire qu'il n'y a point absolument d'*Athées*.

Enfin que si par *Athées* on entend des hommes qui ont bien quelques sentimens de la Divinité, mais qui y font si
peu

peu d'attention, que la connoissance qu'ils en ont peut à peine être distinguée de l'ignorance, & qui allient ainsi les attributs d'un DIEU ETERNEL à des créatures périssables, on connoitra que presque tous les hommes sont *Athées*, & ce terme alors deviendra synonyme avec celui d'*Idolatre*.

Il paroît encore

Que

les actions sont des témoignages plus assurés de nos sentimens que ne le sont les discours. Et la vérité est, que l'on voit beaucoup de gens parler sans entendre ce qu'ils disent, & même que la plupart de ceux qui ont passé pour Savans ont été de ce nombre; au-lieu que ce sont nos sentimens qui déterminent nos actions, & qu'ainsi les actions en sont le témoignage assuré, puisque les sentimens sont leurs mobiles.

Si l'on dit à cela, que les hommes sont pourtant de mauvaises actions contre la connoissance qu'ils ont, & l'aveu qu'ils font que ces actions sont mauvaises, je prie de remarquer, que les personnes à qui cela arrive ne tombent dans ces fautes qu'après avoir éloigné, affoibli, obscurci, rendu douteuse la connoissance qui les con-

damne, & s'être représenté le motif pour lequel ils agissent, comme un plus grand bien que celui qui les gêne.

Il paroît enfin

Que

la connoissance de DIEU ne nous intéresse qu'à proportion que la connoissance de notre ame est vive ou obscure.

Que

si notre ame est mortelle, il nous est indifférent de savoir s'il y a un DIEU, ou non, qu'il nous est même avantageux de l'ignorer : que si elle est immortelle, c'est tout le contraire. Et que c'est sur ce qui en est que nous devons régler toute notre conduite, pour satisfaire le désir que nous avons tous d'être heureux; mais qu'il faut s'éclaircir de tout cela parfaitement, puisqu'il y a des degrés de connoissance si imparfaits, qu'ils nous laissent dans l'indifférence des choses auxquelles nous devons le plus nous intéresser. Et qu'ainsi presque tous les hommes, de quelques distinctions qu'ils se flattent, sont au fonds des malheureux & des coupables, parce qu'ils sont des ignorans.

Demandés à *Saint Paul* d'où vient que DIEU livre les hommes à toutes les impuretés de leurs affections, d'où vient qu'ils

qu'ils se sont abandonnés à toute sorte d'injustice, il vous répondra dans *le premier chapitre de l'Épître aux Romains*, „c'est que la colère de DIEU s'est répandue sur eux, parce qu'ils font un mauvais usage de la vérité qu'ils ont, & qu'ils peuvent connoître; car DIEU leur a donné manifestement à eux-mêmes la connoissance de ce qui peut être connu de lui, les choses créées qu'ils voyent sont des preuves de sa toute-puissance éternelle & de sa divinité qu'ils ne voyent pas: & les hommes sont en cela inexcusables qu'ayant la connoissance de DIEU, ils ne l'ont pas glorifié comme DIEU, mais que lui manquant de reconnoissance, ils n'ont écouté pour leurs raisonnemens que l'orgueil & l'illusion. Et fermant leur cœur à la vérité ils l'ont rempli de ténèbres, se vantant d'être sages, ils sont devenus fous, ils ont changé la Gloire incorruptible de DIEU en l'image de l'homme corruptible, en celle des oiseaux, des bêtes à quatre pieds & des reptiles. C'est pourquoi DIEU les a livrés à toutes les impuretés de leurs affections comme des malheureux, qui ayant changé la vérité de DIEU en fausseté ont adoré les créa-

„ tures & les ont servies en négligeant le
 „ Créateur.

C'est à cause de cela , dit cet *Apôtre*,
 que DIEU livre les hommes à toutes les
 impuretés de leurs affections : „ car les
 „ femmes, *continue-t-il* , ont changé l'u-
 „ sage qui est selon la nature en celui qui
 „ est contre la nature , de même que les
 „ hommes qui aiant abandonné l'alliance
 „ naturelle des deux sexes, se sont embra-
 „ sés l'un pour l'autre d'une passion ou-
 „ trée , l'homme commettant avec l'hom-
 „ me des choses pleines d'infamie. Et
 „ *comme ils n'ont pas voulu conserver DIEU*
 „ *dans leurs connoissances, DIEU les a laissé*
 „ *plonger dans l'abîme de leur aveuglement.*
 „ De forte qu'ils ont commis les choses
 „ les plus indignes ; ils se sont remplis de
 „ toute sorte d'injustice , de méchanceté,
 „ de lubricité , d'improbité , d'avarice ;
 „ ils sont devenus envieux , meurtriers,
 „ quéréleurs , fourbes , traitres , semeurs
 „ de haine, calomniateurs, impies ; ils sont
 „ devenus impudens , orgueilleux , mé-
 „ prisans, desobéissans à leurs pères ; ils
 „ ont inventé des moyens de faire du mal ;
 „ gens sans prudence , sans foi, sans cha-
 „ rité , implacables , durs , cruels, sans
 „ miséricorde ; recevant ainsi en eux-mê-
 „ mes

mes la récompense qui étoit dûe à leur
 aveuglement. Eux qui aiant pû voir par
 la connoissance des loix de DIEU, que
 ceux qui faisoient de pareilles choses é-
 toient dignes de mort, les ont toutefois
 non seulement faites, mais encore ont fa-
 vorisé ceux qui les vouloient commet-
 tre.

On voit par ceci que ce n'est point à
 l'*Athéisme*, pris dans le premier ou
 dans le second sens, que *Saint Paul* at-
 tribue tous les crimes dont les hommes
 sont coupables, mais que c'est à l'*Athéisme*
 pris dans le troisiéme sens, c'est-à-di-
 re, à l'*Idolatrie*.

Comme dans l'usage ordinaire cette
 espèce d'*Athéisme* est simplement appellé
Idolatrie, & que les deux autres espèces
 conservent particulièrement le titre d'*A-
 théisme*, nous nous conformerons à l'u-
 sage, afin d'éviter la répétition de la di-
 stinction qui se trouve dans ces trois espè-
 ces d'impiedades : & de cette manière nous
 dirons par exemple que l'*Idolatrie* n'est
 pas moins odieuse que l'*Athéisme*, & même
 qu'elle est pire, en ce qu'elle ne sert qu'à
 rendre nos crimes plus atroces. On peut
 voir là-dessus ce que dit *M. Bayle* dans le
Tomme 1. de ses Pensées diverses. Après avoir
 dit

dit dans la section 114. qu'il a oui soutenir à un habile homme, que l'*Idolatrie* est pour le moins aussi abominable que l'*Athéisme*, il rapporte une partie des raisons de cet homme, & les paraphrase selon qu'il le juge à propos. Il prouve d'abord que *l'imperfection est aussi contraire pour le moins à la nature de DIEU que le non-être.* 2. Que *l'Idolatrie est le plus grand des crimes selon les Pères.* 3. Que *les Idolâtres ont été de vrais Athées dans un certain sens.* 4. Que *la connoissance de DIEU ne sert à un Idolâtre qu'à rendre ses crimes plus atroces.* 5. Que *l'Idolatrie rend les hommes plus difficiles à convertir que l'Athéisme.*

Les *Idolâtres*, qui nient que DIEU soit un Etre au-dessus de l'infirmité, forment un jugement pour le moins aussi desavantageux à DIEU que les *Athées* qui nient son existence. Si DIEU n'est point unique, dit *Tertullien* *, il n'est point, parce que nous trouvons plus de dignité à n'être point qu'à être autrement que l'on ne doit. *Deus si non unus est, non est, quia dignius credimus non esse quodcumque non ita fuerit, ut esse debeat.*

Plutarque est encore allé plus avant : il
sou-

* Contra Marc. liv. 1. chap. 3.

LITTÉRAIRES. 29

soutient qu'on fait plus de tort à la Divinité, en la croiant telle que les superstitieux se la représentent, qu'en croiant qu'elle n'est rien. „ Celui, dit-il, qui croit que les „ Dieux sont tels que les superstitieux se „ les figurent, n'a-t-il pas une opinion, „ dont l'impiété surpasse de beaucoup „ celle de l'Athée? Pour moi j'aimerois „ bien mieux que tous les hommes du „ monde dissent, que jamais *Plutarque* „ n'a été, que s'ils disoient, *Plutarque est* „ un homme inconstant, léger, colére, „ qui se ressent des moindres offenses, qui „ se met en mauvaise humeur pour rien, „ qui se fâche si on ne l'appelle aux belles „ assemblées, qui se met aux champs „ si quelqu'un aiant des affaires ne lui est „ pas venu faire la cour au matin: c'est „ un homme qui vous déchireroit à belles „ dents si vous aviez passé à côté de „ lui sans l'aborder & le saluer. Il feroit „ pendre votre fils, & lui feroit donner la „ gêne en son logis, ou dès la nuit suivante il feroit lâcher des bêtes sauvages sur vos terres pour en ravager les „ fruits.

Saint Thomas d'Aquin dit, „ que de tous „ les péchés que l'on commet contre DIEU, „ qui sont néanmoins très grands, le plus „ énor-

„énorme semble être celui par lequel on
 „rend à la créature les honneurs divins,
 „parce qu'autant qu'on le peut on intro-
 „duit un autre DIEU dans le monde, &
 „l'on diminue l'empire de la Divinité.

*Tertullien** appelle l'*Idolatrie* le principal crime du genre humain, le plus grand péché du monde, *principale crimen generis humani, summus seculi reatus*. *Saint Cyprien* le nomme de même.

Ce ne seroit point connoître l'homme que de s'imaginer que l'homme est du bois, ainsi ce n'est point connoître DIEU que de s'imaginer que c'est un Etre fini, imparfait, impuissant, qui a plusieurs compagnons; de sorte qu'on peut dire de ceux qui ne le connoissent que sous cette idée, qu'ils ne le connoissent point, & qu'ils détruisent par leur idée ce qu'ils établissent par leurs paroles. D'où vient que *Saint Paul* † dit formellement que les Gentils étoient sans espérance & sans DIEU au monde. Ainsi s'il y a quelque différence entre l'*Athéisme* d'un *Idolatre* & celui d'un *Athée*, c'est principalement en ce que l'*Athéisme* de l'*Idolatre* ne diminue en rien l'atrocité de ses crimes,

au-

* Tertull. de Idololat. c. 1.

† Epist. ad Ephes. c. 2.

au-lieu qu'un homme qui est *Athée* pour être né parmi ces peuples, [si tant est que cela soit vrai] que l'on dit de temps immémorial ne reconnoître aucune Divinité, trouvera quelque diminution de peine par le moyen de son ignorance : car par l'expresse déclaration de *Jésus-Christ* * ceux qui savent la volonté de leur maître, & néanmoins ne la font pas, seront plus sévèrement punis que ceux qui ne l'ont ni faite, ni connue. Ce qui suppose manifestement qu'il y a plus de malice dans la conduite des premiers que dans celle des derniers; d'où M. *Bayle* infère avec beaucoup de raison, que la condition des *Idolâtres* est pire que celle des *Athées*, puisque les uns & les autres étant également dans l'ignorance du vrai DIEU, & incapables également de le servir, les *Idolâtres* ont en particulier certaines notions & certaines persuasions, contre lesquelles ils ne sauroient agir sans offenser la Divinité. De sorte que *Caligula* reconnoissant *Jupiter* pour le DIEU qui gouverne le Monde, n'étoit pas moins coupable, lorsqu'à toutes les fois qu'il voyoit tomber la foudre, il jettoit des pierres contre le ciel, en disant à *Jupiter*, ôte

moi

* Evang. selon St. Luc chap. 12, v. 7.

moi du monde, ou je t'en ôterai, qu'un Chrétien (*cæteris paribus*) qui reconnoissant *Jésus-Christ* pour DIEU se porteroit néanmoins à un pareil excès de brutalité contre lui.

Quand d'ailleurs on remarque que lorsqu'on parle à un homme d'une proposition qui ne s'accorde pas avec les principes dont il est préoccupé, on trouve qu'il songe bien moins à pénétrer ce qu'on lui dit qu'à imaginer des raisons pour le combattre; qu'il est plus difficile de rendre libéral un homme qui a été avare toute sa vie, qu'un jeune enfant qui n'est encore ni avare ni libéral. On n'aura pas de peine à se convaincre que l'*Idolatrie* rend les hommes plus difficiles à convertir que l'*Athéisme*.

Voilà l'extrait des sections de M. Bayle, desquelles j'ai parlé. Dans la 129. il compare la *disposition du cœur des Athées avec celle des Idolâtres*; mais il n'a pas assez pressé cette comparaison: s'il eût voulu le faire, il lui auroit été facile de montrer que la disposition du cœur des Idolâtres est infiniment plus mauvaise que celle des Athées; puisque tout ce que ces derniers font, ils croient avoir droit de le faire, ne connoissant rien qui le leur défende, au-lieu que les autres re-

connoissent des loix, un Juge, & qui plus est un Créateur, un bienfaiteur, auquel ils doivent tout, & qu'ils ne craignent pourtant point d'offenser pour les moindres choses & contre les reproches de leur propre conscience.

L'on voit par tout cela combien l'*Idolatrie* est un *Athéisme* dangereux. Si *Saint Paul* a raison de rapporter tous les crimes des hommes à ce crime fondamental, à ce mauvais usage que nous faisons de la connoissance de DIEU, & qu'il nous soit permis de juger de la cause par les effets, n'avons-nous pas droit de dire que tous les hommes sont encore réellement des *Idolâtres*, puisqu'ils sont encore tous coupables des péchés dont cet *Apôtre* fait le détail ? *Gens sans prudence, sans foi, sans charité, implacables, durs, sans miséricorde, pleins de toute sorte d'injustice, de fornication, d'avarice, d'improbité.*

En effet pour être *Idolâtre*, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, il n'est pas nécessaire d'avoir ni un temple, ni un autel dressé à une *Idole*, de lui réciter des hymnes, ni de lui offrir de l'encens ; de même qu'on peut adorer DIEU sans toutes ces choses, de même on peut adorer une *Idole* sans

elles. L'adoration n'est rien qu'un acte de l'ame, par lequel nous aimons un objet plus qu'aucun autre : c'est l'affection qui l'emporte sur toutes les autres, le premier est le maître de tous nos sentimens. Ainsi l'objet de cet amour est l'objet adoré, c'est le DIEU que l'ame adore réellement, *Idole*, lorsque c'est une créature, vrai DIEU, lorsque c'est le Créateur.

Les temples, les autels, ne sont que les lieux, où l'on donne des marques publiques de son adoration, les encens, les genuflexions, les hymnes en sont les marques publiques, mais elles ne sont vraies ou fausses qu'autant que l'adoration elle-même est vraie ou fausse. De manière qu'un homme qui offre de l'encens à DIEU, dans le tems que son cœur brûle pour la créature, bien loin d'adorer DIEU, n'est qu'un hypocrite, qu'un impie, qu'un *Idolatre*. Il est dans un temple où l'on invoque DIEU, mais il fait de soi-même un temple où il adore une *Idole* ; son cœur est l'autel qui lui est consacré, là il lui offre ses attentions, ses soins, ses empressements, là il fait cette *Idole* l'objet de ses attaches, de ses vœux, de ses désirs ; il l'adore enfin.

Je le répète donc avec *Saint Paul*, puisque
que

LITTÉRAIRES. 35

que c'est du mauvais usage que nous faisons de la connoissance de DIEU, c'est-à-dire, puisque c'est de l'*Idolatrie* que découlent tous les crimes, & par conséquent tous les malheurs des hommes, avec quel soin, avec quelle application ne devons nous pas nous attacher à la recherche de la vérité. Si un malade accablé de souffrances refusoit de prendre un remède efficace, capable de détruire entièrement la cause de sa maladie, & de le délivrer d'être à charge à lui-même & aux autres, pourroit-on s'empêcher de le traiter de fou? Pourroit-on s'empêcher de s'emporter contre lui? Ne diroit-on pas qu'il n'a rien qu'il ne mérite, & qu'il devoit même souffrir encore davantage? Il auroit beau dire, non je ne veux point prendre ce remède, je ne crois pas qu'il me guérisse, je doute même qu'il me soulage; on n'auroit aucun égard à cette réponse. Votre opinion, lui repondroit-on, ne doit pas décider de la vertu du remède, disposés vous à le recevoir, & après l'avoir pris, on verra s'il est vrai qu'il n'a point la vertu que vous ne lui croyés pas.

Nous sentons tous que nous sommes dans l'ignorance d'une infinité de choses

dont la connoissance nous est très nécessaire, & que la connoissance que nous avons de quelques autres est foible, incertaine : de manière que nous sommes toujours craintifs, irresolus, téméraires, & hasardeux. Nous sentons en nous un désir de nous rendre hûreux, qu'on appelle amour : ce désir ne trouvant point à se satisfaire dans lui-même quoiqu'il n'agisse que pour lui, se porte sans cesse vers d'autres objets ; mais qu'arrive-t-il ? la privation de ces objets nous inquiète, nous trouble, nous irrite, leur possession nous jette dans la crainte ou dans le dégoût, & leur perte très souvent dans les regrets, dans l'amertume, dans l'abattement & dans le desespoir ; car *les voluptés*, comme la fort bien remarqué une Dame Romaine *, *n'apportent pas tant de contentement quand elles viennent à nous, qu'elles nous laissent d'amertumes quand elles nous quittent*. Nous trouvons au fonds de notre cœur une inquiétude qui nous presse, elle est accompagnée de remords & de crainte, elle est telle qu'elle nous fait appréhender de nous trouver, pour ainsi dire, seuls avec nous-mêmes. Il nous faut de la dissipation, & de toutes les peines l'ennui est la plus grande.

Nous

* Cornelia

Nous sommes pleins de vanité & d'orgueil, nous voulons l'emporter sur les autres par quelque endroit ; si nous leur cédon, ce n'est même que pour paroître plus modestes ; si nous les louons, ce n'est que pour paroître au-dessus de l'envie ; si nous leur rendons service, ce n'est que pour leur faire sentir leurs besoins & notre puissance. Mais quelques adroits que nous soyons, nous laissons entrevoir nos motifs, & nous les reconnoissons dans les autres, parce qu'ils nous traitent comme nous les traitons. De là naît le mensonge, la bassesse, la flatérie, l'envie, la haine, les airs méprisans, les termes injurieux, la perfidie, la calomnie, & beaucoup d'autres injustices.

Nous courons après les chimères du bel air, de la qualité, de l'esprit, de la générosité, nous voulons nous établir dans l'esprit des hommes un espèce de culte d'estime & de respect ; & pour cela nous les voulons fraper d'un objet qu'on appelle réputation. Nous travaillons sans cesse à perfectionner cet objet, nous ajoutons réellement à nos vices le vice honteux de l'hypocrisie, pour parer fausement cette réputation de l'apparence de la vertu. Une *Lucrece* se laissera violer, &

se poignardera ensuite pour mériter la réputation d'être chaste ; un *goujat*, qui aura publiquement été fustigé par la main d'un bourreau, va se faire percer les entrailles à une brèche, afin de paroître généreux. Au faite de la grandeur & de l'autorité les événemens nous jettent dans la crainte, les rivaux nous causent de la jalousie ; les plus petits peuvent nous faire sentir du dépit & nous mettre en fureur, pour haut que nous soyons leurs mépris viennent jusques à nous. Tout ce que nous voyons, lorsque nous sommes dans la bassesse, revolte notre cœur & l'attriste, notre imagination nous séduit & nous met à la torture, notre foiblesse nous désespère, & la médiocrité nous fait alternativement sentir les misères de l'une & de l'autre de ces deux conditions : de sorte que si l'on appelle la condition médiocre, hûreuse, ce n'est pas parce qu'on y est exempt des peines qu'on trouve dans les deux autres, mais c'est parce que les peines y sont moins vives, qu'étant au centre de la Roue les mouvemens sont moins grands qu'aux extrémités.

Sans entrer dans un plus long détail, & sans parler du dérangement qui se fait dans nos corps, & qui devient pour
nous

nous un véritable mal , songeons pour une bonne fois que plus nos misères sont grandes , plus nous devons chercher les moyens de les diminuer.

Nous sommes ignorans , voyons si nous ne pouvons pas devenir éclairés.

Nous aimons , & les objets de notre amour ne peuvent nous rendre parfaitement hûreux , cherchons s'il n'y en a pas d'autres qui soient capables de le faire.

Nous voulons être grands , mais notre fortune s'y oppose , & quand même elle nous favorise , elle ne peut nous mettre dans un degré d'élevation , où nous soyons à l'abri de l'inconstance des événemens & du mépris de nos inférieurs , examinons donc s'il n'y a pas un moyen de parvenir à une espèce de Grandeur , où nous soyons au-dessus de la fortune , au-dessus même de notre réputation.

Nous sentons au dedans de nous des sentimens qui nous déchirent , qui nous inquiètent , qui nous troublent dans presque tout ce que nous faisons , leur fureur nous met aux champs , & nous empêche de rester avec nous-mêmes ; ils s'appellent *remords* , pour marquer qu'ils ne cessent point de nous dévorer : travaillons à les appaiser , à convertir leur in-

quiétude en joie, leur peine en delectation, leur fureur en tranquillité.

Mille maux nous menacent tout à la fois & toujours, les maladies, l'esclavage, la prison, les gênes, les bourreaux, la perte des biens & des personnes qui nous sont chères, mille différentes morts dont l'idée seule nous effraye; examinons s'il n'y pas moyen de nous exempter de tous ces maux, si nous ne pourrions pas nous affermir contre eux, & même trouver de la satisfaction dans leurs tourmens, & si la mort, dont l'idée seule nous épouvante, ne pourroit pas au contraire devenir en quelque sorte l'objet de nos désirs. L'homme, dont la foiblesse est si grande, ne pourroit-il point aquerir une force proportionnée à ses besoins? si nous pouvions parvenir à ce point, nous ne serions pas malheureux: ainsi tentons & voyons quels efforts nous devons faire.

Salomon dans tous ses Livres n'exhorte qu'à l'aquisition de la Science, parce que de là, dit-il, suivent l'amour & la crainte de DIEU; & qu'ainsi l'on aquiert les qualités qui nous font prospérer, & qui nous font aimer de DIEU & des hommes:

„ Bienheureux, dit ce Prince, bienheureux
 „ celui qui recherche la vérité, & qui

„ tra-

„travaille à augmenter ses connoissances ;
 „car l'aquisition de la sagesse vaut mieux
 „que celle de l'argent , & son revenu
 „vaut mieux que celui des mines d'or.
 „Elle est plus précieuse que les pierres
 „les plus précieuses , & il n'y a point de
 „joie comparable à la joie qu'elle cause.
 „Elle est la dépositaire de la longueur
 „des jours , des richesses & de l'honneur ;
 „ses voies sont pleines de douceurs & de
 „charmes , la paix l'accompagne toujours,
 „c'est l'arbre de vie pour ceux qui sa-
 „vent en profiter : enfin quiconque la pos-
 „sède est hûreux.

Les *Chinois* de quelque Secte qu'ils
 soient se réunissent en ce point , qu'ils re-
 gardent la vertu comme le seul moyen
 d'être hûreux , & c'est une maxime si
 universelle , qu'il n'y a que les *gens lettrés*
 qui ont part au gouvernement. Ce sont
 ceux qui suivent *Coum-Tse-Teeffe* , que
 nous appellons ordinairement *Confucius* :
 c'est le plus grand Docteur de cette Na-
 tion : il a eu la connoissance du vrai DIEU
 que *Moyse* a connu , mais il n'a pas sù
 comme *Moyse* les moyens de perpétuer à
 son peuple cette connoissance de DIEU ,
 & de la faire servir au gouvernement po-
 litique. Quoiqu'il en soit , c'est toujours

par les motifs de la Science & de la vertu que *Confucius* inspire le désir d'être hûreux. Je vais rapporter quelques remarques sur son sujet, tirées des *Mémoires du Père le Comte sur la Chine*, Tome premier.

„ La véritable noblesse, dit *Confucius*,
 „ ne consiste pas dans le sang, mais dans
 „ le mérite: nous sommes d'un rang bien
 „ élevé, quand la vertu nous empêche
 „ de ramper avec le reste des hommes: un
 „ homme est bien élevé au-dessus des au-
 „ tres, quand la calomnie & les injures
 „ ne peuvent atteindre jusques à lui.

„ Vous êtes bienhûreux, *Confucius*, di-
 „ soient un jour quelques *Mandarins* qu'il
 „ instruisoit, d'être arrivé au souverain
 „ degré de la vertu; il y a long-temps
 „ que vous ne péchés plus; pour nous
 „ quelque effort que nous faisons pour
 „ devenir gens de bien, il ne se passe pas
 „ de jour que nous ne commettions des
 „ fautes considérables. Quoique toute faute
 „ soit blâmable, leur répondit *Confucius*,
 „ vous n'êtes pas si malhûreux que vous
 „ pensés, d'en faire plusieurs: votre vie,
 „ aussi bien que la mienne, est un long
 „ voyage; le chemin est difficile, & no-
 „ tre raison, à demi éteinte par les pas-
 „ sions,

„fions, nous fournit peu de jour pour
 „ nous conduire : quel moyen de ne pas
 „ broncher quelquefois dans les ténèbres ?
 „ quand on se relève, les chutes retar-
 „ dent le voyage, mais elles ne le rom-
 „ pent pas ; ce seroit un grand malheur
 „ pour nous de n'en faire qu'une, comme
 „ les méchans qui ne tombent qu'une fois,
 „ parce que le premier précipice les ar-
 „ rête.

„ Il n'est point d'homme, dit encore
 „ *Confucius*, qui ne se cache ses défauts de
 „ la moitié ; cependant tout flaté qu'il est,
 „ il rougiroit de paroître aux yeux des au-
 „ tres ce qu'il paroît à soi-même.

Confucius assure donc que la véritable
 Grandeur consiste dans la vertu, qu'elle
 est si nécessaire, qu'il vaut mieux faire
 plusieurs chutes en la poursuivant que
 de l'abandonner, & que le vice est si
 contraire à l'homme, que quelque effort
 que fasse l'homme vicieux pour se dégui-
 ser soi-même à soi-même, il rougiroit en-
 core de honte si les autres appercevoient
 en lui ce qu'il y apperçoit.

A cela j'ajouterais ce que dit M. de la
Louhere dans sa *Rélation de Siam* : „ C'est
 „ que les gens de lettres Chinois sont ceux
 „ qui ont des Grades de littérature, & qui
 „ seuls

„ seuls ont part au gouvernement. Ils sont
 „ devenus, ajoûte-t-il, tout-à-fait impies,
 „ & n'ayant pourtant rien changé au lan-
 „ gage de leurs prédecesseurs, ont fait de
 „ l'ame du ciel & de toutes les autres ames,
 „ je ne fai quelles substances aériennes &
 „ dépourvues d'intelligence ; & pour tout
 „ juge de nos œuvres, ils ont établi une fata-
 „ lité aveugle, qui fait, à leur avis, ce que
 „ pourroit faire une Justice toute puissante
 „ & toute éclairée. Ils prétendent que c'est
 „ une chose toute conforme aux principes de
 „ la nature, que par des sympathies secretes,
 „ mais certaines, entre la vertu & le bonheur,
 „ & entre le vice & le malheur, la vertu soit
 „ toujours hûreuse, & le vice toujours
 „ malhûreux. Il est surprenant que ne
 „ reconnoissant point de DIEU, le sen-
 „ timent qu'on ne peut être hûreux que
 „ par le moyen de la vertu soit si fort,
 „ que ces peuples aiment mieux raisonner
 „ sur des sympathies naturelles, qu'ils n'en-
 „ tendent pas bien, que de nier qu'on
 „ puisse manquer d'être hûreux en suivant
 „ la vertu.

Soit que les *Siamois* dans le culte qu'ils
 rendent à *Sommona-codom* le regardent
 comme un modèle à suivre, ou comme
 un DIEU à implorer, il est toujours sûr
 qu'à

qu'à l'égard du bonheur qui suit nécessairement la vertu, ils sont dans les mêmes sentimens que les *Chinois*. Et si en quittant ces peuples divers nous consultons l'Antiquité, nous verrons que ces sept hommes qui se sont distingués dans un pays, source de la science & du bon goût, jusques à mériter par excellence le nom de sept Sages, nous verrons, dis-je, que ces hommes n'ont point eu d'autre but que la vertu, pour établir le bonheur des *Grecs* dans les loix qu'ils ont données ou perfectionnées. Les sentimens de ces grands hommes sur ce sujet sont si publics qu'il seroit superflu de les rapporter; considérons seulement cette réponse fameuse de *Bias*: on vient assiéger une ville où il se trouve; les habitans s'enfuient & emportent avec eux tout ce qu'ils peuvent; *Bias* n'emporte rien, & dit qu'il emporte tout: il étoit plein de science & de sagesse, avec cela pouvoit-il manquer de quelque chose?

Il y a un passage dans le 24. chapitre des Proverbes de *Salomon*, qui paroît avoir été fait pour ce sujet: *Bâtissez votre maison sur la sagesse, & l'affermissez par la science: car alors elle se trouvera toute agréablement remplie de richesses précieuses.*

ses. Aussi lorsque les parens du Philosophe *Anaxagoras* lui reprochoient qu'il négligeoit les biens de sa patrie, *Voilà*, leur disoit-il, *ma patrie*, en leur montrant le ciel, *c'est des choses qui regardent celle-ci que je dois m'inquiéter, & non pas des choses qui regardent celle-là.*

Celui que le célèbre Oracle de *Delphe*s déclare le plus sage des hommes, ce plus que *Salomon* des Gentils, *Socrate*, que tous les honnêtes gens révèrent, vouloit que la science seule fut un bien, & l'ignorance un mal; sorti d'une naissance basse son savoir l'éleva au-dessus des autres hommes, il se faisoit autant de sujets qu'il avoit d'auditeurs, également brave, modéré, chaste, patient, gracieux; son application continuelle à l'étude lui avoit rendu toutes les vertus familières, & faisant toujours honneur à l'homme, il en soutint la dignité jusques au dernier soupir de sa vie.

Il étoit si détaché des choses du monde, que selon lui les richesses & les grandeurs n'avoient rien d'honnête, mais au contraire étoient une source malheureuse de toute sorte de maux. Sa valeur étoit une vertu si réelle, que dans plusieurs actions où il combattit généreusement,

ment, il n'eut d'autre but que le bien de la patrie, indépendamment d'aucun intérêt particulier. Il étoit si modeste, qu'il disoit qu'il ne savoit bien qu'une seule chose, c'est qu'il étoit très ignorant. Il étoit si prudent, qu'il prévoyoit ce qui devoit arriver, & qu'il le prévoyoit si juste, qu'on lui a attribué un *Démon* familier, qui prenoit soin de l'instruire. Il avoit de l'amitié une idée si noble qu'il affûroit, qu'il n'y avoit point de meilleur héritage qu'un bon ami. Enfin il étoit si éclairé & si courageux, qu'il avoit triomphé de son tempérament opposé à la vertu, & qu'il en avoit triomphé par sa science & par son courage, possédant ainsi toujours son ame en paix; la nécessité que la Tyrannie lui imposa d'avalier du poison, ne déranger pas sa constance.

Cette petite ébauche que je fais du portrait de *Socrate* ne m'éloigne point de mon sujet, on peut remarquer que ce qu'on dit d'un homme vertueux, touche si fort, qu'en le considérant comme tel on ne peut s'empêcher de le croire heureux, & de souhaiter un état pareil au sien: ce qui est encore une grande preuve, que le sentiment du bonheur est réellement joint avec la pratique de la vertu.

tu. Qui ne préféreroit le fort de *Socrate*, je ne dis pas à celui des *Tibères* & des *Nérons* que l'Univers à sa honte a respectés pour maîtres, mais à celui des *Jules* & des *Augustes*? Si le fort de *Titus* peut être plus désirable que celui de *Socrate*, ce ne fera pas en considérant cet Empereur dans la majesté de la pourpre, mais en le considérant comme *les delices du genre humain*, on n'enviera son fort que sous ce dernier titre : & si on l'examine par quelque endroit defectueux, on laissera d'abord l'Empereur pour l'honnête homme. Cela me fait souvenir de la visite qu'*Alexandre* rendit à *Diogène* : ce Prince étant à *Corinthe* fut voir ce Philosophe, qui demouroit dans un fauxbourg de cette ville, & lorsqu'il l'eût vû il le pressa de demander tout ce qu'il voudroit, avec assurance de l'obtenir. *Diogène* pria seulement *Alexandre* qu'il eut à se retirer un peu d'où il étoit, afin de ne point ôter à *Diogène* le soleil qu'*Alexandre* ne pouvoit lui donner. ALEXANDRE admirant dans cette réponse la vertu d'un homme qui méprisoit toutes les choses du monde, au point qu'un grand Roi dans une haute fortune n'avoit pas le pouvoir de lui faire du bien, s'écria,
Si

LITTÉRAIRES. 49

Si je n'étois pas Alexandre, je voudrois être Diogène, c'est-à-dire, (selon la remarque que j'en ai lue quelque part) si je n'étois pas fou, je voudrois être sage. Juvenal † prétend qu' Alexandre sentit que le Philosophe étoit plus hûreux que le Conquerant,

*Sensit Alexander, testâ cum vidit in illâ
Magnum habitatorem, quanto felicior hic,*

*qui
Nil cuperet, quam qui totum sibi posceret
orbem.*

Alexandre connut, lorsqu'il vit le grand Diogène dans son tonneau, combien celui qui ne souhaite rien est plus hûreux que celui qui voudroit tout avoir. Ce *magnum*, grand, dont le Poète prive Alexandre pour le donner à Diogène, est beau. Mais pour revenir à Titus, qui a mérité d'être surnommé les délices du genre humain, nous remarquerons que cet Empereur ne faisoit un si bon usage de sa puissance, que parce qu'il faisoit un bon usage de son esprit, l'appliquant continuellement à l'étude. Eutrope* l'appelle d'abord *facundissimus*, ensuite *bellicosissimus*, *moderatissimus*.

D

On

† Sat. 14. lib. 5. * Lib. 7.

On me dira peut-être que je cherche du secours en faveur de ma Thèse ; que je fais entrer la vertu dans la cause de la science, afin de rendre cette cause bonne : mais je prétens que la vertu n'étant que l'acte par lequel nous mettons en pratique la connoissance que nous avons de ce qui est bien, nous ne sommes vertueux qu'à proportion que nous sommes éclairés ; & qu'ainsi, dire que la vertu rend l'homme hûreux, n'est point une Thèse différente de celle où l'on assure, que la science est la seule voie qui nous mène à la félicité. C'est ainsi que *David* dans le Pseaume cent dix-neuf dit : „ Je me ré-
 „ jouis de l'observation de vos volontés,
 „ ô mon DIEU, plus que de la possession
 „ de toute la richesse du monde, je trouve
 „ une joie intérieure à les méditer. Les
 „ connoître & les suivre est le bien que
 „ que je vous demande pendant ma vie.
 „ Je suis étranger dans cette terre, ne me
 „ cachés point vos loix ; je ne suis qu'in-
 „ firmité, fortifiés moi par votre parole ;
 „ vous connoissés mon ignorance, ensei-
 „ gnés moi les regles de votre sagesse.
 „ Mon ame est abatue de tristesse, relevés
 „ la par votre lumière ; ne permettés pas
 „ que l'amour des richesses m'occupe,
 „ mais

„mais tournés mon esprit vers la recherche de la vérité. En effet si nous considérons ces deux Livres fameux, dont l'autorité fait les Religions dominantes des *Afiatiques* & des *Européens*, ces deux Livres, sous lesquels les Gouvernemens s'appuyent, & sous lesquels les peuples se captivent, nous y trouverons que bienque de l'un & de l'autre on tire des dogmes très différens tant à l'égard de la foi que de la politique, on ne peut toutefois s'empêcher d'y voir que l'un & l'autre font consister le bonheur dans la pratique de la vertu, & donnent la science pour le seul guide qui peut y conduire.

*Jésus-Christ** naît à *Bethlehem* de parens pauvres, mais il croît & se fortifie si considérablement en esprit & en sagesse, que dès sa douzième année ses parens le trouvent avec étonnement au milieu des Docteurs, les interrogeant & leur répondant d'une manière qui jette dans l'admiration tous les assistans. Il choisit pour Disciples des pêcheurs ou des péagers ignorans, mais ces Disciples ne sont fermes dans leur foi, ni prédicateurs de l'Evangile qu'après qu'ils ont été remplis de l'Esprit de lumière. Auparavant ils doutent, ils

D 2

chan-

* Luc. cap. 2.

chancelent à toute heure, une simple servante fait trembler le premier d'entre eux jusques à lui faire renier son Maître. Ils ont vû la vie, la mort, la resurrection de *Jésus-Christ*, cependant ils n'ont pas encore le courage de soutenir & de publier sa doctrine, ils se tiennent tous ensemble renfermés comme de timides brebis, qui n'osent sortir du bercail; mais dès qu'ils ont reçu l'Esprit, qui donne l'intelligence & la force, les voilà capables d'enseigner les Nations, de courir toute la terre, de soutenir la présence des plus cruels Tyrans, de souffrir constamment les plus violentes tortures, de convertir leurs bourreaux mêmes, & de mourir généreusement dans la confession de leur foi. Enfin si le *Christianisme* s'est aquis un si grand nombre de croyans, & s'il s'en conserve encore un si grand nombre, c'est parce que *Jésus-Christ* a été considéré, & l'est encore, ou comme un homme particulièrement inspiré de DIEU puissant en œuvres & en paroles, ou comme un homme uni à DIEU; de manière qu'il est tout à la fois *homme Dieu* & *Dieu homme*. Ainsi comme la science est le seul guide qui puisse nous assurer du chemin de la vertu, l'on a d'autant plus

plus ardemment embrassé la doctrine de *Jésus-Christ*, qu'on l'a considérée comme une source pleine d'intelligence & de lumière.

C'est donc à tort que certains Docteurs prêchent l'aveuglement de l'esprit à leurs peuples comme une chose nécessaire pour la sanctification; qu'ils leur crient sans cesse qu'ils ne faut point faire usage de la raison pour examiner, si ce qu'ils leur prêchent est vrai ou faux, mais qu'on doit le recevoir avec une soumission entière. Ils flattent l'ignorance par l'exemple des *Apôtres*, qui, disent-ils, étoient des gens grossiers & ignorans, & ne font pas remarquer que tant que les *Apôtres* ont été grossiers & ignorans, ils ont été hors d'état de bien croire & de bien enseigner: *Si un aveugle conduit un autre aveugle, dit Jésus-Christ, ils tomberont tous deux dans la fosse.* Mais si un aveugle peut aquerir de bons yeux pour se conduire par soi-même, & s'assurer de ses démarches, ne seroit-il pas un fou de négliger un si précieux avantage, & ne mériteroit-il pas toute sorte de punition, s'il confioit son salut à la foi d'un autre? *Eprouvez toutes choses, dit St. Paul*, retenez ce qui est bon.*

* Theff. chap. v. v. 21.

La nécessité de faire valoir les graces que l'homme a reçues du Ciel, (entre lesquelles la connoissance de la vérité doit être comptée la première) ne se peut mieux prouver dans l'*Evangile* que par la Parabole des huit talens. L'on voit dans cette Parabole que le troisième des serviteurs est privé du seul talent qu'il avoit reçu, parce qu'il ne l'avoit pas fait profiter, & que le Maître donna ce talent à celui qui en avoit déjà dix. *Car à celui qui aura il sera encore donné, & aura plus que l'abondance; mais à celui qui n'aura rien, ce rien même lui sera ôté. Jettez, ajoûte l'Evangile, ce serviteur inutile dans de profondes ténèbres, là il y aura pleurs & grincemens de dents.*

Ces paroles (*car à celui qui aura il sera encore donné, & il aura plus que l'abondance, mais à celui qui n'aura rien, ce rien même lui sera ôté*) montrent que dans cette Parabole *Jésus-Christ* a principalement en vûe ceux qui négligent de cultiver leur esprit, puisqu'il est très sûr que les gens qui en font un bon usage acquierent tant de savoir, qu'ils en ont pour ainsi dire plus qu'abondance, plus qu'il n'en faut absolument pour être assuré des vérités du salut : ce qui est toujours la vûe principale

pale de *Jésus-Christ*, au-lieu que ceux qui négligent leur esprit, qui enfouissent ce Talent dans la terre, en s'abandonnant tous entiers à l'impression des sens, perdent, pour ainsi dire, jusques aux premières notions de la vérité, jusques à la faculté de penser juste : en quoi les autres se fortifient, à ce qu'il semble, au-delà des forces naturelles.

Il y a un passage dans la seconde Epître de Saint *Paul aux Tessaloniens*, qui revient parfaitement à tout ce que nous venons de dire. Le voici : „Parce qu'ils „n'ont pas voulu recevoir l'amour de la „vérité, pour se sauver par son moyen, „DIEU leur enverra toutes les dispositions „possibles pour tomber dans l'erreur, afin „qu'ils croient au mensonge, afin que „tous ceux qui n'auront pas crû à la vérité „té soient damnés.

Si après l'*Evangile* nous examinons l'*Alcoran*, nous trouverons que ce Livre n'est point reçu des *Musulmans* comme venant de *Mahomet*, mais comme venant de DIEU même, qui est la source de vérité. On lit dans ce Livre, „Ma- „homet n'est pas votre père, il est A- „pôtre de DIEU & le dernier de tous les

„ Prophetes. Je suis (dit *Mahomet* ^b)
 „ homme comme vous, DIEU m'a en-
 „ seigné qu'il n'y a qu'un seul DIEU.
 „ ^c Ceux qui ont l'intelligence des Ecritu-
 „ res savent, que l'Alcoran est la vérité
 „ même qui procede de ton Seigneur. Ils
 „ croient en lui & humilient leur cœur
 „ en le lisant. DIEU conduit au droit che-
 „ min ceux qui étoient en la vérité : les
 „ Infidelles en douteront jusques à ce qu'ils
 „ soient surpris du jour du jugement ; ce
 „ jour ils feront châtiés très rigoureuse-
 „ ment. ^d Au nom de DIEU clement &
 „ misericordieux, loué soit celui qui a
 „ envoyé l'Alcoran à son Serviteur pour
 „ instruire le monde. ^e Diront-ils que
 „ *Mahomet* a controuvé l'Alcoran ? cer-
 „ tainement ils sont des incredules ; qu'ils
 „ apportent quelques discours semblables
 „ à ce Livre en doctrine & en éloquen-
 „ ce, si ce qu'ils disent est véritable. ^f Je
 „ sai qu'ils disent qu'un homme lui a
 „ enseigné l'Alcoran, celui qu'ils présu-
 „ ment lui avoir enseigné est Perse de na-
 „ tion, & parle la Langue des Perses, &
 „ l'Alcoran est en Langue Arabesque rem-
 „ pli d'instruction & d'éloquence. ^g Je t'ai

„ en-

b Chap. de la Caverne. c du Pélérinage. d Chap. de
 l'Alcoran. e Chap. des choses dispersées. f Chap. de la
 Mouche à miel. g Chap. de la Mouche à miel.

LITTERAIRES. 57

„envoyé ce Livre, (dit le Seigneur) qui
 „explique les mystères de ma Loi, pour
 „conduire le peuple au droit chemin,
 „& pour annoncer les joies du Paradis à
 „ceux qui professent mon unité. DIEU
 „ne vous commande de faire que ce qui
 „est raisonnable. Ne croyés pas qu'il
 „y ait de la trompérie & de l'erreur en
 „votre loi. Et pour prouver que ce Li-
 vre est conforme à la vérité & à la rai-
 son, „appelle (lit-on ensuite) le peuple
 „à la Loi de DIEU avec prudence &
 „prédication, & dispute contre eux avec
 „de bonnes raisons.

Si après cela nous voulons voir par
 quelques endroits combien la *science* &
 la *vertu* y sont recommandées pour être
 hûreux, il n'y a qu'à considérer ces maxi-
 mes : „Ne contrevenés pas à ce que vous
 „avés promis à DIEU pour aucun prix,
 „sa grace vous est plus avantageuse que les
 „biens de la terre, si vous les savés con-
 „noître, vos biens sont périssables, & les
 „biens du Ciel sont éternels : Il recom-
 „pensera ceux qui persévéreront à bien fai-
 „re, & celui qui fera de bonnes œuvres
 „sera benit en ce monde & en l'autre.
 „Chap. de la *Mouche à miel*.

„Ceux qui ont acheté la vie du monde

58. M E M O I R E S

„ de pour quitter le Paradis ne sont pas
„ allégés en leurs misères , & seront pri-
„ vés de toutes sortes de secours. Chap.
„ de la *Vache*.

„ Celui qui s'éloignera des méchans
„ pour suivre sa loi trouvera plusieurs
„ lieux qui lui seront favorables. La misère
„ des impies ne finira jamais, DIEU aug-
„ mentera leur malheur , & accroîtra la
„ punition de leurs crimes, qui bien fera
„ bien trouvera, & qui mal fera mal trou-
„ vera. Chap. des *Femmes*.

„ Si quelqu'infidelle veut vous prêcher,
„ distingués la vérité d'avec le mensonge,
„ si vous croyés les ignorans vous vous
„ en repentirés. Chap. des *Clotures*.

„ Au nom de DIEU clement & miséri-
„ cordieux. Je jure par l'heure de Vê-
„ pres , que les hommes sont enclins à
„ leur perte, excepté ceux qui croient en
„ DIEU, qui font de bonnes œuvres , &
„ qui ont en recommandation la vérité
„ & la persévérance. Chap. de *Vépres*.

„ Celui qui sera aveugle en ce monde
„ il le sera en l'autre , & ne verra pas le
„ droit chemin. Chap. du *Voyage de nuit*.

„ Seigneur, en quel lieu que j'aïlle fais
„ moi entrer & sortir avec la vérité.
„ Chap. du *Voyage de nuit*.

„ Je

„ Je crains de désobeir à mon Seigneur,
 „ & appréhende les tourmens préparés
 „ pour les méchans au jour du jugement;
 „ celui qui s'en délivrera jouira de la gra-
 „ ce de DIEU, qui est la suprême félicité.
 „ Chap. des *Gratifications*.

„ Ceux qui croiront en DIEU, & qui
 „ ne revétiront pas la vérité du menson-
 „ ge, feront délivrés des tourmens de
 „ l'enfer & seront conduits au chemin du
 „ salut.

Après avoir parlé de l'Être souveraine-
 ment parfait, „ c'est lui qu'il faut im-
 „ plorer, les prières de ceux qui implo-
 „ rent un autre DIEU que lui sont inuti-
 „ les, ils sont semblables à ceux qui ont
 „ bien soif & tendent la main contre une
 „ fontaine où ils ne peuvent arriver.
 Chap. du *Tonnerre*.

Mais on ne peut mieux faire voir com-
 bien l'*Alcoran* estime la science, qu'en
 comparant ces deux passages l'un du cha-
 pitre du *Fer*, l'autre du chapitre de la *Di-
 spute*.

Voici le premier :

„ Ceux qui ont fait quelque dépense
 „ pour son service avant la prise de la
 „ Méque, ne sont pas égaux en mérite à
 „ ceux qui ont combattu pour conquérir
 „ cet-

„ cette ville ; ils font un grand degré
 „ au-dessus de ceux qui n'ont pas com-
 „ battu.

Voici le second :

„ DIEU élèvera tous les vrais croyans
 „ qui sont entre vous , & mettra les do-
 „ ctes quelques degrés au-dessus des au-
 „ tres.

L'on voit que ceux-là mêmes qui au-
 ront pris les armes pour les intérêts de la
 religion ne seront qu'un degré au-dessus
 de ceux qui auront contribué de leurs
 biens , mais que les Savans seront *quelques*
degrés plus d'un degré au-dessus des au-
 tres.

Enfin l'on peut prouver par les fables
 mêmes & par les Romains , combien est
 véritable le sentiment que nous avons ,
 que le bonheur doit suivre la vertu.
 L'Auteur, maître des événemens qu'il dé-
 crit dans cette espèce d'Ouvrage , ne peut
 plaire à son Lecteur , qu'en lui faisant
 voir le vice puni & la vertu couronnée ;
 s'il fait le contraire , le Lecteur s'irrite ,
 & condamne avec indignation , & le Li-
 vre & celui qui l'a composé.

Tout ce qu'on peut dire contre les Li-
 vres & les Auteurs que je viens de citer
 ne peut détruire la proposition que j'a-
 vance

LITTÉRAIRES. 61

Yante sur la science, sur la vertu, & sur le bonheur. Qu'on accuse *Moyse* d'avoir été un habile politique, qui a fait servir les dispositions qu'ont les hommes à s'assujettir à une religion, afin qu'il pût conduire le *Peuple Juif* selon ses vûes; que pour se rendre plus absolument maître de ce Peuple il a osé faussement se dire l'organe des volontés de l'Être souverain, & se vanter qu'il lui parloit face à face comme un ami parle à son ami*.

Qu'on reproche à *David* des crimes horribles, bien que ses divins Cantiques soient devenus la voix de tous les Chrétiens; que la vertu de ce Prince soit suspecte même jusques à sa mort. Que *Salomon* malgré sa sagesse si vantée soit tombé dans une Idolatrie détestable. Qu'on attaque cette vertu que les *Payens* étalent dans leurs Livres, en soutenant qu'elle n'a eu pour principe & pour but que l'orgueil ou la complaisance de l'amour propre. Qu'on dise que ces actions d'éclat & ces indifférences affectées pour les maux de la vie n'ont été que des rodomontades Philosophiques: tout cela ne peut prouver que notre misère extrême, la défiance où nous devons être de nous-mêmes.

* Exod. chap. 33. v. 11.

mêmes , & la nécessité indispensable de nous attacher fermement & continuellement à la vérité ; afin que notre ame, pour ainsi dire , s'en imbibant se trouve assez fortifiée pour ne plus craindre la violence avec laquelle les sens l'attaquent de toutes parts; qu'elle sache toujours prendre le parti qui pourra la rendre hûreuse. On ne peut pas douter que lorsqu'elle aura une idée vive & distincte de ce qui peut faire son bonheur , elle ne le suive nécessairement, puisqu'il n'est pas en son pouvoir de faire le contraire , & que lorsqu'elle quitte un véritable bien pour en embrasser un faux , elle ne le fait , que parce qu'elle regarde ce dernier non comme faux quoiqu'il le soit , mais au contraire comme un bien plus convenant que l'autre , en quoi il y a de l'erreur; en quoi si elle est trompée dans le bonheur qu'elle espère, c'est qu'elle s'est premièrement trompée dans la recherche qu'elle en a faite.

Mais à quoi bon toutes ces réflexions, dira quelqu'un , ce n'est qu'une répétition de ce que mille autres ont dit & disent encore , on veut que la science & la vertu fassent le bonheur de l'homme: par l'une il connoît ce qui lui convient,
par

par l'autre il le pratique. Examinant les objets qui l'environnent, il en apprend la juste valeur, & par le mépris qu'il en fait, il fait jouir des choses qu'il a & se passer de celles qu'il n'a pas. Cela est fort beau, continuera-t-on, mais le tout bien considéré, cela ne voudroit-il point dire, que l'homme apprend seulement à chercher dans son orgueil de quoi se consoler de son impuissance? De bonne foi? Il y a en beaucoup qui croient que chercher à se rendre hûreux par le moyen de la science, c'est apprendre à mieux sentir combien on ne l'est pas.

En effet pour prouver ceci par des exemples de tous les tems, exemples qui feront même voir que la science & la vertu ne se suivent pas toujourns, combien de grands hommes avec beaucoup de savoir n'ont pas laissé que d'être très mal-hûreux, vicieux, quelquefois même *Athées*? n'ont-ils pas dû connoître d'abord la foiblesse de la condition humaine, les besoins, & les moyens d'y remédier? s'ils l'ont connue, d'où vient n'y ont-ils pas remédié? n'ont-ils pû le faire?

** Homme, vante moins ta raison,
Voi l'inutilité de ce présent céleste,*

Pour

* Poësies de M. des Houlières.

*Pour qui tu dois , dit-on , mépriser tout le reste.
Aussi foible que toi , dans sa jeune saison,
Elle est chancelante , imbecille.*

*Dans l'âge où tout l'appelle à des plaisirs di-
vers ,*

Vile Esclave des sens , elle t'est inutile.

*Quand le sort t'a laissé compter cinquante hi-
vers ,*

Elle n'est qu'en chagrins fertile ;

Et quand tu vieillis tu la perds.

Pour ajouter encore à cela une réflexion de la même personne , voici comme elle parle de la science :

Que l'esprit de l'homme est borné ?

Quelque tems qu'il donne à l'étude ,

Quelque pénétrant qu'il soit né ,

Il ne sait rien à fonds , rien avec certitude ,

De ténèbres pour lui tout est environné ,

La lumière qui vient du savoir le plus rare

*N'est qu'un fatal Eclair , qu'un Ardent qui
l'égare :*

Bien plus que l'ignorance elle est à redouter :

Longues erreurs , qu'elle a fait naître ,

*Vous ne prouvéz que trop que chercher à con-
noître*

N'est souvent qu'apprendre à douter.

En effet les hérésies , ajoutera-t-on , n'ont leur source que dans les Sciences , & c'est la politique des plus habiles qui a été
la

la plus funeste aux peuples. Les raffinemens sur toutes sortes de matières n'ont fait que les corrompre au-lieu de les améliorer : plus on approfondit l'état de l'homme, plus on connoît qu'il est désespérément malheureux, ainsi il vaut mieux s'étourdir que de vouloir remédier à un mal incurable :

** Nous errons dans d'épaisses ombres ,
Et souvent nos lumières sombres
Ne servent qu'à nous éblouir :
Soyons ce que nous devons être ,
Et ne perdons point à connoître
Des jours destinés à jouir.*

Ce parti-là vaut mieux que d'aller s'appliquer à des recherches où notre esprit s'égaré, se perd dans le tems même qu'il croit tenir la vérité : tout est incertitude dans la vie ; & s'il y a quelque chose de certain, nous avons la vûe trop foible pour le démêler. Et quand même nous démèlerions la vérité, & que nous verrions parfaitement ce que nous devons faire, en serions-nous plus heureux ? non certes : il ne nous en reviendrait qu'un noir chagrin contre nous de ne pouvoir faire ce que nous approuverions le plus,

*— video meliora proboque,
Deteriora sequor. —*

E

Tous

* Rousseau, Edit. de Hollande.

66 MEMOIRES

Tous les argumens de la Logique, soutenus par les plus beaux Traités de Morale, ne peuvent résister à l'assaut d'une véritable passion ; cela n'est bon que contre des émotions qui se dissipent d'elles-mêmes. Quel exemple fameux l'Antiquité ne nous donne-t-elle pas de tout ce que nous venons de dire ?

Salomon, qui reçut
 La divine lumière,
 Négligea son salut
 Pour le plaisir de faire
 L'amour
 La nuit & le jour.



La vertu même, dont on fait tant de bruit, qu'est-ce que c'est ? l'on fait les dernières paroles de cet illustre Romain, qui après l'avoir exactement pratiquée toute sa vie, fut contraint en mourant de reconnoître, *qu'elle n'étoit qu'un nom, qu'une chimère sans réalité, non in re, sed in verbo tantum esse virtutem* *. Et l'Auteur fameux, dont le Livre des Pensées a tant fait de bruit, parmi tout ce qu'il écrit pour prouver ses principes de religion & de morale †, n'a pû s'empêcher de

* Annæi Flori lib. 4. cap. 7.

† Pensées de Pascal chap. 25.

de dire que „ les deux principes de vé-
 „ té , la raison & les sens , outre qu'ils
 „ manquent souvent de sincérité , s'abu-
 „ sent reciproquement l'un l'autre ; *que*
 „ nos principes naturels ne font que nos
 „ principes accoûtumés : dans les enfans ,
 „ ceux qu'ils ont reçûs de la coûtume de
 „ leurs pères , comme la chasse dans les
 „ animaux ; *qu'une* différente coûtume
 „ donnera d'autres principes naturels ; que
 „ cela se voit par l'expérience ; & que
 „ s'il y en a d'ineffaçables à la coûtume ,
 „ il y en a aussi de la coûtume ineffaçables à la nature. *Enfin* , s'écrie Pascal ,
 „ *quelle est donc cette nature sujette à être ef-*
 „ *facée ? la coûtume est une seconde nature ,*
 „ *qui détruit la première. Pourquoi la coûtume*
 „ *n'est-elle pas naturelle ? j'ai bien peur*
 „ *que cette nature ne soit elle-même qu'une*
 „ *première coûtume , comme la coûtume est*
 „ *une seconde nature.*

Voilà comme beaucoup de personnes raisonnent : ils trouvent en de tels discours un certain je-ne-sai-quoi , qui contente leur ignorance , & qui favorise leur paresse ; parce que s'il est impossible de s'assurer de la vérité , & que la vertu ne soit qu'une idée chimérique , le travail qu'il faut pour aquerir l'une & l'autre n'est

plus nécessaire, ils se font ainsi une raison pour se laisser emporter au courant sans penser à l'abîme qui peut les engloutir à jamais.

Veut-on renverser de tels raisonnemens, il n'y a qu'à les examiner de près, ils se détruisent d'eux-mêmes : ceux qui les font attaquent la science & la vertu, mais il faut cependant qu'ils présupposent en eux-mêmes une science infinie, puisqu'il faut, pour assurer que tant d'hommes avec beaucoup de science ont été malheureux, vicieux, & même Athées, savoir distinctement que ces hommes ont été véritablement savans & réellement malheureux, ou quel degré de science & de malheur ils ont eu : s'ils ont été malheureux en des choses où ils étoient éclairés de la vérité, ou s'ils n'étoient malheureux qu'en des choses où ils étoient ignorans. Ainsi il faut avoir une idée juste de ce que c'est à leur égard que science, & de ce que c'est que malheur ; une idée juste, pour ainsi dire, des proportions qui peuvent se trouver entre la science & le malheur, de la force qu'ils peuvent avoir respectivement l'un à l'égard de l'autre. Il faut de plus connoître à tous égards, quelle a été la conduite de ces prétendus Savans mal-

malheureux : & pour nous faire perdre l'espérance de retirer de nos études plus d'utilité qu'ils n'en ont retiré, il faut avoir encore une connoissance distincte de leurs forces & des nôtres, pour en faire une juste comparaison.

Soutenir, que s'il y a quelque chose de certain nous avons la vûe trop foible pour le démêler, présuppose en ceux qui le soutiennent, qu'ils ont employé tous leurs efforts pour découvrir la vérité sans avoir pû y réussir. Cela présuppose encore, que pour rester dans l'incertitude ils voyent toutes les raisons du pour & du contre, & en connoissent si bien la force, qu'ils les trouvent égales. Cela présuppose enfin, que tous les autres hommes, qui voudront connoître la vérité, n'auront que les mêmes vûes qu'ont ceux qui font ces objections, pour ne pouvoir connoître que cette vérité si ridicule, *que la connoissance de la vérité est au-dessus de nos forces.*

Dire encore, que les hérésies n'ont leur source que dans les Sciences, c'est dire, ou que les Sciences peuvent être en même tems source de vérité & d'erreur, ou qu'il n'y a point de véritable religion, ou que s'il y en a, on ne peut s'en assurer.

En établissant cela on ne doit point dire que les hérésies ayent leur source dans les Sciences ; on ne doit pas même dire que telle ou telle religion soit hérétique, puisque déclarer une religion hérétique présuppose qu'on connoît la véritable, à laquelle l'autre n'est point conforme. Les noms de *Politiques* & d'*habiles*, lorsqu'on dit que la politique des plus habiles a été la plus funeste aux Etats, sont des mots équivoques, très faux dans un sens, & qui demanderoient une discussion particulière : mais lorsque l'on ajoûte, que les raffinemens sur toutes sortes de matières n'ont fait que les corrompre au-lieu de les améliorer, cela présuppose une connoissance si distincte de la nature des choses, & de toutes les relations qu'elles peuvent avoir, qu'il n'y a personne qui ose s'en vanter.

A l'égard de ce que dit *Brutus* de la vertu, lorsqu'il se plaint en mourant qu'elle n'étoit qu'un nom, qu'une chimère vaine, il n'avoit pas tant de tort, comme le remarque M. *Bayle* *, selon le systême que ce Romain s'étoit fait de la vertu ses plaintes étoient bien fondées ; mais pour les faire valoir, il faut être assuré

* Dictionnaire Hist. & Crit. au mot *Brutus*.

sûr que son système étoit bon ; que l'idée qu'il avoit de la vertu étoit juste , autrement ses plaintes ne prouveront rien contre la vraie vertu ; puisqu'en effet il n'aura injurié qu'une chimère.

Mais *Brutus* , dira-t-on , n'étoit-il pas ce Romain généreux si fort ami de la science , qu'au milieu des plus grands troubles il passoit une partie de la nuit à étudier ; qui (entre autres Ouvrages) avoit composé un Livre qui traitoit *des devoirs de l'homme* , & un autre qui traitoit *de la vertu* même ? n'étoit-il pas encore de cette Secte fameuse des Stoïciens , où la vertu commandoit en Reine ? l'amour de la justice n'étoit-il pas si bien gravé dans son ame , que ni les bienfaits de *César* , ni tous les autres biens qu'il en pouvoit espérer , ne purent effacer la haine qu'il devoit à l'injuste usurpation de cet ambitieux ? quelle grandeur d'ame , quelle vertu ne faut-il pas pour s'empêcher de mollir , pour ne se pas laisser gagner aux tendresses d'un homme qui joint la puissance souveraine au désir de nous rendre hûreux , d'un homme même à certains égards très estimable , & qui fait par ses bonnes manières se faire en nous contre nous un parti en sa faveur ? Constamment l'amour

de la patrie & de la justice n'a jamais plus éclaté que dans cet homme, on l'a si bien reconnu, que pour montrer que *Cassius* & lui avoient réuni en eux toute la vertu de leur Nation, ils ont été appelés *les derniers des Romains*. Eh! ce *Brutus*, ajoutera-t-on, n'a pas connu la vertu, s'il ne l'a pas connue, comment a-t-il pû si bien la suivre?

Je répondrai à cela, que si aux idées que *Brutus* avoit de la vertu il joignoit celle de croire, qu'en residant en un seul homme elle avoit la puissance absolue & nécessaire de terrasser l'injustice d'une multitude furieuse, & de lui deffiler d'abord les yeux, de triompher de la force d'un nombre d'ennemis armés, & de renverser absolument tous les obstacles que le crime pouvoit opposer, il se feroit absolument trompé, il auroit joint ainsi des idées fausses aux vraies qu'il pouvoit avoir de la vertu: & voilà justement ce qu'il a fait. „ Il avoit considéré, dit „ *M. Bayle* †, la vertu, la justice, le droit „ comme des choses très réelles, c'est-à- „ dire, comme des êtres dont la force étoit „ supérieure à celle de l'injustice, & qui „ mettoient enfin leurs sectateurs au-dessus
des

† *Dict. Hist. & Crit. au mot Brutus.*

„ des accidens & des outrages de la fortune : & il éprouvoit tout le contraire , il voyoit pour la seconde fois le parti de la justice , la cause de la patrie , aux pieds du parti rebelle , il voyoit un *Marc-Antoine* , le plus scélérat de tous les hommes , qui les mains toutes dégouttantes du sang des plus illustres citoyens de *Rome* , venoit de terrasser ceux qui maintenoient la liberté du Peuple *Romain*. Il se voyoit donc malheureusement abusé par l'idée qu'il s'étoit faite de la vertu ; il n'avoit gagné à son service que l'alternative de se tuer , ou de devenir le jouet d'un Usurpateur , pendant que *Marc-Antoine* avoit gagné au service de l'injustice , la pleine puissance de satisfaire toutes ses passions. Voilà ce qui faisoit dire à *Brutus* , que la vertu n'avoit aucune réalité , & que si on ne vouloit pas être pris pour dupe , il falloit la regarder comme un vain nom , & non pas comme une chose. Mais n'avoit-il pas tort de dire cela ? *ajoute M. Bayle* , distinguons : dans la these générale , & absolument parlant , il avançoit une grande absurdité , & une fausseté impie ; selon son hypothese , & le systême qu'il s'étoit fait , ses plaintes étoient

„bien fondées. Si *Brutus* avoit reconnu que la vertu regarde plus l'homme intérieur qu'elle ne dépend des choses extérieures, il en auroit eu une idée plus juste; la vertu pure est un bien de l'ame, qui véritablement, lorsqu'elle anime la volonté, peut faire faire des choses extraordinaires, mais non pas des surnaturelles.

Mais d'où vient m'amuser à réfuter ainsi les paroles de *Brutus*, & *M. Bayle* lui-même? n'a-t-il pas eu tort de le faire, le raisonnement de ce Romain mérite-t-il une réfutation dans les formes? J'ai toute ma vie, dit-il, aimé ma patrie & la liberté plus que toute autre chose, j'en ai poignardé le Tyran; *Rome* n'a pas soutenu ma cause, *Cassius* & moi avons ramassé quelques troupes pour la soutenir, *Auguste* l'héritier du Tyran & *Antoine* qui est un scélérat nous ont battu, donc la vertu n'est qu'un nom, &c. Je vous prie, combien y a-t-il de Bandits qui corps à corps rosseront dos & ventre le plus honnête homme du monde? Est-ce du ressort de la vertu d'augmenter au corps ses facultés au-delà de ses forces? l'expérience fait bien voir que la vertu a fait faire des choses surprenantes, & qu'on n'auroit pas espéré de pouvoir
fai-

faire ; mais la force qu'on y employoit n'étoit point surnaturelle , elle étoit seulement inconnûe ; les grandes passions produisent aussi ces effets. Ce qu'on peut dire à l'avantage de la vertu, c'est qu'ayant des principes solides elle trouve en elle des ressources de constance & de courage, que la fureur ne trouve point. Cependant il est sûr qu'elle n'est pas la maîtresse des événemens , qu'elle ne peut changer la nature des choses ; la connoissance de cela est inséparable de l'idée qu'on doit avoir de la vertu, c'est en y réfléchissant qu'on parvient à cette hûreuse indifférence, à cette raison qui empêche l'homme de faire consister son bonheur dans des choses qui lui sont étrangères :

———— * *Ille potens sui*
Latusque deget , cui licet in diem
Dixisse , vixi : cras vel atra
Nube polum pater occupato
Vel sole puro : non tamen irritum ,
Quodcumque retro est , efficiet : neque
Diffinget , infectumque reddet ,
Quod fugiens semel hora vexit.
Fortuna favo lata negotio , &
Ludum insolentem ludere pertinax ,
Transmutat incertos honores ,

Nunc.

* Horace ode 29. du liv. 3.

Nunc mihi, nunc aliis benigna :

Laudo manentem : si celeres quatit

Pennas, resigno, quæ dedit; & meâ

Virtute me involvo : ———

„Celui-là fera content & maître de lui,
 „qui peut dire à la fin de chaque jour,
 „j'ai vécu, que *Jupiter* couvre demain le
 „ciel de nuages, ou qu'il l'éclaire d'un
 „beau soleil, il ne peut faire, quoiqu'une
 „chose soit disparue avec le moment qui
 „l'a vû naître, que cette chose n'aye pas
 „été, & n'aye relation avec quelqu'au-
 „tre. La fortune toujours cruelle, & tou-
 „jours inconstante, fait passer ses faveurs
 „peu durables tantôt aux uns, tantôt aux
 „autres : lorsqu'elle est stable pour moi,
 „je l'en remercie : pense-t-elle à me quit-
 „ter, je lui remets ce qu'elle m'a donné,
 „& ma vertu fait ma ressource.

Horace plus judicieux que *Brutus* con-
 noît bien qu'il n'est point en notre pou-
 voir d'empêcher les événemens d'arriver :
 mais un homme vertueux fait prendre à
 leur égard un parti digne de lui, il en
 profite s'ils lui conviennent, *laudo manen-*
tem ; il s'éleve au-dessus s'ils lui sont con-
 traire, & ferme au milieu de sa vertu,
 qui le deffend de toutes parts, il ne leur
 donne sur lui aucune prise, *Et mea me*
virtute involvo.

„Vous

LITTÉRAIRES. 77

„ Vous me demandés, dit *Senèque* * à *Lu-*
„ *cilius* , pourquoi il arrive du mal aux
„ gens de bien ; je réponds , qu’il ne peut
„ arriver aucun mal à un homme ver-
„ tueux ; ne confondons point deux cho-
„ ses contraires. De même que toutes les
„ eaux différentes , qui viennent de tou-
„ tes parts se jettent dans la mer , n’en chan-
„ gent ni n’en affoiblissent pas même la
„ saveur ; ainsi la violence de l’adversité
„ ne change point l’esprit d’un homme
„ de bien , n’en affoiblit point le coura-
„ ge , il est toujours égal & inébranlable ,
„ il convertit en bien tous les maux qui
„ lui arrivent , & plus fort que tout ce
„ qui l’environne , si je ne dis pas qu’il
„ n’en ressent point les attaques , je dis
„ que toujours ferme & constant , il en
„ triomphe toujours , & que s’élevant au-
„ dessus de toute sorte d’événemens il re-
„ garde les adversités comme des sujets
„ d’exercice.

Et certes j’ose affûrer qu’il n’y a point
d’honnête homme qui aiant , à l’occasion
de quelque peine , goûté le plaisir d’une
vertu pure , détachée , pénétrante , su-
périeure à toutes les choses de la vie , qui
se trouvant ensuite dans la dissipation ,
que

• De Providentiâ.

que la fortune cause, ne demandât de nouvelles tribulations pour regoûter les douceurs qu'il a perdues avec elles :

* *Un cœur, dont le devoir est maître,
Hâreux en méritant de l'être
Goûte d'avance tous les biens.*

Il est certain, & l'expérience le confirme chaque jour, que les plaisirs du monde ont moins de douceurs que d'amertumes, & qu'ainsi il y a une grande différence entre les joies solides de la vertu & la joie imaginaire du vice ; malheureux doublement malheureux ceux qui n'en sont pas convaincus : mais qu'ils écoutent comment M. l'Archêvêque de Cambrai le fait bien dire à *Telemaque* ce jeune Prince, dans son recit de l'île de *Cypre* : après avoir conté comment il se sentoît gagné par la contagion de la volupté qui y regne, parle du plaisir qu'il eut de retrouver *Mentor*, & d'écouter ses conseils, c'est-à-dire, les conseils de la Sagesse cachée sous la figure de ce *Mentor* : „ Il dit, continue ce jeune Prince, & aussi-tôt je sentis comme „ un nuage épais qui se dissipoit sur mes „ yeux, & qui me laissoit voir la pure „ lu-

* M. de la Motte ode *descente aux Enfers*.

„ lumière, une joie douce & pleine d'un
 „ ferme courage renaîssoit dans mon cœur.
 „ Cette joie étoit bien différente de cette
 „ joie molle & folâtre, dont mes sens a-
 „ voient été empoisonnés ; l'une est une
 „ joie d'yvresse & de trouble, qui est en-
 „ trecoupée de passions furieuses, de cui-
 „ sans remords ; l'autre est une joie de rai-
 „ son, qui a quelque chose de bienheureux
 „ & de céleste : elle est toujours pure &
 „ égale, rien ne peut l'épuiser, plus on
 „ s'y plonge, plus elle est douce, elle ra-
 „ vit l'ame sans la troubler. Hû-
 „ reux, disois-je, les hommes à qui la
 „ vertu se montre dans toute sa beauté !
 „ peut-on la voir sans l'aimer ? peut-on
 „ l'aimer sans être hûreux ?

Mais je tarde trop à répondre à ce
 qu'on objecte contre la vérité, lorsqu'on
 l'attaque avec les paroles de *M. Pascal*.
 Cependant pour le faire il suffit de dire,
 ou qu'il faut considérer les pensées qu'on
 objecte de cet Auteur, comme des pen-
 sées qu'il destinoit à être réfutées, ou que
 si on les considère autrement, on doit re-
 garder *M. Pascal* comme un visionnaire :
 car s'il détruit les premiers principes,
 s'il est vrai, comme il le dit dans un au-
 tre endroit, que „ les Sciences ont deux

„ extrêmités qui se touchent, *que la pré-*
 „ mière est la pure ignorance naturelle,
 „ où se trouvent tous les hommes en nais-
 „ sant ; l'autre celle où arrivent les gran-
 „ des ames , qui aiant parcouru tout ce
 „ que les hommes peuvent savoir , trou-
 „ vent qu'ils ne savent rien , & se ren-
 „ contrent dans cette même ignorance
 „ d'où ils étoient partis. Si, dis-je , tout
 cela est vrai, pourquoi donc nous étale-
 t-il tant le savoir pour nous faire croire
 des choses , où il prétend que la raison
 doit nécessairement conduire ? n'est-ce
 pas une folie que d'apporter des raisons
 pour détruire les principes mêmes sur les-
 quels on raisonne , faire combattre la rai-
 son contre la raison même ? s'il réussit,
 sur quoi prétend-il édifier ? jamais dessein
 ne fut plus chimérique , ne fut plus ex-
 travagant ; il est plus raisonnable de dire
 ce que dit *Sanctès* * au commencement
 d'un Livre, où il prétend prouver qu'on
 ne fait rien , *NEC UNUM HOC SCIO, ME*
NIHIL SCIRE, je ne sais pas même si je ne
sais rien.

Ce qu'on peut dire à l'avantage de *M.*
Pascal, c'est qu'il avoit trop d'esprit pour
 donner dans une pareille absurdité, &
 qu'ain-

* *Franc. Sanctès, quod nihil scitur.*

qu'ainsi l'on ne doit pas prendre dans un sens positif, ce qu'il dit contre la raison. Si l'on objecte, que l'ordre, où l'on a mis ses Pensées *, montre que cela est dit affirmativement, qu'on se souviene que ce n'est pas lui qui les a ainsi disposées, qu'on les trouva toutes écrites sur de petits morceaux de papier tous ensemble enfilés en diverses liasses, sans aucun ordre, sans aucune suite, & tout cela si imparfait & si mal écrit, qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchiffrer, & à en composer des espèces de chapitres sous les titres où on les a placées. Qu'on sache d'ailleurs, (quoique cela ait pu être causé par la confusion où étoient toutes les Pensées de M. *Pascal*) que dans la première édition qu'on en fit on supprima plusieurs pages, auxquelles on substitua un grand nombre de cartons.

Je ne puis m'empêcher de faire suivre un raisonnement du R. P. *Malbranche* dans le 8. chap. du 2. livre de la *Recherche de la vérité*: ce que dit là cet excellent Philosophe, convient trop parfaitement & aux personnes & aux choses auxquelles nous venons de nous opposer. Écoutons le.

F

„ II

* Voyés la Préface du Livre même.

„ Il n'y a rien de plus rare que de trouver
„ des personnes capables de faire de nou-
„ veaux systêmes dans les Sciences : ce-
„ pendant il n'est pas fort rare de trouver
„ des gens , qui s'en soient formé quel-
„ qu'un à leur fantaisie. On ne voit que
„ fort peu de ceux qui étudient beaucoup,
„ raisonner selon les notions communes :
„ il y a toujours quelque irregularité dans
„ leurs idées ; & cela marque assez qu'ils
„ ont quelque systême particulier , qui ne
„ nous est pas connu. Il est vrai que tous
„ les Livres qu'ils composent ne prouvent
„ pas ce qu'on vient de dire ; car quand il
„ est question d'écrire pour le Public , on
„ prend garde de plus près à ce qu'on
„ fait , & l'attention toute seule suffit assez
„ souvent pour nous détromper. On voit
„ toutefois de tems en tems des Livres
„ qui prouvent assez ce que l'on vient de
„ dire. Et il y a même des personnes , qui
„ font gloire de marquer dès le commen-
„ cement de leur Livre , qu'ils ont inven-
„ té quelque nouveau systême. Le nom-
„ bre de ces personnes , qui font de nou-
„ veaux systêmes , s'augmente encore
„ beaucoup par ceux qui s'étoient précoc-
„ cupés de quelque Auteur , parce qu'il
„ arrive souvent , que n'ayant point ren-

LITTÉRAIRES. 83

„contré la vérité, ni de fondement solide
„dans les opinions des Auteurs qu'ils ont
„lûs, ils entrent premièrement dans un
„grand dégoût & dans un grand mépris
„de toute sorte de Livres, & ensuite ils
„imaginent une opinion vraisemblable,
„qu'ils embrassent de tout leur cœur, &
„dans laquelle ils se fortifient.

„Mais lorsque dans la suite cette gran-
„de ardeur, qu'ils ont eue pour leur opi-
„nion, s'est ralentie, ou que le dessein
„de la faire paroître en public les a ob-
„ligés à l'examiner avec une attention
„plus exacte & plus sérieuse, ils en dé-
„couvrent la fausseté, & ils la quittent :
„mais avec cette condition, qu'ils n'en
„prendront jamais d'autres, & qu'ils con-
„damneront absolument tous ceux qui
„prétendent avoir découvert quelque
„vérité que ce soit.

„De sorte que la dernière erreur, où
„tombent plusieurs personnes d'étude, est,
„qu'ils prétendent qu'on ne peut rien sa-
„voir, & cette erreur est la plus dangé-
„reuse de toutes. Ils ont lû beaucoup de
„Livres anciens & nouveaux, où ils n'ont
„point découvert la vérité ; ils ont eu plu-
„sieurs belles pensées, qu'ils ont trouvées
„fausses, après les avoir considérées avec

„ plus d'attention ; de là ils concluent ,
 „ que tous les hommes leur ressembtent ,
 „ & que si ceux , qui croient avoir dé-
 „ couvert quelques vérités , y faisoient
 „ une réflexion plus sérieuse , ils se dé-
 „ tromperoient aussi bien qu'eux : cela leur
 „ suffit afin qu'ils les condamnent sans
 „ les examiner davantage , parce que s'ils
 „ ne les condamnoient pas , ce seroit en
 „ quelque manière tomber d'accord qu'ils
 „ ont plus d'esprit qu'eux , & cela ne leur
 „ paroît pas vraisemblable.

Je finis ici cet Essai. Je voudrois bien avoir prouvé que la Science est la seule voie qui nous mène à la félicité. On s'appercevra aisément qu'il y a beaucoup de choses à dire que je n'ai pas dites ; & qu'on pourroit presser cette These d'une manière bien plus forte & bien plus détaillée. On pourroit marquer les avantages de chaque Science & les rapports qu'ils ont avec nos desirs & nos goûts. Je tâcherai de le faire dans le second Tome de ces Mémoires. Toûjours serai-je très content , si j'inspire à ceux qui liront ce petit Ecrit , le désir d'approfondir les choses dont j'ai parlé , de travailler pour s'éclairer , de s'éclairer pour se rendre vertueux , & de juger alors si la Science
 recti-

rectifiée par un pareil but ne peut pas faire le bonheur de l'homme.

ARTICLE II.

Extrait de la Grammaire Générale & Raisonnée.

Par J. Luyanthe.

Grammaire Générale & Raisonnée, contenant les fondemens de l'art de parler, expliqués d'une manière claire & naturelle, les raisons de ce qui est commun à toutes les Langues, & des principales différences qui s'y rencontrent. Et plusieurs remarques nouvelles sur la Langue Françoisse. A Amsterdam aux dépens d'Estienne Roger, 1703. in 12. p. 163. gros median.

L *A Grammaire* est l'art de parler : parler est expliquer ses pensées par des signes que les hommes ont inventés à ce dessein.

On a trouvé que les plus commodes de ces signes étoient les sons & les voix; mais parce que ces signes passent, on a inventé d'autres signes pour les rendre

durables & visibles, qui sont les caractères de l'écriture.

Ainsi l'on peut considérer deux choses dans ces signes; la *première*, ce qu'ils sont par leur nature, c'est-à-dire, en tant que sons & caractères. La *seconde*, quelle est leur signification, c'est-à-dire, de quelle manière les hommes s'en servent pour signifier leurs pensées.

L'on traite de l'une dans la première Partie de cette Grammaire, & de l'autre dans la seconde.

PREMIERE PARTIE:

Où il est parlé des lettres & des caractères de l'écriture.

* La bouche est l'organe qui forme les sons dont on se sert pour parler, & qu'on nomme *caractères* lorsqu'on les exprime par quelques figures: parmi les sons il y en a de si simples qu'on n'a besoin que de la seule ouverture de la bouche pour en faire une voix distincte, d'où vient qu'on les a appelés *voyelles*. Il y en a d'autres, qui dépendant de l'application particulière des dents, des lèvres, de la langue, du palais, ne peuvent néanmoins
fai

* Chap. I.

faire un son parfait que par leur union avec les premiers sons, & à cause de cela on les appelle *consones*.

L'on compte d'ordinaire cinq de ces voyelles, *a. e. i. o. u.* mais l'*Auteur* remarque que sans considérer la différence qui se fait entre les voyelles d'un même son, par la longueur ou bréveté, on en pouvoit distinguer jusques à dix, en ne s'arrêtant qu'aux sons simples, & non aux caractères; & ces dix se distinguent ainsi,

a, é, e, i, o, ô, eu, ou, u, e muet.

† Les *consones* qui n'ont qu'un son simple sont celles-ci :

b. p. f. v. consonne, *c. g. j.* consonne, *d. t.*
r. l. l. liquide, comme en *fille*, *m. n. n.* li-
quide comme dans *magnanime*, *s. z. ch.*
comme en *chose*, & *th*.

Toutes les autres consones ne sont que des composés de celles-ci.

* La *Syllabe* est un son complet, qui est quelquefois composé d'une seule lettre, mais pour l'ordinaire de plusieurs.

Ainsi une seule voyelle peut faire une syllabe.

Deux voyelles aussi peuvent composer une syllabe, ou entrer dans la même syl-

labe ; mais alors on les appelle *diphthongues*, parce que leurs deux sons se joignent en un son complet.

Les *consones* ne peuvent former seules une syllabe, parce qu'elles n'ont de son qu'avec les voyelles, mais aussi avec une seule voyelle cinq consones peuvent former une syllabe, comme en Latin *Scrobs*, *Stirps*.

* On appelle *mot* ce qui se prononce à part, & s'écrit à part : il y en a d'une syllabe, qu'on appelle *monosyllables*, il y en a de plusieurs, & on les nomme *polysyllables*.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la prononciation des mots est l'*accent*, qui est une élévation de voix sur l'une des syllabes du mot, après laquelle la voix vient nécessairement à se rabaisser.

Il y en a un *grave*, un *aigu*, un *circonflexe* :

L'élévation de la voix fait l'*aigu*.

Le rabaissement fait le *grave*.

Et le *circonflexe* est fait de l'usage de tous les deux à l'égard d'une seule syllabe.

† Les *caractères* qui forment les lettres peuvent être considérés en deux manières ;

ou

* Chap. 4. † Chap. 5.

ou comme signifiant simplement le son ,
ou comme nous aidant à concevoir ce que
le son signifie.

En les considérant en la première ma-
nière, il auroit fallu observer quatre cho-
ses pour les mettre en leur perfection.

1. Que toute figure marquât quelque
son, c'est-à-dire, qu'on n'écrivit rien qui
ne se prononçât.

2. Que tout fut marqué par une figu-
re, c'est-à-dire, qu'on ne prononçât rien
qui ne fut écrit.

3. Que chaque figure ne marquât
qu'un son, ou simple, ou double.

4. Qu'un même son ne fut point
marqué par de différentes figures.

Mais considérant les *caractères* en la
seconde manière, *continue l'Auteur **, il
arrive quelquefois qu'il nous est avanta-
geux que ces règles ne soient pas toujours
observées, au moins la première & la
dernière. Les raisons sur lesquelles il se
fonde sont, que certaines lettres qui ne
se prononcent point dans un mot, ne lais-
sent pas de nous servir pour l'intelligen-
ce de ce que ce mot signifie, parce qu'el-
les en font connoître l'origine: „ par exem-
„ ple, dans les mots de *champs* & de

F 5

„chants,

„ *chants* , le *p.* & le *t.* ne se prononcent
 „ point , qui néanmoins sont utiles pour
 „ la signification , parce que nous appre-
 „ nons de là , que le premier vient du La-
 „ tin *campi* , & le second du Latin *cantus* .
 „ Dans l'*Hébreu* même il y a des mots
 „ qui ne sont différens , que parce que
 „ l'un finit par un *aleph* & l'autre par un
 „ *he* , qui ne se prononcent point , com-
 „ me *אֵלֶף* qui signifie *craindre* ; & *הֵאֵף* qui
 „ signifie *jetter* . Et de là , ajoute l'*Au-*
 „ *teur* , on voit que ceux qui se plaignent
 „ tant de ce qu'on écrit autrement qu'on
 „ ne prononce , n'ont pas toujours grande
 „ raison , & que ce qu'ils appellent abus ,
 „ n'est pas quelquefois sans utilité .

[J'avoue qu'une lettre qui ne se pronon-
 ce point dans un *mot* peut avoir son uti-
 lité par rapport à l'*Etymologie* ; mais cette
 utilité me semble si petite qu'on ne devrait
 pas y avoir le moindre égard ; cela d'ail-
 leurs est sujet à de grands inconveniens .
 La connoissance de l'origine d'un mot ne
 peut servir qu'à faire mieux sentir toute
 la force de ce mot , ou qu'à donner quel-
 quefois de la force à une phrase en y en-
 trant à propos ; mais cela regarde les seuls
 Savans qui connoissent à fonds les diffé-
 rentes Langues , & ces Savans-là inde-
 pen-

pendamment d'une lettre découvriront bien l'*Etymologie* d'un mot, l'usage apprendra aux autres toute la force de la signification. Quand on écrivoit *chan* au-lieu de *champ*, & *chan* au-lieu de *chant*, ce qui précédera fera aussi aisément connoître sur le papier que dans la conversation, si l'on parle d'une *espace de terre*, ou si l'on parle des *modulations de la voix* : il ne faudra pas être habile *Etymologiste* pour deviner que le dernier ne peut venir du Latin *campus*. Pour ce qui regarde la force de l'expression, elle ne vient guère de l'*Etymologie*, mais bien des *métaphores des relations* qu'ont les mots les uns avec les autres. D'ailleurs l'incertitude qui se trouve dans cette manière de conserver l'origine des mots, ne suffit-elle pas pour faire voir le peu d'utilité qu'il y a de s'y assujettir ? Si un Etranger, par exemple, veut faire attention aux caractères qui composent un mot pour en deviner la signification par l'*Etymologie*, croira-t-il que le verbe *QUERIR* vienne moins du Latin *QUÆRI* qui signifie *se plaindre*, que de *QUERERE* ; que *RIRE* vienne plutôt de *RIDERE* que *RIDER* ; qu'*AVERTIR* ne vienne pas d'*ADVERTERE* qui signifie *prendre garde, faire prendre un chemin,*
ar.

arriver, ou *punir*; VIDER de VIDERE qui signifie *voir*; PELER de PELLERE qui signifie *chasser*; SAPER de SAPERE qui signifie *avoir du goût, savoir, être sage*; GRAVER de GRAVARE qui signifie *charger, peser, incommoder?* ne croira-t-il pas, qu'AVOINE vient d'ADVENA qui veut dire un *Etranger*; MINE de MINA qui signifie une *sorte de monnoye, une mamelle qui n'a point de lait, une brebis qui n'a point de laine sous le ventre*; LARD de LAR ou LARES *divinité Payenne*; ENTES de ANTES qui signifie un *rang de vigne*; VERD de VER qui signifie *printemps?* & cent autres de cette espèce. De sorte que cette persuasion, que par les caractères d'un mot on peut deviner son origine, (quoique cela soit vrai à certains égards) ne laisseroit pas que d'être très nuisible à cet Etranger. Si l'on me dit que cela est bon pour un Etranger, mais que c'est autre chose pour un François, qui sachant sa Langue ne se trompera pas sur les mots que je viens de citer, je répondrai que par cela même qu'il fait sa Langue, il ne confondra jamais *chan* lorsqu'il s'agira de marquer un *certain espace de terre avec chan modulation des sons de la voix*; & qu'il lui sera toujours très aisé, comme
je

je l'ai déjà dit, de remarquer que *chan* pour *modulation de la voix* ne vient pas de *campus*. Ne voit-on pas lorsque *a* est *article*, ou lorsqu'il est *verbe*, quoiqu'on en ait rétranché l'*h*, avec lequel nos ancêtres l'écrivoient pour marquer qu'il venoit de *habet*? & ne voit-on pas bien lorsque *a* vient d'*habet* quoique cet *h* n'y soit plus? Conservant des lettres qui n'ont point de son dans les mots qu'elles composent, c'est rendre aux Etrangers une Langue très difficile, c'est de plus rendre à l'égard de plusieurs mots la prononciation très douteuse aux François mêmes qui ne sont pas à la Cour, c'est donner aux honnêtes gens la peine d'étudier cette chose désagréable, qu'on appelle *orthographe*, chose qui devrait être réservée aux dignes occupations des *pédans*.]

Il paroît même par ce que dit l'*Auteur* de la *Grammaire générale & raisonnée*, qu'il panche beaucoup vers le sentiment d'écrire comme on parle, il propose des accommodemens pour cela, il souhaiteroit qu'on distinguât les divers usages des lettres par de petits points, ou par quelque changement dans la figure: car de changer autrement l'*orthographe* d'une Langue il croit que ce seroit tenter l'impossible:
„ il

„ il ne faut pas s'imaginer, dit-il, qu'il
 „ soit facile de faire changer à toute une
 „ Nation tant de caractères auxquels elle
 „ est accoutumée depuis long-tems; puis-
 „ que l'Empereur *Claude* ne pût pas mê-
 „ me venir à bout d'en introduire un qu'il
 „ vouloit mettre en usage.

[Cela est vrai, l'Empereur *Claude* n'a
 pû le faire, mais si un *Chancelier de France*
 entreprenoit sous l'autorité du Roi de
 changer toute l'orthographe des mots
 François, & de mettre en usage certains
 caractères dont on auroit besoin, il lui se-
 roit très facile d'en venir à bout. Après a-
 voir fait dresser cette orthographe, il n'au-
 roit qu'à ordonner aux *Libraires* de la suivre
 exactement dans tous les Livres qu'ils fe-
 roient imprimer, l'on verroit alors de quel-
 le manière l'autre seroit négligée. L'Em-
 pereur *Claude* n'avoit pas l'imprimerie.]

* Après cela l'Auteur traite d'une nou-
 velle manière pour apprendre à lire facile-
 ment en toute sorte de Langues; mais il en
 dit si peu de chose, qu'il convient à la
 fin du chapitre où il en traite, que pour
 mettre cette méthode dans toute sa perfection,
 il en faudroit faire un petit *Traité à part*.
 Tout ce qu'il en dit † se réduit à ceci;
 que

* Chap. 6. † pag. 26.

que ceux qui montrent à lire n'apprirent d'abord aux enfans à connoître les lettres que par le nom de leur prononciation. En Latin, par exemple, qu'on ne donât que le même nom d'*e* à l'*e* simple, l'*æ* & l'*œ*, parce qu'on les prononce d'une même façon : qu'on ne leur nommât aussi les consonnes que par leur son naturel en y ajoutant l'*e* muet, ainsi au-lieu de faire lire *bé*, qu'on fit lire *be*, &c.

SECONDE PARTIE :

Où il est parlé des principes & des raisons, sur lesquelles sont appuyées les diverses formes de la signification des mots.

* Comme la connoissance de ce qui se passe dans notre esprit, est nécessaire pour comprendre les fondemens de la Grammaire ; & que c'est de là que dépend la diversité des mots qui composent le discours, l'Auteur examine l'usage que nous en faisons pour signifier nos pensées, & cette invention merveilleuse de composer de 25. ou 30. sons cette infinie variété de mots, qui n'ayant rien de semblable en eux-mêmes à ce qui se passe dans notre

cf.

esprit, ne laissent pas d'en découvrir aux autres tout le secret. Ainsi l'on peut définir les MOTS, *des sons distincts & articulez, dont les hommes ont fait des signes pour signifier leurs pensées.*

Tous les *Philosophes* enseignent qu'il y a trois opérations de l'esprit; *concevoir, juger, raisonner.*

CONCEVOIR, n'est qu'une simple perception des choses, soit d'une manière purement intellectuelle, soit avec des images corporelles.

JUGER, c'est affirmer qu'une chose que nous concevons est telle, ou n'est pas telle.

RAISONNER, est se servir de deux jugemens pour en faire un troisième.

Comme cette troisième opération de l'esprit n'est qu'une extension de la seconde, il suffit pour notre sujet de considérer les deux premières.

Le *jugement* que nous faisons des choses, comme quand je dis, *la Terre est ronde*, s'appelle *proposition*; & ainsi toute proposition enferme nécessairement deux termes; l'un appelé *sujet*, qui est ce dont on affirme, comme *Terre*, & l'autre appelé *attribut*, qui est ce qu'on affirme, comme *ronde*; & de plus la liaison entre ces deux termes, *est*. „ Or

„Or il est aisé de voir que les deux termes
 „appartiennent proprement à la première
 „opération de l'esprit, parce que c'est
 „ce que nous concevons, & ce qui est
 „l'objet de notre pensée; & que la liai-
 „son appartient à la seconde, qu'on peut
 „dire être proprement l'action de notre
 „esprit & la manière dont nous pen-
 „sons.

„Et ainsi la plus grande distinction de
 „ce qui se passe dans notre esprit, est de
 „dire qu'on y peut considérer l'objet de
 „notre pensée; & la forme, ou la ma-
 „nière de notre pensée, dont la princi-
 „pale est le *jugement*. Mais on y doit en-
 „core rapporter les conjonctions, dis-
 „jonctions, & autres semblables opéra-
 „tions de notre esprit; & tous les autres
 „mouvemens de notre ame; comme les
 „désirs, le commandement, l'interroga-
 „tion, &c.

„Il s'ensuit de là, que les hommes
 „ayant eu besoin de signes pour marquer
 „tout ce qui se passe dans leur esprit, il
 „faut aussi que la plus générale distinction
 „des mots soit, que les uns signifient les
 „objets des pensées, & les autres la for-
 „me & la manière de nos pensées, quoi-
 „que souvent ils ne la signifient pas seu-

G

„le,

„ le , mais avec l'objet. Les mots de la première sorte sont ceux que l'on a appel-
 „ les *noms* , *articles* , *pronoms* , *participes* ,
 „ *prépositions* & *adverbes* ; ceux de la se-
 „ conde , sont les *verbes* , les *conjonctions* ,
 „ & les *interjections*. Tous ces mots sont
 „ tirés par une suite nécessaire de la ma-
 „ nière naturelle en laquelle nous expri-
 „ mons nos pensées.

* Les objets de nos pensées sont , ou les choses , comme la *terre* , le *soleil* , l'*eau* , ce qu'on appelle ordinairement *substance* : ou la manière des choses , comme d'être *rond* , d'être *rouge* , d'être *froid* , ce qu'on appelle *accident* , parce que cela peut être ou n'être pas , & que cela n'est que par les substances.

Voilà la première origine des noms : ceux qui marquent les *substances* s'appellent *substantifs* , ceux qui marquent les accidens s'appellent *adjectifs*.

Mais on n'en est pas demeuré là ; & il se trouve qu'on ne s'est pas tant arrêté à la signification , qu'à la manière de signifier : car parce que la substance est ce qui subsiste par soi-même , on a appelé noms substantifs *tous ceux qui subsistent par eux-mêmes dans le discours* , sans avoir besoin d'un autre nom , encore même qu'ils

signifient des accidens, comme couleur, rougeur, prudence; & cela vient de ce que les adjectifs, rouge par exemple, renferment tout à la fois une idée distincte & confuse, & que rougeur marque par soi-même seulement une idée distincte.

Au contraire on a appelé adjectifs ceux mêmes qui signifient des substances, lorsque par leur manière de signifier ils doivent être joints à d'autres noms dans le discours, comme humain, mortel, parce qu'à la signification de la substance ils joignent une idée confuse.

Il y a encore une autre sorte de noms, qui passent pour substantifs, quoiqu'en effet ils soient adjectifs, puisqu'ils signifient une forme accidentelle, cela vient de ce qu'ils font connoître assez distinctement le sujet auquel convient cette forme: c'est ainsi que Roi, Philosophe, Peintre, sont des noms substantifs: c'est ainsi qu'on dit de certains noms ou pronoms, qu'ils sont pris substantivement, parce qu'ils se rapportent à un substantif si général qu'on le sousentend facilement, comme Patrie, sousentendu Terre, Champagne, sousentendu Province.

* Nos idées nous représentent ou une

G 2

cho-

chose singulière, comme *mon ami*, *mon cheval*, ou *une chose générale*, comme *les amis*, *les chevaux*. Pour distinguer mon ami d'un autre j'ai besoin d'un nom particulier, ainsi je l'appelle *Louis*, *Paul*; ces noms particuliers s'appellent *noms propres*, & les autres, comme *ami*, *homme*, *cheval*, *ville*, se nomment *appellatifs*. Ce n'est pas que le *nom propre* ne convienne souvent à plusieurs, mais ce n'est que par accident, & alors on y ajoute un autre nom qui le détermine.

* Ou l'on considère une chose séparée de toute autre, ou l'on en considère plusieurs ensemble : pour exprimer cela on a inventé deux nombres, qu'on appelle le *singulier* & le *plurier*. Le premier est pour l'*unité*, le second est pour la *multitude*; quelques Langues, comme la *Gréque*, ont fait un autre nombre, qu'ils appellent *duel*, c'est lorsque les *noms* conviennent à deux : l'*Hébraïque* a aussi un *duel*, mais seulement lorsque les noms signifient une chose double par nature, comme les *yeux*, les *mains*, ou par art, comme des *meules de moulin*, des *ciseaux*.

† Les hommes aiant remarqué la différence des deux sexes, ont donné

né diverses terminaisons aux *adjectifs*, pour les varier lorsqu'on les appliqueroit aux femmes, ou lorsqu'on les appliqueroit aux hommes : on dit ainsi *une bonne femme*, *un bon homme*, ils ont appelé cela **GENRE** : *masculin* quand il s'agit de l'homme, *féminin* quand il s'agit de la femme; cela est fondé en raison à l'égard des deux sexes, (quoiqu'on ne l'observe pas toujours) mais le caprice a décidé à l'égard des choses dont le sexe n'est pas évident, comme *arbre* masculin en François est féminin en Latin *arbor*. Quelquefois même le genre d'un nom change dans une Langue selon le tems, *navire* en François étoit autrefois féminin, il est maintenant masculin. Cette variation d'usage a fait, qu'un mot a été mis par les uns en un genre, & par les autres en l'autre, comme *Comté* & *Duché* en François : ce qui a produit un autre genre, qu'on appelle *douteux*. L'usage aiant fait encore qu'on se sert également d'un même mot au masculin & au féminin, selon qu'on veut signifier le mâle ou la femelle de certains animaux, a fait naître un autre genre, qu'on appelle *commun*, comme en Latin *bos*, *canis*, *fus*.

On voit par là que les Grammairiens,

qui font encore un autre genre qu'ils nomment *épicene*, se trompent, car *vulpes*, quoiqu'il signifie également le mâle & la femelle d'un *renard*, est véritablement féminin dans le Latin, de même qu'*aigle* en François ; le caprice de l'usage a voulu que le genre d'un mot ne regardât pas proprement sa signification, mais seulement qu'il fut de telle nature, qu'il déterminât l'adjectif à se joindre à lui dans la terminaison masculine ou féminine ; c'est cela qui a fait naître dans les Langues Gréque & Latine un genre qu'on appelle *neutre*, comme n'étant ni *masculin* ni *féminin*.

* Comme les choses qui occupent nos pensées ont divers rapports les unes avec les autres, pour marquer ces rapports quelques Langues ont donné à leurs noms *diverses terminaisons*, qu'ils ont appelées *cas* du Latin *cadere*, tomber, comme étant les diverses chutes d'un même mot.

C'est ce qu'ont fait par exemple les Langues Gréque & Latine : [mais comme les Langues vulgaires marquent ces rapports par des articles, je crois qu'il faudroit dire que le *CAS* est la manière de marquer les divers rapports que les noms ont entre eux.

enx. Ainsi les différens cas du pronom Latin *hic, hæc, hoc*, que les Rudimens mettent devant les noms dont ils donnent les déclinaisons, ne signifient point les articles, dont les Langues vulgaires se servent pour distinguer les cas, puisque ces articles ne sont ni des noms, ni des pronoms, mais seulement des marques pour distinguer ces cas.]

Ces cas sont au nombre de six, y compris le *nominatif*, qui selon l'Auteur de cette Grammaire n'est pas proprement un cas, mais la matière d'où se forment les cas. [Ce qui pourroit être disputé.] Les autres cas sont le *génitif*, le *datif*, l'*accusatif*, le *vocatif* & l'*ablatif*.

Lorsqu'on appelle quelqu'un, ce rapport d'appellation se marque par le *vocatif*.

Les verbes qui signifient des actions qui passent hors de ce qui agit, comme *battre, rompre, aimer*, ont des sujets où ces choses sont reçues, ainsi ces verbes demandent après eux un nom qui soit le sujet ou l'objet de l'action qu'ils signifient: pour marquer ce rapport on a formé le cas qu'on nomme *accusatif*.

Tous les rapports qui se trouvent d'une chose qui appartient à une autre en

quelque manière que ce soit, le rapport qui est de la chose au profit ou au dommage de laquelle d'autres choses se rapportent, & d'autres rapports qu'on marque en Latin & en François même par une préposition, ont formé le *génitif*, le *datif* & l'*ablatif*. Tous ces rapports sont ici très bien détaillés, dans le chap. 6. de cette seconde Partie.

[Je me souviens d'un badinage qu'on fait sur le jeu par allusion aux divers rapports que les cas expriment; on ne trouvera pas mauvais que je le mette ici :

nominativo, hic ludus.

genitivo, hujus tabernæ.

dativo, huic lupanari.

accusativo, hanc paupertatem.

vocativo, ô furtum.

ablativo, ab hoc patibulo.]

Après avoir parlé des cas l'Auteur de cette Grammaire passe aux *articles*. * Il entre dans un grand détail, où je ne le suivrai pas crainte de trop étendre cet Extrait. Je me contenterai de remarquer que les Latins n'ont point d'articles, que les Grecs en ont trois δ , η , θ ; que les Langues nouvelles en ont deux, l'un qu'on

* Chap. 7.

qu'on appelle *défini*, comme *le*, *la*, en François; & l'autre *indéfini*, *un*, *une*. On croit communément que cet article indéfini n'a point de pluriel, & il est vrai qu'il n'en a point qui soit formé de lui-même, mais l'Auteur soutient avec raison qu'il en a pris un d'un autre mot, c'est *des* avant les substantifs, *des animaux*, ou *de* quand l'adjectif précède, *de beaux lits*, &c. ou bien, ce qui est la même chose, il dit que la particule *des* ou *de* tient souvent au pluriel le même lieu d'article indéfini, qu'*un* au singulier.

Les noms propres signifiant une chose singulière & déterminée n'ont pas besoin de la détermination de l'article, cependant les Grecs le font quelquefois & les Italiens ordinairement, $\delta \Phi \lambda \iota \pi \omega \sigma$, l'*Ariosto*, l'*Aristotele*; les François ne le font que dans les noms purement Italiens, car ils diront bien l'*Arioste*, & non pas l'*Aristote*, [à moins qu'ils ne sousentendent le Livre, car alors ils diront bien l'*Aristote d'Alde-Manuce*.] Ils mettent aussi quelquefois l'article *la* devant un nom propre de femme, & c'est d'ordinaire une marque de mépris: c'est ainsi qu'on dit, *la Thomas*, *la Rognon* sont deux vilai-

nes créatures. Lorsqu'on met un article devant un adjectif, on fait alors un substantif de cet adjectif, *le blanc* est la même chose que *la blancheur*. Ou bien l'on sousentend un substantif, comme si en parlant du vin on disoit, *j'aime mieux le blanc*.

* Comme les hommes ont été obligés de parler souvent des mêmes choses dans un discours, & qu'il eût été importun de répéter toujours les mêmes noms, ils ont inventé certains mots pour tenir la place de ces noms; & que pour cette raison ils ont appelé *pronoms*: un pour mettre au lieu du nom de celui qui parle, *moi, je*; un pour mettre au lieu du nom de celui à qui l'on parle, *vous, toi*; un pour mettre au lieu des noms des choses dont on parle, *il, elle, lui*.

On les distingue en pronoms de la première personne, de la seconde, de la troisième: parmi ces derniers il y en a qui marquent comme au doigt la chose dont on parle, & qu'à cause de cela on nomme démonstratifs, comme *hic* celui-ci, *iste* celui-là. Il y en a aussi un qu'on nomme réciproque, c'est-à-dire, qui rentre dans lui-même, c'est *soi, se*.

Com-

Comme les pronoms font l'office des autres noms, ils en ont aussi les propriétés, *les nombres, le genre, & les cas.* L'Auteur s'étend fort sur cela par rapport à la Langue Française, & employe ensuite deux chapitres * au sujet du pronom *relatif*: dans l'un il examine ce pronom *en lui-même*, dans l'autre il l'examine par rapport à *une règle de la Langue Française.*

Le pronom *relatif*, *qui, lequel, laquelle*, a quelque chose de commun avec les autres pronoms, & quelque chose de propre.

Ce qu'il a de commun est qu'il se met au-lieu du nom, & même pour toutes les personnes: ce qu'il a de propre peut être considéré en deux manières: la *première* en ce qu'il a toujours rapport à un autre nom, ou pronom, exprimé ou sous-entendu, & qu'on appelle *antécédent*, comme *DIEU qui est saint*, *DIEU* est l'*antécédent* du relatif *qui*.

La *seconde*, (que l'Auteur croit avoir remarquée le premier) en ce que la proposition, dans laquelle ce relatif entre, peut faire partie du sujet ou de l'attribut d'une autre proposition, qu'on peut appeler *principale*:
pour

* Chap. 9. & 10.

pour en être le sujet il faut qu'il soit au *nominatif*, car s'il est dans un cas oblique, il fait seulement partie de l'attribut de la proposition incidente.

Par ce que l'*Auteur* a dit des deux usages du relatif, dont l'un est d'être pronom, & l'autre de marquer l'union d'une proposition avec une autre, il rend raison d'une façon de parler fort ordinaire dans la Langue Hébraïque, & qui a passé dans le Nouveau Testament, comme lorsque *S. Pierre* dit de *Jésus-Christ*, ἡ τῶ μώλωπι αὐτῆ ἰάθητε, *cujus livore ejus sanati estis.*

L'*Auteur* explique aussi la célèbre dispute entre les *Grammairiens* touchant la nature du *quod* Latin après un verbe : il croit que c'est le relatif qui a toujours rapport à un antécédent, mais qui est dépouillé de son usage de pronom ; n'enfermant rien dans sa signification qui fasse partie ou du sujet, ou de l'attribut de la proposition incidente, & retenant seulement son second usage d'unir la proposition, où il se trouve, à un autre.

Après avoir ainsi marqué deux rencontres, où le *relatif* perdant son usage de pronom ne retient que celui d'unir deux propositions ensemble, l'*Auteur* remarque au contraire deux autres rencontres,
où

où le *relatif* perd son usage de *liaison*, & ne retient que celui de *pronom*. C'est ce qu'il fait voir à l'égard du *qui* des Latins, par lequel ils commencent souvent une phrase, & par l'*ὅτι* des Grecs.

* La Règle de la Langue Françoisse, qu'il examine ensuite, est celle-ci, que M. de Vaugelas a publiée le premier, *après un nom sans article on ne doit point mettre de qui* : ainsi l'on dit bien, *il a été traité avec violence*, mais on ne dit point, *il a été traité avec violence qui est tout-à-fait inhumaine*. Mais comme il se rencontre plusieurs façons de parler Françoises, qui ne semblent pas conformes à cette Règle : celles-ci, par exemple, „ il agit en politique qui fait gouverner ; il est coupable de crimes qui méritent châtement ; il n'y a homme qui sache cela ; Seigneur qui voyés ma misère ; une sorte de bois qui est fort dur, l'*Auteur* a pensé si on ne pourroit point la concevoir en des termes qui la rendissent plus générale, & qui fissent voir que ces façons de parler, & autres semblables qui y paroissent contraires, n'y sont pas contraires en effet. Voici donc comme il l'a conçûe.

„ Dans l'usage présent de notre Langue

„ on

„ on ne doit point mettre de *qui* après un
 „ nom commun, s'il n'est déterminé par
 „ un article, ou par quelque'autre chose
 „ qui ne le détermine pas moins que fe-
 „ roit un article. Par nom *commun indé-*
terminé, il entend lorsqu'un nom n'a rien
 qui marque s'il doit être pris générale-
 ment ou particulièrement, & étant pris
 particulièrement, si c'est pour un parti-
 culier certain, ou incertain.

L'Auteur fait ensuite fort bien voir,
 que l'*article* n'étant nécessaire devant un
 nom commun qu'on veut faire suivre de
qui, que parce que cet article détermine
 ce nom, le *qui* peut fort bien suivre, si
 ce nom se trouve déterminé d'ailleurs,
 quand même il ne seroit précédé d'aucun
 article. Il finit le chapitre, où il traite
 de cette Règle, par une remarque très im-
 portante pour la connoissance d'une Lan-
 gue, c'est que „ les façons de parler qui
 „ sont autorisées par un usage général &
 „ non contesté doivent passer pour bon-
 „ nes, encore qu'elles soient contraires aux
 „ règles & à l'analogie de la Langue:
 „ mais qu'on ne doit pas les alléguer pour
 „ faire douter des règles & troubler l'a-
 „ nalogie, ni pour autoriser par consé-
 „ quent d'autres façons de parler que l'u-
 „ sa-

„sage n'auroit pas autorisées.

† Les *prépositions*, de même que les *cas*, ont été inventées pour marquer les divers rapports que les choses ont les unes aux autres : ce sont presque les mêmes rapports dans toutes les Langues, qui sont marquez par les prépositions, c'est pourquoi l'Auteur se contente ici de rapporter les principaux de ceux qui sont marqués par les prépositions de la Langue Françoisse, lesquels il réduit à ceux-ci : Rapports de *lieu*, de *situation*, d'*ordre*, de *tems*, de *terme*, de *cause*, d'*union*, de *séparation*, d'*exception*, d'*opposition*, de *retranchement*, de *permutation*, de *conformité* : sur quoi il entre dans un certain détail.

Il y a une remarque importante à faire tant pour toutes les Langues que pour la Françoisse en particulier : c'est qu'on n'a suivi en aucune Langue, sur le sujet des prépositions, ce que la Raison auroit désiré, qui est qu'un *rapport* ne fut marqué que *par une préposition*, & qu'une *préposition* ne marquât qu'un *seul rapport* : c'est ce qui cause souvent des obscurités dans la Langue *Hébraïque* & dans le *Grec* de l'*Ecriture S.* qui est plein d'Hébraïsmes.

II

Il se trouve un grand nombre de ces prépositions dans le François, sur quoi on trouve plusieurs remarques dans cette Grammaire.

* Le désir d'abrégé le discours a fait naître une autre partie d'oraison, qu'on nomme *adverbes*: ils marquent par un seul mot ce qu'on ne pourroit marquer que par une *préposition* & un nom, comme *sapienter*, sagement, pour *cum sapientia*, avec sagesse; on les a appellés *adverbes*, parce que ces mots se joignent d'ordinaire aux *verbes*, pour en modifier & déterminer l'action, comme *generosè pugnavit*, il a combattu vaillamment.

† Jusques ici l'*Auteur* a expliqué les mots qui signifient les *objets* des pensées: il reste à parler de ceux qui signifient la *manière* des pensées; qui sont les *verbes*, les *conjonctions* & les *interjections*.

L'entière définition du *Verbe*, tant par rapport à son essence qu'à ses accidens, est, *un mot qui signifie l'affirmation avec désignation de la personne, du nombre & du tems*. Par la justesse de cette définition l'on fait voir le défaut de celles d'*Aristote*, de *Buxtorf*, de *César Scaliger*, & d'autres.

La

La connoissance de la nature du verbe dépend de ce qui a été dit au commencement de ce discours ; que le jugement que nous faisons des choses (comme quand je dis *la Terre est ronde*) enferme nécessairement deux termes , l'un appelé *sujet* , qui est ce dont on affirme , comme *Terre* ; & l'autre appelé *attribut* , qui est ce qu'on affirme , comme *ronde* : & de plus la liaison entre ces deux termes , qui est proprement *l'action de notre esprit* qui affirme l'attribut du sujet.

Les hommes n'ont pas eu moins de besoin d'inventer des mots qui marquassent l'*affirmation* , principale manière de notre pensée , que d'en inventer qui marquassent les objets de notre pensée. Le seul *est* auroit suffit , mais comme l'on se porte naturellement à abréger ses expressions , on a joint presque toujours à l'affirmation d'autres significations dans un même mot : ainsi au-lieu de dire *Pierre est vivant* , on a dit *Pierre vit* , renfermant l'*attribut* avec l'affirmation : de là est venue la grande diversité de verbes dans chaque Langue ; au-lieu que , si on s'étoit contenté de donner au verbe la signification générale de l'affirmation , sans y joindre aucun attribut particulier , on

H n'au-

n'auroit eu besoin dans chaque Langue que d'un seul verbe, qui est celui qu'on appelle SUBSTANTIF, *être, est.*

On a joint de plus en de certaines rencontres le sujet de la proposition, de sorte qu'alors deux mots peuvent encore, & même un seul mot, faire une proposition entière : deux mots, comme quand je dis, *sum homo*, parce que *sum* ne signifie pas seulement l'affirmation, mais enferme aussi la signification du pronom *ego*, qui est le sujet de cette proposition ; un seul mot, comme quand je dis, *vivo, sedeo* ; car ces verbes enferment dans eux-mêmes l'affirmation & l'attribut ; & étant à la première personne, ils enferment encore le sujet, *je suis vivant, je suis assis* : de là est venue la différence des personnes, qui est ordinairement dans tous les verbes.

On a joint encore aux verbes un rapport au tems, au regard duquel on affirme ; de sorte qu'un seul mot, comme *caenasti*, signifie de celui à qui je parle, l'action du souper, non pour le tems présent, mais pour le passé. [Dans les Langues vulgaires de l'Europe les verbes ne renferment presque jamais le sujet de la proposition, un nom, ou un pronom précède toujours,

jours. Il y a des *Grammairiens* qui prétendent, que les verbes même Latins ne renferment jamais le *sujet* de la proposition, mais seulement que le sujet est sous-entendu ; de manière que *sum* ne renferme point *ego sum*, mais le sous-entend seulement. L'on peut dire que ces *Grammairiens* n'entendent pas ce que c'est que *mot*, puisque le mot n'étant qu'une marque extérieure de nos idées, rien n'empêche qu'une même marque ne puisse signifier plusieurs idées ; & qu'ainsi un seul mot *vivo* ne marque un *sujet*, un *attribut*, une *affirmation*, & ne renferme tout à la fois les idées qui forment cette proposition *je suis vivant*.]

* On parle dans un discours ou de soi, ou l'on parle à un autre, ou l'on parle de quelqu'autre chose : voilà ce qui fait les trois *personnes* des verbes ; la *première*, lorsque c'est de soi, la *seconde* lorsque c'est à un autre, la *troisième* lorsque c'est de quelqu'autre chose, soit que cette chose soit animée, ou non ; ce qui fait le sujet des verbes selon ce rang, fait aussi celui de ce qu'on appelle *personne*.

Comme l'on parle aussi ou au *singulier*, ou au *plurier*, cela fait que les verbes ont

H 2

un

un *singulier* & un *plurier* ; & que les *Grecs* qui ont un *duel* dans les noms , l'ont aussi dans les verbes , quoiqu'ils s'en servent rarement. Tout cela se marque communément par des terminaisons différentes. Les Langues Orientales font plus , elles distinguent quand l'affirmation regarde l'un ou l'autre sexe , c'est pourquoi leurs verbes ont ordinairement deux diverses terminaisons pour servir aux deux genres.

* De même qu'on peut parler ou de soi-même , ou à un autre , ou d'un autre , ainsi l'on peut considérer une chose ou comme *présente* , ou comme *passée* , ou comme *à venir* : ces trois tems se distinguent dans les verbes par ce qu'on appelle , le *présent* , le *prétérit* , le *futur* , qu'on peut regarder comme trois tems simples : mais parce que dans le passé on peut marquer que la chose ne vient que d'être faite , ou indéfiniment qu'elle a été faite ; que dans le futur on peut avoir envie de marquer une *chose qui doit arriver bien-tôt* , ou simplement *comme devant arriver* , les Langues vulgaires ont deux sortes de *prétérits* , l'un qui marque la chose *précisément faite* , & qu'on nomme *défini* ,

* Chap. 15.

fni, comme *j'ai écrit*, *j'ai dit*; l'autre qui la marque *indéterminément faite*, & qu'on nomme *indéfini*, ou *aoriste*, comme *j'écrivis*, *je fis*. Pour marquer qu'une chose doit arriver bien-tôt les Grecs ont leur *paulo post futurum*.

On a remarqué que chacun de ces tems avoit rapport à un autre, ce qui a fait encore inventer d'autres inflexions dans les verbes, afin d'exprimer ces rapports.

Le premier est celui qui marque le passé avec rapport au présent, & on l'a nommé *prétérit imparfait*, JE SOUPOIS.

Le deuxième est celui qui marque doublement le passé, & qui à cause de cela s'appelle *plus que parfait*, J'AVOIS SOUPÉ.

Le troisième est celui qui marque l'avenir avec rapport au passé, savoir le *futur parfait*, comme *j'aurai soupé*.

On appelle ces tems-là *tems composés*. On auroit pû à ces trois en ajoûter un quatrième, savoir celui qui eût marqué l'avenir avec rapport au présent.

† Pour exprimer plus distinctement ce qui se passoit dans leur esprit, les hommes ont encore donné aux verbes de nouvelles inflexions, qu'ils appellent *modes*; par exemple outre l'*affirmation*, notre vo-

H 3 lon-

lonté est une manière de pensée, qu'il est nécessaire de faire connoître : or nous pouvons vouloir une chose en plusieurs manières, dont on peut considérer trois comme les principales. 1. Ou en voulant ce qui ne dépend pas de nous; & alors nous ne le voulons que par un simple souhait, & voilà le *mode optatif*. 2. Ou lorsque nous voulons une chose, pour ainsi dire, sans la vouloir, nous contentant de l'accorder, quoiqu'absolument nous ne la voulussions pas, comme, *profundat, pereat, qu'il dépense, qu'il périsse* * : ce que, faute de mode particulier, on exprime par le *subjonctif*, qui est le mode destiné à marquer les affirmations *conditionnées & modifiées*, comme *quoiqu'il aimât, quand il aimerait*. 3. Ou en voulant ce qui dépend d'une personne de qui nous pouvons l'obtenir. La manière de signifier alors sans détour notre volonté fait le *mode impératif*.

Il y a encore une inflexion au verbe, laquelle ne reçoit point de nombre ni de personne, & qu'on appelle *infinitif*, comme *esse*, être; *amare*, aimer : mais il faut remarquer que quelquefois l'infinitif retient l'affirmation, comme quand je dis, *je sai qu'il faut fuir le mal*, & que sou-

vent

* Térence Comœd.

vent il la perd & devient nom , comme quand on dit , *je veux boire* , BOIRE là marque une action , & non une affirmation.

L'*Auteur* remarque fort bien ensuite que l'*infinitif* est entre les autres manières du verbe , ce qu'est le *relatif* entre les autres pronoms ; c'est-à-dire , le pouvoir de joindre la proposition où il est à une autre : par exemple , *scio* vaut seul une proposition , & *malum est fugiendum* est une autre proposition ; mais un *esse* les joint , & en le mettant au-lieu d'*est* , on fait que la dernière proposition n'est plus qu'une partie de la première. L'*Auteur* ne connoît personne qui ait fait cette remarque avant lui.

† Le seul verbe , *être* , est verbe *substantif* , tous les autres peuvent être considérés comme des verbes *adjectifs* , pour montrer qu'à la signification particulière de chacun d'eux est ajoutée l'affirmation qui leur est commune à tous ; & en ce sens même , *je suis* est un verbe actif , parce dit l'*Auteur* , qu'à l'affirmation il joint le plus général de tous les attributs , qui est l'être. [Cela mériteroit une explication particulière] Quoiqu'il

en soit les verbes se divisent en *actifs*, *passifs* & *neutres* : on appelle proprement *actifs* ceux qui signifient une *action*, à laquelle est opposée une *passion*, comme *battre*, être battu ; *aimer*, être aimé. On appelle *passifs* ceux qui signifient une *passion*, à laquelle est opposée une *action*, comme en Latin *amor*, je suis aimé ; les Langues anciennes faisoient ainsi leurs *passifs* en changeant quelque chose dans la terminaison des *actifs*. Les Langues vulgaires font leurs *passifs* d'un participe pris en sens passif & du verbe *être*, je suis aimé, je suis battu. Les *verbes neutres* sont de deux sortes ; les uns ne signifient point d'action, mais seulement une qualité ou quelqu'autre attribut, comme ALBET, il est blanc ; EXCELLIT, il excelle : les autres signifient bien des actions, mais qui ne regardent point un autre objet, comme *diner*, *marcher*.

L'*Auteur* n'est point du sentiment des Grammairiens, qui croient que tout verbe non passif regit toujours un accusatif, au moins sousentendu, & il prouve fort bien que son sentiment est juste.

† Outre les verbes, dont on vient de parler, il y en a encore d'autres qu'on
ap-

appelle *impersonnels*. L'infinitif est proprement ce qu'on devoit appeller *verbe impersonnel*, puisqu'il marque l'affirmation, & la marque indéfiniment, sans nombre & sans personne : néanmoins les *Grammairiens* donnent ordinairement ce nom d'*impersonnel* à certains verbes défectueux qui n'ont presque que la troisième personne. Après avoir parlé des *impersonnels Latins*, l'AUTEUR fait voir que le François n'a point de ces sortes de verbes, que *il* & *on* servent de nominatif au verbe auquel les mots sont unis.

Après cela l'*Auteur* traite des *participes*, des *gérondifs*, des *supins*; il examine les verbes *auxiliaires* des Langues vulgaires; il parle des *conjonctions* & *interjections*, & finit en disant quelque chose de la *syntaxe* & des *figures de construction*.

* Les *participes* sont de vrais noms adjectifs, ils signifient la même chose que le verbe hors l'affirmation & la désignation des trois différentes personnes. Il y a des participes du présent, du préterit & du futur, principalement en *Grec*, mais cela ne s'observe pas toujours, un *participe* se joignant souvent à toutes sortes de *tems*. Il y a des participes actifs, & d'au-

tres passifs ; mais il y en a encore qui ajoutent à cette signification passive , *que cela doit être , qu'il faut que cela soit* ; ce sont les participes Latins en *dus , da , dum* : quoique quelquefois cette dernière signification se perde presque toute.

* Des *participes* il se fait en Latin deux noms substantifs , l'un en *dum* appelé *gérondif* , qui a divers cas *dum , di , do* , mais qui n'a qu'un genre & un nombre ; l'autre en *tum* appelé *supin* , & qui n'a que deux cas *tum , tu* , & sans genre ni nombre.

Après avoir réfuté le sentiment des Grammairiens qui croient que le *gérondif* est un *adjectif passif* , l'Auteur dit que le *gérondif* est un nom substantif , qui est toujours actif , & qui ne diffère de l'infinitif considéré comme nom , que parce qu'il ajoute à la signification de l'action du verbe , une autre de nécessité ou de devoir , comme qui diroit l'action qui se doit faire , d'où vient que *pugnandum est* la même chose que *pugnare oportet*.

† On appelle *verbes auxiliaires* deux verbes , que toutes les Langues vulgaires de l'Europe employent , pour former divers tems avec le *participe prétérit* de chaque

* Chap. 21. † Chap. 22.

que verbe : ces deux verbes sont en François *être* & *avoir*.

Le verbe *être* forme tous les passifs avec le participe du verbe actif, qui se prend alors passivement, *je suis aimé, j'étois aimé.* „ L'autre verbe auxiliaire, *avoir*, „ est bien plus étrange, *ajoute l'Auteur*, „ & il est assez difficile d'en donner la raison.

[Comme celles que cet habile homme ajoute ensuite ne m'ont pas paru satisfaisantes, je vai hazarder ici une pensée que j'ai depuis long-tems touchant ce verbe auxiliaire, *avoir*.

Les différens cas des noms *Latins* se connoissent à leur terminaison, *dominus, domini, domino*, ceux des noms *François*, ne se connoissent que par les articles qui les précèdent, *LE Seigneur, DU Seigneur, AU Seigneur*, les *Latins* distinguent les tems de leurs verbes de même que les cas de leurs noms, seulement par des terminaisons différentes, *amo, amavi, amaveram*: les *François* privés de cette manière de décliner n'auroient-ils point fait pour leurs *verbes* ce qu'ils ont fait pour leurs *noms*, en prenant le verbe *avoir* pour être la marque du tems devant les participes de leurs verbes, comme

me ils ont mis des articles devant leurs noms pour être la *marque des rapports*; de sorte qu'en joignant *j'ai* à *aimé* cela marquât *le tems défini* du verbe *aimer*? Ils l'ont fait sans doute : *j'ai*, dans *j'ai aimé*, ne marque point l'attribut de possession qu'affirme le verbe *avoir* quand il est employé d'une autre manière; de sorte que *j'ai aimé* ne signifie point *je possède aimé*. Ainsi, il me paroît manifeste que les tems du verbe *avoir*, qu'on joint aux participes des verbes, cessent en cet usage d'être verbes, mais deviennent simplement des marques de tems & ne signifient rien autre chose, le *j'ai*, dans *j'ai aimé*, ne pouvant pas se rendre par *habeo*: ainsi *aimé*, joint à *j'ai*, *j'avois*, cesse d'être *participe*, mais devient formellement verbe, puisqu'il marque *affirmation avec désignation de la personne du nombre & du tems*.

Cela se prouve par la première & la seconde remarque que l'*Auteur* rapporte, 1. C'est que *le nominatif du verbe ne cause aucun changement dans le participe*; il a *aimé*, ils ont *aimé*; elle a *aimé*, elles ont *aimé*. 2. Il faut dire aussi, *il a aimé DIEU*, *il a aimé l'Eglise*; *il a aimé les Sciences*; Et non point *il a aimée l'Eglise*,
il

il a aimées les Sciences, comme on devoit le dire, si *aimé* en ce cas étoit un participe, puisque le *participe* étant un *nom adjectif* il doit s'accorder en *genre*, en *nombre* & en *cas*. Mais qui ne voit que dans cette phrase, *il a aimé l'Eglise*, *a* ne signifie rien tout seul, mais seulement qu'étant joint à AIME' cela marque affirmativement que l'*action* de celui qui aime a pour objet l'Eglise: de sorte que l'*Auteur* de cette Grammaire se trompe lorsqu'il dit que *a* dans cette phrase est le prétérit qui régit l'*Eglise* à l'accusatif, puisque *a* n'a ici aucune des qualités essentielles au verbe: mais l'*Eglise* n'est là à l'accusatif que parce que *a aimé* est un prétérit actif qui demande à l'accusatif l'objet de son action. Il est vrai que lorsque cet accusatif précède le verbe auxiliaire, ou même quand il est après le verbe auxiliaire, mais avant le participe, le participe doit alors s'accorder en genre & en nombre avec cet accusatif; ainsi il faut dire, *la lettre que j'ai écrite, les sciences que j'ai apprises, j'ai écrit la lettre & je l'ai envoyée*. Et de même en vers,

DIEU dont nul de nos maux n'a les graces
bornées.

Mais cela ne doit être regardé que comme

me une terminaison ajoutée aux participes pour marquer le sens passif qui est renfermé dans ces phrases, ou pour faire plus facilement connoître les rapports du verbe où l'action est renfermée aux mots qui en marquent les objets : de même que les Langues Orientales ont donné à une même personne du verbe deux diverses terminaisons pour servir aux deux genres: cela est évident par l'exception à cette règle, remarquée par *Vaugelas* & rapportée par notre Auteur, qui est, *que le participe demeure indéclinable, encore qu'il soit après le verbe auxiliaire & son accusatif lorsqu'il précède son nominatif*, comme *la peine que m'a donné cette affaire*, & non *DONNEE*; les soins que *m'a donné ce procès*, & non *donnez*; car le *participe* (puisque'ils le nomment ainsi) étant tout près du nominatif dont il regit le relatif, on n'a besoin d'aucune marque pour montrer qu'il s'y rapporte. De plus c'est que si dans cet exemple *la lettre que j'ai écrite*, *ai* étoit verbe, ce seroit la première personne du présent du verbe *avoir*, *j'ai*, *tu as*, *il a*, & par conséquent pourroit se rendre en Latin par son équivalent *habeo*: mais qui diroit, *epistola quam habeo scriptam*, n'exprimeroit point que *j'ai écrit*

une

une lettre, mais seulement que *j'ai une lettre écrite*, ce qui seroit très différent tant pour le tems que pour la signification. Si l'on dit que lorsque le verbe *avoir* devient auxiliaire, il change de nature, de sorte qu'il ne peut plus se rendre par son équivalent Latin *habere*, je demanderai, si cette nature reste une nature de verbe; & si on dit qu'oui, l'on verra qu'on ne peut reconnoître en ce mot d'autre nature que celle qu'il a, lors même qu'il est seul, & qu'il peut se rendre par *habere*, ainsi que le disent en effet tous les Grammairiens; si l'on convient qu'il ne conserve plus cette nature de verbe, qu'est il donc? il faut nécessairement reconnoître qu'il n'est qu'une particule, qu'on joint aux participes des verbes pour former les préterits de ces verbes.

A toutes les raisons que j'ai rapportées j'en joindrai encore une, prise des verbes *Allemands* & des verbes *Anglois*.

Les *Allemands* comptent à proprement parler cinq verbes auxiliaires, *haben*, avoir; *sein*, être; *werden*, devenir; *wollen*, vouloir; *sollen*, devoir. *Haben* & *sein* joints au participe forment tous les tems passés: *werden*, *wollen* & *sollen* joints à l'infinitif servent pour former les futurs

&

& quelquefois l'imparfait du subjonctif ; de sorte que pour dire *j'ai aimé*, ils disent *ich hab geliebt*, tu as aimé, *du hast geliebt*; j'aimerai, *ich werde lieben*, tu aimeras, *du wirst lieben*. Les ANGLOIS se servent du verbe *to have*, avoir, pour marquer les prétérits, & du verbe *to will*, vouloir, pour marquer le futur, *i have loved*, j'ai aimé, *thou hast loved*, tu as aimé; *i * will love*, j'aimerai, *thou wilt love*, tu aimeras : de sorte que le *hab* & le *werde* en Allemand sont employés en pareil usage, de même que le *have* & le *will* des Anglois : ainsi *werde* & *will* ne sont pas moins verbes auxiliaires que *hab* & *have*, qui ne sont autre chose que notre *ai* en François, *i have loved*, j'ai aimé; or on dit en Anglois, *i WILL love*, ou *i SHALL love*, pour dire j'aimerai; de sorte que *shall* est équivalent à *will*; mais *shall* ne signifie rien en lui-même, ce n'est absolument qu'un signe du tems futur, donc *had* en Allemand, *have* en Anglois, *ai* en François, ne sont que des signes du tems passé : & par conséquent lorsque le verbe *avoir* se prête aux participes des autres verbes, il cesse absolument d'être verbe, & ces parti-

• Où on retranche le *to*.

participes d'être participes ; & les *Grammairiens*, qui ont prétendu que dans ces phrases *la lettre que j'ai écrite, les Livres que j'ai achetés*, *ECRITE* & *ACHETÉS* étoient des participes régis par *ai*, n'ont pas connu la nature de ce qu'ils appellent en cela *verbe & participe*.

Je me suis extrêmement étendu sur cet article, parce que je ne fai personne qui ait ainsi expliqué ce qu'on appelle *verbe auxiliaire*, & qu'au contraire j'ai remarqué, que tous ceux qui ont le mieux approfondi la nature des Langues ont jugé tout autrement de ces verbes ; quand on craint de se tromper, on ne croit jamais qu'on se soit expliqué assez au long, & on doit toujours craindre quand on avance des choses nouvelles.]

Après avoir parlé un peu des verbes *être* & *avoir* entant qu'auxiliaires, l'*Auteur* revient encore au verbe *être*, pour remarquer deux rencontres où il prend la place du verbe *avoir*.

La première est dans tous les actifs, avec le réciproque *se*, qui marque que l'action a pour sujet ou pour objet celui même qui agit, *se voir, se tuer ; il s'est vu, il s'est connu*, & non *il s'a vu, il s'a connu*. „ Ce qui vient, selon notre *Au-
I* „ *teur*,

„*teur*, de ce que l'action & la passion se
 „trouvant alors dans le même sujet, on
 „a voulu se servir du verbe *être*, qui
 „marque plus la passion, que du verbe
 „*avoir*, qui n'eût marqué que l'action.

Mais il faut observer, continue-t-il, que quand le participe ne se rapporte qu'au réciproque *se*, il s'accorde en genre, en nombre & en cas avec les personnes ou les choses dont on parle, *Caton s'est tué soi-même, Lucrece s'est tuée soi-même*. Mais si ce participe régit quelque chose différent du réciproque, alors le participe aiant ce régime, devient gérondif actif, & n'a plus de genre ni de nombre; de sorte qu'il faut dire,

Cette femme s'est crevé les yeux,
Elle s'est fait peindre,
Elle s'est rendu Catholique,
Elle s'est rendu la maitresse.

Ces deux derniers exemples sont contestés par *Vaugelas*, ou plutôt par *Malherbe*, mais l'*Auteur* montre qu'ils se trompent dans la raison qu'ils en apportent: je ne le suivrai pas dans tout qu'il dit à ce sujet, [je remarquerai seulement que ce qui pourroit autoriser de dire, *elle s'est rendue Catholique*, c'est qu'on peut considérer que *Catholique* n'est point dif-

fé-

férent du réciproque , *elle & Catholique* étant la même chose , & qu'ainsi l'on diroit *elle s'est rendue Catholique* , de même qu'on dit , *elle s'est tuée soi-même* : car quoiqu'il soit vrai que *s'est rendu* est actif , on peut considérer la personne qui se rend sous une idée passive *rendue Catholique* , c'est de là que dépend toute la différence de ces sortes d'expressions ; les mots s'arrangent d'ordinaire selon l'idée dominante de celui qui parle.]

* La seconde sorte de mots , qui signifient la forme de nos pensées , sont les *conjonctions* , comme *Et* , *non* , *si* , *donc* ; de même que *ne* qui est en Latin la particule de l'interrogation , *ais-ne ?* dites-vous : & qu'on exprime en François par les pronoms *je* , *vous* , *il* , *ce* , en les mettant après les personnes des verbes , *aimé-je ? lis-je ?*

Les *interjections* sont des mots qui ne signifient rien hors de nous : ce sont seulement des voix plus naturelles qu'artificielles , qui marquent les mouvemens de notre ame , comme *ha ! ô ! hélas !*

† La *Syntaxe* ou les règles de la construction des mots les uns avec les autres est la même chose.

La construction des mots se distingue

I 2

gé

généralement , en celle de *convenance* ; quand les mots doivent convenir ensemble ; & en celle de *régime* , quand l'un des deux cause une variation dans l'autre ; ainsi la distinction des nombres , des genres & des cas a obligé d'accorder le substantif avec l'adjectif en nombre , en genre & en cas ; de même les verbes doivent avoir la convenance des nombres & des personnes avec les noms & les pronoms. Voilà ce qui regarde la syntaxe de convenance. Celle de régime au contraire est presque toute arbitraire. L'*Auteur* en rapporte plusieurs exemples , & attribue cela aux diverses manières de considérer les choses ; ce qui m'en paroît en effet la véritable raison. Les hommes ont souvent plus d'égard à leurs pensées , qu'aux mots dont ils se servent pour les exprimer ; c'est ce qui fait naître dans les Langues des variétés de construction par rapport les unes aux autres , & quelquefois par rapport à elles-mêmes. De là vient aussi une figure de Grammaire qu'on nomme *syllèpse* : il y en a encore trois autres qu'on appelle *éclipse* , *pléonasme* , *hyperbate*.

L'*Elipse* est la figure par laquelle on retranche quelque chose du discours.

Le

Le *Pléonasme*, lorsqu'il y a quelque mot de plus qu'il ne faut.

L'*Hyperbate*, lorsqu'on renverse l'ordre naturel du discours.

L'*Auteur* finit ce chapitre & cette Grammaire en remarquant qu'il n'y a guère de Langue qui use moins de ces figures que la Française, parce qu'elle aime particulièrement à exprimer les choses autant qu'il se peut dans l'ordre le plus naturel & le plus desembarassé, quoiqu'en même tems elle ne cede à aucune en beauté, ni en élégance.

On n'a point parlé dans cette Grammaire, des *mots dérivés* ni des *composés*, dont il y auroit encore beaucoup de choses très curieuses à dire; parce que cela regarde plutôt l'ouvrage du *Dictionnaire Général*, que de la *Grammaire Générale*.

Depuis la première impression de ce Livre, il s'en est fait un autre intitulé la *Logique ou l'Art de penser*, qui peut extrêmement servir pour éclaircir & prouver plusieurs choses qui sont traitées dans celui-ci, c'est ce qu'on apprend par un avertissement qui suit le dernier chapitre de cette Grammaire; à quoi j'ajouterai, qu'à l'*Art de penser* il sera aussi très utile de joindre l'*Art de parler* du R. P. Lami de l'Oratoire.

Dans l'édition, dont je me suis servi pour cet Extrait, on trouve une petite addition au chapitre 15. de la seconde partie de cette Grammaire : cette addition est en faveur des Etrangers, lesquels se trompent presque toujours dans l'usage du prétérit indéfini : elle est imprimée en Italique, ce qui empêche qu'on ne la confonde avec le reste.

R E M A R Q U E S

à l'occasion de cet Extrait.

Cet Extrait paroîtra sans doute d'une grandeur excessive, sur-tout si on le compare avec le Livre même. Je l'avoue, mais quelque envie que j'aie eu d'abrégger, je n'ai pû faire autrement. Je n'ai rien passé qu'à regret, si cet excellent Ouvrage a quelque défaut, c'est celui de n'être pas assez étendu.

On s'est contenté d'y rendre raison de toutes les principales choses qui composent le langage. On l'a fait d'une manière qui peut extrêmement faciliter l'intelligence de toutes les Langues, mais on n'y est point entré dans un détail de distributions & de termes de Grammaire.

On

On a jugé apparemment que tout cela étant souvent rebatu dans les Grammaires communes, il étoit inutile d'en grossir ce petit Traité, son principal but n'étant point d'expliquer les termes de cette Science, mais de rendre raison des choses qui la composent.

Au-reste il n'est pas étonnant que cette *Grammaire Générale & Raisonnée* soit un excellent Ouvrage, puisque c'est un de ceux qu'on nomme de *Port-Royal*. C'est une production de ce Docteur fameux, que M. *Gravina* * reconnoît pour le flambeau de toutes les Sciences & de tous les excellens préceptes ; *SCIENTIARUM optimorumque institutorum omnium fax* ; & de ce savant Bénédictin, que M. *Ménage* † appelle un homme d'une grande vertu & d'un grand savoir, c'est-à-dire, de M. *Arnaud* & de M. *Lancelot*.

M. *Lancelot* aiant communiqué à M. *Arnaud* quelques difficultés qui l'arrêtoient au sujet des Langues, fut cause que ce Docteur fit diverses réflexions sur les vrais fondemens de l'art de parler : il en entre tint M. *Lancelot*, qui les trouva si solides qu'il se fit conscience de les laisser

* *J. V. Gravina* Jurisc. orationes & opuscula, dial. 2dus.

† Remarques sur Malherbe p. 215.

perdre: il obtint de son Ami, qu'il les lui dictât à ses heures perdues, & les aiant ainsi recueillies & mises en ordre il en composa cette *Grammaire*.

Sur la Société de Port-Royal.

La Société qu'on nomme de *Port-Royal* a pris son nom de *Port-Royal des Champs*, fief situé dans une vallée près de Chevreuse à six lieues de Paris. Ce Lieu s'appelloit *Porrois* ou *Port-Royal* simplement, mais *Angelique Arnaud* Abesse du Couvent de Religieuses qu'y avoit fondé * *Malthilde de Garlande*, étant venu bâtir une Abaye à Paris sous le nom de *Port-Royal*, on appella l'autre *Port-Royal des Champs*, pour le distinguer de ce dernier.

En 1637. le célèbre Avocat *Antoine le Maître* renonça au Barreau dans la fleur de son âge & au milieu des plus grandes espérances, que la vertu & la fortune peuvent donner; puisqu'il ren-
voia

* *Malthilde de Garlande*, & non pas par *Odon* Evêque de Paris, comme le dit le Mémoire inséré dans la *Bibliothèque Universelle* de l'année 1689. Cet *Odon* n'y contribua que par son conseil & par ses soins; aiant porté *Malthilde de Garlande* femme d'un cadet de la Maison de *Montmorenci* à employer l'argent destiné à des œuvres pies, que ce Seigneur lui avoit laissé en partant pour la Terre sainte, à la Fondation de ce Monastère.

voira un Brevet de Conseiller d'Etat que son mérite extraordinaire lui avoit attiré à l'âge de 28. ans. Son frère de *Séricourt*, qui suivoit la profession des armes, la quitta en même tems. Tous deux ne pensant plus qu'à se consacrer à DIEU, s'étoient retirés dans une petite maison près de *Port-Royal de Paris*. Leurs frères de *Sacy*, de *S. Elme*, & de *Valmont* se joignirent à eux. Aussi-tôt après la detention de *Jean du Verger de Haurane* Abé de *St. Cyran* arrivée en 1638. *François de Gondi*, Archévêque de Paris, leur fit dire qu'il avoit ordre de la Cour de les faire déloger de cette Maison. Ils en partirent dès le lendemain, & s'en allèrent tous cinq avec la permission de l'Archévêque demeurer à *Port-Royal des Champs*. Ils n'y furent que deux mois. *M. de Laubardemont* Conseiller d'Etat y fut envoyé de la part de la Cour pour les interroger & les faire sortir de cette Solitude ; mais treize mois après ces Solitaires y retournèrent.

La bonne odeur de leur piété & de leur vertu y attira dans la suite plusieurs personnes d'un mérite distingué, & c'est ce qui forma ce qu'on a depuis appelé la *Société de Port-Royal* : de laquelle ont

été le célèbre *Antoine Arnaud*, aussi redoutable aux adverfaires de *St. Auguſtin* qu'à ceux de l'Eglife Romaine : M. de *Singlin* dont on a des fermons, qui ont été revûs & augmentés par Monf. de *Sacy* : M. *Arnaud d'Andilly*, ce Courtifan fi parfaitement honnête homme, qu'on a dit de lui, *qu'il ne rougiſſoit point des vertus Chrétiennes, & qu'il ne tiroit point vanité des morales* : Ses fils *Arnauld de Luzanci*, de *Pomponne*, & l'Abbé *Arnaud* : M. de *Beaurepaire* : M. de *Ste. Marthe*, duquel nous avons deux volumes de *Traités ſpirituels*, auffi propres à instruire ceux qui ſont chargés du ſoin des conſciences qu'à édifier ceux qui cherchent la voie du ſalut : M. le Marquis de *Ponchateaux* : M. le Duc de *Luy-nes*, qui s'étoit retiré à une maifon bâtie à deux portées de fuſil des murailles de ce Monafière, où il s'occupoit à faire des *Extraits des Péres*, & d'où il donna la traduction Françoisé du *Livre de l'Office du ſaint Sacrement*, que M. le *Maitre* avoit recueilli en Latin : de ce nombre étoient encore M. de *Pointis*, dont on a les *Mémoires* dreſſés à ce que l'on croit par M. de *Ste. Marthe* : M. *Lancelot*, qui depuis a été Religieux Bénédictin dans
l'A.

l'Abaye de St. Cyran, homme * „ d'un
 „ naturel doux, simple, plein de droitu-
 „ re & de piété, assidu au travail & à la
 „ prière, aimant la retraite, fuyant la
 „ gloire, cherchant la paix, ennemi des
 „ disputes & des contestations : M. Nico-
 „ le, fatueux Auteur du Livre intitulé,
les Pernicieuses conséquences de la nouvelle
Hérésie des Jésuites, du *Belga percunctor*,
des Essais de Morale, dont il s'est
 fait plus de trente éditions, & de plu-
 sieurs autres Ouvrages : M. le Nain
de Tillemont, dont on a tant d'excel-
 lens Ecrits sur l'Histoire Ecclésiastique,
 & à qui M. Dupin a donné cette belle
 louange, qui fait le caractère des Saints,
Qu'il a toujours mené une vie innocente &
pénitente : M. du Bois de l'Académie Fran-
 çoise, cet excellent traducteur des *Let-*
tres de S. Augustin : M. de St. Giles : M.
Hamon Médecin aussi célèbre par sa ver-
 tu & par les excellens Traités de pié-
 té que l'on a de lui, que par son habile-
 té dans la médecine : De pieux Prêtres,
 & quelques autres encore. Tous recom-
 mandables par leur piété & par leur fa-
 voir.

Ces Messieurs n'étoient liez que par l'a-
 mour

* Dupin liv. des Aut. Eccl. du 17. Siècle.

amour de la vertu & des Sciences †. Il n'y avoit pour cette Société ni règle, ni vœux, ni constitution, ni cellules, ni quoique ce puisse être qui en approche: cependant la retraite, la pénitence & le silence qu'ils observoient dans cette solitude, leur application à la prière & au travail des mains formoient une belle image de la vie des anciens Anachorettes. On y voyoit la gloire & les titres du monde mis au pied de la Croix; des personnes qui avoient paru avec distinction dans l'Eglise, dans l'Epée, dans la Robbe & à la Cour, vêtus simplement, bêcher la terre, soigner les pauvres & s'occuper aux emplois les plus pénibles; jusques là qu'un homme de qualité de *Poitou*, qui avoit beaucoup paru dans l'Armée, apprit le métier de Cordonnier pour servir en cette qualité les Religieuses & les Solitaires.

Ils s'appliquoient aussi à élever de jeunes gens dans les Sciences & dans la vertu; & c'est le soin de cette éducation qui a fait composer à M. *Lancelot* les Méthodes que nous avons de lui sur diverses Langues. M. le Duc de *Chevreuse*, le fils de M. de *Pomponne* Ministre

† Lettre de M. Arnaud d'Andilly à M. le Cardinal Mazarin.

nistre d'Etat, & M. *Racine* dont nous avons de si belles Tragédies, ont été formés dans cette Ecole. Et rien ne fait mieux voir la piété avec laquelle ils y étoient instruits, que les marques de reconnoissance que ce dernier en a données à l'article de la mort. Il a voulu être enterré dans le Cimétière de Port-Royal aux pieds de M. *Hamon*.

S'il est permis de compter des Dames dans de cette Société, on marquera Mad. la *Marquise de Sablé* & Mad. la *Duchesse de Longueville*, *Anne Genevieve de Bourbon*, Princesse du sang, qui s'y fit bâtir une maison, & dont le nom & l'autorité causa quelque paix aux Solitaires & aux Religieuses; mais la mort de cette Princesse arrivée le 15. Avril de l'An 1679. fut le Coup qui commença leur totale dispersion.

La Société de Mrs. de *Port-Royal*, déjà affoiblie par les diverses persecutions qu'ils avoient souffertes, n'osa plus songer à se maintenir; ainsi l'on peut regarder comme de ce tems-là l'abolition de cette Société.

Le Monastère des Religieuses a subsisté encore jusqu'au 29. Octobre 1709. auquel jour aiant été tirées de leur Cloître elles

elles furent dispersées dans divers Couvens, & peu de tems après leur maison détruite de fond en comble. On attribue les persecutions que *Port-Royal* a souffertes à diverses causes. Premièrement, parce que les principaux des deux Sociétés tant régulières que séculières de *Port-Royal* étoient tous fils & petits-fils de M. *Arnaud*, si connu par le fameux plaidoyer qu'il fit contre les Jésuites pour l'Université de Paris en 1594. & de M. *Marion* Avocat Général, qui avoit plaidé pour le Roi contre les mêmes Pères, & avoit obtenu en la même année le célèbre arrêt, par lequel ils furent chassés hors du Royaume.

Secondement, parce que l'Abé de *S. Cyran*, dont nous avons parlé, pouvoit être regardé comme le Père Spirituel de l'une & de l'autre Communauté, aiant formé les uns & les autres par ses conseils. Cet Abé, grand zéléteur de la grâce selon les principes de *S. Augustin*, étoit l'Ami intime de M. *Jansenius*, qui avoit attaqué avec beaucoup de force dans son *Augustinus* les sentimens de *Lessius* & de *Molina* fameux Théologiens de la Société.

3. De ce que tous les Livres, qui venoient

noient de *Mrs. de Port-Royal*, passaient de bien loin tout ce qui sortoit de la plume des *Jésuites*.

4. Parce que tous ceux & celles qui composoient ces deux Communautés ne vouloient point signer certain Formulaire touchant la Doctrine & les Ouvrages de *Jansenius*, ni souscrire à tout ce qui partoît de *Rome* contre ce savant Evêque. C'est ce qui fit nommer *Jansénistes* *Mrs. de Port-Royal*, & leurs Partisans. De sorte que ce *Port-Royal des Champs* est appelé dans la Bulle de *Clement onze* UN NID D'ERREURS.

C'est encore ce qui a fait reputer tous ceux qui se sont distingués en faveur du *Jansenisme*, comme étant de *Port-Royal*: par exemple, *M. de Barcos* neveu de l'Abé de *S. Cyran*, *M. de la Lane* Abé de *Valcroissant*, *M. de Bourzais* Abé de *Cors* avant qu'il eût signé le Formulaire, *M. Pascal*, le *P. Quesnel* même par les liaisons étroites qu'il a eues avec *M. Arnaud*, ont été regardés comme de *Port-Royal*; mais *M. Pascal* restreint ce qu'on doit appeller *Port-Royal* à ceux qui s'y étoient retirés, & dans sa seizième Lettre aux RR. PP. *Jésuites* sur leurs Calomnies contre *Port-Royal* on lit, „ Vous ne man-
„ querés pas néanmoins de dire que je suis
„ de

„ de *Port-Royal* ; car c'est la première
 „ chose que vous dites à quiconque com-
 „ bat vos excès ; comme si on ne trou-
 „ voit qu'à *Port-Royal* des gens qui euf-
 „ sent assez de zèle pour défendre con-
 „ tre vous la pureté de la morale Chrê-
 „ tienne. Je fai, mes Pères, le mérite de
 „ ces pieux Solitaires qui s'y étoient reti-
 „ rés , & combien l'Eglise est redevable
 „ à leurs Ouvrages si édifiants & si soli-
 „ des. Je fai combien ils ont de piété &
 „ de lumière ; car encore que je n'aie ja-
 „ mais eu d'établissement avec eux, com-
 „ me vous le voulés faire croire, sans que
 „ vous fachies qui je suis, je ne laisse pas
 „ d'en connoître quelques-uns & d'hono-
 „ rer la vertu de tous.

Quoiqu'il en soit, toutes les personnes
 qui aiment les Sciences ont beaucoup per-
 du dans la dispersion de cette Société : si
 ceux qui la composoient ont été dans
 l'erreur, comme le prétendent les *Jésui-
 tes* & la Cour de *Rome*, il est bien éton-
 nant que l'on n'ai pû leur ouvrir les
 yeux sur le sujet de la grace, & bien sur-
 prenant que tant d'obscurité se soit trou-
 vée avec tant de lumière.

Je n'ai donné ici qu'une légère idée de
 cette Société, il est à souhaiter que quel-
 que

que habile main entreprene d'en faire
une fidèle histoire.

*Sur les Grammaires par-
ticulières.*

I.

De la Langue Française.

Il est inutile de faire l'éloge de cette
Langue ; qui n'en connoît la beauté &
l'utilité ! ajoûtons même, la nécessité !

Depuis que *François I.* eût aboli l'u-
sage de la Langue Latine qui s'étoit con-
servé jusques à son Regne dans les Actes
publics de judicature, la Langue Fran-
çoise s'est perfectionnée à un point qu'on
n'a presque plus rien à y désirer. Sans
parler des Dictionnaires, combien de per-
sonnes n'ont pas travaillé à en expliquer
les regles ? mais de tous ceux qui ont écrit
sur ce sujet, les *Remarques* de *M. de Vau-
gelas* font ce qu'il y a de meilleur.

Ces *Remarques* ont été imprimées a-
vec les *Observations* de *M. M. de l'Acad-
emie Française* ; & ce qui surprendra, c'est
qu'elles ont été bien moins correctement
imprimées à *Paris* qu'elles ne l'ont été à

la Haye en 1705. 2 vol. in 12. chez Jo. l'Honoré & Th. Johnson.

Feu M. l'Abé *Regnier Desmarais* de l'Academie Françoise, & après lui le R. P. *Buffier* de la Compagnie de *Jesus*, ont donné deux Grammaires : le premier a suivi les routes ordinaires des Grammairiens ; il découvre avec beaucoup de netteté & d'exactitude tous les usages de la Langue Françoise, & en développe les principes avec précision, aussi M. M. les *Journalistes* de *Paris* l'appellent-t-ils *excellente* dans l'Extrait qu'ils donnent de celle du R. P. *Buffier*. Cependant comme il est impossible que quelque chose n'échape à l'exactitude de ceux qui travaillent sur de tels sujets, il est arrivé à M. *Regnier* quelques petites négligences à l'égard de la prononciation de certains mots. Il a aussi oublié de traiter des *accens*, de la *ponctuation*, de la *quantité des syllabes*, & des *genres*. Pour le Père *Buffier* il s'est écarté des routes ordinaires, & s'en est fait une nouvelle ; aussi a-t-il intitulé son Livre, *Grammaire Françoise sur un plan nouveau, pour en rendre les principes plus clairs & la pratique plus aisée*. Cette Grammaire contient *

* Ceci est la suite du Titre.

en général ; sur l'usage, sur la beauté des Langues & sur la manière de les apprendre ; sur le stile ; sur l'orthographe ; sur les accens ; sur la longueur des syllabes Françaises ; sur sa ponctuation, &c. J'ai vû des gens qui la préféreroient à celle de l'Abé Regnier.

Personne n'ignore qu'outre les Remarques de *Vaugelas*, on n'ait encore celles de *T. Corneille*, les Observations de *Ménage*, & plusieurs excellentes Remarques du Père *Bouhours* Jésuite. Mais ceux qui voudront s'exempter de lire tous ces Livres, & s'instruire pourtant de ce que leurs Auteurs, aussi bien que celui des *Réflexions sur l'usage présent de la Langue Française*, ont pensé de plus judicieux sur cette Langue, n'auront qu'à lire un Livre, dont *M. M. Wetsteins* ont publié une seconde édition en 1710. lequel a pour titre, *l'Art de bien parler François, qui comprend tout ce qui regarde la Grammaire & les façons de parler douteuses, &c.* c'est un in 12. divisé en deux volumes d'un caractère *dessendian*. On voit à la fin de la Préface du premier, que *M. de la Touche* est l'Auteur de cet Ouvrage, & à la fin de l'avertissement du second, qu'il a été fait pour *M. le Duc de Gloucester*.

L'*Auteur* dans le premier Tome traite de ce qui regarde la Grammaire en général par rapport au François, de la *prononcia-tion* & de l'*Orthographe*, de la *nature des mots* & de leur *construction dans le discours*.

Il a renfermé dans le second Tome un Extrait de toutes les observations qu'ont faites sur cette Langue ceux qui en ont le mieux écrit, & il y en a ajouté de lui-même de très justes. Tout cela a été rangé par ordre alphabétique : de sorte qu'on peut dire que le premier volume est une *Grammaire*, & le second un *Dictionnaire des façons de parler douteuses* : ce qui rend l'usage de ce Livre très utile & très commode. On peut bien penser toutefois qu'il est impossible que quelque chose ne soit échappé à l'*Auteur*.

I I.

De la Langue Angloise.

Personne de ceux qui aiment les Sciences ne doit négliger la Langue *Angloise*.

Les *Anglois* ont écrit sur toutes sortes de matières & ont bien écrit : ils ont leurs *Fontenelles*, leurs *Malbranches*, leurs *Petans* ; mais avec cet avantage, que
leurs

leurs beaux esprits ne sont pas obligés de se borner aux choses indifférentes , & de déguiser celles qui sont essentielles d'une manière à les faire souvent méconnoître ; que leurs Philosophes ne sont pas obligés de prêcher l'aveuglement pour les choses qui regardent le salut ; ils ne veulent pas, comme le R. P. *Malbranche* , qu'un *fidèle* soit un *sot* *. Leurs Critiques , ni leurs Antiquaires ne sont pas dans la nécessité de supprimer ou de déguiser les découvertes qu'ils font. La vérité n'est point dans leur pays asservie aux loix , de sorte qu'elle puisse être de contrebande , ils la recherchent avec courage , ils la découvrent sans crainte. Cette liberté jointe à leur tempérament fait qu'ils creusent les matières , & qu'ils approfondissent ce que d'autres ne font qu'effleurer : l'Europe n'a pas de plus habiles Mathématiciens que les *Newtons*. Comme lorsque les *Anglois* traitent de religion , ils peuvent ne suivre que les lumières de leur conscience , & ne tabler que sur ce qu'ils voyent par eux-mêmes ; lorsqu'ils parlent

K 3

de

* Le R. P. *Malbranche* dans la *Recherche de la vérité* liv. 1. chap. 3. art. 2. dit , pour être fidèle il faut croire aveuglement , mais pour être Philosophe il faut voir évidemment.

de Gouvernement, ils peuvent hautement soutenir les droits de la nature, & la dignité de l'homme. Il ne faut pourtant pas croire en général que tous les Anglois soient exempts des défauts qu'on trouve chez les autres Nations; il y a comme par-tout ailleurs un Clergé & un peuple, c'est-à-dire, de ces gens dont l'*Orthodoxie*, pleine d'une charité qui vomit sans cesse des feux & des flammes, est prête à attiser des buchers pour ceux qui ne pensent pas comme eux: mais le Gouvernement les tient en bride; il faut espérer qu'il fera plus encore quelque jour, & que l'obéissance passive, que quelques-uns osent soutenir, ne sera pas exigée du Clergé, puisqu'elle n'est pas même exigée du Prince.

C'est pour lire les excellens Ouvrages où la liberté regne, qu'on doit apprendre l'Anglois; ceux qui savent le François peuvent d'abord se servir d'une Grammaire *Angloise-Françoise* de C. Manger & de P. Festeau, dont il y a une seizième édition in 8. faite à Rotterdam chez Hofhout 1715. Cette Grammaire n'est point du tout raisonnée, elle ne regarde que le simple usage, mais en l'étudiant bien on peut y apprendre assez pour
se

se mettre en état de lire avec l'aide des Dictionnaires, quelque Livre Anglois.

Quand on se sera mis en état de lire les Livres, on ne pourra mieux faire pour aquerir une entière connoissance de cette Langue, que de lire la Grammaire Angloise de M. *Steele*, si célèbre par tant d'autres Ouvrages : non seulement on pourra dans cette Grammaire s'instruire de tout ce qui regarde la Langue Angloise, mais aussi de tout ce qui regarde la Grammaire en général. Tous les chapitres, qui composent celle de M. *Steele*, sont accompagnés de notes, qui ne laissent rien à désirer sur tout ce qui appartient à cette science : aussi l'Auteur n'a-t-il rien négligé pour mettre cet Ouvrage dans sa perfection ; il assure * qu'il n'y a point de Grammaire *Angloise*, *Latine*, *Françoise*, qu'il n'ait consultées : il s'est très utilement servi de la *Grammaire Générale & Raisonnée*, qu'il regarde comme un Ouvrage admirable, & de celle du Docteur *Wallis*, de laquelle je parlerai incessamment. On ne trouve point dans la Grammaire de M. *Steele* le nom de son Auteur : c'est un *in 12.* de 180. pages, composées de *dessendian* pour les chapitres, &

K 4. de

* Dans la Préface.

de plus petit caractère pour les notes, avec ce titre , *A Grammar of the English Tongue with notes, giving the Grounds and Reason of Grammar in general. to which is added, a new profodia, &c. London. printed for John Brightland, 1711.*

La Grammaire du Docteur *Wallis* n'est propre qu'à ceux qui savent le Latin, étant écrite en cette Langue. Après une longue Préface, pleine de savantes remarques sur la Langue Angloise, l'Auteur traite de la formation des sons. *M. Wallis* † est si habile en ceci, qu'il a appris à deux personnes muettes (à cause de leur surdité) à parler & même à prononcer distinctement les mots les plus difficiles qu'on pût proposer, de plus il les perfectionna jusques au point d'écrire ce qu'ils pensoient, de lire même & d'entendre les écrits des autres.

Après avoir parlé de la formation des sons, il traite de la prononciation Grammaticale de la Langue Angloise; ensuite, de toutes les diverses espèces de mots qui la composent, & après s'être beaucoup étendu sur l'Etymologie, & fait un chapitre sur ce qui regarde les vers, il finit par un petit Traité, qu'il intitule, *Praxis Gram-*

† Voyez la fin de la Préface.

Grammatica, LA PRATIQUE DE LA GRAMMAIRE: il choisit dans ce Traité l'Oraison Dominicale & le Symbole des Apôtres; sur chaque mot desquelles pièces il fait des remarques qui expliquent la nature & les rapports de ces mots. J'ai une quatrième édition de cette Grammaire, qui porte pour titre, JOHANNIS WALLIS S. T. D. Geometriæ Professoris Saviliani, in celeberrima Academia Oxoniensi, atque Regalis Societatis Londini Sodalit, Grammatica Linguae Anglicanae. Cui præfigitur, de loquela sive sonorum formatione, Tractatus Grammatico-physicus. Et nunc primùm subjungitur Praxis Grammatica. Editio quarta, prioribus auctior. Oxoniæ (à Oxfort), 1674. in 8. pp. 190.

III.

De la Langue Italienne.

Quoique l'Italie soit bien différente de ce qu'elle a été lorsque Rome fleurissante donnoit la loi à l'Univers, qu'on n'y voye plus cette fidélité, cette grandeur d'ame, cet amour pour la vertu, qui faisoit que le nom Romain étoit le plus beau de tous les titres, & qui répandoit dans leurs

Ouvrages tant de belles choses, la Langue Italienne ne laisse pas que d'être fort en vogue; on la parle dans la *Grèce*, dans les Iles du Levant, à *Constantinople*, à *Vienne* & dans la plûpart des Cours d'*Allemagne*: elle est très commune à *Londres* & à *Paris*.

La facilité qu'on trouve à l'apprendre en est sans doute la cause: cependant il faut remarquer que s'il est facile de l'apprendre passablement, il est très difficile d'en entendre toutes les délicatesses, de la parler & de l'écrire dans sa perfection. C'est ce qui fait sans doute qu'aucune Langue ne peut se vanter d'avoir un aussi grand nombre d'Auteurs, qui ayent travaillé à la rétablir, la fixer & l'embellir: on en peut compter plus de cent cinquante, & il y a à *Florence* un Professeur choisi parmi les plus habiles de l'Academie de la *Crusca* & souvent homme de qualité, qui professe publiquement cette Langue, comme les Romains en établirent autrefois un pour professer la leur.

On a un grand nombre de Grammaires Françoises-Italiennes, telles que celles d'*Oudin*, de *des Roziers* & d'autres, dont les noms ne méritent pas qu'on s'en souvienne. Les deux meilleures que nous ayons

ayons font celles de M. *Lancelot* & de *Veneroni*. Cette dernière est extrêmement bonne pour aquerir un certain usage familier dans la Langue Italienne, & l'autre est meilleure pour en pénétrer toutes les raisons. La dernière édition de celle de *Veneroni*, intitulée le *Maitre Italien dans sa dernière perfection*, &c. commence par une explication Grammaticale des mots qui entrent dans la composition du discours; & après avoir examiné ces mots par rapport à l'Italien, avoir traité de l'*orthographe*, de l'*accent Italien*, de la *syntaxe*, des *verbes*, des *participes*, des *adverbes*, des *prépositions*, de la *composition*, des *licences poétiques* &c. on trouve un recueil de noms & de verbes. Ensuite on trouve plusieurs Dialogues, suivis d'un recueil de manières de parler Italiennes, de contes, de vers choisis des meilleurs Poètes Italiens, de la manière d'adresser & de finir des Lettres, & enfin une espèce de Dictionnaire François & Italien.

Celle de M. *Lancelot*, communément appelée de *Port-Royal*, traite de tout ce qui compose la Langue Italienne, sur le même plan qu'il avoit auparavant composé les Grammaires Gréque & Latine; il commence par donner dans une Préface

ce une idée de cette Langue & de la manière de l'étudier : il en donne les regles en vers François, & ces regles, avec les exceptions qu'on peut y faire, sont expliquées dans de savantes notes qui instruisent à fonds de cette Langue. La troisième partie de sa Grammaire comprend une breve instruction de la poésie Italienne. Personne avant M. *Lancelot* n'avoit donné en François les regles de cette poésie.

On a réimprimé à *Ferrare* en 1713. les *Observazioni della Lingua Italiana raccolte dal Cinonio*, (c'est-à-dire, par le P. *Mambelli* Jésuite.) Le Docteur *Barufaldi* & le Chevalier *Alessandro Baldracuni* ont accompagné de notes ces Observations, auxquelles on a joint encore les déclinaisons de *Benedetto buon Mattei*. Après avoir bien étudié les Grammaires dont nous venons de parler, principalement la dernière qui peut seule suffire, on fera bien de lire ces Observations.

Ceux qui voudront être bien informés des meilleurs Auteurs qui ont écrit en Italien n'ont qu'à consulter le *Ragionamento della Eloquenza Italiana* de M. l'Abé *Fontanini* : ce Livre a été imprimé à *Rome* en 1706. in 4. L'Auteur après y avoir
sou-

LITTÉRAIRES. 157

soutenu l'honneur des Italiens en fait de bel esprit, contre les attaques du P. *Bouhours*, donne une ample liste des meilleurs Auteurs Italiens & des diverses éditions de leurs Ouvrages.

J'ai vû une Grammaire imprimée à *Londres* en 1688. in 8. sous ce titre, *le nouveau Trismegiste, ou le Maître de trois Langues, auprès duquel l'Italien, le François & l'Anglois apprennent mutuellement à discourir entre eux &c.* Cet Ouvrage comme la plûpart de ces *multi-vocabulaires* ne méritent pas qu'on y fasse attention.

IV.

De la Langue Espagnole.

M. *Lancelot* a fait encore une Grammaire sur cette Langue, & depuis M. l'Abbé de *Vairac* en a donné une autre sous ce titre : *Nouvelle Grammaire Espagnole pour apprendre facilement & en peu de temps à prononcer, écrire & parler la Langue Castellane, selon le sentiment des meilleurs Auteurs, & l'usage de la Cour d'Espagne &c.* On en a fait à *Paris* en 1714. une seconde édition in 12. considérablement augmentée.

M.

M. l'Abé de *Vairac* paroît n'avoir rien oublié pour rendre sa Grammaire meilleure que toutes les autres, si on en excepte (*dit-il lui-même*) celle de *Port-Royal*. „ Celle de *Maunori*, *dit cet Abé*, „ justifie qu'il a voulu prescrire des règles & des principes d'une Langue qu'il „ n'entendoit pas; celle d'*Oudin* n'est qu'un „ tissu de fautes; *Sobrino* se défiant avec „ prudence de ses propres forces n'a donné „ sous son nom qu'une nouvelle édition des erreurs d'*Oudin*. Les Grammaires de *Ferrus* & de *Perges* sont si méprisables, qu'elles ne méritent pas même „ qu'on en fasse mention. Il n'y a donc „ proprement, *continue-t-il*, que celle de „ *Port-Royal* qui soit raisonnable, & véritablement elle contient des remarques „ excellentes, mais elle est si concise & „ elle est écrite d'une manière si sublime, „ qu'elle ne peut servir qu'à confirmer „ dans les principes ceux qui savent déjà „ l'Espagnol.

On a dit de toutes les Grammaires de *Port-Royal* ce que M. l'Abé de *Vairac* dit ici de l'Espagnole: cela est fondé sans doute sur ce que l'aquisition des Langues étant plutôt une affaire de mémoire que de jugement, on aime beaucoup mieux
les

les regles simples qui mettent d'abord dans l'usage, que les raisonnemens profonds qui en expliquent la nature. En effet l'acquisition d'une Langue se fait plutôt par beaucoup d'usage & peu de préceptes que par un long examen des préceptes : mais il faut remarquer que la parfaite intelligence d'une Langue ne s'acquiert que par l'une & l'autre de ces deux choses ; & c'est à quoi M. *Lancelot* a toujours eu égard. Dans toutes ses Grammaires les regles, qui ne sont que pour le simple usage, sont toujours distinguées des notes, où il approfondit la nature de ces regles & de la Langue dont il traite : & il a soin d'instruire d'abord de ce qu'il faut apprendre avant que d'entrer dans un examen plus solide. Ainsi l'on peut dire que les Grammaires de *Port-Royal* sont propres à faciliter tout à la fois & l'acquisition d'une Langue & la parfaite intelligence, qu'on en peut avoir.

V.

*Des Langues Hollandoise
& Allemande.*

La connoissance de ces deux Langues est plus utile aux personnes qui voyagent

gent ou qui font à l'armée , qu'elle ne l'est aux gens d'étude : ce n'est pas qu'on n'imprime de bons Ouvrages en Hollandois & en Allemand ; il se fait en l'une & en l'autre de ces Langues de fort bons Journaux Littéraires ; & les Hollandois sur-tout écrivent quelquefois avec assez de liberté sur des matières importantes : mais cela n'est pas assez fréquent pour qu'on doive se donner beaucoup de peine à apprendre deux Langues difficiles aux François , non seulement à cause des mots & de la prononciation , mais encore à cause de la manière de s'exprimer. Ni les Hollandois ni les Allemans ne se servent de ce tour d'expression qui suit simplement la liaison de nos idées , & qui par cela joint naturellement les mots les uns avec les autres selon leurs divers rapports : ils imitent plus le tour figuré du Latin , ces inversions qui tiennent l'esprit en suspens jusques à la fin de la phrase.

Jé ne connois sur ces deux Langues que de mauvaises Grammaires pour les François : une Françoise & Hollandoise de *la Grue* dédiée à M. le Comte d'*Avaux* ; une autre de *Mauger* : la première imprimée à *Amsterdam* chez *du Fresnoe*

1684. l'autre imprimée à *Utrecht* chez *J. van Poolsum* 1709. On trouve dans la première quelque chose sur la *prononciation*, sur les *déclinaisons*, les *conjugaisons*, des *listes de mots* & des *discours familiers*; & dans la dernière on trouve de plus des *Lettres Françaises & Hollandoises*. Il y en a encore une autre petite imprimée chez *P. Mortier* en 1688. qui a pour titre, *Nouvelle Grammaire Flamande, contenant les regles & les fondemens solides, pour pouvoir bien lire, & bien parler cette Langue, tirée avec grand soin &c.* elle est passable, mais on y a trop épargné les exemples.

Pour la *Langue Allemande*, il y a une *Grammaire* imprimée à la *Haye* chez *P. Hufson* en 1703. in 8. J'en ai eu une autrefois en grand 8. si je ne me trompe, & imprimée à *Strasbourg*, dans laquelle la *Langue Allemande* étoit approfondie d'une toute autre manière que dans celle que je viens de citer.

Il est bon de remarquer qu'il est facile à quiconque fait une de ces *Langues* de savoir l'autre; le *Hollandois* n'est presque que l'ancien *Allemand*; & l'*Allemand* d'aujourd'hui ne diffère pas tant du *Hollandois* que le *Languedocien* diffère du *François de Paris*.

L

La

La prononciation de l'*Allemand*, qui est plus pur en *Saxe* & à *Francfort* sur le *Mein* que par-tout ailleurs, est moins difficile aux *François* que la prononciation du *Hollandois*. Et comme cette dernière Langue est moins étendue que l'autre, ceux qui veulent les apprendre pour voyager feront bien de commencer par la Langue Allemande : d'ailleurs le son de celle-ci est beaucoup plus plein & plus agréable que celui de la Langue Hollandoise.

M. *Morhof* dans son *Polybistor* vol. 1. p. 745. se plaint que la Langue Allemande est si fort négligée par ceux mêmes dont elle est la Langue maternelle, qu'à peine en peut-on trouver quelques-uns qui en connoissent l'origine : *Et dolendum quidem est, adeo segniter Linguam vernaculam à Germanis tractari, ut in tot Scriptorum numero vix aliqui sint, qui originem intelligant.* Parmi les meilleurs Livres qu'on ait faits sur cette Langue il cite la Grammaire de *Jean Claius*, *Germana Grammatica Joh. Claii*, imprimée à *Iene* 1651. in 12. & le *Specimen Observationum in Linguam vernaculam* de *Jean Vorstius*, publié en 1669.

J. B. Thomasini fit imprimer à *Paris* il y a quelques années sous le titre suivant une
Gram-

Grammaire qui n'est pas mauvaise: *Triples Grammatica, theoriam & praxim Linguae Gallicae, Germanicae, & Italicae complectens, &c.*

VI.

De la Langue Latine.

Cette Langue est du nombre de celles qu'on appelle *mortes*, parce qu'elles ne sont plus les Langues vulgaires d'aucune Nation, & qu'étant fixées dans les Livres, l'usage n'a plus de prise sur elles; mais on peut dire en un sens qu'elle est *vivante* par l'usage continuel que les Savans en font; de sorte qu'on peut fort bien l'appeller la *Langue du pays des Sciences*.

Un grand nombre d'Auteurs ont écrit sur la Langue Latine; dans le tems même qu'elle étoit encore vivante *César & Varro* écrivirent sur son étymologie. *Donat, Sestius, Fortunatian*, ont ensuite parlé de la Grammaire, mais ce qu'ils en ont dit est fort peu de chose. *Alde Manuce*, surnommé le *Romain*, est je crois le premier qui prit la peine de faire une Grammaire dans les formes; il y travailla avec succès: sa Grammaire est divisée en 4. parties, dans lesquelles il explique ce qui regarde cette Langue

soit dans sa construction profaïque, soit dans sa construction poétique. Cet Ouvrage, qu'on peut encore lire avec quelque utilité, fait par-tout paroître la modestie & le savoir de son Auteur ; il avoit raison de se flater, que son travail applaniroit aux jeunes gens le chemin qui mène à l'éloquence.

* *Non michi per scopulos aut devia parvus
Iulus*

Ducitur Aonias ebibiturus aquas.

*Est via per placidos colles per florea rura,
Hac iter ad Musas perbreve carpe, puer.*

„ Je ne conduis point un jeune homme
„ qui veut boire des eaux de l'Hypocrene,
„ par des rochers ni par des chemins dé-
„ tournés. Il y a une voye où l'on ne
„ trouve que de douces collines & des
„ campagnes fleuries, c'est par là qu'un
„ jeune homme doit prendre son chemin
„ pour arriver auprès des Muses.

Cette Grammaire fut imprimée à Paris pour *Ponce le Preux* en 1500. mais elle avoit le défaut que M. *Lancelot* a condamné avec tant de raison dans *Despau-tere*, c'est de prescrire les regles pour apprendre le Latin, en Latin même.

La *Méthode Latine de Port-Royal* est la première qui se soit affranchie de ce défaut,

* On lit ces vers à la tête de la Grammaire.

faut ; si nuisible & si ridicule , & cependant si autorisé par la coûtume , qu'on le conserve encore en plusieurs lieux. Cette *Méthode de Port-Royal* est sans contredit la meilleure qu'un François puisse choisir pour apprendre le Latin ; le Roi *Louis XIV.* s'en est servi avec succès. On peut la considérer comme un composé de ce qu'ont écrit de meilleur *L. Valla* , *Jul. Cæs. Scaliger* , *Scioppius* , *Gerb. Vossius* , & sur tous le célèbre *Sanctius* , dont ces deux derniers n'ont été que les Copistes & les Commentateurs.

Ferdinand Henricides étant allé à Rome en 1625. Ambassadeur pour le Roi Catholique y porta avec lui ce Livre de *Sanctius* , qui avoit été imprimé à *Salamanque* en 1587. *Scioppius* vit cet Ouvrage , l'admira , & le préférant à tout ce qu'on avoit écrit sur cette matière il se rendit le disciple de *Sanctius* , dans l'excellente *Grammaire Philosophique* qu'il composa. Cet Ouvrage étoit extrêmement rare , & *M. Lancelot* se félicite fort de ce que *Mrs. du Puy* le lui avoient prêté : il n'avoit alors été imprimé qu'à *Milan* en 1628. mais depuis ce tems il a été réimprimé autre part. *J. Pluymmer* Libraire

d'Amsterdam en fit une édition en 1664. in 8. M. Perizonius a fait aussi réimprimer à Franeker & à Amsterdam la *Minerve* de Sanctius, c'est le nom que porte la Grammaire de ce Savant, *Franc. Sanctii Brocensis in inclyta Salmanticensi Academia primarii Rhetorices & Græca Lingua Doctoris, Minerva, seu de causis Lingua Latina Commentarius*. La meilleure édition de cet Ouvrage est celle d'Amsterdam 1714. grand in 8. c'est la quatrième, aux remarques de Scioppius, qui s'y trouvent, M. Perizonius a aussi joint les siennes.

Mais pour revenir à la *nouvelle Méthode* de M. Lancelot, cet Ouvrage ne traite pas seulement de toutes les parties du discours, mais on trouve aussi à s'y instruire sur les *noms des Romains*; sur les *marques de leurs nombres*; sur la *manière de compter les sesterces*; & sur la *division du tems*. On y trouve encore un *Traité des Lettres* & de la *manière d'écrire & de prononcer des Anciens*; de la *quantité des syllabes*, des *accens* & de la *manière de bien prononcer le Latin*; & enfin un *Traité de la Poésie Latine*, & un autre de la *Poésie Française*. Tout cela est rempli de choses si curieuses & si bien écrites, qu'on peut dire que

M.

M. *Lancelot* fait trouver des fleurs où les autres n'offrent que des champs arides. On a fait un grand nombre d'éditions de cette *Méthode*, toutes sont bonnes depuis la seconde; quoiqu'il soit vrai de dire que la Langue Latine est telle, qu'il y a toujours à travailler pour ceux qui l'enseignent, ou qui veulent s'en instruire dans la dernière perfection. M. *Lancelot* indique, dans la Préface de sa *Méthode*, les Auteurs Latins qu'on doit principalement étudier pour se perfectionner dans leur Langue. M. le *Clerc* a fait la même chose dans la 1. part. chap. 2. de son *Ars Critica*; & il l'a fait avec beaucoup plus d'étendue. Cet *Ars Critica* mérite extrêmement d'être lû de tous ceux qui veulent s'attacher aux Langues & à la critique: c'est un des meilleurs Ouvrages qui soient sortis de la plume de son savant Auteur.

VII.

De la Langue Gréque.

C'est encore sur cette Langue que M. *Lancelot* a fait merveille: sa *nouvelle Méthode pour apprendre facilement la Langue Gréque* est si parfaite à tous égards, que

ceux qui s'en serviront seront surpris du fruit qui leur en reviendra, & du peu de travail qui leur en aura coûté : rien n'est plus clair, rien n'est plus savant, ni mieux entendu que la manière dont il y explique tout ce qui peut servir à la parfaite intelligence de cette Langue.

Il a divisé cet Ouvrage en neuf livres : le *premier* parle de l'Analogie des lettres, de leur prononciation, des changemens & des rapports qu'elles ont ensemble. Le *second* traite des déclinaisons, des noms & des pronoms. Le *troisième*, le *quatrième* & le *cinquième* de la conjugaison des verbes, & de l'investigation du Thème. Le *sixième*, des particules indéclinables, avec un Traité fort utile de la dérivation & composition des noms. Le *septième*, de la syntaxe. Le *huitième*, de remarques curieuses sur toutes les parties du discours. Et le *neuvième*, de la quantité & des accents : avec une récapitulation des dialectes & des licences poétiques. Ce savant homme n'a rien oublié pour mettre tout cela dans un ordre qui engage à étudier par la facilité que cet ordre y apporte. L'on ne s'en étonnera pas, puisque M. *Lancelot* avec un esprit fort propre à bien digérer les choses n'a pas seulement profité,

té, comme il le dit lui-même *, du travail de *Caninius*, de *Sylburge* & de *Sanctius* que l'on peut considérer comme les disciples du fameux la *Ramée*, mais encore de celui de *Clenard*, de *Vossius*, de ce qu'ont fait sur cette Langue *Crusius*, *Tschonder*, *Gualter*, *Surcin*, *Enoc*, *Gretser*, *Golius*, *Huldric*, *Alstedius* & plusieurs autres: sans parler du grand *Ety-mologiste*, d'*Eustathe*, *Hesyque*, *Phavorin*, *Budé*, *H. Estienne*, *Gesner*, *Lascharis*, *Scapula*, & autres anciens ou nouveaux Dictionnaires, Scholiastes, Commentateurs & Auteurs, qu'il a eu soin de lire ou de consulter avec exactitude.

Cette *Méthode* a été imprimée à Paris pour la neuvième fois dès l'An 1696. en grand 8. de même que la *Méthode Latine*. Immédiatement après le titre on trouve une excellente Préface; où il est parlé du *Renouvellement des Lettres Grèques dans l'Europe* & de ceux qui y ont le plus travaillé. On y trouve aussi des avis généraux pour bien montrer & bien apprendre le Grec, & un jugement des plus beaux Auteurs, soit saints ou profanes, qui ont écrit sur cette Langue.

Dans le dénombrement de ceux qui l'ont enseignée, on est non seulement

L 5

sur.

* Dans la Préface p. XII. & XIII.

surpris du grand nombre , mais encore de la qualité des personnes , la plûpart ont été des gens très distingués par leur naissance ou par les Charges qu'ils ont eues. *Chrysolore* , le premier qui rétablit cette Langue en Italie d'où elle avoit été bannie durant plus de sept cens ans, avoit été Ambassadeur de l'Empereur *Jean Paléologue* ; & après s'être aquité de son Ambassade il ne dédaigna pas d'enseigner le Grec à *Vénise* , à *Florence* , à *Rome* , & à *Pavie*.

L'Auteur de la *nouvelle Méthode* dit , qu'on peut appeller cette Langue *sainte* , puisqu'elle comprend les Livres saints & une bonne partie des Livres de l'Eglise.

Avant que de finir cet Article il faut remarquer , que M. *Lancelot* a donné encore un Ouvrage très utile , qui est *des Racines Gréques* : les regles en sont mises , comme dans ses *Méthodes* , en petits vers François avec les principaux dérivez au dessous. Il a fait aussi un Abrégé de cette Méthode Gréque , comme il y en a un de la Méthode Latine.

VIII.

De la Langue Arabe.

Postel, *Raimond*, *Radtman*, *Scindler*, *Kirstenius*, *Gabriel Sionita*, *Jean Hesronita* Maronites du *Mont Liban*, & quelques autres encore, ont travaillé sur la Grammaire Arabe, mais ceux qui veulent s'appliquer à l'étude de cette Langue se trouveront principalement obligés à *Thomas Erpenius* de tout ce qu'il a fait pour en faciliter l'intelligence : il a composé des Rudimens, qu'il fit imprimer en 1620. dans une Imprimerie, qu'il avoit principalement pour l'*Arabe*, & dont la seconde édition parut à *Leide* en 1628. chez *Bonaventure & Abraham Elzevir* : c'est un in 8. de 172. pages suivies du soixante-quatrième Chapitre de l'*Alcoran* traduit en Latin & accompagné de notes Grammaticales : le tout parfaitement bien imprimé.

Peu de tems après que ces Rudimens eurent parû l'on vit une Grammaire du même Auteur, que *Jean Maire* imprima à *Leide* en 1636. in 4. avec les Fables de *Locman* & quelques Sentences qu'*Erpenius* avoit traduites de l'*Arabe* en

La-

Latin & qui avoient déjà été imprimées. *Golius* son disciple fit encore une nouvelle édition du même Livre chez le même *Jean Maire* en 1656. c'est un *in 4.* de 172. pages pour la Grammaire & de 282. pour les additions : les caractères en sont fort bons , quoique l'Arabe ne soit pas tout-à-fait si beau que celui des **Rudi-**mens.

Cette Grammaire est divisée en cinq livres.

Le *premier* traite des lettres , des syllabes , des marques qui servent à l'orthographe , des accens. Ce livre est suivi d'observations excellentes sur les lettres. Le *second* traite des verbes. Le *troisième* des noms & des pronoms. Le *quatrième* des particules. Le *cinquième* de la syntaxe.

On trouve après ceci les Fables de *Locman*, qu'on croit communément n'être autre chose qu'*Esope*. Il y a plusieurs de ces Fables que *M. de la Fontaine* n'a pas mises en vers : une de celles-là m'a parû si belle pour marquer ces gens qui ne sont propres qu'à avilir les Charges & les Dignités dont ils cherchent à se revêtir , que je ne puis m'empêcher de la rapporter ici :

LE

LE NEGRE .

Fable.

„ Un NEGRE s'étant un jour deshabil-
 „ lé prit de la neige & s'en frota le corps:
 „ on lui demanda, pourquoi vous frotés-
 „ vous le corps de neige? il répondit,
 „ peut-être que je deviendrai blanc. Un
 „ sage vint, qui lui dit, ne vous donnés
 „ pas une peine inutile; il se peut que vo-
 „ tre corps rende la neige noire, mais il
 „ ne deviendra jamais blanc.

La traduction de ces Fables est ac-
 compagnée de Remarques d'*Erpenius*, aux-
 quelles *Golius* en a ajouté d'autres, qu'il
 a distinguées par un asterisque.

Ces Fables sont suivies de Sentences A-
 rabes recueillies, traduites, & encore ac-
 compagnées de notes par *Erpenius* & *Go-
 lius*: ce dernier a de plus ajouté à cela
 des *Proverbes Arabes*, des *Sentences tirées
 des Poètes Arabes*, de quelques chapitres de
 l'*Alcoran* & de plusieurs autres pièces tant
 en vers qu'en prose, dont quelques-unes
 sont traduites & ont des Scholies, & dont
 il y a aussi quelques autres qui se voyent
 simplement en Arabe.

La

La Langue Arabe est très favante & très énergique, elle est pleine de tours & d'expressions figurées, ce qui lui donne beaucoup d'élévation & de force : elle est très harmonieuse, & ses bons Auteurs augmentent encore son harmonie naturelle par le soin qu'ils prennent dans leur prose même de varier leurs périodes, d'y mettre une certaine cadence poétique. Le Livre le mieux écrit en cette Langue est l'*Alcoran* : c'est pourquoi *Erpenius* veut qu'on commence d'abord par ce Livre, & qu'on le lise d'un bout à l'autre avec beaucoup de soin & d'application. *Velim*, dit-il dans la Préface de ses *Rudimens*, *totum Alcoranum à capite ad calcem studiose & attentè perlegi, solius Lingue gratia qua in eo libro elegans est, & perfectissimè consonantibus ac vocalibus, aliisque notis orthographicis expressa.* ERPENIUS conseille encore à ceux qui veulent parfaitement s'instruire de la Langue Arabe de bien lire deux Centuries de Proverbes, sur lesquels *J. Scaliger* & lui ont fait des remarques ; la *Géographie Anonyme* écrite en cette Langue & imprimée à Florence in 4. l'*Histoire des Sarasins*, qu'il fit imprimer dans sa propre imprimerie ; les *Ouvrages d'Avicene* &

& les *Pseaumes de David*, dont on a une édition *in 4.* avec les voyéles & une traduction Latine.

Harira, qui a laissé cinquante pièces qu'il appelloit des *Recits*, composés en prose entremêlée de vers & pleins de piété & d'élegance, *Mutenabis*, dont il est parlé dans l'Histoire des Sarafins p. 220. & suivantes, *Abu'l,ola* Commentateur de *Mutenabis*, sont regardés par *Golius* comme d'excellens Auteurs : les deux derniers sont deux Poètes. *Abu'l,ola* a fait entre autres Ouvrages un Poème composé de plus de dix mille vers, où il traite des choses spirituelles, de la vanité & du mépris des terrestres : on dit de lui ce qu'on a dit d'*Homère*, qu'il étoit aveugle.

Il n'est pas hors de propos de remarquer que les Rudimens d'*Erpenius* sont dans la première édition imprimés de sorte que ce qui seroit le dernier feuillet selon notre usage ordinaire devient le premier ; & qu'à la fin on trouve un Catalogue de plusieurs Livres Arabes de diverses imprimeries, & que ni l'une ni l'autre de ces deux choses ne se voit dans la seconde édition de ces Rudimens.

J'ajouterais qu'on remarque que la Langue Arabe a plusieurs mots qui lui sont
com.

communs avec la Françoisé, tels que sont

وال, *valet*, اشترى, *acheter*, مخزن, *magasin*, قميص, *chemise*, &c.

IX.

De la Langue Hébraïque.

Rabin *Saadias Haggæon* est le premier qui a travaillé sur la Grammaire de cette Langue ; mais tout ce qu'il a fait, de même que six autres qui avec lui ont précédé *Juda Hing*, est si défectueux, qu'on peut dire que ce *Juda Hing* est le premier Grammairien Juif : il a donné une excellente Grammaire, dont on trouve une espèce d'Extrait dans le premier livre de l'*Histoire Critique du Nouveau Testament* chap. xxxi. on trouve aussi dans ce chapitre l'Extrait d'un manuscrit touchant les Grammairiens de cette Nation.

Après Rabin *Juda* Rabin *Jona* est le plus célèbre, cependant les Ouvrages de l'un ni de l'autre ne sont pas encore imprimés : cela vient sans doute de ce qu'*Aben-Efra*, dont les deux livres de Grammaire sont les premiers qui soient sortis de dessous la presse, suit la méthode

de

de de *Juda* & de *Jona*, & les copie presque toujours, quoiqu'il les perfectionne quelquefois. Rabin *David Kimhi* Espagnol, qui a écrit ensuite, a été le plus suivi de tous les Grammairiens Juifs, *Alting* dans ses *Fundamenta punctationis* l'appelle *Lingua sancta Hebraeorum Grammaticorum princeps*: ce titre aiant apparemment trompé un de M. M. les Journalistes de *Paris* est cause, qu'on n'a pas fait difficulté dans l'Extrait d'une nouvelle édition du Livre de *J. Alting* de dire, que *R. DAVID KIMHI fut le premier qui composa une Grammaire Hébraïque, à laquelle il donna le nom de Michol, c'est-à-dire, perfection.*

M. Simon assure, qu'*Elias Levita* Juif Allemand est le plus savant Critique des Juifs, qu'il a tous surpassés dans l'Art de la Grammaire. Le même *M. Simon* recommande fort un Traité de cet Auteur, intitulé *Massoreth Hammassoreth*, où il explique en savant Critique les difficultés de la *Massore*.

Les Grammaires Hébraïques, que les Chrétiens ont composées, sont infiniment plus parfaites; aux connoissances, qu'ils ont puisées dans les Ecrits des Rabins, ils ont ajouté une méthode claire & suivie, ce

M qui

qui répand beaucoup de jour sur une Langue, que la manière de l'écrire & l'éloignement des tems ont rendue si obscure, qu' (au dire des plus savans Critiques*) il est impossible de la savoir parfaitement & avec une entière certitude.

François Tissard, Docteur ès Loix & Professeur de l'Université de *Paris*, le premier qui a fait imprimer en *France* des Livres Grecs, est aussi le premier qui y a fait imprimer une *Grammaire Hébraïque*. Cette Grammaire est un petit *in 4.* sans chiffres & sans reclames, & seulement avec des lettres signaturées au bas des pages: ces lettres vont depuis l'A jusques à l'Y.

Elle parut sous les auspices & par l'exhortation de *François I.* encore en ce tems-là Duc de *Valois*. *M. Chevillier* dit à la page 290. de *l'origine de l'Imprimerie*, que les caractères Hébreux en sont *fort imparfaits & très malformez*. J'ai confronté ces caractères avec d'autres de ce tems-ci, mais je ne les ai point trouvés comme *M. Chevillier*, au contraire ils m'ont paru mieux formés que les nôtres d'aprésent: la différence est, que les caractères Hébreux de la Grammaire de *Tissard* sont une

* *R. Simon* Hist. Crit. du V. Test. *M. Masson* Hist. de la Républ. des Lett. Tom. 2. & suiv.

une fois aussi gros que ceux des Grammaires communes. Ce Livre fut imprimé à Paris en 1508. chez Gilles Gourmont, le premier Imprimeur de cette ville en lettres Gréques & Hébraïques.

De tous ceux qui depuis ce tems-là ont fait imprimer en Europe des Grammaires sur cette Langue, il n'y a personne qui se soit aquis plus de réputation que les *Buxtorfs* pères & fils, quoiqu'ils aient trop donné dans les superstitions des Rabins. On dit que *Buxtorf* le père a surpassé tous ceux qui ont écrit avant lui, & que ceux, qui sont venus depuis, n'ont fait que copier ou abrégé son Livre: il est intitulé, JOANNIS BUXTORFII *Thesaurus Grammaticus Linguae Sanctae Hebraeae, duobus libris methodicè propositus, &c.* Des deux livres, qui composent ce *Thésor*, le premier traite de tous les mots qui entrent dans la composition du discours. Le second de la construction de ces mots: ces deux livres sont suivis d'un Traité de la *profodie* metrique des Hébreux: on trouve ensuite un autre Traité pour exercer les Allemans dans la lecture de cette Langue: *Buxtorf* veut qu'ils s'accoutument à écrire leur Langue même en caractères Hébreux. Ce *Thésor* finit par un *index* des mots irreguliers qui y sont renfermés. M 2 J'ai

J'ai déjà remarqué que les plus favans Critiques prétendent, qu'il est impossible de favoir absolument la Langue Hébraïque; cela vient entre autres choses 1. De l'éloignement du tems qu'il y a que les Livres de l'*Ancien Testament* ont été écrits. 2. De ce qu'on a laissé écouler plusieurs siècles avant que de composer aucune Grammaire sur cette Langue. 3. De ce que les points, qui servent de voyéles au texte Hébreu, n'étoient point anciennement marqués dans ce Texte, non plus que les accens & la distinction des versets, & que la Langue Hébraïque, considérée en elle-même sans les points voyéles, peut être interpretée de différentes manières. 4. Qu'il se trouvoit beaucoup de variété dans le Texte de l'*Ancien Testament*. 5. Que les *Docteurs de Tiberiade*, qui ont déterminé par les points qu'ils ont ajoutés au Texte les véritables leçons de ce Texte, ne sont pas si exacts qu'on ne trouve plusieurs endroits où ils se sont trompés; que d'ailleurs on ne peut pas prouver que les Exemplaires dont ils se sont servis ayent été de véritables originaux. 6. Que s'il est problable que l'usage qu'ils ont fixé par les points ne pouvoit venir que d'une Tradition ancienne,

il

il est vrai aussi que (avant que les points fussent inventés) cette Tradition n'a pas été si constante, qu'il n'y soit arrivé quelques changemens selon les tems & les lieux.

Cependant malgré la difficulté de cette Langue un Professeur de l'Université de *Tubingue* nommé *Schickhard* a donné une Méthode, par laquelle il prétend apprendre l'Hébreu en vingt-quatre heures de tems. Il est vrai qu'il n'entend pas que ces 24. heures soient consécutives, il veut au contraire qu'on les lève, pour ainsi dire, sur douze jours ou sur huit en prenant deux ou trois sur chaque jour. Cette Méthode a pour titre, *Wilhelmi Schickhardi Horologium Hebraum, sive consilium quomodo sancta Lingua spacio xxiv. horarum, ab aliquot collegis sufficienter apprehendi queat.* Et si le nombre des éditions est une preuve de la bonté & de l'utilité d'un Livre, celui-ci doit être parfaitement bon; j'en ai vû une quatorzième édition faite sous les soins de M. *Raisb* par l'ordre de l'Université de *Tubingue*, & imprimé dans cette ville-là en 1670. C'est un in 8. de 196. pages; on voit au bas du titre ces mots, *experire, non ride.* J'en ai vû encore une 15^e. Edition augmentée,

faite dans la même ville en 1692.

Presque tous ceux qui ont traité de la Langue Hébraïque prétendent non seulement, que cette Langue est la première que les hommes ayent jamais parlé, mais ils prétendent encore que c'est la Langue de DIEU même : *O studium vere dignum!* dit *Buxtorf* en parlant de cette Langue dans la Préface de son *THESAURUS*, *ô industriam omni prædicatione majorem, qua homo id consequitur, ut eadem Lingua cum DEO, cum sanctis Angelis, cum Patriarchis & Prophetis, scienter possit colloqui, & DEI mentem ex Lingua DEI sincere hominibus explicare!* „ O étude véritablement estimable! ô travail au-dessus des „ plus grandes louanges, puisque l'homme obtient par là de pouvoir converser avec DIEU & ses saints Anges, avec „ les Patriarches & les Prophètes; & faire connoître sûrement aux hommes l'esprit de DIEU par la Langue de DIEU „ même. L'excellence de cette Langue „ peut-elle être plus grande? dit-il en un autre endroit de la même Préface, „ puisque c'est la première Langue du „ genre humain, puisqu'elle est la Langue „ de DIEU, la Langue des Anges, la „ Langue des Prophètes. *Dignitas verò hu-*

hujus Lingua qua potest major esse quam quod sit Lingua prima generis humani, quod sit Lingua DEI, Lingua Angelorum, Lingua Prophetarum? P. MARTINIUS dans la longue Préface qu'on trouve après sa Grammaire Hébraïque à la tête de sa ΤΕΧΝΟΛΟΓΙΑ, dit, *hac sunt usi veteres & primi illi parentes. . . . hac ipse parens omnium rectorque Deus illos saepe affatus est. . . . sit igitur sancta apud nos hac Lingua, quam DEUS ipso suo ore sanctissimo consecravit.* „ Nos premiers parens ont „ parlé cette Langue. . . l'Auteur & le „ modérateur de toutes choses DIEU lui-même l'a parlée souvent avec eux. . . que „ cette Langue, consacrée par la très sainte bouche de DIEU même, nous soit „ donc une Langue sainte. Qui ne croiroit ces Théologiens des *Anthropomorphites* ! Cependant cette opinion n'est pas nouvelle, il y a long-tems que * S. Grégoire de Nyssè s'est moqué de ceux qui la croyoient, & qu'il l'a appelée *une sottise & une vanité ridicule des Juifs* ; comme si DIEU, dit-il, avoit été un maître de Grammaire. LA MOTTE LE VAYER dit dans ses Lettres „ qu'il faut que les plus grands „ partisans qu'ait l'Hébreu confessent qu'à

M 4

„ la

* Voyez R. Simond Crit, du V. T. l. 1. c. XI V.

„ la reserve de ces petites Langues, tel-
 „ les que la Basque ou l'ancienne Breton-
 „ ne, il n'y en a point, ni de celles qu'on
 „ nomme *mortes*, ni des autres qu'on ap-
 „ pelle *vivantes*, qui ne fournisse de
 „ plus belles compositions en toute sorte
 „ de Sciences que ne fait l'Hébraïque, si
 „ l'on en excepte la seule connoissance du
 „ *Viel Testament*. Il ajoûte plus bas, qu'on
 „ peut bien se passer de parler un jargon,
 „ qui ne vaut pas la peine que donnent
 „ ses lettres gutturales à la Trachiartere.
 Quoiqu'il en soit, on peut voir dans
 le premier Tome de l'*Ars Critica* de M.
 le Clerc de quelle manière cet habile hom-
 me croit qu'on doit étudier l'Hébreu, &
 de quels Ouvrages on doit faire choix
 pour ce sujet. Il est vrai qu'il ne parle pres-
 que que d'Auteurs Protestans, sans dire
 même un seul mot du P. *Morin* de l'Ora-
 toire, quoique ce Père ait beaucoup écrit
 sur la Critique de la Bible & avec beau-
 coup d'érudition; peut-être que M. le Clerc
 n'en juge pas ainsi,

X.

Des Langues Samaritaine , Chaldaïque , Syriaque , Ethiopienne , Persienne , Arménienne , Tartare & Chinoise.

La plûpart de ces Langues , & l'Arabe même , sont des dialectes de l'Hébreu , & quelques-unes en aprochent si fort , qu'il n'y a presque point de différence : tels sont par exemple le Samaritain , le Chaldéen & le Syriaque. Le Père Morin est le premier qui ait donné une Grammaire du Samaritain ; il a été suivi par Cellarius & par quelques autres. Géorge Amira Maronite du Mont Liban fit imprimer à Rome en 1596. une Grammaire Syriaque ; P. Martinus en a donné une Chaldaïque ; JEAN BUXTORF en a donné une de la Langue Chaldaïque & Syriaque. LOUIS DE DIEU a fait une Grammaire imprimée chez les Elsevirs in 4. en 1628. où il compare ensemble l'Hébreu , le Chaldéen & le Syriaque ; J. H. Hottinger en a fait imprimer une in 4. à Heidelberg en 1659. où il montre les rapports de l'Hébreu , du Chaldéen , du Syriaque & de l'Arabe. Les Juifs rapportèrent le Chaldéen de Baby-

lone à Jérusalem après leur captivité ; les Livres de *Daniel* & d'*Esdras* sont écrits une grande partie en *Chaldéen*. C'est Syriaque que *Jesus-Christ* & les *Apôtres* ont parlé ; ainsi la connoissance de cette Langue est nécessaire pour la parfaite intelligence du *Nouveau Testament*, parce que dans le Texte Grec il se trouve plusieurs manières de parler empruntées de ces Langues. M. *Simon* * observe , que tout ce que nous avons qui appartient à la Grammaire *Chaldaïque* est défectueux , & ne peut pas servir de règle infaillible , parce que les *Juifs* , qui ont négligé pendant un très long tems cette étude , n'ont pû parfaitement rétablir la Langue *Chaldaïque* ; & que la méthode , dont *Buxtorf* & les autres Commentateurs de font servis pour corriger la vielle ponctuation du *Chaldéen* , est sujette à l'illusion : *Louis de Dieu* † pense la même chose de la méthode de *Buxtorf*. M. *Ludolphe* a donné une Grammaire de la Langue *Ethiopienne* : cette Langue est mêlée de mots *Hébreux* , *Chaldéens* & *Arabes* ; elle a un caractère particulier , & on ne marque point en l'écrivant des points voyéles sous les lettres

* Crit. du V. T. chap. xviii.

† Voyez la Préface de la *Grammatica Linguarum Orient.*

LITTERAIRES. 187

tres à la façon des *Hébreux*, des *Arabes*, des *Chaldéens* & des *Syriens*, mais chaque lettre fait une syllabe, étant en même tems composée d'une consonne & d'une voyéle. Le même M. *Ludolphe*, *Louis de Dieu* & quelques autres ont donné des Grammaires *Persiennes*. On trouve la plus grande partie de toutes ces Grammaires, sans oublier l'Arabe, dans un Recueil imprimé en 1701. chez *Frédéric Knob* à *Francfort sur le Mein* in 8. ce Recueil a pour titre, *Jacobi Altingii Fundamenta punctuationis Linguae sanctae. Accedit. Ejusdem synopsis Institutionum Chaldaearum & Syrarum. Simili institutionum Samaritanarum, Rabbinicarum, Arabicarum, Ethiopicarum & Persicarum synopsis a Georgio Othone Graeca & Orientalium Linguarum in Academia Marburgensi Professore ordinario.*

Thesée Ambroise a fait une introduction à la Langue Armenienne, imprimée en 1539. *Clement Galanus* a composé une Grammaire de cette Langue, publiée à *Rome* en 1645. Un Armenien nommé *Jean Agop* en a encore publié une autre dans la même ville en 1713. Le Père *Villote* Jésuite, qui a travaillé long-tems dans les Missions d'*Arménie*, a fait imprimer à *Rome* un Dictionnaire & une Grammaire *Armenienne*. Et en

en même tems M. *Schroeder* a fait imprimer une Grammaire de cette Langue sous le titre de *Thesaurus Linguae Armenicae antiquae & hodiernae*.

On trouve dans les *Relations des divers Voyages curieux de Thevenot* une Grammaire *Tartare* : & M. l'Abé *Bignon* fait faire une Grammaire *Chinoise*.

M. Ph. *Masson* a crû que la Langue *Chinoise* avoit divers rapports considérables avec la Langue *Hébraïque*, & qu'ainsi elle pouvoit être de quelque utilité pour expliquer plusieurs mots difficiles du Texte Hébreu. Il croyoit que cette Langue fournissoit quelques racines Hébraïques, que le *Vieux Testament* ne fournissoit pas; & qu'on pouvoit la considérer comme l'une des Dialectes de la Langue Sainte : pour le faire voir il a donné sur ce sujet trois Dissertations, qu'on trouve dans le second, troisiéme & quatriéme Tome de l'*Histoire Critique de la République des Lettres*. M. l'Abé *Bignon* aiant ensuite écrit à ce Savant une Lettre, où il fait voir que cette opinion n'est nullement fondée, que M. *Masson* s'est trompé tant sur ce qu'il observe au sujet des tours d'expression, que sur ce qu'il remarque au sujet des mots. M. *Masson* a fait imprimer cette

Let-

Lettre dans le 5. Tome de la même *Histoire Critique*; aimant mieux sans doute montrer par là, qu'il n'étoit pas aussi habile dans la Langue *Chinoise* qu'il avoit crû l'être, & ne pas laisser le Public dans une erreur que ce Savant avoit appuyée de son érudition. Ce qui est très louable.

De toutes les Langues de l'*Asie* il n'y en a point qui méritent plus nos soins que celles des *Chinois* & des *Persans*: les Sciences & les Arts sont fort cultivés chez ces deux Peuples: les *Chinois*, pour marquer à cet égard leur supériorité sur les autres Nations, disent qu'ils ont deux yeux, que les Européens n'en ont qu'un, & que les autres peuples sont aveugles. Ils ont d'ailleurs une suite d'Histoire, dont la *Chronologie* remonte plusieurs siècles au delà de notre Epoque de la Création du Monde.

Au-reste il est bon de remarquer que presque toutes les Langues peuvent se considérer comme *mortes* & comme *vivantes*. L'Italien par exemple s'enseigne non seulement selon l'usage présent, mais encore selon l'usage des Auteurs qui perfectionnèrent cette Langue à la renaissance des Lettres en Europe dans le quatorzième Siècle: c'est ce Siècle que les
Ita-

Italiens nomment leur Siècle de pureté , & qu'ils prennent pour regle & pour modèle de la perfection de leur Langue ; c'est en ce Siècle que *Dante* , *Petrarque* & d'autres excellens Auteurs ont vécu : mais quoique les Ecrits de *Dante* & de *Pétrarque* soient les objets de l'admiration de ceux qui aiment l'*Italien* , quiconque écrirait aujourd'hui comme eux ne seroit pas goûté ; & pour les lire il faut savoir plus que l'*Italien* qu'on parle maintenant à *Florence*.

Il y a bien plus encore de différence entre l'*ancien Grec* & le *Grec vulgaire* : on en remarque aussi dans le *Latin* ; & l'on divise l'*Hébreu* en *Hébreu pur* tel qu'il est dans l'*Ancien Testament* , & en *Hébreu de Rabin* , qui est celui dont se sont servis les Docteurs Juifs dans leurs Commentaires sur la Bible : il est plein de mots *Grecs* , *Latins* , *Espagnols* & *François* , dont même quelques-uns ne sont plus en usage dans ces deux dernières Langues. M. *Maius* a donné au Public une Grammaire de cet *Hébreu* , imprimée à *Gieffen* en 1713. *Joannis Maii Bibliotheca Rabbinnica*.

M. *Frain du Tremblai* a fait un *Traité des Langues* , où il donne des regles pour juger de leur perfection. Le P. *Besnier* Jésuite avoit formé un projet pour la réunion des

Lan

LITTÉRAIRES. 197

Langues, ou l'art de les apprendre toutes par une seule. J'en ai vû le plan dans un petit Livre imprimé à Liége chez *Nicolas le Baraguoin* en 1674. & ce plan m'a parû bien médité ; je ne sai pas s'il a été plus amplement exécuté.

T. Bibliander a écrit en Latin un Commentaire de la raison commune de toutes les Langues ; *E. Brerewood* a fait aussi en Latin la Recherche des Langues & des Religions ; & l'on a en François un gros in 4. de 1030. pages imprimé en 1613. qui a pour titre, *Thréfor de l'Histoire des Langues de cest Univers, contenant les origines, beautés, perfections, decadences, mutations, changemens, conversions, & ruines des Langues*

Hébraïque,
Chananéenne,
Samaritaine,
Chaldaique,
Syriaque,
Egyptienne,
Punique,
Arabique,
Sarrasine,
Turquesque,
Persane,
Tartaresque,
Africaine,

Morefque,
Ethiopienne,
Nubienne,
Abyssine,
Gréque,
Armenienne,
Servianne,
Esclavonne,
Géorgiane,
Jacobite,
Cophtite,
Hetrurienne,
Latine,

Ita-

Italienne,	Francique,
Cathalane,	Finnonienne,
Hespagnole,	Lapponienne,
Alemande,	Botnienne,
Bohemienne,	Biarmienne,
Hongroise,	Angloise,
Polonoise,	Indienne Orientale,
Prussienne,	Chinoise,
Pomeranienne,	Japanoise,
Lithuanienne,	Javienne,
Vualachienne,	Indienne Occidentale,
Livonienne,	Guineane nouvelle,
Russienne,	Indienne des Terres
Moschovitique,	Neuves, &c.
Gothique,	Les Langues des ani-
Northmande,	maux & oiseaux.

Par M. Claude Duret Bourbonnois Pré-
sident à Moulins.

Cet Ouvrage n'est point éclairé des lumières de la Critique : l'Auteur a recherché ce qu'on peut découvrir touchant ces Langues dans les Ouvrages des Historiens, des Littérateurs, des Voyageurs & des Géographes, sans même se donner la peine de traduire de grands morceaux Latins qu'il rapporte. La réunion de toutes ces recherches compose ce *Trésor* : on y trouve des alphabets de toutes sortes de caractères, & plusieurs remarques tant historiques que littéraires. La lecture de cet

Ou-

Ouvrage est très amusante : on est surpris du nombre prodigieux d'Auteurs que *Duret* cite à tout moment : quand on ne veut pas lire ces citations il faut souvent passer six , huit , dix lignes. Son stile n'est pas mauvais quant à la propriété des mots , mais ceux qui ont la meilleure poitrine ne doivent pas se piquer de ne reprendre haleine qu'au point où finit la période ; il y en a quelques-unes qui remplissent toute une page.

Au-reste j'ai oublié de remarquer dans l'Article de la *Langue Arabe* , que *Postel* est le premier qui ait fait imprimer à *Paris* une Grammaire de cette Langue , *Grammatica Arabica Guill. Postelli. Parisiis apud Joan. Petit & Francisc. Regnault. 1538. in 4.* ce qui n'est pas , je crois , la première édition.

J'ajouterais en finissant , que si je n'ai pas parlé des Grammaires d'un plus grand nombre de Langues , cela vient de ce que ces Grammaires , s'il y en a , me sont inconnues ; je n'ai pas prétendu parler de toutes , je me suis contenté de dire ce que je savois : *parum , modò certum.*

ARTICLE III.

Extrait de deux Ouvrages

De Jean Marot.

Par J. Huainthe.

Jan Marot de Caen, sur les deux heureux Voyages de Genes & Venise victorieusement mis à fin, par le tres Chrestien Roy Loys douzieme de ce nom, pere du peuple, & veritablement escript par iceluy Jan Marot, alors Poëte & Escrivain de la tres magnanime Royne Anne, Duchesse de Bretaigne, & depuis Valet de chambre du tres Chrestien Roy François, premier du nom.

On les vent à Paris devant l'Eglise sainte Genevieve des Ardens, Rue Neufve Notre Dame, à l'enseigne du Faulcheur.

Avec privilege pour trois ans. in 8. caractere augustin 101. feuillet. On voit au revers du dernier, que ce present Livre fut achevé d'imprimer le 22. jour de Janvier 1532. pour Pierre Rouset dict le Faulcheur, par Maitre Geofroy Tory de Bourges Imprimeur du Roy.

ON trouve au revers du titre le privilege & ce distique à la louange de *Jan Marot* : In

In Jani Maroti commendationem.

Ore loqui Latio penitus qui nesciit unus
Gallicus hic vates, Gallica mira canit.

Ensuite, *Epistre au Roy*, de Clement Marot, faisant mention de la mort de Jan Marot son pere, Auteur de ce Livre. C'est la même que celle qu'on trouve dans les Epîtres de C. Marot, sous ce titre, *Au Roy, pour succeder en l'estat de son pere.* Cette Epître est suivie d'une Dédicatoire à la Royne sous cette inscription, *Prologue de Jan Marot de Caen à la Royne Anne.* Cette Epître, qui est en prose, est d'un stile si emphatique, qu'on jugeroit d'abord que son Auteur est un pédant & un diseur de Phœbus; mais il ne faut pas juger de lui, qu'on n'ait lû ses vers; il y perdrait trop autrement.

Voyons le *Voyage de Génes.*

Mars fâché de voir la paix dans l'Europe,

Il pourpensoit les façons & manieres
De susciter ses foudars & banieres.

Lorsque *Bellone* vint lui conseiller de choisir l'Italie pour y exciter les feux de la Guerre, *Mars* suit sans différer ce conseil, & choisit

Fiers Genevois de leurs conditions,
Sans foy, sans loy plus qu'autres nations,

La discorde aiant chassé la paix de cette
ville, le peuple se revolte contre la Noblesse,
en pille & en tue quelques-uns :

Parquoy conclud toute la gentillesse,
S'en plaindre au Roy comme au chef de
noblesse.

Le Roi entend leurs plaintes, il les traite
de fous, de mutins & de lâches, mais
cependant il leur promet de faire *congnoistre aux habitans*

De la Cité, que dix fois à cent ans
N'eurent Seigneur, qui eust force & puissance
Pour les pugnir, comme ung seul Roy de
France.

Mars voyant l'état des choses fit entrer *Neptune* & *Eole* dans ses desseins, fit forger
des armes à *Vulcan*, fit sortir les *Furies* des
enfers pour qu'elles se repandissent par tout
le monde, & fit assembler les *Centaures*.
GENES connoissant les desseins que *Mars*
avoit inspiré à la France assembla noblesse,
marchandise & peuple, & leur fit un
dis-

discours sur le malheureux état où leur discorde la réduisoit. Dans la première partie de son discours elle maltraite fort *Noblesse*, l'accusant d'usurpation, de bassesse & d'imposture. Et dans la seconde elle exhorte tous ses habitans à se bien défendre, & les rassure par tous les endroits qui peuvent leur inspirer du courage.

Les *Genevois* (car c'est ainsi qu'il les nomme, au-lieu de *Genois*) enflammés du discours de leur mère lui promirent bien de la défendre. *La raison les fuyant* alors, & *la rage* s'emparant d'eux ils courent insulter toutes les maisons où il y avoit des fleurs de lis peintes; & vont ensuite jusqu'au nombre de vingt-cinq mille attaquer le *Castelat*; ils y mirent à mort dix-huit François & trois femmes, ce qui composoit toute la garnison de ce petit endroit: la fureur des *Genevois* alloit jusques à arracher le cœur du corps de ces pauvres misérables & le manger,

Et autres cas que je n'ose descrire,
Car mieulx en vault le taire que le dire.

Ils furent ensuite à la place de *S. François*, que des troupes du Roi occupoient aussi. Les *Genevois* portoient au bout de
N 3 leurs

leurs lances des chemises teintes du sang de ceux qu'ils avoient si inhumainement égorgés, croyant par là intimider ceux qui gardoient cette place : mais il en arriva tout le contraire, les François se défendirent si vaillamment, que le Roi eut le tems de venir & de les delivrer : la marche de ce Prince qui vint jusques à *Ast* sans s'arrêter, les honneurs qu'on lui fit dans les villes d'*Italie* où il passa, les Seigneurs qui se joignirent à lui, les premières attaques des François qui forcèrent des endroits qu'on croyoit imprenables : tout cela n'a point été oublié par notre Poète, il en parle avec autant de force que de grace.

Les François s'étoient emparés du *Bastillon*, & cela avec tant de courage que *Jan Marot* dit, qu'il lui auroit été impossible d'en croire le tiers, s'il ne l'avoit pas vû. Cependant un *Tinturier**, que les *Genevois* avoient choisi pour leur *Duc*, leur promit de reprendre ce Fort : il le tenta ; mais il ne lui revint de cette entreprise que le desespoir d'avoir échoué : ce desespoir le porta à aller sur mer ; mais il fut ensuite arrêté, eut la tête coupée, & vérifia ce que notre Poète avoit dit de lui,

* Il se nommoit *Paul de Nove*.

..... qu'aupres de ses chaudières
 Il eut acquis plus d'honneur & prouffit.

L'on voit ensuite comment les *Genevois* vinrent implorer la clemence du Roi, les effets qu'il leur en fit ressentir, la peine qu'ils s'imposèrent d'eux-mêmes de demeurer vêtus de noir jusques à ce que le Roi leur eût pardonné. L'on voit aussi l'entrée triomphante de ce Prince dans *Genes* & les ordres qu'il y donna. Voici comme *Marot* parle de cette entrée :

Le landemain devers *Genes* s'adresse,
 Armé a blanc en triumphe & honneur,
 Qui lors eust veu de France la noblesse,
 Bien eust il dit qu'oncques telle richesse
 Veüe ne fut devant Roy ne Seigneur.
 Estant armé ainsi que conqueteur,
 Avecques part de sa gent & puissance,
 A *Genes* entre en moult belle ordonnance
 Accompagné de Princes de valeur.
 Mais dessus tout c'estoit une plaissance
 De voir le peuple aux rues crier France,
 Plus, comme croy, par lieure que par
 cueur,
 Jusqu'au palais soubz poille d'or exquis,
 Que quatre chefs de la ville porterent,
 La teste nue ainsi que gens conquis.
 Il fut conduict, lors Princes & Marquis
 Devant le Roy fierement chevauchèrent,

Cinq Cardinaulx auprès de luy marcherent
 Jusques au dosme, ou filles & pucelles
 En habit blanc gracieuses & belles,
 Tenant rameaulx representant concorde
 Genoux flexis, leur cheueux autour delles,
 Incessamment par places & ruelles
 Devant le Roy cryoient misericorde.

Après le poille est Monsieur le grand Mai-
 tre,
 Qui pour le Roy en demonstant victoire
 L'espée tient toute nue en main dextre
 Faisant congnoistre a tous qui pouvoit met-
 tre

A feu à sang leur ville & possessoire.
 Le Roy adonc en grand triumphe & gloire
 Entre en l'Esglise & rend graces divines.
 Durant ce temps trompes, cloches, busines,
 Menoyent long bruyt, doulz & armonieux,
 Musiciens avecques les orguines,
 Disoyent mottez & chansons celestines,
 Au los & nom du tres victorieux.

Après que le Roi leur eût fait faire tous
 les sermens, & rendre tous les hommages
 qu'ils devoient, & qu'il leur eût donné
 de nouvelles loix, il partit en diligen-
 ce pour son Duché de *Milan*. Après avoir
 parlé des fêtes qu'on y fit à ce grand Prin-
 ce, le premier poème de ce livre finit;
 & c'est proprement là aussi que finit le
Voyage de Genes.

Cependant on a continué de mettre sous le même titre quelques autres pièces. Ces pièces sont un petit argument en prose, qui montre la dissimulation, la honte, & la douleur de la ville de *Genes*. Ensuite trois plaintes de cette ville, lesquelles sont coupées par deux rondeaux. Dans la première plainte *Genes* fait un détail de ce qui s'est passé entre le Roi & elle, comment elle fut *la corde au cou*, le glaive sous la gorge implorer la clemence de ce Prince, comment il lui pardonna, en faisant toutefois pendre par-ci par-là quelques *Genevois*, elle ajoûte comme il fit ensuite bruler les loix qu'elle avoit, lui en donna d'autres, & de Souveraine la rendit ainsi sujette. *Genes* finit en se plaignant de *Vénise*, du Pape & de l'Empereur, qui l'avoient abandonnée; elle reconnoît bien que le Pape arma par mer pour la secourir, mais elle dit que cet armement n'étoit que *faincte couleur*; & que les soldats n'étoient que des *Ruffiens de Rome*,

Qui pour fouyr couroient comme chats maif-
gres.

Cette plainte est suivie d'une autre, où *Genes* reproche à ses habitans leur lâ-

cheté, eux qui avoient promis que *ſi le Roy de France*

Paſſoit les monts, fans aucune doutance
 Ils le prendroient malgré tous ſes gendar-
 mes,
 Mais pres du feu couards tiennent gros ter-
 mes.

Dans la troiſième complainte *Genes* parle de la mort de cet homme que de Teinturier elle avoit fait Duc ; & qui eut la tête tran- chée dans la place publique. Elle gémit de ſe voir ſujette :

O Roy Loys quel bruit, honneur, & gloire
 Te fera faiçt en chronicque & hiſtoire
 Humble avoir fait moy *Genes* la ſuperbe.

Mais elle ſe conſole par l'eſpérance que quelque trahiſon lui rendra ſa liberté.

Les Rondeaux qui ſéparent la 2. complainte d'avec la première, & la 3. d'avec la ſeconde, ne ſont que pour marquer les pauses que *Genes* faiſoit dans ces complaintes.

Ceci eſt ſuivi d'un nouvel argument en proſe, où *Genes* eſt représentée ſe jet- tant ſur un lit „ que raige & douleur „ trop ſoigneuſement luy avoient acoutré „ dedans une chambre tenebreuſe & obſcu-

„re,

„re, tendue de tapis noirs, semés de lar-
 „mes blanches : auprès de cette couche y
 „avoit une chaise, dedans laquelle étoit
 „assis ung viel homme chenu ayant le
 „regard epouvantable a merveille. C'est le
 „desespoir qui est là dépeint avec tous ses
 traits : mais une *Dame de tant belle & gra-*
cieuse façon appelée Raison le chassa, &
 vint parler a iceille pour *& quasi desesperée*
Genes.

Ainsi l'on trouve un discours en vers
 que la *Raison* tient à *Genes*, pour lui faire
 voir que son sort est plus hûreux qu'il
 n'a jamais été :

Doncques en toy prends consolation,
 Et plus ne soient les tiens esprits confus,
 Car toy vivant sous la protection
 D'un Roy tant craint par toute nation,
 En plus hault prix seras qu'oncques ne fus.
 Et sur ce poinct je finis & concludz
 Qu'il n'est vivant dont doibues avoir peur,
 Sous bon pasteur les ouailles sont assurez.

L'Auteur par un petit morceau de prose
 nous apprend, que *Genes* ainsi consolée par
Dame Raison quitta son manteau de deuil,
 & fut „revetue d'un manteau de fatin,
 „portant couleur de bleu, semé de fleurs
 „de lis, & lorsqu'elle l'eut vetu, commen-

„ cea.

„ cea à dire de bouche & comme on croit
 „ de cueur, soubz ce manteau je vucil vi-
 „ vre & mourir. Elle prononça ensuite un
 Rondeau, où elle se felicite elle-même de
 l'hûreuse situation où elle se trouve. *La
 merci Dieu.*

C'est après ceci qu'on lit dans le Li-
 vre, *Fin du Voyage de Genes.* Et, *S'en-
 suit le Voyage de Venise.*

Voyage de Venise.

Mars aiant fait, sous le vouloir des
 Dieux, triompher *Louis XII.* fut ensuite
 remercier les Dieux de toutes les faveurs
 qu'ils lui avoient faites :

Et tout premier loua la majesté
 De *Jupiter* qui luy avoit presté
 Temps opportun faisant luyre en ses tentes
 Les clairs rayons d'influences faventes.
 A *Neptunus* qui tant voulu l'aymer
 Comme de luy pacifier la mer,
 Garder ses nef, carraques & Galleres
 De rocz, de bancz, vent & vagues auste-
 res :

A *Eolus* de ce qu'avoit reclus
 Dedans ses creux *Boreas* & *Eurus*,
 Licentiant le gratieux *Zephire*
 Pour aspirer aux veux du puissant Sire :
 Au Dieu *Bacchus* rendit graces condignes,
 Qui

Qui tant avoit multiplié les vignes
 Que terre adonc portoit pour armorie
 Thirses hachez de vigne tres flourie :
 Dame *Ceres* qui par miracles haulx
 Regenera tous les dons frumentaulx :
 Remercia *Funo* semblablement
 Qui lui avoit eslargi amplement
 Les siens tresors comme a son propre filz :
 Dame *Pallas* qui lui avoit prefix
 Ducteurs experts & de seure conduite
 Pour gouverner si puissant exercite :
 Puis a *Venus* rendit louange & gloire
 De ce qu'après triomphante victoire
 Lui suscita *Muses* & *Hadriades*,
Nymphes des eues *Nappees Heliades*,
 Qui de leurs voix & instrumens estranges,
 Lui ont rendu immortelles louanges :
 Lors sont ouyz aux mansions divines,
 Maint beaux motetz & chansons celesti-
 nes,
 Car Dieu n'y eust, Muse, Nymphes ou Deesse,
 Qui n'eust le cueur tout remply de lyesse.

Dans ce tems la *Paix* accompagnée de la
 vérité, de la justice, & de la miséricorde
 se presenta à la Cour céleste, & deman-
 da audience : elle fit un discours, où après
 avoir rapporté tous les troubles & tous les
 malheurs de la guerre, elle supplie qu'on
 lui permette d'aller en terre, où le Roi
 de France veut l'avoir. La *Paix* obtint ce
 qu'elle demandoit, *Mars* abandonne la
 ter-

terre & elle y descend : elle fut prête d'abord de s'arrêter à *Vénise* , mais elle y vit tant de monstres d'enfer , *Trabyson* , *Injustice* , *Rapine* , *Usure* , *Avarice* ,

Avec lesquelz recongnus clerics & laiz ,
Qui d'autruy bien batiffoient leurs palais.

Qui n'étant point accoûtumée de demeurer en telle societé ,

Laissa *Vénise* , en France s'en alla.

Elle fut charmée de voir toutes les vertus regner dans ce Royaume & y faire fleurir tous les biens ; il n'y avoit pas jusques aux laboureurs qui ne fussent en leurs maisons ,

Sans crainte ou peur plus fiers que gentilz homs.

Plus les pilloient Cordeliers , Moynes , Carmes ,

Que avanturiers , francs Archiers , ny Gendarmes.

La *Paix* ne pût se taire dans l'excès de joie qu'elle sentit , elle fit l'éloge du Roi , & dit entr'autres choses :

Plus puissant Roi l'on ne fauroit nommer ,
C'est

C'est celluy seul qui a mené la guerre
 En lieux forains laissant paix en sa Terre,
 Faisant les rocz & montaignes crouller,
 Et guerre a droict, sans son peuple fouler.

Disant ces mots & regardant de tous cô-
 tés elle descendit

Dedans Cambrai, ou elle fut traictée
 De Pape, Roys, Empereur, Ducz, Mar-
 quis,
 Si noblement & de metz si exquis
 Qu'il n'est possible en tels actes mieux faire.

La *Paix* leur conta comment étant en-
 voyée par les Dieux pour le bonheur de la
 terre, en parcourant toute la Chrétien-
 té, elle avoit trouvé que la *vérité* & la
justice lui gardoient place en tous lieux,
 excepté à *Vénise*, d'où cinq monstres l'a-
 voient chassée. Les assistans conclurent
 alors,

Pour & afin qu'elle put dominer
 Chretienneté & sous elle regner,
 Qu'ils chasseroient de ces goufres marins
 Ces chiens d'enfer & monstres Barbarins.
 Adonques paix congnoissant leur entente
 S'en volle en l'aer d'avecques eux s'absen-
 te:

Et la demeure, attendant que justice
 Parmy le monde ayt mis droit & police,
 En

En delaisant jusques a son retour,
Entre Seigneurs union & amour.

Ceci est suivi d'une Pièce qui porte pour titre, *Exhortation aux Princes Chrétiens* : on y dépeint allegoriquement l'injuste conduite des *Vénitiens* à l'égard de tout le monde ; après quoi l'on y exhorte le Pape, l'Empéreur, le Roi de *France*, & le Roi d'*Espagne* d'agir chacun de leur côté pour reduire les *Vénitiens* à leur première condition ; & on conseille aux *Vénitiens* par un Rondeau, qui suit cette Exhortation, de faire d'eux-mêmes ce qu'ils doivent.

Dans une Pièce de près de 300. vers le Poète fait ensuite voir l'établissement de la République de *Vénise*, son injustice, le Traité qu'on fit pour la détruire, les préparatifs du Roi de *France* pour cette expedition, & comment il partit pour la mettre à fin. On ne peut mieux marquer combien ce grand Prince étoit aimé que *Marot* le fait par cette strophe, en parlant de son départ :

Bourgeois, marchands & peuples mecani-
ques

Sont tous perplex en leur bancs & boutiques,
Prestres en pleurs convertissent leurs chants,
Mais leurs douleurs sont fleurs aromaticques,

Au

LITTERAIRES. 209

Au pris de veoir pources payfans rustiques
Tordre leurs mains , cryans parmy les
champs ,

Difans ainsi , prenons glaives tranchans ,
Prenons harnoyz , prenons cottes de
maille ,

Et le suivons en quelque lieu qu'il aille ;

C'est notre Roy , notre pere & appuy ,

Car mieux nous vault soit d'estoc ou de
raille

Le deffendant mourir en la bataille ,

Que de languir en douleur apres luy.

L'on voit ensuite comment *Montjoye*
premier Roi d'armes fut envoye vers
les *Venitiens* : en passant par *Cremona* il
instruisit les Gouverneurs de sa com-
mission , & leur fit une Harangue que
Marot rapporte tout du long , telle que
Montjoye la fit. On voit aussi la repon-
se qui fut faite a cette Harangue ; je
mets ici toute cette reponse , tant a cau-
se de la fin , que parce qu'on y trouve
aussi le sujet de la Harangue :

„Seigneur *Montjoye* , entant que vous
„nous denoncez la guerre mortelle depar
„le Roi vostre , nostre ennemi mortel , a
„faulte de restitution de la ditte cite & for-
„teresse , je vous advise que de ce faire
„nous n'avons nulle charge de notre se-

O

„re-

reniffime Prince; ne de nostre illustriſſime Seigneurie. Et nous desplaist d'avoïr la guerre contre ung ſi puiffant Roy, la ditte Seigneurie a lui confederer; mais puis qu'ainſi eſt que guerre fault avoir, nous nous deffendrons gaillardement.

Montioye ſ'embarqua, fut deſcendre à *Véniſe*, & il monta juſqu'au palais,

Ou il trouve nobles, marchands, clerks,
lais

Avecques eux leur Duc ſereniffime;
Qu'on peut juger ung chiffre en algorithme,
Lequel tien lieu, & de ſoy n'a pouvoir,
Mais ſeulement fait les autres valoir.

Ce Héraut fit ſa ſommation, & déclara la guerre aux *Vénitiens*, ſ'ils ne faiſoient pas ce dont ils étoient ſommés. Le *Doge* y répondit au nom de la République, en des termes auſſi reſpectueux pour le Roi qu'offenſans pour le Pape, mais qui toutefois aboutiſſoient à ne rien rendre & à ſ'expoſer à la guerre. Après cette répoſe,

Montioye part, & ſans dilation,
Abandonna palais & tabernacle,
Ne demanda faire collation,

Craig.

Craignant trouver pour sa refection,
 Quelque morceau d'esprouveur de triacle.

Pendant ce tems le Roi avançoit vers
 l'*Italie*, il quitta *Grénoble* au mois d'A-
 vril, & arriva le 9. du mois de Mai à
Milan:

L'an mil cinq cens & neuf du mois de may
 Le premier jour a *Milan* arrivay.

Je ne dis rien des pleurs que la Reine &
 toute la Cour versèrent au départ du Roi,
 ni de la joie qu'eurent les *Milanois* de le
 revoir: le Poëte s'est toutefois fort éten-
 du sur ce sujet.

Pendant la marche du Roi M. le Grand
 Maître * avoit pris *Trevi* sur les *Vénitiens*:
 mais eux connoissant l'importance de cette
 Place ne tardèrent pas à marcher pour la
 reprendre, comme en effet ils y réüssi-
 rent; les troupes du Roi ne purent arriver
 à tems pour soutenir les assiégés, & pour
 s'opposer à l'armée des Ennemis:

Barthelemi surnommé *Dalviane*,
 Estoit leur chef, homme tres vertueux,
 Et l'autre estoit le Comte *Petillane*,
 Vaillant de loing, hardi comme une cane,
 Mais en paincture horrible & valeureux;

O 2

Veoir

* Il s'appelloit *Chamont*.

Veoir on le peult aux gestes somptueux;
 Qu'en sa maison il a depaincts & faittz,
 Ressemble aux Grecz, de gloire ambitieux;
 Dont les escrits valent mieux que les faitz:

Le Roi plein d'inquiétude pour les braves gens qui étoient à *Trevi*, & pour les conséquences de la prise de cette Place, si les *Vénitiens* s'en rendoient maîtres, partit de *Milan* au plus vite, mais il trouva en chemin la garnison de *Trevi*, qui revenoit sans armes & sans bagage. Le Roi passa la *Dade*, son armée forte de vingt mille hommes, & fut chercher celle des *Vénitiens*, qui l'étoit de plus de trente-huit mille : il présenta bataille aux Ennemis à une portée de fusil de leur retranchemens. L'Auteur rapporte le conseil de guerre que tinrent entre eux *Dalviane* & *Petillane*, & justifie, par ce qu'il en rapporte, ce qu'il avance dans les vers que nous venons de citer. *Dalviane* vouloit livrer bataille, *Petillane* s'y opposa : & dans l'espérance que le Roi viendroit les attaquer dans leur camp, ils prirent la résolution d'y rester. Mais le Roi sachant combien ils y étoient fortifiés, voulut les attirer dehors ; il crût qu'il ne pourroit assiéger *Rivolte* sans que les *Vénitiens* ne se missent aux champs pour la secou-

rir: c'est pourquoi il envoya sommer les habitans de cette Place de se rendre,

Où qu'a sac seront mis, leur ville mise en cendre.

La réponse fut telle, que riens ne le craignoient,

Car a trois mille d'eulx *Vénitiens* étoient, Qui leur avoient promis en peine de mourir

Qu'en bataille rangée les viendroient secourir.

Le Roi instruit de cette résolution abandonna la ville à tous ceux qui voudroient aller l'attaquer, en disant,

Sauvez l'honneur des Dames, jeunes enfans gardez,

Et des rebellans faites ainsi que l'entendez.

Après cette permission la ville fut attaquée & prise en moins de rien: on la pillâ & on la brûla en l'abandonnant; les *Vénitiens* ne vinrent lui donner aucun secours.

Enfin le lundi 14. jour de Mai les deux armées en vinrent aux mains dans la plaine de *Vella*. Cette bataille fut sanglante, la victoire bien disputée; mais le Roi

resta vainqueur. L'armée des *Vénitiens* y fut entièrement défaite, elle y perdit *Dalviane*, qui fut pris prisonnier avec un grand nombre d'autres; elle y perdit toute son artillerie & tout son bagage; on fit mille fagots des piques qu'on ramassa sur le champ de bataille; & ce qu'il y eut de plus glorieux pour le Roi, c'est qu'il remporta cette victoire sans aucun secours étranger.

En *Aignadel* sur le camp de *Vella*,
Loys douziesme occist & debella,
 Sans le secours d'Empereur, Roy ou Pape,
Venitiens, leur donnant telle estrape
 Que seize mil & plus moururent la.

Dalvian tint, *Petillan* recula,
 Aussi lon dit en la gloire qu'il a
 Que son cheval neut pas la goutte grappe.
 En *Aignadel*.

Et tout ainsi que *Hercules* affolla
 Chien *Cerberus* quand aux enfers alla,
 Le Roy *Loys* vint jusque en leur estappe.
 Les assommer, heureux est qui eschappe,
 Car de trop pres les print & accula
 En *Aignadel*.

Le Roi fit bien traiter *Dalviane*, qui étoit
 blessé au visage, quoique ce Général
 quel-

quelques jours auparavant avoit eu l'insolence d'écrire au Roi,

Que de grands chaines d'or lyé le meneroit
Jusques dedans *Venise*.

Cette victoire fit tant d'honneur à ce grand Prince, qu'on le regardoit par-tout

Comme s'il fust le fleau de Justice Divine.
Celluy qui a rendu, cités, champs & biens,
Que detenoit *Venise*, aux Princes Chre-

stiens,
Celluy qui seul a prins, voire hors de sa
terre,

Ce que Pape, Empereur, ny Roy n'ose-
rent querre.

Mais parmi les acclamations de toute la terre *Marot* n'oublie pas la joie particulièrement de la Reine & de toute la *France*.

Le 16. Mai l'armée du Roi marcha sous ses ordres à *Carvas*; cette ville refusa de se rendre; & lorsqu'elle y fut forcée & qu'elle s'attendoit à être saccagée, le Prince lui fit grace, ne faisant pendre que cinq ou six *Milanois* qu'il y trouva armés contre lui. La reddition de cette Place fut suivie de celle de plusieurs autres, & enfin de tout le *Berga-*

masque : & les Cremonois

Apportent clefs, du Roy prennent les armes,

Luy promettant estre loyaux & fermes,
En louant DIEU selon leurs dits & termes
D'avoir tel Prince.

Disant qu'à luy appartient leur province,
Non au *Marcou* qui juc au sang le pince,
Tant que le peuple est devenu si mince
Qu'il n'en peult plus.

Ensuite le Roi marcha pour aller assiéger *Bresse*; mais cette ville lui apporta les clefs, en detestant le gouvernement de *Vénise*. Rien n'est si beau que de voir le soin du Roi pour empêcher le moindre pillage, il alla jusques à courir lui-même dans un village charger des soldats qui le pilloient.

Après avoir pris à *Bresse* quelques jours de repos, il en partit pour forcer *Pesquaire* à se rendre: il l'avoit fait sommer, mais les habitans n'avoient répondu qu'en

Monstrant leur cul par dessus la muraille,
Proferans mots si vilains & pervers,
Qu'il n'est Auteur qui les couchast par vers.

Aussi après la prise du Château, qu'on força l'épée à la main,

Le

Le Chatelain de la aussi le Capitaine,
 Pour la derision, & responce vilaine,
 Qu'ils firent au Herault, furent prins &
 fanglés,
 Puis devant tout le monde pendus & estran-
 glés.

Tout fut massacré impitoyablement. Le
 Roi attendit là quelque tems l'Empéreur,
 qu'on disoit devoir venir l'y trouver ;
 mais l'Empéreur ne vint pas, parce, dit
Marot,

Que *Loys* en bruit peult au ciel toucher
 Et tant pompe en son cler harnoys
 Que *Maximilien* de *Loys* n'ose approcher.

Après avoir ainsi attendu, il partit pour
Cremona. Cette ville, que les *Vénitiens* a-
 voient d'abord promis de défendre *gail-
 lardement*, s'étoit rendue sans coup ferir ;
 & même dans le Senat lorsqu'on dé-
 liberoit pour la reddition de la Place, un
 seul voulant qu'on tint bon pour les *Vé-
 nitiens* avoit été sur le champ poignardé
 par un de ses concitoyens. Pour le Châ-
 teau, le Roi l'avoit pris par le moyen
 d'une Dame & d'un Gentilhomme de
 cette ville. Le Roi y entra le 23. jour
 O 5 de

de Juin: ils lui firent une entrée si magnifique, & traitèrent si bien tous les François, que *Marot* les éleve au-dessus de toutes les villes d'*Italie*:

Le bruyt je donne aux *Cremonnoys*
D'estres gentils pleins de noblesse,
Outre plus les meilleurs *François*
Qu'en *Lombardie* je congnoisse.

Parmi les arcs de triomphe qu'ils avoient dressés il y en avoit un, où on lisoit ces paroles,

In propria venit, eum sui receperunt.

De *Crémone* le Roi passant à *Pisquitor*, vint à *Cresme* ville forte & belle, qui s'étoit déjà rangée de son parti il y avoit du tems; de là il retourna à *Milan*, où on lui fit encore une entrée de la dernière magnificence: on avoit fait sur un char élever un Thrône que soutenoient la *Force*, la *Prudence* & la *Renommée*:

Lors ung vieillart personne tres famée
Dire luy vint, sa victoire estimée
Par hault loyer, requiert être embasmée
De telle gloire.

Pourtant au Roy d'éternelle memoire
Monte la sus au siege de victoire

Qui

Qui conquis as par œuvre meritoire,
Et haultx labeurs.

Lors tout honteux leur a dit, Beaulx Sei-
gneurs,

Au Roy du ciel en font deuz les honneurs,
Non pas a moy, le moindre des mineurs.

Que ce *honteux* me paroît beau? Le Poé-
te s'en fert encore en parlant du Roi,
lorsqu'il marcha sous le dais;

Quatre bourgeois renommés en vertus,
Poille ont porté d'or riche & somptueux.
Dessus le Roy, lors le tres vertueux,
Comme un Cesar en geste se monroit,
Regard plaisant, maintien chevaleureux,
Port affeuré, mais ung petit honteux,
Des haultx honneurs que chascun luy faisoit.

Marot fait une longue & belle description,
de tous ces honneurs: sa narration est
composée de plusieurs espèces de Vers,
mais chacune propre à son sujet; par
exemple, en parlant des Belles de *Mi-
lan* pouvoit-il mieux faire que d'employer
des Vers de six syllabes ainsi,

Jeunes mignonettes,
Doulces fadinettes
Plus que poupinettes,
Sur chaires proprettes
Leurs corps presentoient.

Faces vermeillettes,
 Petites bouchettes,
 Dures mamelettes,
 Comme deux pommettes.
 Alors se monstroient
 Poitrines blanchettes
 Plus cleres & nettes,
 Qu'en may les rosettes,
 Oeillades doulcettes
 Aux amans tendoient,
 Chevaliers honnettes
 Raviz damourettes
 De veoir telz fillettes
 Comme les mouchettes
 Au feu se brusloient.

Le Roi resta 26. jours à *Milan*. Et quoi-
 qu'il y eût tous les jours de nouvelles
 fêtes, il ne laissa pas que de s'appliquer
 à mettre ordre à toutes choses, sur-tout
 à celles qui regardoient la justice,

Faisant congnoistre
 Que sans icelle on voit droit a fenestre
 Vertus decheoir mal pulluler & croistre
 Et outre plus flestrir maint Royal sceptre
 Tres fleurissant.

Il donna ordre qu'on bâtit une Chapelle
 en *Aignadel* en mémoire de la bataille de
Vella, & partit le 26. de Juillet,

Pour gagner France.
 Qui vit adonc la grant resjouissance
 Que

Que François ont, c'estoit toute plaifance.
L'ung chante ou rit, & l'autre en l'air
s'élance

Tous refiouys.

Lors euffiez veu *Milanoys* esbahis
Tristes perplex comme gens envays
Deul & dennuy, difans povre pays,
Que feras tu.

Le Roi tomba malade en chemin, & fut
obligé de refter à *Biegras* 13. jours; mais
étant rétabli,

Huitiefme d'Aouft du dit *Biegras* desplace,
Ainsi s'en part fans fejourner en place
Plus hault d'un jour, defirant veoir en face
Anne la femme.

Mais ainfi est que la tres bonne Dame
Vint a *Vigille*, ou la de corps & d'ame
Receut celui qu'au monde plus elle ame
Son cher espoux.

Adoncques font gros fouspirs & fangloutz,
Regretz, ennuys, craintes, pleurs, & cour-
roux,

Des jours paffez, muez en plaifirs doux,
Joye & lieffe.

Lors Chevaliers, Escuyers en humbleffe,
En doux baisers vers Dames font adrefse.
D'en parler plus pour le present je cefse,
Car a vray dire,

Le feul penser vous en peut mieux instruire
Que mes efcryptz, & a tant doit fuffire.
Priant a DIEU le tres fouverain Sire,

Que

Que heur & fanté
 Joye & plaisir doint a la Majesté
 Du Roy & Royne, & pardon merité
 Gloire sans fin & haulte eternité.
 Amen.

Voilà comment finit le *Voyage de Venise*:
 on voit seulement après ces dernières
 paroles un *Rondeau*, où l'on trouve une
 récapitulation des Victoires du Roi.

J'en ai passé un qui se rencontre après
 la narration de la prise du Château de
Pesquaire, lequel dit plus à la louange
 de ce grand Prince que s'il chantoit la
 Conquête de toute l'*Italie*. Le voici :

Pour foi garder, & riens d'autruy preten-
 dre
Loys douziesme a delaisé estendre
 Son bras vainqueur sur la riche *Venise*,
 Laquelle lors il pouoit de main mise,
 Vaincre & dompter si a ce eust voulu ten-
 dre.

Pade & *Veronne* ont bien voulu entendre
 Se rendre a luy & pour Seigneur le pren-
 dre ;
 Mais a leur Prince en a fait la remise,
 Pour foy garder.

S'il eust voulu sur autruy entreprendre,
 Comme autres font sans doubte de mes-
 prendre Tou-

LITTERAIRES. 223

Toute la Terre eust de legier conquise :
 Mais en suivant Raïson , DIEU & l'Eglise
 Suffit luy a de son pays reprendre
 Pour foy garder.

En effet *Vérone* deputa vers lui pour l'as-
 sùrer qu'elle vouloit demeurer en son
 obéissance , & cela en présence même de
 l'Ambassadeur de l'Empéreur : mais
 Louis XII. leur répondit , qu'il n'étoit
 pas venu pour s'emparer du bien d'autrui,
 mais pour ravoïr le sien , & faire rendre aux
Venitiens ce qu'ils avoient usurpé : qu'à
 leur égard , il les deffendroit envers &
 contre tous , comme s'ils étoient ses propres su-
 jets , puisqu'ils étoient à l'Empereur.

Il faut remarquer que dans l'*Exhorta-
 tion aux Princes Chrestiens* , qui se trouve
 dans le *Voyage de Vénise* , il est parlé , de
Lyon , de *Marcon* , de *Chêne* , d'*Aigle* ,
 de *Serpent* & de *Porc-épi*. Par *Lyon* &
Marcon le Poète entend *Vénise* dont les
 armes sont un *Griffon* ; par le *Chêne* ,
 le Pape *Jules II.* qui portoit cet arbre
 dans ses armes ; par l'*Aigle* , l'Empéreur ;
 par le *Serpent* , le *Milanois* ; & par le *Porc-
 épi* Louis XII. ce bon Prince aiant pris
 cet animal pour le corps de sa devise ,
 dont l'ame étoit *cominus* & *eminus*.

A R T I C L E I V .

*Extrait des autres Ouvrages
de Jan Marot.*

Recueil des Oeuvres de Jehän Marot illustre Poete François : contenant Rondeaux, Epistres, Vers espars, Chantz Royaulx. M. D. XXXIX. quatre feuilles in 8. dessendian : le nombre des pages ni des feuillets n'est point marqué.

LE plaisir que j'avois eu dans la lecture des deux Voyages ; dont je viens de donner l'Extrait, me faisoit extrêmement souhaiter de trouver les autres Ouvrages de *Jehan Marot* : je les avois inutilement cherchés dans plusieurs Bibliothèques, & je desespérois de les trouver, lorsqu'un Monsieur, que j'avois prié de m'acheter les vieux Poètes qui lui tomberoient entre les mains, acheta les Oeuvres de *Clement Marot* imprimées à *Anvers* chez *Jean Steels* l'An 1530. Cette édition des Oeuvres de *C. Marot*, laquelle est extrêmement rare, & qui contient quelques Pièces de ce Poète, qu'on

ne voit que dans l'édition de *Niort*, a de plus cela de particulier, que tous les Ouvrages de *Jehan Marot* s'y trouvent imprimés. Je fus ravi de cette acquisition; & de voir que ce que je n'avois pas vû de ce Poëte souëtenoit parfaitement l'idée que j'en avois conçüe.

Ces Oeuvres de *J. Marot* contiennent **XXIII.** Rondeaux, intitulés, *le Doctrinal des Princesses & nobles Dames.* Une *Epistre des Dames de Paris au Roy François premier de ce nom, estant de delà les Monts, & ayant défait les Suisses.* Une *Epistre des Dames de Paris aux Courtisans de France, estans pour lors en Italie.* Le commencement d'une *Epistre de Jehan Marot à la Roynne Claude, &c.* Un fixain de *Clement Marot.* La *Responce de France & des Estats aux escrivains seditieux.* Un *chant Royal de la conception de NOTRE DAME.* Un *chant Royal à l'honneur de JESU-CHRIST.* Un *Rondeau a ce propos.* Cinquante *Rondeaux* & une *Epigramme Latine, quod Maro non Marotus sit dicendum Latinis.*

Les Rondeaux, qui composent *le Doctrinal des Princesses & nobles Dames*, traitent de ce qu'elles doivent être & faire pour s'attirer l'estime & le respect de tout

le monde. Le fujet du *premier*, par exemple, est l'*honesteté*; celui du *second* est la *prudence*; la *liberalité* fait la matière du *troisième*, ainsi du reste. J'en rapporterai ici quelques-uns.

De la liberalité.

Rondeau III.

En close main a regret estendue
 Don ne mérite, & grace en est perdue,
 Car ^a le prenant aigre le trouve au prendre:
 Parquoy Princesse en ceci peut compren-
 dre,
 Qu'en don forcé charité est perdue.

Il faut donner ains que main soit rendue,
 Car c'est achapt que la chose attendue,
 Dont gré ne peut ny amour condescendre
 En close main.

Qui grace fait pour estre apres rendue,
 Ne donne pas, ains est chose vendue.
 Donner fault donc sans falaire y préten-
 dre,
 Fors que de DIEU, qui au double scet ren-
 dre,
 Et dont richesse en terre est descendue
 En close main.

De

a Celui qui reçoit.

De croire trop legierement.

Rondeau VI.

Entre vivans n'est rien tant dommageable
 Qu'ung mal parlant, car le coup incurable
 D'un faulx rapport vault pis que de canon,
 L'honneur meurtrist, defrobe bon renom,
 Et rend le cueur de l'escoutant muable.

Pourtant la Dame ou Princesse notable
 Ne doibt souffrir en sa maison ne table
 Aulcun qui ayt de mesdire le nom
 Entre vivans.

Croire legier, aussi n'est honorable,
 Car on pourroit pugnir le non coupable
 Par ignorer si vray seroit ou non,
 Et lors justice amoindriroit son nom,
 Qui seroit cas a jamais reprochable
 Entre vivans.

De beau maintien.

Rondeau IX.

Sans beau maintien Dame est cheval sans
 bride,
 Car doux maintien est la poste & vray
 guyde
 Pour monter Dame au Temple de vertu,
 P 2 Et

228 M E M O I R E S

Et croy que corps qui n'en est revestu
Communement ha le cueur d'honneur vuy-
de.

Le contenir monstre ce qui reside
Dedans le cueur, si honte ne preside,
Vergoingne ha lieu, & l'honneur est battu,
Sans beau maintien.

Soit Dame belle autant que Nereide,
Pleine de cueur, parlante mieux qu'Ovide,
S'elle n'a grace, on ne prise ung festu
Ses dicts & faitts, & tost est abbatu
Son bruit & los, dont elle est homicide,
Sans beau maintien.

De sobresse.

Rondeau XI.

D'honneur & los est la Dame bien digne
Qui de sobresse ayme la discipline
Pour vivre en paix, car c'est celle qui don-
ne
Santé au corps, & l'ame aux cieux cou-
ronne,
Matte la chair & l'esprit illumine.

Glottonie est la nourrissant tetine
D'ire & paresse, aussi de la mastine
Lubricité, qui meurtrist la personne
D'honneur & los.

Dont

LITTERAIRES. 229

Dont quand ce vice entre en Dame ou *mes-*
chine

Tant plus vieillist, & tant plus s'enracine,
Le sens offusque, & la chair abandonne,
Et si le corps aux excez trop s'adonne,
Pudicité incontinent decline,
D'honneur & los.

Le Rondeau suivant ne sent-il point le
Calviniste ? les Indulgences ni les Ani-
versaires n'y sont pas regardés comme des
remèdes infailibles ; il paroît pourtant
bien *Chrétien*.

De bien faire durant la vie.

Rondeau XV.

Après la mort n'est furté de querir
Remede aucun pour l'ame secourir,
Dont faire fault telles œuvres toujours,
Que l'on voudroit faire les propres jours,
Que dure mort nous vient prendre & fai-
fir.

Dames d'honneur raschés doncq conquerir
Toutes vertus, tant qu'ils facent florir
Vos beaux esprits, aux celestines cours
Après la mort.

Que veult on plus en ce monde acquerir
Que bon renom, bien vivre & bien mou-
rir ?

Puis qu'a la fin de ce mortel decours
 Tous humains n'ont qu'a *Jesuchrist* recours
 Pour les garder de trop mal encourir
 Apres la mort.

D'estre chaste en estant belle.

Rondeau XXI.

Qui ha ces deux, chasteté & beaulté,
 Vanter se peult qu'en toute loyaulté
 Toute aultre Dame elle surmonte & passe,
 Veu que beaulté oncques jour ne fut lasse
 De faire guerre a Dame chasteté :

Mais quand ensemble elles font unité,
 C'est don divin joint a l'humanité,
 Qui rend la Dame accomplie de grace,
 Qui ha ces deux.

Mieulx vault laideur gardant honnesteté
 Que beaulté folle en chassant netteté.
 Toy donc qui as gent corps, & belle face,
 Prens chasteté, tu feras l'oultrepasse:
 Car *mung* nous dit que peu en ha esté,
 Qui ha ces deux.

[*Mung* dit plus que *Marot* ne lui fait dire ici. On fait ces vers qui firent liguier les Dames de la Cour pour donner le fouet à ce *Continuateur* du Roman de la Rose,

Tou-

Toutes estes serez ou fustes
 De fait ou de volonté putes,
 Et qui tres bien vous chercheroit
 Toutes putes vous trouveroit,

Et l'Auteur de la *Suite des Caractères de Théophraste* dit, que la vertu & la beauté ont presque toujours été deux ennemies irreconciliables ; mais il faut avouer que les hommes outrent toujours les choses en mal quand ils parlent de la vertu des Dames.]

De prier en esprit & en verité.

Rondeau XXII.

Au cueur gist tout, & non pas aux parolles,
 Tel presche & dit saincts mots & parabolles ;

Qui ha le cueur de tout vice empesché,
 Dame d'honneur, hélas ! fuy ce peché
 D'ypocrisie ; autrement tu t'affolles.

Que vault manger images & ydolles
 Pour gloire avoir ? ce sont toutes frivolles ;
 DIEU voit qui est de sainteté touché
 Au cueur gist tout.

Ne hante point les maudictes escolles
 De *faulx semblant* : mais en DIEU te con-
 folles,

Sans que le cueur soit de faincte taché,
 Ou ton esprit fera bas attaché,
 Quelqu'oraison que des leures flaiolles,
 Au cueur gist tout.

Dans ces paroles *ne hante point les maudictes escolles de faux semblant*, le Poète fait allusion à un endroit qui se trouve vers le milieu du *Roman de la Rose*, & il entend par là les *Couvens*. On peut voir dans ce Roman la peinture que *Jehan de Meung* fait des *Religieux* & des *Confesseurs*. FAUX SEMBLANT qu'il y personifie est représenté sous l'habit de *Moine*. Et dans le portrait que ce personnage fait de lui-même il dit,

Et voys par toutes regions
 Cherchant toutes religions,
 Mais de religions sans faille
 Je lais le grain & prens la paille,
 Pour gens aveugler y habit
 Je n'en quiers sans plus que l'habit;
 Que vous diroye en telle guise,
 Comme il me plaist je me desguise,
 Moul't est a moy tourner le vers,
 Trop sont les faits aux dits divers,
 Si faits cheoir dedans mes pieges
 Le monde par mes privileges,
 Et puis confesser & absouldre.....

Il dit encore plus bas :

De

De labour nul n'ay je que faire,
 Trop a grand peine a labourer,
 Mieulx vault devant les gens orer
 Et affubler ma renardie
 Du mantel de papelardie.

Pour revenir à *Jehan Marot*. L'Epître
des Dames de Paris a François I. me paroît
 belle. Les Dames pendant l'absence de
 ce Prince & dans l'espérance de son re-
 tour se représentent

Ainsi que l'ame étant en purgatoire
 Prent peine en gré, toujours esperant gloi-
 re.

Elles disent que quand il passa les Alpes
 pour aller en *Italie*,

.... alors jeux & esbatz,
 Robes de prix & joyaulx mismes bas,
 Pour prendre noir la dolente couleur,
 Guidon d'ennuy, & mortelle douleur.
 Que te dirons? fors que processions
 Un chascun jour faire nous ne cessions.
 Les uns pieds nuds, & les autres en langes,
 Faire des vœus si divers & estranges,
 Que n'en croyras a peine la moytié,
 Non pas le quart, si ce n'est par pitié.
 L'une fist vœu qu'a toujours jeusneroit
 Jusques a tant que nouvelles auroit
 De ton retour, & l'autre sans faintise
 Promist a DIEU que dessoubs sa chemise

Sur le corps nud elle porteroit ceinte
 Sa chaine d'or tant qu'a la tienne attaincte
 Fusses venu, & que dedans *Paris*
 Le peust veoir sain de corps & d'esperits.
 Que diray plus ? l'autre a DIEU a fait voeuls
 De non peigner ses blonds & longs che-
 veulx
 Jusques a ce qu'en *France* elle te voye,
 Ou qu'au retour tu te mettes en voye.

La joie qu'elles eurent quand elles ap-
 prirent que leur Roi avoit battu ses en-
 nemis, n'est pas oubliée dans cette Epître:

Qui veit adonc flammes voller en l'aer
 Faire bancquets, chanter, rire, baller;
 C'estoit plaisir, car l'une en cotte simple
 Lors se despoille, & l'autre met sa gym-
 phe
 Dessus son chief pour avoir meilleur grace
 De bien danser courante ou rouergasse.

Cette joie ne les empêcha pourtant point
 de continuer l'observation de leurs vœux;
 elles prennent même de là un sujet d'enga-
 ger le Roi à presser son retour: mais je
 trouve qu'en cet endroit notre *Poëte* fait
 une grande faute; il présente une idée basse
 & desagréable, qui choque extrêmement,

Viens a *Paris*, car certes si tu veulx
 Impossible est mettre fin a nos voeulz,

La

La chaîne d'or ja commence approcher
 Aupres des os, en macérant la chair ;
 Et les cheveux dorés avec la tresse
 Sont ja tous pleins de vermine & de gresse.

[Je pourrois bien pour l'excuser rapporter deux exemples des Anciens : l'un pris du 9. liv. de l'*Iliade* d'*Homère* *, l'autre pris de la 5. *Satyre* d'*Horace* liv. 1. † mais en bonne foi ce ne seroit excuser *Marot* qu'en faisant voir, que les plus grands Poètes peuvent quelquefois laisser échapper des choses fort opposées au bon goût.]

L'Epistre des Dames aux Courtisans qui estoient en Italie est aussi pour les exhorter à revenir. Elle est composée de huit Vers de dix syllabes, suivis alternativement de douze Vers de quatre syllabes, & de quatre Vers de huit syllabes ; ce qui convient parfaitement à cette sorte d'Epître. Les Dames de *Paris* y font
 une

* *Phœnix* dit à *Achille*, dans une harangue qu'il lui fait pour l'engager à retourner avec les Grecs combattre les *Troyens*,

Παλλάκι μοι κατέδυσσας ἐπὶ σήδεσσι χιτῶνα
 Οἷα ἀποβλύζων οὐ νηπιέη ἀλεγεινῇ.

† *Hic ego mendacem stultissimus usque puellam
 Ad mediam noctem expecto. Somnus tamen aufert
 Intentum Veneri; tum immundo somnia visis
 Nocturnam vestem maculant ventremque supinum.*

une comparaison d'elles avec les Dames d'*Italie*; mais de sorte que toute la comparaison tourne au desavantage de ces dernières. La Pièce en général est un peu trop libre; ce n'est point pour pouffer les beaux sentimens que les Dames exhortent les Courtisans à revenir, c'est pour l'amour du plaisir même. Après avoir dit des Dames *Italiennes*,

Ce semble fées,
Tant sont coiffées
Mignonement & a leur poste,
Aureste sont plus esgriffées
Plus usées & desbiffées
Que les vieilles chaufes d'un poste.

Les Dames de *Paris* disent d'elles-mêmes,

Nous sommes grasses
Et avons graces,
Fermes sommes, & le ferons,
Terons avons: elles retasses
Pendant comme vieilles besaces
Dessus leurs jambes de herons.

Ces Dames de *Paris* disent plus bas,

L'homme indigent
Tant soit il gent,
Ne peut avec elles gesir.

Le Dyable emporte telle gent,
 Ils font des cocus pour l'argent,
 Et nous autres pour le plaisir.

Elles suivent ainsi, à l'égard de toutes choses, la comparaison, ou plutôt l'opposition, qu'il y a entre les *Françoises* & les *Italiennes*. L'Epître finit par une aventure arrivée à *Parme*, & par une exhortation à *François I.* de revenir promptement. L'aventure de *Parme* est que pour avoir trop bû dans un regal qu'on fit au Roi,

Une Madone estant dans le parquet
 Contraincte fut de lascher son baquet
 Soubs son rocquet, qui fut un cas infame:
 La pauvre Dame indigne d'estre femme
 De ce diffame assez fut explorée,
 Quand pour partir elle eut vent & marée.

Cette histoire est apparemment rapportée pour justifier ce qu'on avoit dit plus haut des *Italiennes*,

..... qu'elles n'ont pas
 Un bon repas estant en leurs sejours,
 Mais quand s'en vont dessus aultruy appasts
 Elles repaissent sans ordre ne compas,
 Et de ce pas en prennent pour dix jours.

Cette Epître avec la précédente ont été écrites en 1515. cette année l'Empereur

reur *Maximilien*, *Ferdinand Roi d'Espagne*, le Pape *Leon*, les *Suisses & Sforce*, Duc de *Milan*, s'étant ligués contre *François I.* ce Prince passa en *Italie*, où malgré toutes les difficultés des chemins & la mauvaise foi des *Suisses* il batit ses ennemis à plate couture: plus de dix mille *Suisses* restèrent sur le champ de bataille. Notre Poëte avoit dessein de célébrer cette victoire dans une Epître à la Reine *Claude*, & il en avoit déjà fait plus de cent cinquante Vers quand la mort vint l'enlever: c'est ce que nous apprend le titre de cette Epître, & un fixain de *Clement Marot*, qui se trouve à la fin de ce qu'il y en a d'imprimé: on y voit quelques Vers au sujet de la naissance de la première fille de *François I.* où le Poëte s'étant laissé aller à un entousiasme mal réglé, & qui ne lui est point ordinaire, est tombé dans un vrai *Phœbus*: les voici,

De l'autre part faulcons & coulouvriues;
 Doubles canons, & longues serpentines,
 Par cas fatal ayans la congnoissance
 Que ceste fille apportoit paix en France,
 Par grand despit leurs boulets desgorgerent,
 Dont de frayeur les *Alpes* s'estonnerent.

La

La guerre, que *François I.* eut à soutenir, obligea ce Prince, qui aimoit d'ailleurs l'ostentation & la dépense, à beaucoup exiger de ses peuples, cela donna lieu à quelques Ecrits séditieux, dans lesquels on exagéroit l'épuisement où étoit la *France* & le bon état où se trouvoient ses Ennemis. *Marot* fit à ce sujet un petit Poème, où il introduit d'abord la *France* parlant aux trois Etats du Royaume, & leur montrant la justice de la conduite du Roi, & l'injustice & la lâcheté de ses Ennemis. *Noblesse*, *Eglise* & *Labour*, qui sont ces trois Etats, parlent ensuite l'un après l'autre, & concluent tous en faveur du Roi. Cette Pièce est fort bien raisonnée, & étoit très propre à faire voir que les sujets de *François I.* étoient tous dans l'obligation de continuer à lui fournir les choses dont il avoit besoin.

Les trois Pièces suivantes sont sur des sujets pieux.

La première est une Pièce allégorique, où le Poète représente un *Cordelier* & un *Dominicain* comme deux Chevaliers errans, qui entrent en lice pour l'immaculée conception de la sainte Vierge. Le *Cordelier* qui la soutient défait le *Dominicain*. Les *Marots* étoient grands zélateurs de la con-

ce-

ception immaculée : le fils de notre Poëte a fait deux chants & un rondeau sur le même sujet.

La *seconde Pièce* est sur la passion de *Jesus-Christ*. Cette Pièce est pleine de piété : en voici une strophe :

Cœurs endurcis par obstination ,
 Princes regnans & gens de prelatüre ,
 Voyez le chef de toute nation
 Roy sur tous Roys , qui domination
 Vous ha donné sur toute créature ,
 Battu , soillé de crachats & ordure ,
 Portant en chef couronne rude & dure
 De joncs marins , o quelle detraction ?
 Sa claire face est tournée en laidure ;
 Las ! c'est pour vous que ces meaux il endure ,
 Cœurs endurcis par obstination.

Ce dernier Vers commence & finit chacune des cinq strophes qui composent cette Pièce : la précédente est aussi composée de cinq strophes avec un refrain au dernier Vers : l'une & l'autre ont un envoi à la fin , & sont ainsi de vraies *ballades*.

Enfin la *troisième* de ces Pièces est un beau Rondeau , où *Jesus-Christ* mourant parle au pécheur , & lui explique la cause de sa mort.

Après

Après ceci suivent les cinquante Rondaux, qui finissent ces Oeuvres de *Marot* : ils sont sur divers sujets, mais principalement sur l'*Amour* : par exemple, touchant la conduite qu'un amant doit avoir auprès d'une belle :

Plustost que tard un amant s'il est faige
Doibt a sa Dame en petit de langaige
Dire son cas, & puis s'il apperceoit
Qu'il perde temps & qu'Amour le deceoit,
Quitte tout la : cherche allieurs advantaige.

Car sur ma foy ce n'est pas petit gaige,
Que de bouter sa franchise en servaige
Pour endurer les meaux qu'on y receoit
Plustost que tard.

Mais s'il congnoist que sa Dame ayt couraige
De luy oster celle douleur & raige,
Que son las cueur pour son amour conceoit,
Cueur, corps & biens alors comme qu'il soit
Donner luy doibt & bailler en hostaige.
Plustost que tard.

En voici un autre qui n'est pas à présent moins de faison qu'il l'étoit au Siècle de *Marot* :

Au faict d'amours beau parler na plus lieu,
Car sans argent vous parlez en Hebrieu.

Q

Et

Et fussies vous le plus beau fils du monde
 Il faut foncer, ou je veulx qu'on me tonde
 Si vous mettes jamais pied a l'estrieu.

Beau dire aves Dame, par le corbieu
 Je suis a vous corps & bien, rente & feu;
 Sans dire tien, tout cela rien n'abonde
 Au faict d'amours.

Mais quoy que soit, si *Gaultier* ou *Matthieu*
 Veult avancer s'il ne frappe au millieu
 De leur harnoys, je veulx qu'en enfer fon-
 de,
 Car en effect soit noire, blanche, ou blan-
 de,
 Il faut argent pour commencer le jeu,
 Au faict d'amours.

Le Poëte réitere dans le Rondeau sui-
 vant le jugement qu'il a porté touchant
 les *Italiennes* & les *Françoises*:

Pour le deduiët d'amoureuse pasture,
 A quelcun feis l'aulture jour ouverture,
 Qui valoit mieulx la *Françoise*, ou *Lom-*
barde?

Il me respond: la *Lombarde* est bragarde,
 Mais froide & molle & lourde sous mon-
 ture:

Beau parler ont & sobre nourriture;
 Mais le surplus n'est que toute paincture;
 Vous le voyes, car chascune se farde
 Pour le deduiët.

LITTERAIRES. 243

La *Françoise* est entiere & fans rompture,
Doulce au monter; mais fiere a la poincture,
Plaisir la meyne, au prouffit ne regarde.
Conclusion, qui qu'en parle ou brocarde,
Françoises sont chefd'œuvres de nature
Pour le deduiçt.

En voici un qui me paroît bien naturel
& bien tendre :

Cherchant plaisir je meurs de mal d'ay-
mer,
C'est tout pour vous Dame au cueur tres
amer,
Doulce en semblant, mais en rigueur con-
fite,
Car plus vous prie & tant moins je prou-
fite:
Dont fans mercy (par droiçt) vous puis
nommer,

Aultre que vous ne pourroit reclamer
Mon triste cueur, dont me convient pasmer,
Criant, hélas! je meurs a la poursuyte,
Cherchant plaisir.

Si vous supply avant que consommer,
Que par pitié vous plaise me sommer
D'un doulx baiser allyé de sa fuyte;
En ce faisant, desespoir prendra fuyte,
Mais aultrement mort me vient assommer,
Cherchant plaisir.

Q 2

Dans

Dans le Rondeau suivant *Marot* demande (apparemment au Roi son maître) qu'il lui fasse donner un cheval pour l'exempter de faire un voyage à pied :

D'aller a pied tres illustre Seigneur
Lassé je suis : car prouffit ni honneur
N'y puis avoir : & ce qui plus me grieve,
C'est que je n'ay cuisse , jambe , ne greve,
Qui sur plain champ puisse faire teneur.

Quelque dessus je feroys de bon cueur
Sur un courtault de moyenne valeur :
Raison pourquoy ? mes jambes auroient tref-
ve

D'aller a pied.

Si vous supply triomphant debelleur ,
Ne permettez qu'en ceste grand chaleur
Soye pieton , ou ma mort sera brefve ,
Le temps s'approche & le terme s'acheve
Qu'il fault partir , hélas , quelle douleur

D'aller a pied !

Le Rondeau qui suit dans le Livre est encore sur le même sujet. Les Valets de chambre de *François I.* ne gaignoient pas autant à son service que ceux de *Louis XIV.* ont gagné à servir ce Prince ; le pauvre *Marot* n'avoit pas un cheval , ces derniers ont des haras & des meutes : un d'eux a osé dire à un Prince souverain , *si vous voulez venir chasser chez moy , je vous*
fe-

LITTERAIRES. 245

ferai bien voir d'autres chiens que les vôtres.
 On trouve aussi dans les Ouvrages de
Clement Marot, qu'il n'avoit qu'une mau-
 vaïse haquenée pour sa monture.

Enfin le dernier de ces cinquante-deux
 Rondeaux est un *Rebus*; le voici :

riant fus n'agueres
 En pris
 t D'une o affectée
 u tile s
 espoir haytée
 Que vent
 ay.

d
 Mais fus quand pr s'amour is
 ris

Car j'apper ses mignards
 que
 traicts

Estoient d'amour mal a
 ce
 riant
 En

l'oeil
 Escus de elle a pris
 moy
 maniere rusée
 te me nant
 Et quand je veux e faire e,
 elle
 que

me dit to y us mal appris

riant
 En.
 Le

Le *Seigneur des Accords* dans ses *Bigarures* & *Touches* attribue ce Rondeau à *Molinet* ; mais mal à propos, je crois , puisque je le trouve dans les *Oeuvres* de *Jean Marot* , & qu'il n'est point dans celles de *Molinet* , du moins dans l'édition faite à *Paris* chez *Jean Petit* in 8. 1537. la vérité pourtant est que cette Pièce est plus digne de *Molinet* que de *Jean Marot*. Le *Seigneur des Accords* la rapporte en traitant des *Rebus* , & en donne l'explication suivante :

En sousriant fus n'aguères surpris
 D'une subtile entre tous affectée
 Que sous espoir ay souvent souhaitée,
 Mais fus deceu quand s'amour entrepris,
 Car j'apperceus que ses mignards sousris
 Estoiēt soustraits d'amour mal asseurée,
 En sousriant.

Escus soleil dessus moy elle a pris,
 M'entretenant sous maniere rusée,
 Et quand je veux sus elle faire entrée,
 Me dit que suis entre tous mal appris,
 En sousriant.

On fait que l'interprétation de ces fortes de *Rebus* ne consiste que dans l'examen de la figure & de la disposition des lettres ou des mots qui les composent : c'est ain-

ainsi qu'un \underline{g} placé dessous un \underline{p} de cette manière \underline{p} signifie *j'ai soupé* : un

$\underline{7}$ & un $\underline{8}$ placé à chaque côté , de cette sorte $\underline{7}^{\underline{p}}\underline{8}$ marque *j'ai soupé entre sept*

& huit : ainsi *mille* écrit dessous *pirs* au milieu de *ma* & de *vie* , de cette manière

\underline{pirs}
re ma mille vie veut dire *mille soupirs partagent ma vie*. Il y a de ces sortes de badineries fort plaisantes & fort ingénieuses : les *Picards* y excellent particulièrement. Le Seigneur des *Accords* remarque doctement qu'on dit *Rebus de Picardie* par ANTONOMASIE , ainsi qu'on dit *bayonnettes de Bayonne* , *ciseaux de Tholose* , *cousteaux de Langres* *.

Mais pour ne rien cacher de ce qui regarde notre *Poète* , je dois remarquer ici , que lui , qui est fort sage d'ailleurs & qui paroît bon Chrétien , a fait un *Rondeau* , où il se trouve une allusion très impie pour tous ceux qui croient aux divins mystères du Christianisme : c'est un emploi du mot & de l'idée de *Trinité* dans un sujet tout-à-fait profane : à peine les incrédules , qui prétendent que la raille-

Q 4

rie

* Bigarures &c. feuill. 4. au revers.

rie n'est que ce qu'on doit employer contre les mystères, oseroient-ils s'en servir? Le Rondeau, où cette allusion se trouve, est adressé à une femme débauchée:

Les troys Estats font l'Eglise & Noblesse
Avec Labeur, qui chascun jour ne cesse
Aux aultres d'eux bailler vivre & pecunes;
Mais vous m'amour qui estes la commune
Servez les trois, de vostre grand largesse.

Dire ou compter la raison pourquoy est-ce
Je ne scauroys, sinon que gentillesse
Vous font aymer trop plus que femme aucune

Les troys Estats.

Mais non obstant cela vostre honneur blesse,
Car l'on m'a dit aussi vray que la messe,
Que ces troys sont en passant leur fortune
La Trinité troys personnes en une,
Notés ces motz, & a tant je vous laisse
Les troys Estats.

Il emploie encore le même mot & la même idée dans un autre Rondeau, mais à la vérité pour un sujet indifférent.

Ces deux Extraits des Ouvrages de *Jehan Marot* suffisent je crois pour donner de ce Poète l'idée qu'on doit en avoir. Comme il est presque inconnu, que *Bayle* n'en a point donné d'Article dans son

son *Dictionnaire*, que *Moreri* n'en a donné qu'un fort imparfait, que *Baillet* dans ses *Jugemens des Savans* n'en dit rien, non plus qu'un certain *la Croix* dans son *Livre de l'art de la Poésie Française*; j'ajouterais ici ce que j'ai remarqué sur le sujet de ce Poète.

Remarques sur la personne & les Ouvrages
de JEHAN MAROT.

Jan ou *Jehan Marot* nâquit à *Caen* ville de *Normandie* l'An 1457. *Moreri* dit que ce fut à *Matthieu* village à deux lieues de *Caen*, je ne fais sur quoi fondé, mais il doit en avoir été particulièrement instruit, puisqu'on ne voit rien dans les *Ouvrages de Marot* qui le dise, & qu'au contraire le titre marque simplement que ce Poète étoit de *Caen*.

Son éducation fut si négligée, qu'on ne lui fit pas seulement apprendre le Latin, il est vrai que dans ce tems-là les enfans ne l'apprenoient pas si communement que dans celui-ci: les Lettres alors commençoient à renaître en *France*, & il s'en falloit bien qu'il y eut un aussi grand nombre de Colléges, qu'il y en a maintenant. Mais le penchant de *Marot* le portant

aux belles Lettres & à la Poésie, il y fit, par l'hûreuse disposition de son naturel, des progrès que d'autres n'auroient pû faire qu'avec beaucoup de travail & d'art. On voit par ses Ecrits qu'il avoit bien étudié l'histoire & la fable, & lû les bons Poètes François: il estimoit particulièrement le *Roman de la Rose*, Livre qui faisoit alors grand bruit, & qu'on peut encore lire avec beaucoup de satisfaction.

Marot étoit pauvre *, & n'eut de biens que ceux qu'il reçût de la Cour. Son esprit & sa bonne conduite lui attirèrent la bienveillance d'*Anne* Duchesse de *Bretagne*, depuis Reine de *France*, Princesse † qui aida beaucoup à faire revivre les belles Lettres & les beaux Arts, non seulement par l'estime qu'elle en faisoit, mais aussi par les bienfaits dont elle combloit les hommes de mérite. Elle marqua son estime pour *Marot* par le choix qu'elle fit de lui pour être son Poète & pour en porter le titre; & par l'ordre qu'elle lui donna d'accompagner *Louis XII.* dans son expédition de *Gênes* & de *Vénise*.

On voit dans les récits de ces deux Voyages,

* Voyez Epist. de Clem. Marot pour succeder en l'estat de son pere.

† Abreg. de Mezerai, T. 4.

ges, que cette Princesse ne pouvoit faire un meilleur choix. L'exactitude de ce Poëte à marquer jusques aux dattes & aux plus petits événemens, font qu'on peut regarder ces deux récits comme une relation véritablement historique, & peut-être la plus exacte qu'on aie des victoires de *Louis XII.* en Italie : aussi *Marot* dit il *, que c'est *vraye historialle & non fabuleuse narrative.* L'on voit encore par les louanges qu'il donne au Roi dont il chantoit les victoires, que notre *Poëte* étoit non seulement bon *François* & bon sujet, mais encore qu'il se connoissoit bien en ce qui étoit véritablement vertueux & louable : hûreux d'avoir à chanter un Prince si digne des plus grands éloges & dont la mémoire doit être à jamais en bénédiction !

Marot fit ces deux *Voyages* pour être publiez. L'amour qu'il avoit pour *Louis XII.* & la reconnoissance qu'il devoit aux bontés de la Reine, étoient plus que suffisans pour l'y engager. A l'égard de ses autres Ouvrages ils ont été trouvez † après sa mort : ils étoient écrits de sa main, ce qu'il ne faisoit pas ordinairement,

* Dans son prologue a la Royne Anne.

† Petite Préface des Oeuvres de *Jehan Marot.*

ment, plusieurs Pièces qu'il avoit composées aiant été perdues, parce qu'il ne daignoit pas en tenir compte.

Les deux Voyages de Genes & de Venise sont, à mon avis, ce qu'il a fait de plus beau : à l'exactitude historique, dont j'ai déjà parlé, il joint une disposition très poétique ; il y a de l'invention & de l'ordre ; ses descriptions sont justes & n'ont rien d'affecté, il peint bien & avec choix ; il s'exprime souvent avec beaucoup de force, mais souvent aussi il se néglige trop, le tour de sa phrase en devient obscur ; & quelquefois on trouve des Vers, où l'arrangement des mots détruit absolument la césure : par exemple,

Monfieur le grand Maitre premierement.
Que DIEU ne veut point la mort du pecheur.

Il se contente aussi quelquefois à l'égard de la Rime, que les trois dernières lettres de deux mots se ressemblent, quoique le son soit très différent, ainsi il fait rimer *Hercules* avec *Achiles* ; défaut commun à tous les anciens Poètes, aussi bien que l'usage des *hiatus*. Un autre défaut qu'on peut encore remarquer dans *Marot*, c'est un trop fréquent usage de proverbes ;
il

il en emploie quelquefois de très bas en des sujets graves & relevés : cela vient sans doute du goût qu'il avoit pour ce qui étoit moral, où l'on voit qu'il s'étoit exercé, & qu'il avoit bien appris à connoître l'homme. Mais une chose où je trouve qu'il a excellé, c'est dans le choix des différens Vers qu'il emploie selon les sujets qu'il traite, & dans l'ordre simple & naturel où il fait placer toutes ses matières. L'imagination, que quelques-uns regardent comme la première partie des grands Poètes, & qui doit dominer dans leurs Ouvrages, ne domine point dans les siens ; elle est toujours asservie à la raison, & sans écart ni enthousiasme il se soutient si bien, qu'il n'est ni froid ni ennuyant. Il est aussi exempt d'un défaut ordinaire aux Poètes de son tems, c'est l'usage des pointes & des jeux de mots, à peine en trouve-t-on dans tout ce qu'il a fait deux ou trois exemples. La plûpart de ses Rondeaux sont bons, & il y en a quelques-uns de très bons : Les traits un peu gaillards, qui se trouvent dans l'*Epistre des Dames de Paris aux Courtisans* &c. marquent plutôt (à mon avis) de la gayeté d'humeur que du libertinage ; & à l'égard du Rondeau, où
 il

il fait un profane abus du mot de *Trinité*, je crois qu'on ne doit point le lui attribuer à impiété, e'est une foiblesse de l'esprit humain ; il n'est que trop ordinaire de voir des *Chrétiens* applaudir à des espèces de bons mots, qui ne devoient leur inspirer que des sentimens d'indignation. En effet *Marot* étoit si éloigné de croire qu'on dût faire un mauvais usage de la Poésie, qu'il la confideroit au contraire comme le métier des plus honnêtes gens : on le voit dans l'*E-pître* que son fils présenta à *François I.* pour être reçu en la place de son père, qui de *Poète* de la *Reine Anne* étoit devenu Valet de chambre de ce Prince : *Clement Marot* dit en y parlant de la mort de notre *Poète*:

Et me souvient quand sa fin attendoit
 Qu'il me disoit, en me tenant la dextre,
 Fils, puisque Dieu t'a fait la grace d'estre
 Vray heritier de mon peu de sçavoir
 Quiers en le bien, qu'on m'en ha faiçt avoir,
 Tu cognoys comme user en est decent.
 C'est un sçavoir tant pur & innocent,
 Qu'on n'en sçauroit a creature nuyre.
 Par preschemens le peuple on peut seduyre,
 Par marchander, tromper on le peult bien,
 Par plaiderie on peut manger son bien,
 Par Medecine on le peult bien tuer ;
 Mais ton bel art ne peult tels coups ruer,

Ains

Ains en sçauras meilleur ouvrage tistre,
 Tu en pourras dicter Lay ou Epistre,
 Et puis la faire a tes amis tenir,
 Pour en l'amour d'iceulx t'entretenir
 Tu en pourras traduyre les volumes
 Jadis escripts par les divines plumes,
 Des vieux Latins, dont tant est mention.
 Apres tu peulx de ton invention
 Faire quelque'œuvre a jetter en lumiere,
 Dedans laquelle en la feuille premiere,
 Dois invoquer le nom du TOUT-PUISSANT,
 Puis descriras le bruyt resplendissant
 De quelque Roy ou Prince, dont le nom
 Rendra ton œuvre immortel de renom,
 Qui te fera (peult estre) si bonheur
 Que le prouffit sera joinct a l'honneur.

On voit par ces Vers que *Jehan Marot*
 ne regardoit pas la Poésie comme un art
 qu'on dût employer au libertinage ou à
 la Satyre; aussi peut-on dire avec vérité
 que ni l'un ni l'autre esprit ne regne
 dans ses Ouvrages: s'il dit du mal de
 quelqu'un dans ses *Voyages de Genes &
 d'Italie*, il le fait plutôt en Historien
 qu'en Poète; & l'on ne remarque point
 que ce soit par envie de médire. L'*Espi-
 tre des Dames de Paris aux Courtisans qui
 étoient en Italie*, ne doit être regardée que
 comme une plaisanterie: qui prouve trop
 ne prouve rien; il fait parler des fem-
 mes

mes dans cette Epître , il faut les faire parler selon leur caractère , & l'on fait , soit dit sans les offenser , qu'il ne leur arrive pas de faire le panégyrique de celles dont elles sont jalouses. L'on peut même remarquer dans cette Pièce que lorsqu'il y est parlé de l'avanture de la *Madone* , qui

————— estant dans le parquet
 Contraincte fut de lacher son baquet ,

Marot prend garde à ne la pas nommer. Lorsque dans les *Voyages* il parle en Historien des *Dames d'Italie* , il en parle bien differemment , quoiqu'à dire la vérité il ne les estimât pas autant que les *Françoises*.

Clement Marot fut le fils unique de notre *Poëte* : il étoit déjà vieux quand ce fils vint au monde. Il eut soin de cultiver les talens qu'il lui reconnut pour la Poësie , il ne négligea pas aussi de lui faire apprendre le Latin ; ce fut le seul bien qu'il lui laissa avec la protection de *François I.* JEHAN MAROT avoit été fait Valet de chambre de ce Prince ; il en avoit si bien sù mériter les bonnes graces , qu'elles passèrent jusques à son fils. En effet après sa mort , qui arriva dans la soixantième

année de son âge l'An 1517. *François I.* reçût *Clement Marot* à son service sur le pied que son père y avoit été. Je mets la mort de *Jehan Marot* en 1517. fondé sur ceci, 1. Que ce Poète travailloit, quand il mourut, à une Epître adressée à la Reine *Claude*, dans laquelle Epître il avoit resolu de décrire la défaite des *Suisses* au camp de *Sainte Brigide*. 2. Que les derniers Ouvrages, qu'il a faits sur les événemens de son tems, sont des Rondeaux au premier *Dauphin* fils de *François I.* La défaite des *Suisses* arriva le 14. d'Octobre de l'An 1515. & la naissance du *Dauphin* en 1517. le dernier de Février. Il est à présumer que *Marot* ne forma pas le dessein de décrire la défaite des *Suisses* plusieurs années après qu'elle fut arrivée, cela n'auroit plus été de saison, sur-tout dans une Epître. Il est encore à présumer que les Rondeaux sur la naissance du premier *Dauphin* se trouvant parmi les derniers Ouvrages que *Marot* a composés, cette naissance est la dernière chose importante qu'il ait vûe. N'auroit-il pas daigné faire un Rondeau sur celle du second fils de *François I.* qui nâquit en 1518. & auroit-t-il négligé en 1516. de chanter la défaite des *Suisses* arrivée en 1515. C'est

R sur

sur ces conjectures que j'ai placé la naissance de *Marot* en 1457.

A l'égard de son âge son fils nous l'apprend dans le Sixain qui suit immédiatement le commencement de l'Epître, où son père vouloit décrire la défaite des *Suisses*. Ce Sixain me paroît encore fortifier les conjectures que je viens d'avancer sur la mort de *Jehan Marot*. Il avoit commencé cette Pièce en 1516. il la laissa quelque tems après l'avoir commencée, & fit pourtant quelques petits Rondeaux par-ci par-là, mais la mort qui ne tarda pas l'empêcha de remettre la main à cette Epître. Tout cela s'ajuste au tems. Voici le Sixain de *Clement Marot* :

Icy l'Auteur son Epistre laissa,
 Et de dicter (pourtant) ne se laissa,
 Mais en chemin la mort le vint surprendre,
 En luy disant, ton esprit par deça
 De travailler (soixante ans) ne cessa,
 Temps est qu'ailleurs repos il voyse prendre.

ARTICLE V.

*Extrait des Oeuvres de
Codrus Urceus.**Par J. Luyantte.*

In hoc *Codri* volumine continentur , *Orationes* , feu *Sermones* , ut ipse appellabat , *Epistole* , *Silve* , *Satyre* , *Egloge* , *Epigrammata*. Venundantur Parisiis a Joanne Parvo in vico Sancti Jacobi sub Lilio aureo.

C'est-à-dire,

Ce volume de Codrus contient des Oraisons , ou si l'on veut des Discours , ainsi qu'il les appelloit lui-même , des Epîtres , des Silves , des Satires , des Eglogues , des Epigrammes. Se vendent à Paris chez Jean Petit dans la rue S. Jaques à l'Enseigne du Lys d'or.

CE Livre est un *in 4.* caractère *Cicero* , de 168. feuillets , sans compter une Préface , qui jointe au titre fait deux autres feuillets : sur le dernier on apprend qu'il a été imprimé en 1515. le troisième
R 2 jour

jour d'Août, *impressus Parrhisiis in sole aureo vici divi Jacobi pro Johanne Parvo librario jurato. Anno millesimo quingentesimo quindecimo, die vero III. Augusti.*

Mais outre les Ouvrages de *Codrus* & la Préface, on trouve encore dans ce volume, une Lettre de *Philippe Beroald*; sept Poésies de *Virgilius Portus*; une Lettre & une Epigramme d'un Savant de *Toulouse* nommé *Jean Pin* & une Epitaphe de sa façon pour *Codrus*; une Epître de *Blanchini*; & la Vie de *Codrus* écrite en Latin par ce même *Blanchini*.

Les Oraisons de Codrus sont au nombre de quinze :

Les Lettres au nombre de dix :

Les Silves avec quelques Odes au nombre de vingt-deux, & sont divisées en deux livres: 2. *Satires*. 1. *Eglogue*: 96. Pièces qu'on a mises sous le titre d'*Epigrammes*, & une *Chanson* pour le jour de la *Saint-Martin*.

Après une Préface de *Philip. Beroald* le jeune à *Ant. Galeace Bentivole*, où l'on nous apprend entre autres choses, que c'est à ce dernier qu'on doit le Recueil des Oeuvres de *Codrus*, dont plusieurs cherchoient à se parer: après, dis-je, cette Préface on trouve le premier Discours
de

de cet Auteur. „Recevez, dit-il, Mes-
 „sieurs, avec joie mon Discours, si je puis
 „appeller ainsi mien ce qui n'est formé
 „que de ce qu'ont dit les plus savans hom-
 „mes. Interprete des fables Grèques, je
 „veux, soit sérieusement, soit en badinant,
 „parler des fables, je rassemblerai toutes
 „les parties de la vie humaine, toutes les
 „occupations, tous les sentimens, je les exa-
 „minerai, & je vous donnerai aujourd'hui
 „une collation douce & saine, qui appaisera
 „peut-être les trop grandes agitations des
 „esprits & les amenera à un certain point
 „de gayeté. Je parlerai familièrement,
 „avec autant de brieveté qu'il me sera
 „possible, sans fard, sans aucune brode-
 „rie; de manière que tout enfant un peu
 „lettré pourra sans peine ne rien perdre
 „de mon Discours. *Accipite lætis animis,*
Viri clarissimi, sermonem meum, si modo meus
est qui sit è virorum doctissimorum sententiis
concinatus. In hoc ego fabularum Græcarum
Interpres de fabulis tum graviter tum facetè
locuturus sum, & omnes vitæ humanæ par-
tes, omnia studia, omnes sententias congre-
gaturus ac examinaturus sum: præbeboque vo-
bis hodie merendam seu silatum quoddam dul-
ce ac salutiferum, quod fortasse nimias animi
perturbationes sedabit & ad mediocritatem

quandam hilaritatis perducet; dicamque adeo familiariter & quanta brevitare potero, sine ullo fuco, sine ullis cincinnis, ut quivis puer etiam semi-litteratus citra fastidium verba mea facile percipere potuerit.

Tout occupé de l'explication des fables, il ajoûte qu'il relit si souvent l'*Ane de Lucien* & celui d'*Apulée*, qu'il craint, de même que le *Sofie de Plaute*, que son nom ne soit changé, & qu'au-lieu de rester *Codrus* il ne devienne une *fable*, ou un *Ane*; que si le dernier lui arrivoit les Sophistes tireroient cette conclusion contre lui, *donc vous êtes un Ane*. Mais de tels changemens n'ont rien de surprenant, continue-t-il, cela est arrivé souvent chez nos Anciens: & après un détail de tout ce que la fable dit de ces metamorphoses, il cite *S. Augustin*, qui dans le XVIII. livre de la *Cité de DIEU* rapporte, que le père d'un certain *Præstantius* étant devenu cheval de bagage fut chargé de vivres, qu'il porta parmi d'autres bêtes de charge. Passant de là à d'autres changemens, *Codrus* cite les transfigurations de *Jesus-Christ* même, *illud certe michi non negabitis Redemptorem DEUM pariter & hominem transfigurationibus usum.* [transfigurationibus en pluriel, pour faire apparemment entendre non seu-

seulement la transfiguration de *Jésus-Christ* sur le mont *Olivet*, mais encore cette transfiguration étonnante, par laquelle la Divinité se cache sous l'humanité, qui fit qu'un DIEU devint homme, & *homo factus est.*] Mais, ajoute *Codrus*, pourquoi avoir recours au tems passé, puisque le tems présent nous fournit assez d'exemples de ces sortes de métamorphoses? & si l'on en doute, voici, dit-il, comment je le prouve: de même que l'ame juste & raisonnable donne la forme à l'homme & le rend participant de la divinité, ainsi l'ame injuste & irraisonnable lui donne la forme d'une bête; ce n'est donc pas le corps qui fait l'homme, mais c'est l'ame, d'où vient que *Platon* disoit, *Ὅτι ἐστὶν ἀνθρώπου τὸ ὀρώμενον*, *Ce qui se voit n'est pas l'homme.* Ainsi un voleur cruel devient un loup ravissant, un homme traître, insidieux, devient un renard,

Astutam rabido portat sub pectore vulpem.

Un *Médisant* est un chien, ainsi des autres. „ Et si cela est, s'écrie *Codrus*, que de „ Loups ravissans? que de vieux Renards? „ que de Chiens enragés? que d'Anes pa- „ resseux? que de Truies, que de Vaches, „ que de Vipères, répandues par tout le

„monde, sont nuisibles aux gens de bien?
Quod si ita est, quot lupos rapaces? quot vulpes veteres? quot rabidos canes? quot inertes asinos? quot porcas, quot vaccas, quot viperas, per totum orbem dispersas, bonis & veris hominibus nocere credendum est?

Mais de même que les vices nous font devenir bête, de même aussi les vertus nous font devenir Dieux : c'est ce que l'Auteur montre par l'exemple de Jules-César, d'Auguste chez les Payens, & par celui des Apôtres, de S. Jérôme, de S. Augustin chez les Chrétiens. Mais, poursuit-il, ce seroit pire pour moi de devenir une fable que de devenir un âne, & je le craindrois davantage : *mibi pejus esset & magis timendum, si fabula fierem quam si asinus.* J'entens, dit-il, par devenir fable mourir ainsi que l'entend Perse, lorsqu'il dit,

Cinis & manes & fabula fies.

Là-dessus Codrus rapporte les noms de plusieurs grands hommes qui ne sont plus que fables : *Quid Plato? FABULA... quid Scipio Africanus? FABULA... quid Latini, Romani & tot Germanorum, Gallorum, Hispanorum & aliarum nationum militia, quæ perierunt? FABULÆ.* Il continue
 ses

ses réflexions sur le soin qu'on prend de faire passer son nom à la postérité : il fait voir que c'est une chimère, *fabula*; & poussant ses réflexions plus loin encore, il montre que la vie même est une *fable*, **FABULA**, puisque ce n'est que ténèbres & incertitudes : il fait là une description fort juste de tous les tems de la vie, & ce qu'il rapporte prouve bien en effet, que tout n'est que *fable*, pour me servir toujours de son expression.

D'une description générale passant à une description particulière, il examine la condition des Hommes, ensuite celle des Femmes; il entre dans le détail de tout ce qui regarde les uns & les autres; considère l'engagement & les suites du Mariage : mais dans les détails où il entre il est si exact, qu'en parlant des meubles qu'on est obligé d'acheter dans un ménage, il n'oublie pas même les poëles à frire, *sartagines*.

Des Femmes il va aux Médecins; ensuite il parle des différens Métiers qu'on exerce pour entretenir cette misérable vie, & montrant combien tout cela apporte de trouble & d'inquiétude, il conclut toujours que tout est *fable*, **FABULA**.

De là il vient aux Arts & aux Sciences, où quelques-uns croient que l'ame trouve sa plus grande volupté: *quas quidam dicunt esse magnas animi voluptates.* Mais par ce qu'il en dit, aussi bien que de l'amour de la gloire qui les fait cultiver, il justifie pleinement ces paroles d'*Andromaque*, *O Gloire, ô Gloire, à quel nombre infini de mortels n'avez vous pas fait regarder une vie de nulle valeur comme quelque chose de très grand!* Ainsi tout cela *fabula*. Il rapporte ensuite une dispute qui fut faite devant lui par des Ecoliers, mais Ecoliers qui en savoient autant que des Maîtres: elle roule sur une infinité de questions de *Grammaire* & de *Mythologie*. [La manière dont cela est conté, jointe à la variété des propositions qui souvent n'ont aucune liaison entre elles, font qu'on pourroit presque comparer ce morceau à certains chapitres d'un Livre intitulé, *le Moyen de parvenir*: il est vrai qu'il n'y a point d'obscénités comme dans l'autre, mais du reste il y a des injures qui les valent bien; par exemple, *ah abe. Quid ridetis, bardidi, blenni, bubones, fatui, qui tanquam mures alienum panem comeditis? Ridemus stultitiam tuam.*]

Le récit de cette dispute occupe 24. pages. Il y a parmi ces Ecoliers un drôle qui fait le suffisant, & qui attaque hardiment ce qu'on révère de plus grand dans l'Antiquité: *Codrus* rapporte à ce sujet qu'un Vieillard vint demander silence: ce Vieillard traite mal l'Ecolier, & dit des choses très sensées sur la modestie & la douceur que les Savans doivent avoir. Il parle fort contre le mauvais caractère de ceux qui vont chercher des questions épineuses, inconnues, qu'ils apprennent par cœur, & qu'ils viennent ensuite faire aux Savans pour les mettre en défaut, & en conclure au desavantage de ces Savans. Il n'y a rien de si bon, dit-il, qu'on ne puisse rendre mauvais par le tour qu'on y donne; notre *Auteur* rapporte là-dessus plusieurs choses de lui, que ce Vieillard dit qu'on en débitoit dans le monde. Il rapporte aussi les conseils que ce Vieillard lui donna, de ne point faire paroître un grand nombre de remarques qu'il avoit faites, l'assurant que *bene qui latuit, bene vixit*. A cela *Codrus* répond, & *dicta vestra & vos ipsi fabula estis*, „ & vous & ce que „ vous venés de dire, tout cela n'est que „ fable, soit que vous parliés, soit que vous „ écrivies bien ou mal, vous ne me ren- „ drés

„drés ni meilleur ni plus hûreux. Ainsi cet Orateur fait connoître adroitement son érudition & son travail, & réfute ce que ses envieux débitoient contre lui. De là il tombe sur les *Libraires*, qu'il accuse d'ignorance, d'envie, & de falsification, il en excepte cependant *Lascares* de Florence, *Alde* de Vénise, & *Platonide* de Bologne. Il attaque ensuite les *Poètes*, après eux les *Historiens*, gens qui promettent d'écrire ce qui s'est passé depuis la fondation de Rome, depuis la Création du Monde, & qui ne savent rien, dit-il, de la fondation de l'une & du commencement de l'autre. Il n'oublie pas les *Antiquaires*, il représente leurs soins, leur admiration; & sur tout cela il conclut toujourns FABULÆ, Chimères. Il parle ensuite des *Dialecticiens*, ils prouvent, dit-il, qu'une syllabe mange un fromage, parce que Rat est une syllabe. Que l'homme seroit malhûreux, s'il ne pouvoit raisonner sans les préceptes des Philosophes? *O miserum hominem! si sine horum doctrina nescit ratiocinari.* Les *Rhétieurs*, les *Mathématiciens*, les *Arithméticiens*, les *Astrologues*, les *Musiciens*, les *Physiciens* viennent ensuite. *Codrus* rapporte les sentimens de tous les *Philosophes* sur la formation de l'Univers & sur la nature de l'ame;

me ; ce qu'il en rapporte occupe 4. pages , & il en conclut , *que paroît-il de tout cela ? que ce sont des fables* , FABULÆ.

Il fuit la même méthode à l'égard du *souverain bien* , de la *volupté* , de la *raison* , des *conleurs*. Pour ce qui regarde l'éternité , les enfers , la matière , la forme , les idées , il n'en parle pas , *parce* , dit-il , *qu'il n'y a point de sujet où il soit possible de dire ou d'inventer plus d'extravagances & de fables* : DE ANNO quoque maximo , & de inferis , & materia & forma , de ideis & aliis multis , hic taceo , ubi tot sunt philosophantium ineptia & fabule , ut nulla in re alia plures dici aut cogitari posse facile quis existimaret. C'est pourquoi il ajoûte qu'il ne peut s'empêcher de rire de la vanité de certains Déclamateurs , c'est-à-dire , de certains Théologiens , qui au-lieu de prêcher l'Évangile , & d'instruire de ce qu'on doit croire de DIEU & de l'ame selon la Théologie & la foi Catholique , ont recours aux Philosophes , citent Platon , alleguent Aristote , produisent Sénèque : „ Il nous est „ arrivé , continue-t-il , un Prédicateur , „ Docteur en Théologie & très éloquent , „ il prêche demain , il dira des choses ad- „ mi-

„ mirables , on sonne , les Academiciens
 „ s'empresſent à venir , le peuple accourt ,
 „ ils admirent le Prédicateur , qui leur
 „ chante des Poèmes , qui leur récite des
 „ histoires , *quid tum?* qu'est-ce que c'est
 „ que cela ? *des fables* , FABULÆ. Il en est
 venu ensuite , *continue-t-il toujours* , un
 autre plus fameux , il s'est fait un plus
 grand concours , il reprend fortement les
 vices , il crie , il se met en colère , *ex-*
candescit , & après bien des paroles & des
 exclamations qu'obtient-il ? qu'en arrive-
 t-il ? rien , *fabula* : car il n'a point per-
 suadé faute de garder les ménagemens
 nécessaires. Cette sorte de Prédicateurs ,
 remarque-t-il , se sont mis sur le pied de
 parler avec tant de liberté & d'audace ,
 qu'ils traitent les pécheurs avec outrage ,
 ne se ressouvenant pas qu'ils sont hommes
 eux-mêmes , qu'ils ont les mêmes défauts ,
 ou qu'il les ont eus , ou qu'ils les auront
 un jour. Et en effet si l'on ne vouloit
 souffrir que les honnêtes gens , on ne ver-
 roit personne , comme l'exprimoit trop
 fortement TRASEA ; *qui vitia odit , ho-*
mines odit.

Après avoir ainsi parlé des Prédica-
 teurs , il passe aux autres gens d'Eglise :
 des Moines de toute espèce jusques au
 sou-

souverain Pontife. „Allez à Rome, dit-
 „il, pendant que vous êtes jeune, allez y
 „lorsque vous n'avez point encore de
 „barbe; sollicitez celui-ci, sollicitez ce-
 „lui-là, vous êtes écouté, les bulles sont
 „signées, vous avez des prélaturess, des
 „dignités, des richesses, des honneurs,
 „des thrésors: quoi de plus? des contes,
 „FABULÆ. *Pete Romam dum juvenis es,*
pete Romam dum imberbis es; supplica huic,
supplica illi, impetrasti, scripta sunt diplo-
mata, signata tabula, habes sacerdotia, di-
gnitates, honores, divitias, thesauros: quid
tandem? FABULÆ.

Après avoir ensuite remarqué que la religion d'abord certaine, incertaine après, & pleine de fables, n'a pas encore pû s'attirer une foi universelle, il parle de la Religion des *Romains*, de celle des *Egyptiens*, de celle des *Turcs*; blâme l'incertitude des *Théologiens Chrétiens* & leurs disputes inutiles. Et dans cet endroit, il se dit, comme si on lui adressoit la parole, mais *Codrus* prends garde à ce que tu fais, & à ce que tu dis, n'offense point *Pierre Boatian*. Fort bien, continue-t-il, je prendrai donc garde à moi, & je dirai que tout ce qu'on dit, ce qu'on croit, ce qu'on fait dans la Religion, sont des
fo-

folies & des contes , excepté ce que l'Eglise Romaine & Vniverselle a établi. [Posez le fait que *Codrus* crut aussi l'Eglise Romaine une *fable*, (ce qu'il pouvoit bien croire alors) il ne pouvoit prendre un tour plus adroit pour faire connoître ses sentimens , sans se faire pourtant d'affaire ; car outre l'équivoque du mot *Catholique*, Vniverselle, il donne encore à entendre que ce qu'il va dire, il le dit pour ne point s'attirer *Boatian*.] Suivant cela *Codrus* traite de *fabula* la croyance d'un grand nombre d'hérétiques, dont il rapporte les noms & les hérésies. Après le nom & les hérésies d'une Secte , il ajoute ordinairement *fabulæ sunt*, aux suivans il ne le fait pas.

Aquarii, qui *aquam solam afferunt in calice sacramenti*, *nugæ sunt*.

Antidici Mariæ, qui *virginitati Mariæ contradicunt*, *execrant*, *hæretici sunt*.

Adamiani, *nudi quasi nuditatem Adæ imitantur*, *stolidi sunt*.

Artotyritæ, qui *panem & caseum in sacrificio offerunt*, *deridendi sunt*.

Donatistæ, qui *asserebant minorem Patre Filium & minorem Filio Spiritum Sanctum*, *repudiati sunt*.

Ebionitæ, qui *dicebant Christum solum*
bo-

LITTERAIRES. 273

hominem , prophetam , justum , natum ex viro & foemina , condemnati sunt.

Elvidius , qui dixit Matrem Domini quatuor habuisse filios & filias , haereticus & infamis habitus est.

Les Aquariens , qui dans l'oblation du calice n'offrent que de l'eau , bagatelles.

Les calomniateurs de Marie , qui nient sa virginité , sont hérétiques.

Les Adamites , qui presque nus vouloient imiter la nudité d'ADAM , sont des fous.

Les Artotyrites , qui offrent du pain & du fromage en sacrifice , méritent d'être raillés.

Les Donatistes , qui assûroient que le Fils étoit moins que le Père , & le S. Esprit moins que le Fils , ont été rejetés.

Les Ebionites , qui disoient que Jesus n'étoit qu'un Prophete , un homme juste , né d'un homme & d'une femme , ont été condamnés.

Elvidius , qui dit que la Mère du Seigneur a eu quatre fils , est un hérétique & a passé pour un infame , & ainsi de quelques autres.

Des choses de la Religion il passe à celles du Gouvernement ; il montre tout ce qui se fait dans l'admini-

nistration des Etats ; & sur la fin il se représente un Jurisconsulte qui dit en lui-même, *Codrus* a attaqué tout , excepté les Loix , & certainement il ne les attaquera pas , car il fait qu'elles sont sacrées, qu'elles commandent ce qui est honnête , & défendent ce qui ne convient pas. Je l'ai lû , poursuit *Codrus* , & je l'ai entendu , que les Loix étoient sacrées : mais cependant ce sont des *fables* , *FABULÆ sunt* : car soit civiles , soit Ecclésiastiques, elles changent souvent , elles sont, comme un Ancien l'a remarqué, (c'est *Solon*, d'autres disent *Anacharsis*) semblables à des toiles d'araignées , qui arrêtent les mouches , & qui n'arrêtent pas les grosses mouches. D'ailleurs, ajoute-t-il, ce qui est juste dans un pais, ne l'est pas dans l'autre ; & les Jurisconsultes , qui savent tant de choses , ignorent encore si *la justice est un animal ou non* , *UTRUM justitia animal sit nec ne* : c'est-à-dire , que le *Jurisconsulte* ignore encore ce que c'est que *justice*. Il fait voir ensuite l'insuffisance des meilleurs contracts par la mauvaise foi & les chicanes, que les Avocats savent employer pour les détruire : il voudroit que la sagesse des hommes rendit les loix inutiles, ou plutôt les fit abolir,

&

& que lorsqu'on voudroit s'affujeter à quelques-unes, on ne s'attachât fortement qu'à celles-ci, *aimer DIEU de tout son cœur, & son prochain comme soi-même.*

Enfin après avoir encore mis au rang des fables, & les Professeurs & les Auditeurs; après avoir parlé de la vanité qu'il y a dans l'envie d'immortaliser son nom; des différentes manières dont on traitoit les cadavres chez diverses nations; il finit cette Oraison par ces paroles, *Nunc tantum vos hortor, vos invito, vos obsecro, ut cum fabulas lecturi simus, & fabulis mundus gaudeat, de fabulis, cum fabulis, in fabulis, per fabulas loquamur, simus, versemur, vivamus, gaudeamus, & nostros Principes Benivolos prosequamur, comitemur, amemus, honoremus; in pace letitiam, in bello victoriam, optimatibus Venetianis & Bononiensi populo, & omnibus fœdera nostra sequentibus ac amantibus, exoptemus.* „A
 „présent je vous exhorte, je vous invite,
 „vite, je vous supplie, que puisque
 „nous devons expliquer des fables, &
 „que le monde se plaît dans les fables,
 „que nous ne parlions que par fables
 „& que de fables; que nous ne vivions,
 „que nous ne soyons, que nous ne nous
 „rejouissions que dans les fables;

„ que nous obéissions , que nous accom-
 „ pagnions, que nous aimions, que nous ho-
 „ norions les *Bentivoles* nos Princes ; que
 „ nous souhaitions joie dans la paix, victoi-
 „ re dans la guerre , au Sénat de *Vénise* ,
 „ au peuple de *Bologne* , & à tous ceux
 „ qui sont dans notre Alliance & qui l'ai-
 „ ment.

La seconde Oraison fut faite au com-
 mencement d'un cours , où il devoit ex-
 pliquer la *Rhétorique* , *Lucain* & *Homé-
 re* , aiant été nommé alors pour les
 grands Colléges. Cette Oraison ne de-
 voit pas se trouver la seconde, puisqu'elle
 étoit postérieure à d'autres , & que
Codrus n'étoit pas jeune lorsqu'il la reci-
 ta, ce qui se voit par l'Oraison même.
 Quoiqu'il en soit , après avoir marqué sa
 reconnoissance pour le nouvel Emploi
 qu'on lui avoit donné , montré le besoin
 qu'il avoit d'un émolument plus confi-
 dérable , comparé la Table des autres
 Professeurs avec la sienne , qui n'étoit cou-
 verte que d'orge, de choux , de fèves,
 au-lieu que celle des autres étoit délicate-
 ment servie , après avoir donné parmi tout
 cela de grandes louanges à *Philippe Beroald*,
 qu'il appelloit par excellence le *Commén-
 tateur de Bologne* , *QUEM per excellentiam*
 quar-

quandam Commentatorem Bononiensem appellare soleo, il fait un abrégé de la vie & de la mort de *Lucain*; il donne le sommaire de la guerre entre *Pompée* & *César*; & après avoir parlé de la joie où le peuple de *Bologne* étoit du retour de son Archidiacre qui étoit allé visiter les Lieux saints, il parle du XVIII. livre de l'*Iliade* d'*Homère*, où *Achille* pleure si tristement la mort de son Ami *Patrocle*, parce qu'il étoit très beau; ainsi, dit *Codrus*, c'est donc la beauté qui fait pleurer *Achille*, & puisque cela est, il ne fera pas hors de propos de traiter ici de la beauté, d'autant plus qu'*Achille* lui-même étoit beau, les *Nymphes* belles, le Bouclier de *Vulcain* très beau.... Qu'outre cela, continue-t-il, je suis dans une belle ville, où l'on a de belles maisons, de beaux édifices, de belles places, de beaux habits, de beaux Livres, un bel Auditoire, de beaux Princes, de belles Princesses, de beaux garçons, de belles filles; je voulois dire de belles femmes & de beaux hommes, & aussi de beaux Vieillards. Enfin tout est beau à *Bologne*, ainsi ce Discours fera plaisir à tout le monde. Mais que dira le borgne ou le boiteux? Ce Discours ne me plaira point du tout, puisque je

ne puis être mis au rang de ceux qui sont beaux. Quoi! vous avez peut-être l'ame belle, car il y a beauté de corps & beauté d'ame; d'ailleurs il seroit étonnant, qu'étant dans une ville, où toutes choses sont belles, vous n'en aimassiez pas quelques-unes; ainsi un Discours, qui roule sur la beauté, doit nécessairement vous plaire.

Il traite ensuite de la beauté, mais il le fait en Savant de Collège, & non pas en homme qui s'y connoît. Il revient ensuite aux louanges de *Lucain*, & à celles de la *Rhétorique*; il dit qu'il auroit pû faire voir que celui-là seul est sage qui s'attache à la *Rhétorique*, & que ceux qui s'appliquent aux autres Sciences sont des foux: *Ostendissém verissimis argumentis solum illum esse sapientem qui Rhetoricæ dat operam, & ceteros omnes esse stultos qui aliis Artibus seu Scientiis indulgeant.* Il finit en rapportant l'histoire de *Corax* & de *Tisias*; ce *Corax* étoit de *Syracuse*, & s'étoit rendu si habile dans l'art de persuader qu'il faisoit croire tout ce qu'il vouloit: il eut beaucoup d'Ecoliers, & entr'autres un nommé *Tisias*, qui n'ayant point d'argent comptant promit de lui donner dans la suite le double de ce qu'on lui donnoit d'ordinaire, s'il vouloit lui enseig-

feigner toutes les finesſes de ſon Art: *Corax*
 le reçût avec bonté , l'enseigna ; & lors-
 que *Tiſias* fut bien inſtruit , il voulut le
 payer d'ingratitude ; Qu'eſt-ce que c'eſt
 que la *Rhétorique* , lui dit-il ? C'eſt , ré-
 pondit *Corax* , l'art de perſuader ; Ainſi,
 dit l'*Ecolier* , ſi je vous perſuade que je ne
 vous dois rien de tout ce que je vous ai
 promis , me voilà quitte , parce que j'aurai
 perſuadé que je ne vous dois rien ; ſi je
 ne vous le perſuade pas , me voilà quitte
 tout de même , car vous ne m'aurez pas
 appris l'art de perſuader. Auquel ſophiſ-
 me *Corax* répondit de cette manière ; Mais
 auſſi ſi je prouve contre vous que vous
 devés me payer , je dois être payé , & ſi
 je ne le prouve pas , je dois l'être toute-
 fois , puisſque j'aurai fait un *Ecolier* ſi ha-
 bile qu'il ſurpaſſe ſon Maître ; d'où vient
 que l'Assemblée ſurpriſe de l'adreſſe de ces
 ſophiſmes dit en faiſant alluſion au nom
 de *Corax* , qui en Grec ſignifie un *Cor-
 beau* , O LE mauvais œuf d'un mauvais *Cor-
 beau* ! [*Auluſelle* dans le dixième chapitre
 du 5. livre des *Nuits Attiques* conte à-peu-
 près la même choſe , excepté qu'au-lieu
 de *Corax* il met *Protagoras* , & *Enathle*
 au-lieu de *Tiſias* ; il ajoute que l'affaire
 fut devant les Juges , & qu'ils renvoyé-
 rent

rent la cause, n'osant la juger; mais si cela est, ces Juges étoient bien moins habiles que ceux d'un village, desquels on m'a conté le jugement qui suit. Un payfan avoit un cheval à vendre, un de ses camarades lui dit, qu'il l'acheteroit volontiers s'il avoit de l'argent, mais que n'en aiant point, & ne sachant quand il en auroit, il ne vouloit pas l'acheter, pour n'être pas forcé à le payer dans un tems où il ne seroit peut-être pas en état de le faire. Celui qui avoit le cheval répondit, à cela ne tienne, vous me le payerés à votre volonté. Sur ce pied l'autre acheta le cheval, & fit une promesse de la somme dont ils convinrent payable à sa volonté. Au bout d'un long tems cet acheteur étant en état de payer & ne payant point, celui qui lui avoit vendu le cheval demanda son argent. Oui, lui répond le Manant, je ne dois le payer qu'à ma volonté, & je ne l'ai pas encore: Et bien, dit l'autre, vous viendrés devant les Juges. On y fut effectivement. Dans le débat de la cause la promesse fut produite. Les Juges ne pûrent sur le contenu de cette promesse condamner le débiteur à payer, ils lui demandèrent s'il n'avoit pas présentement la volonté de sa-

isfaire à ce qu'il devoit ? Non pas encore, répondit-il ; Vous irez donc en prison jusques à ce qu'elle vous soit venue, dirent les Juges. Cet ordre aiant été mis en exécution, la volonté de payer vint bientôt au débiteur.]

Le troisième Discours de Codrus roule tout sur la louange d'Homère ; c'est, selon notre Orateur, un homme Divin, qui a sù tout ce que renferme l'Encyclopédie des Sciences ; *incipiamus ostendere sapientissimum Poëtam Homerum divino carmine omnia, quæ in Encyclopadia dicuntur, vel monstrasse, vel intellexisse, vel attigisse.* CODRUS parcourt tous les Arts & toutes les Sciences, & à chaque moment il répète en faveur d'HOMÈRE

Omnia monstravit divino carmine vates.

Il finit son Discours par ces paroles, *Si Homerum auditis & ediscitis, omnes Artes, omnes Scientias, omnia studia, auditis & ediscitis, & in perenni fonte sitim aridam sedatis. Sin minus, nihil scitis, nihil ediscitis, & in mediis undis à Tantalò non differentes sititis.*

Le 7. Discours & le 8. roulent encore sur les louanges d'Homère, avec cette

différence, que la plus grande partie du 7. fait l'éloge de la Langue Gréque, (ce qu'on a oublié de marquer dans le titre) & que le 8. contient proprement la vie de ce grand Poète: tout ce que *Codrus* en dit est bien moins exact & bien moins détaillé que ce que *Madame Dacier* en a rapporté dans le premier volume de sa traduction de l'*Iliade*; & justifie bien ce que cette Savante dit d'HOMERE, que le plus célèbre de tous les hommes sera toujours le plus inconnu.

Le 4. Discours examine, s'il faut qu'un homme se marie, sur-tout un homme sage: s'il se marie, de quel âge il doit choisir une femme; & de quelle manière on doit nourrir & élever les enfans.

Cette Pièce peut beaucoup servir à faire connoître *Codrus*, & les mœurs corrompues de la ville de *Bologne*, je parle pour le tems auquel il vivoit: car seroit-il possible, que *Codrus* eût parlé avec si peu de retenue & de respect, s'il n'eût été sûr que son Discours ne déplairoit pas à son Auditoire: ce que je vais extraire servira de preuve.

En rapportant ce qui est contre le Mariage il dit, *Discite, recedite, ne mulieri credite: & quare, quia in Venere non deficit,*

it, & numquam dicit sufficit, ad iterandum allicit. Nostra fœmina similes sunt sacerdotibus; sacerdotes enim nostri semper illas in ore preces habent, da quæsumus, concede quæsumus: sic & nostra fœmina maritis orantibus, dimitte nobis debita nostra, sicut & nos dimittimus debitoribus nostris, instant & inclamant, da debitum: quod debitum? redde decies, redde centies, redde millies, nihil reddidisti, nihil egisti, ad initium semper redeundum est. Vah! quæ Charybdis tam vorax, quod barathrum tam præceps, cum fœmina improbitate potest comparari? Après avoir parlé de leurs dépenses en meubles & en habits, & du desespoir où elles sont si elles n'ont pas ce qu'elles souhaitent, il ajoûte, Sed quid si maritus, eloquar an fileam? si maritus male mentulatus sit, quanta querimonia! quanta lacrymæ apud matrem, apud sorores! hinc rixæ, hinc fugæ, hinc veneficia, hinc homicidia, & domorum ruina sæpenumero exoriuntur & emanant.

Hæc itaque & alia similia virum Salomone sapientiores facerent Melitide insaniores... Ensuite, ex conjugio autem quanta, dii immortales! insania sequitur, vel sequi potest? Nam hinc uxorum adulteria: illinc filiorum ac filiarum stupra: quæ etiamsi
non

non sequantur, tamen maritus pulcræ uxoris, & formosæ prolis pater, semper timet, semper anxius est. Quotiens sermonem de corvis, de capris, de cornibus fieri intelligit, totiens de se aliquid molesti dici timet; quotiens versum illum pronuntiari audit,

Cornua mutantur, sed cornu non variatur,

totiens animus illius mutatur & variatur: scit enim litem magnam pudiciæ esse cum forma: scit omnia matrimoniorum alienorum plena esse subessoribus. Cela est fuivi de citations qui font à son sujet. Mais voyons plus: Quoniam, ut verissime cecinit Poëta,

Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque,

Et genus equoreum, pecudes, piætaque volucres,

In furias ignemque ruunt. —

Si ita est, quid stimulatus vir sapiens faciet? nonne melius est ducere uxorem quam uri? quantum poterit resistet. Si non poterit, meretricem aliquam diabolarem acciri jubebit: quæ si lenta aut sero veniet, illud quod de Diogene Cynico legimus imitabitur. Nam
cum

cum Diogenes *tentigine* *stimularetur*, & *meretricula* *accita* *cunctaretur*, *præputium* *ductare* *cœpit*. *Et cum meretricula* *postea* *venisset*, *illam* *ut* *nimis* *seram* *retromisit*, *dicens*, *manum* *suam* *ceciniſſe* *hymenæum*: *ex* *quo* *percipitur* *sapientes* *viros* *non* *libidinis* *delectatione* *id* *factitare*, *sed* *humoris* *supervacanei* *expellendi* *necessitate*, *sine* *ullo* *famæ* *aut* *honestatis* *dispendio*.

Avec quel front *Codrus* pouvoit-il réciter de telles choses dans un Auditoire Chrétien, composé de gens de tout ordre & de tout âge? où étoit donc le *Boatian* si fort à craindre? s'il souffroit tranquillement de tels discours, c'étoit un *Caſuite* bien peu sévère.

Voilà quelque chose de ce que dit *Codrus* contre le mariage. Voyons aussi quelque chose de ce qu'il dit en faveur de ce lien.

Après avoir rapporté des exemples, qu'il y a des femmes sages, il ajoute: *Et si quando uxor aliqua juvenis marito seni & imbelli nupta, mœchum caute tamen peteret, quid tum? leve id crimen est, & si par pari referendum est, meritum certe est: nam & mariti quoque mœchas aliquando petunt: & semper ejusdem carnis usus fastidium movet. . . . Plus bas. . . Voluptas duplex est, animi & corporis: utraque harum*

*ex conjugio copiose percipitur: nam, per Deum
immortalem! quanta voluptate putamus affici
sapientem, cum primùm è foro, è rebus publicis
seu privatis fessus se domum recipit, & ab uxore
pulcra & hilari osculo aliquo aut complexu
excipitur, & dulci illius sermone prandens
seu cœnans recreatur. Deinde cum in tho-
rum genialem quieturus ingreditur, ubi il-
lum uxor & osculando, & coxam coxa in-
serendo ad opus venerem ita excitavit, ut
carmen illud Virgilianum dicere possimus,*

placidumque petivit

*Conjugis infusus gremio per membra so-
porem.*

„ Il y a volupté de corps & volupté
„ d'esprit, l'une & l'autre se trouve abon-
„ damment dans le mariage; en effet quel-
„ le volupté ne goûte pas un homme sa-
„ ge, lorsqu'il revient à sa maison fatigué
„ des peines que lui ont donné les affaires
„ publiques ou particulières, & qu'une
„ belle femme vient pleine de gayété lui
„ sauter au cou; que dans le repas elle
„ le récréé par une agréable conversation;
„ qu'ensuite se mettant au lit, il goûte les
„ plus doux plaisirs dans de tendres em-
„ brassemens, de sorte qu'on peut dire

„ au

„ au sujet d'un tel Epoux ce Vers de
 „ VIRGILE, *un doux sommeil l'a saisi entre*
 „ *les bras de sa chère Epouse.*

En faisant ainsi l'éloge du mariage,
 il y a un endroit où l'on diroit qu'il s'of-
 fre à marier, *O Codrum infœlicem!* dit-
 il, *qui sine uxore vitam degit ferinam,*
 „ O malhûreux Codrus! qui mène dans
 „ le célibat une vie sauvage. Car, Mes-
 „ sieurs, *continue-t-il*, pour dire quelque
 „ chose de moi à la fin de ce Discours, j'é-
 „ tois d'un assez bon tempérament & assez
 „ avantagé des biens de la fortune, j'ai eu
 „ de l'esprit & j'en ai encore, ma mémoi-
 „ re est bonne, mes yeux sont bons, je
 „ suis sain de corps, vigoureux, bien for-
 „ mé. Je ne manque point d'amis, de Li-
 „ vres, j'ai quelque argent, je suis dans
 „ ma 50^e. année, où plusieurs de mes
 „ contemporains ne sont point parvenus :
 „ je serois hûreux si j'avois des enfans:

— *ô si quis mihi parvulus aula*
Luderet Æneas, qui me tantum ore re-
ferret,
Cui cistam & Gracos possem legare li-
bellos!

„ O s'il y avoit dans ma cour un petit E-
 „ née,

„née, qui me ressembloit, & que je pûsse
 „faire héritier de mon coffre & de mes
 „Livres Grecs, je ne me trouverois pas
 „si malheureux ! Mais il se console de cette
 te privation d'enfans par le grand nombre
 de disciples qu'il a par toute l'*Italie*, &
 dont il est regardé comme s'il en étoit le
 père. Enfin il emploie 14. pages à dire
 toujours le pour & le contre sur le mariage,
 il conclud, *qu'un homme sage ne doit point
 se marier s'il est vieux, s'il est valétudinaire,
 s'il est pauvre ; mais s'il est jeune, sain &
 riche, qu'il n'y a rien qui l'en empêche.*

Les deux autres questions n'occupent
 que deux pages & demie, il veut avec
Hésiode, Poète très sage, que la fille qu'on
 épouse soit âgée de 15. ans ; & veut bien
 aussi avec *Aristote*, qu'elle en ait 18. Il
 faut qu'on se marie en hiver, c'est le
 tems le plus propre à la génération. Ce
 qu'il ajoute pour l'éducation des Enfans
 ne vaut pas la peine qu'on en parle.

Le 5. Discours est à la louange d'*Ari-
 stote* & de la *Philosophie* ; il ébauche l'hi-
 stoire de l'un & de l'autre : ces premié-
 res lignes de son Discours suffisent pour
 faire voir ce qu'il en pense : *De pulchrior-
 re materia & excellentiore Scriptore, qui in
 rerum natura fuerint, sint ac futuri sint,*

locuturus sum hodie. „ Je parlerai au-
 „ jourd’hui de la plus belle matière & du
 „ plus excellent Ecrivain qui ayent été,
 „ qui soient, & qui seront dans la nature.

Le 6. a pour sujet, *que la vie de l’homme est pleine de mensonges.* *CODRUS* parle d’abord de la Philosophie & des Philosophes ; ensuite il se jette dans le Pyrrhonisme , & tâche de prouver que tout est mensonge. Son principal argument est tiré de la contrariété qui se trouve dans les sentimens des Philosophes.

Au-reste *Codrus* rapporte vers la fin de ce Discours deux histoires , dont l’une sur-tout est telle , qu’il n’y a point de contes dans *Ouvile* , point d’épigrammes dans le *Cabinet Satyrique* , point d’obscénités sur les Théâtres des farceurs , qui soient plus capables d’offenser la pudeur.

Codrus compose son *neuvième Discours* des louanges de la fable , de celles d’*Esope* , des louanges de la vie pastorale , des louanges de *Virgile* , & des siennes.

Son *dixième Discours* est à la louange de la Langue Gréque. Il commence ainsi , „ *Héraclite d’Ephese* illustre Philo-
 „ phe avoit , *Messieurs* , coûtume de dire,
 „ que s’il n’y avoit point de soleil , il seroit
 „ toujours nuit ; & *Plutarque* à son imi-

„tation a dit quelque chose de semblable,
 „ *S'il n'y avoit point de mer, l'animal le plus*
 „ *sauvage & le plus féroce seroit l'homme.*
 „ Il l'a dit, parce que la navigation a four-
 „ ni les moyens d'apporter la vigne des
 „ Indes en Grèce & les Lettres de l'Asie.
 „ Pour moi, *continue-t-il*, je dirai que
 „ sans les Lettres Grèques les Latins
 „ n'auroient aucune érudition, ni aucune
 „ politesse. Tous ces beaux passages d'*Hé-*
raclite & de *Plutarque* sont citez en Grec,
 interpretez en Latin; & plusieurs cita-
 tions, remarques Grammaticales, noms
 d'Auteurs, louanges données aux Grecs
 aux dépens des Latins, forment le reste
 de ce Discours.

Quelques injures contre des personnes
 qui parloient mal de la Langue Grèque,
 & qu'il ne nomme point, la vie d'*Hé-*
siodé, les louanges de ce Poète & cel-
 les de la vie champêtre, font le sujet
 du 11. Discours. Quoique dans les éloges
 que *Codrus* a donnés à *Homère* il en
 ait plûtôt fait un Dieu qu'un homme, il
 met ici *Hésiodé* au-dessus de lui, *si non Ho-*
mero antiquiorem, saltem vetustate parem,
certe vero digniorem: ce qu'il prouve, par-
 ce qu'à des jeux qui se faisoient à *Chalcis*
Hésiodé emporta sur *Homère* les prix qu'on
 avoit

avoit proposés pour les meilleurs Vers : on a fû cette Victoire d'*Hesiodé* par une Epigramme gravée sur un trépied consacré aux Muses , & trouvé sur l'*Hélicon*.

Codrus dans le 12. *Discours* traite du *Milieu* , qui est dans toute chose le point de perfection. La fanté est un tempérament du froid & du chaud , du sec & de l'humide ; ne faire aucun excès , c'est le moyen de la conserver. Le plus ou le moins fait non seulement mourir l'homme , mais encore tout ce qui a vie. Le *Milieu* de la vie est l'âge le plus propre aux Sciences , aux biens , aux honneurs , aux plaisirs. Au commencement les fruits sont acres , durs , ils deviennent ensuite bons , agréables , à la fin ils deviennent mous & pourrissent ; c'est donc le *Milieu* qui fait leur maturité. La symmetrie , qui fait la beauté des Edifices , est un *Milieu* entre la hauteur , la longueur , la largeur , &c.

„ Mais que dirai-je de *Jésus-Christ* , s'écrie
 „ plus bas *Codrus* ? *Jésus-Christ* qui a uni
 „ la divinité à l'humanité : je dis le *Christ*
 „ Rédempteur du genre humain , qui n'a
 „ point été conçu par l'opération d'hom-
 „ me , ce que veut dire *Καινοτομία* , & non
 „ pas comme quelques-uns l'interpre-
 T 2 „tent ,

„tent, que *Jésus-Christ* est né sans péché:
 „il a mangé, il a bû sans péché, il a
 „parlé, il a coupé ses cheveux & ses on-
 „gles sans péché, & il a fait ainsi plu-
 „sieurs choses humaines, mais sans pé-
 „ché. Je rapporterai tout cet endroit avec
 les propres paroles de *Codrus*, & la mê-
 me ponctuation : *Sed quid dicam de eo
 medio : quod humanitatem divinitati con-
 junxit : Christum dico humani generis Re-
 demptorem. Per Christum vero Deum in-
 telligo & hominem, Dei Patris Filium, geni-
 tum non factum, Consubstantialem Patri: qui
 solus legem natura innovavit, qua à Græcis
 Καινοτομία dicta est, hoc est, solus sine semine
 natus ab omnibus hominibus differens. Et hoc
 ita definiti ut ostenderem eos errare qui Ca-
 notomiam in Christo aliter interpretaren-
 tur, hoc est, quod Christus natus est sine
 peccato: comedit, bibit, minxit sine pecca-
 to, locutus est, capillum & unguis toton-
 dit & alia hujusmodi humana fecit, sed sine
 peccato: sed hoc non est naturam innovare:
 verum illud quod supra posui differre ab
 omnibus natis & sine semine nasci.*

Il traite ensuite de la difficulté de par-
 venir à ce *Milieu*. Il parle de la *Justice*,
 du *Courage*, de la *Prudence* & de la *Tem-
 pérance*. Et dans le même tems qu'il vient

de

de parler pour une seconde fois de *Jésus-Christ*, il parle des femmes, & plaifante en faisant une sale équivoque du mot de *Milieu*. Il moralife enfuite, parle des maux que la volupté déreglée produit, traite fort au long de la matière & des parties qui fervent à la génération, de la génération même, de ce qui peut irriter la concupifcence, des moyens dont quelques-uns fe font fervis pour en triompher. Tout cela eft mêlé de citations & d'histoires, qu'on pourroit lire avec quelque plaifir, fi un peu de modestie avoit eu part à la narration. Il donne des louanges à quelques personnes, mais la digreffion ne dure guère, il revient fi promptement à fes matières lubriques, qu'on voit bien qu'il ne les quitte qu'avec regret, & qu'il trouve du plaifir à les condamner, parce qu'il trouve du plaifir à en parler : il n'épargne pas les *Moines* les plus auftés, qu'il accuse de fentir à l'autel même des feux déteftables pour les jeunes élèves qui les fervent, & d'offrir de l'encens d'une main... *qua fortasse nocte precedenti aliud tetigit thuribulum.*

Il traite de l'amitié qui tient le *Milieu* entre la flaterie & la mifanthropie. Il se

moque de l'ambition des Auteurs, de leurs inscriptions fastueuses, & de l'orgueil des Bourgeois, qui dès qu'ils se voyent du bien veulent devenir des *Excellences*. Après avoir dit un mot de *Quintilien*, il finit par ces paroles, *ego quid dicam nescio, vos nisi vinum impedierit videbitis, aut post bacchanalia vestrum michi iudicium si videbitur, rogo, notum faciatis*. Voilà ce qu'il appelle parler *tum eruditè, tum facetè*, ou bien comme il le dit dans un autre endroit, *non minus eleganter quam capiose*.

Le 13. Discours a été fait à la louange des Arts Libéraux : pour les louer *Codrus* rapporte d'abord quels soins, quelle peine les plus grands hommes ont employé à les aquerir, il donne de grandes louanges à la ville & à l'Université de *Bologne* ; il dit que cette Université est la plus fameuse de l'Europe ; loue les Etrangers qui y viennent étudier long-tems, blâme ceux qui font le contraire : il condamne ensuite les Savans qui se méprisent parce qu'ils professent des Sciences différentes : fait voir les honneurs qu'ont reçûs les Savans, les grandes choses qui ont été faites à leur considération : exhorte vivement à ne pas négliger les Sciences,

ces, puisqu'on a tant de facilité à les acquérir, & qu'elles procurent tant de biens lorsqu'elles sont acquises. Et finit par les louanges d'*Homère*, chez qui l'on peut absolument tout apprendre jusqu'à l'art de gouverner des villes, & de faire la cuisine, *ab Homero Coquinariam... ab Homero regendarum urbium modum percipies.*

[Tout le monde fait que l'expression de *Docteur de Bologne* veut dire un *Docteur facétieux*, un *Docteur de Comédie*; ce que nous avons vû de *Codrus* ne dément point le sens de cette expression. Ce *Docteur* toutefois lui en donne bien un autre dans ce Discours, *Vbi tot acutos Philosophos, tot experimentissimos Medicos, tot Poetas, tot Oratores juvenes, quot habet Museum Bononiense? Certe non sine causa proverbium illud in vulgus emanavit, Bononiam docere. Et vere: quicumque in aliqua doctrina princeps fuit, aut Bononia didicit, aut docuit.* „ Où trouver autant de „ pénétrants Philosophes, autant de Méde- „ cins expérimentés, autant de Poètes, au- „ tant de jeunes Orateurs, qu'en a l'Acade- „ mie de *Bologne*? Certes ce n'est pas sans „ raison qu'on dit communément, que *c'est* „ à *Bologne* qu'il appartient d'enseigner. Et „ en effet quiconque a excellé dans quel-
T 4 „ que

„ que Science, a été instruit ou a enseigné
 „ né à *Bologne*. Il est vrai que du tems
 de *Codrus*, les belles Lettres renaissant
 en Europe, où elles avoient commencé
 à fleurir par l'*Italie*, l'Université de *Bologne*
 étoit si fameuse qu'on venoit de toutes
 parts y étudier. Les deux *Béroalds*,
Campeius, *Antoine de Burgos*, & plusieurs
 savans Professeurs, y ont paru avec éclat;
 & plus d'un Professeur de *Paris* a été
 formé à *Bologne*. Cette ville fait fraper
 sur sa monnoye ces deux mots, *Bononia*
docet. On dit que son Université fut fon-
 dée en 425. par *Théodose le Jeune*.]

Le 14. Discours est à la louange de la vertu : notre Orateur dit au commencement
 „ qu'il ne fait pas comment il pourra se tirer
 „ d'affaire, parce qu'il faut être conformé
 „ dans la chose dont on veut traiter pour
 „ la bien traiter, & que pour lui il a plû-
 „ tôt une apparence de vertu qu'il n'est
 „ vertueux : *Præcipue cum non me lateat*
oportere eum optimum in ea re esse de qua
velit optimè disputare. ego vero qui
non ipsam virtutem, sed virtutis simula-
crum quoddam gero: nam quo pacto promissis
stare possim non facile video. Voici sur
 la fin de son Discours le jugement qu'il
 en porte lui-même: *Verum jam finem fa-*
 cia-

ciamus Orationi nostra: vel, ut verius loquamur, farragini: nam ex multorum Poëtarum & Philosophorum floribus ac succis videor michi confusaneam quandam compositionem seu moretum confecisse.

Au-reste ou la matière ne lui plaisoit pas tant que d'autres dont nous avons parlé, ou il craignoit qu'elle n'ennuyât son Auditoire; car ce Discours n'est que de quatre pages & demie, au-lieu que de certains autres sont de 20. pages. Ce Discours fut fait pour précéder l'explication que *Codrus* devoit donner de *Valere Maxime*.

Enfin le 15. & le dernier de tous ces Discours est à la louange des Magistrats de *Bologne*: il fut prononcé par un jeune Ecolier, pour lequel *Codrus* l'avoit composé.

Ces Discours, comme nous l'avons déjà remarqué, sont suivis de dix Lettres. La première est une réponse à *Politien*: ce Savant avoit fait presque un Volume d'Epigrammes Grèques qu'il vouloit faire imprimer; il écrivit à *Codrus* pour lui en demander son sentiment, ou, selon la pensée d'*Ascensius* *, pour goûter par avance le fruit de son travail,

Siquidem immensum gloria calcar habet.

T 5

Co-

* *Illustr. Virorum Epistolæ* f. 125. Typ. Ascens.

Codrus lui répond qu'il a reçu sa Lettre & les Epigrammes Grèques qui l'accompagnoient : il dit quelque chose sur ce qui fait la beauté de l'harmonie des Vers , préfère les Epigrammes de *Politien* à celles des anciens Grecs , & l'exhorte à faire paroître bientôt ce qu'il en a composé.

Dans la *seconde* *CODRUS* s'excuse au Comte *Buti*, de ce qu'il ne peut profiter de la grace que ce Comte lui fait & plusieurs autres personnes , de l'appeller auprès de lui.

Il écrit la 3. Lettre de *Milan* à *Baptiste Palmario* : elle est dattée du 23. Novembre 1494. il marque que le bruit court que *Pic de la Mirandole* est mort , & que si cela est , c'est une année bien malhûreuse pour les Gens de Lettres. [Cela étoit en effet , *Pic de la Mirandole* mourut à *Florence* le 17. de Novembre de cette Année 1494.]

La Lettre suivante est encore adressée au même. *Codrus* se plaint de la cherté des Livres d'*Alde* , qui lui faisoit payer les Livres , où *Aristote* traite des animaux , plus cher que n'auroient coûté dix des meilleurs & des plus grands Livres Latins : il est fâché qu'*Alde* laisse une si gran-

grande marge à ce qu'il imprime, & qu'il fasse ainsi payer du papier blanc. Il accuse d'ailleurs ses Editions Grèques d'être peu correctes; *Codrus* rapporte plusieurs fautes qu'il y a remarquées; il ajoute qu'il y a des feuilles transposées; il permet cependant à son Ami de montrer cette Lettre à *Alde*, & défend qu'elle ne soit vûe d'aucun autre. Il parle ensuite de quelques Vers qu'il a faits, & montre que *inhire*, *inbio*, regit aussi bien l'accusatif que le datif.

La cinquième Lettre s'adresse à *Alde*; il lui parle de quelques Vers Grecs, de quelques Livres, le charge de complimens pour *Demetrius Moscus* qu'il appelle homme savant; pour *Antonius Sabellicus* qu'il appelle homme éloquent; pour *Raphael Regius* qu'il traite d'homme fin; pour *Daniel* qu'il traite d'homme poli; il ajoute qu'il feroit aussi des complimens à *Géorge Valla*, mais qu'il n'ose, parce que lorsqu'il étoit auprès de lui, il s'apperçût que *Valla* s'étoit fâché; il ajoute fort adroitement, „s'il ne m'avoit „pas méprisé comme un Grammairien „du commun, il auroit reçu de moi „certaines choses fort belles, à savoir... „mais que dis-je moi, qui ne fai que fort „peu de choses? à ce sujet, mon cher „*Al*

„ *Alde* , je pourrois me fervir de ces pa-
 „ roles de *Juvenal* ,

Hic vivimus ambitiosa paupertate omnes ,

„ Nous sommes ignorans & nous voulons
 „ paroître tout favoir.

Darius Tibertus avoit composé quel-
 ques Livres sur *l'amour légitime* , & les
 avoit envoyés à *Codrus* pour qu'il y fit
 ses Corrections. Après quelques compli-
 mens très respectueux *Codrus* dans la 6.
 de ses *Lettres* loue l'Ouvrage , & marque
 quelques changemens dont il a besoin.
 La 7. est une Lettre de consolation à
André Magniani , sur la mort de *Jaques*
Magniani son père : on trouve à la fin de
 cette Lettre une Epitaphe , que *Codrus*
 fit pour ce défunt. On voit dans la 8.
 quelques particularités de la vie de *Co-*
drus : elle est adressée à *Eugene Mengo* ,
 qui avoit été son Ecolier , & à la pré-
 mière Messe duquel *Codrus* s'étoit trou-
 vé. La neuvième n'est pas de *Codrus* ,
 elle est d'un Médecin nommé *Jean Gar-*
zoni , qui le consulte , favoir si le mot
 de *persona* signifie *substantia* , ou *quali-*
tas.

La dixième , qui est la réponse de *Co-*
drus ,

drus, marque qu'il est du sentiment que *persona* n'est point *substantia*, mais *qualitas*; quoique par abus on puisse quelquefois prendre *persona* pour *substantia*.

Le grand nombre des diverses Poésies qu'on trouve après ces Lettres m'empêchera d'entrer dans un détail exact de chacune d'elles: d'ailleurs j'ose dire malgré les grandes louanges, dont les amis de l'*Auteur* les ont accompagnées soit dans la Lettre de *Philippe Béroald* qui les précède, soit sur-tout dans les Vers de *Virgilius Portus* qui les suivent, que la plupart de ces Poésies ne méritent point une attention particulière: les pensées en sont communes ou fausses; la versification simple ou peu soutenue, & pèche même quelquefois contre la quantité: les Odes sont sans élévation, les Satires sans sel, les Epigrammes n'ont point de ces chutes fines & raisonnables, qu'on y demande: où est par exemple le fin de cette Epigramme à la louange de JESUS-CHRIST, fol. 155?

*Phœbum alii vates, Musasque fovem-
que sequuntur,
At mihi pro vero numine Christus erit.*

„D'au-

„ D'autres Poètes suivent *Phæbus*, les *Mu-*
 „ *ses* & *Jupiter*, mais pour moi *Jésus-*
 „ *Christ* fera ma vraie Divinité.

Quelle justesse dans cette autre à *Louis*
Gisilardi?

Carmina que scribis gracili, Lodovice,
Thalia

Certe sunt prima candidiora nive,

„ Ces Vers que vous écrivez, *Gisilardi*, avec
 „ tant de délicatesse, sont assurément plus
 „ blancs que de la neige qui vient de tom-
 „ ber.

Les pensées qui suivent ne sont-elles
 pas & fausses & outrées?

Surripuit Quercens mihi cor, nec noster
in illum

Est tamen ex ulla parte minutus amor,

„ *Quercens* m'a ôté mon cœur, cependant
 „ mon amour pour lui n'est point dimi-
 „ nuée.

Pour le même, que *Codrus* prioit de se
 démasquer,

Codre, Tace: tua sunt votis contraria
vota,

LITTERAIRES. 301

*Ut videas nunquam , Codre, videre
cupis :*

*Nam cum detecto fulgor radiabit ab ore
Hic tua qui feriet lumina cæcus eris,*

„ Tais toi, *Codrus*, tes vœux font contrai-
„ res à tes vœux, tu souhaites voir pour
„ ne voir jamais : car l'éclat, qui brillera
„ dès que ce visage sera découvert, te fra-
„ pera les yeux de manière que tu devien-
„ dras aveugle.

Voilà des Epigrammes qui sentent bien
le Terroir : en voici d'autres qui ne le
sentent pas tant, & qui me paroissent
d'un meilleur goût.

Ad Cæcilium.

*Mercurius superûm non esset nuntius ; es-
sent*

Si tam veloces ut tibi lingua pedes,

„ *Mercure* ne feroit pas le messager des
„ Dieux, si tu avois les pieds aussi prompts
„ que la langue.

Ad Charolum sub armis.

*Arma tibi nomen : nomen dant nobile
Musa, Sed*

Sed Musis debes , Charole docte , magis.

Dic quare? dicam , faciunt te bella timeri ,

Quod faciunt Musa non timor est , sed amor ,

” Les Armes & les Muses te rendent célèbre , mais tu dois plus aux Muses qu’aux Armes : en fais-tu la raison ? c’est que celles-ci te font craindre , & que les autres te font aimer.

En voici deux autres encore , dont la première, je crois, n’auroit pas été désavouée de *Martial* , ni la seconde de *Callimaque* , si elle avoit été composée en Grec.

Ad Calliodorum.

*Uxorem certe qua dulcia scribere posset
Carmina , sed mœcham Calliodorus
habet ,*

” *Calliodore* a certainement une femme qui pourroit écrire de beaux Vers , mais la femme de *Calliodore* est une débauchée.

De

De imagine sua.

*Si Codrus tibi notus est, viator,
Quis Codrus magis est an hic, an illa ?*

Sur son portrait.

„Passant, si *Codrus* t'est connû, qui est
„plus *Codrus* ou celui-ci, ou ce que tu
„vois ?

J'ajoute ici une Pièce de dix-huit Vers,
afin qu'on puisse mieux juger de la ver-
sification de notre Auteur : cette Pièce est
une de ses meilleures :

Ad Galeatium Bentivolum.

*Bentivola gentis Galeati pulchra propa-
go,*

*Qui puer es tamen & nil puerile ge-
ris,*

Hesternâ quantum potui te luce notare,

Multa tenes Codro quæ placuere tuo.

*Doctrina studium, facundia, forma, vi-
gorque*

Detinere oculos & tua facta meos.

*Magna quidem sunt hæc, sed adhuc ma-
jora supersunt :*

V

Nam-

*Namque mihi mores plus placuere tui.
Tu pius es, clemens, affabilis, innocuus-
que,*

*Grandis & in parvo corpore regnat a-
mor.*

*Conciliare studes doctorum corda virorum,
Et servare tibi conciliata sapis.*

*Sic ego te videoque libens, commendo,
proboque,*

*Sic patrique tuo sic populoque places:
Nam licet hic auroque Midam formaque
Hyacinthon,*

*Et Phrygios longo stemmate vincat a-
vos,*

*His sacros apices & Caesaris adde trium-
phos,*

Nil tamen est morum nobilitate prius.

Au jeune Prince de Bentivole.

„ Beau Rejetton de la Maison de *Bentivole*,
„ qui êtes enfant, & qui ne faites rien d'en-
„ fantin : autant que j'ai pû hier vous exa-
„ miner, j'ai découvert en vous beaucoup
„ de choses qui plaisent extrêmement à vo-
„ tre *Codrus*. L'amour des Sciences, l'élo-
„ quence, la beauté, la vigueur qui paroif-
„ sent en vous, ont attaché sur vous mes re-
„ gards : ce sont de grandes qualités, mais
„ VOUS

„ vous en avés encore de plus grandes, c'est
 „ la bonté de vos mœurs, qui me charment
 „ plus que tout le reste. Vous êtes pieux,
 „ clement, affable, incapable de nuire,
 „ & dans votre petit corps regne une
 „ grande charité. Vous aimés à vous
 „ attirer l'amour des Savans, & vous fa-
 „ vés vous les conserver quand ils vous
 „ sont aquis. C'est ainsi que je vous vois
 „ avec plaisir, que je vous applaudis, &
 „ que je publie vos louanges, c'est ainsi
 „ que vous vous attirés l'affection de votre
 „ père & celle de tout le peuple : en ef-
 „ fet, quand bien même on surpasseroit
 „ *Midas* en richesse, & *Hyacinthe* en
 „ beauté, qu'on seroit d'une Maison plus
 „ ancienne que les Phrygiens, quand on
 „ seroit *souverain Pontife**, & qu'on y join-
 „ droit les triomphes de *César*, il n'y
 „ a toutefois rien au-dessus de la noblesse
 „ des mœurs.

Parmi les grandes Pièces qu'on trouve
 dans ces Poésies de *Codrus* la première
 m'a parû la plus belle; il y a du feu, des ima-
 ges, de la versification, des graces mê-
 me; par exemple cette description du jeu-
 ne *Alexandre Bentivole* n'est-elle pas tout-
 à-fait belle?

V 2

Hos

* Ou Poète; je ne sai lequel des deux il entend par *sacros apices*.

*Hos inter sua Bentivolus quatit arma
pudici*

*Oris Alexander , cui pulchram Gratia
compfit*

*Casariem , pulchrisque oculis afflavit a-
mores*

*Cypris : & audenti summisit pectore ro-
bur*

Pallas.

„ *Alexandre Bentivole* , dont l'air est si
„ doux & si modeste , brilloit parmi ces
„ guerriers : les *Graces* avoient peigné sa
„ belle chevelure , *Venus* avoit rempli ses
„ yeux des traits de l'amour , & *Pallas*
„ rempli son ame de valeur.

Je ne dirai rien du reste de ces Poésies ;
j'ajouterais seulement , que si par *Silve* on en-
tend un petit Poème fait tout d'une suite &
sans beaucoup de travail , & par *Epigramme*
peu de Vers qui se terminent par une
pensée fine & délicate , il y a parmi les
Epigrammes de *Codrus* plusieurs Pièces
qu'on auroit dû mettre au rang des *Sil-
ves* , & plusieurs *Silves* qu'on auroit dû
mettre sous un autre titre. D'ailleurs quoi-
que ces Poésies ayent été publiées par un
homme qu'on met au rang des Savans ,
&

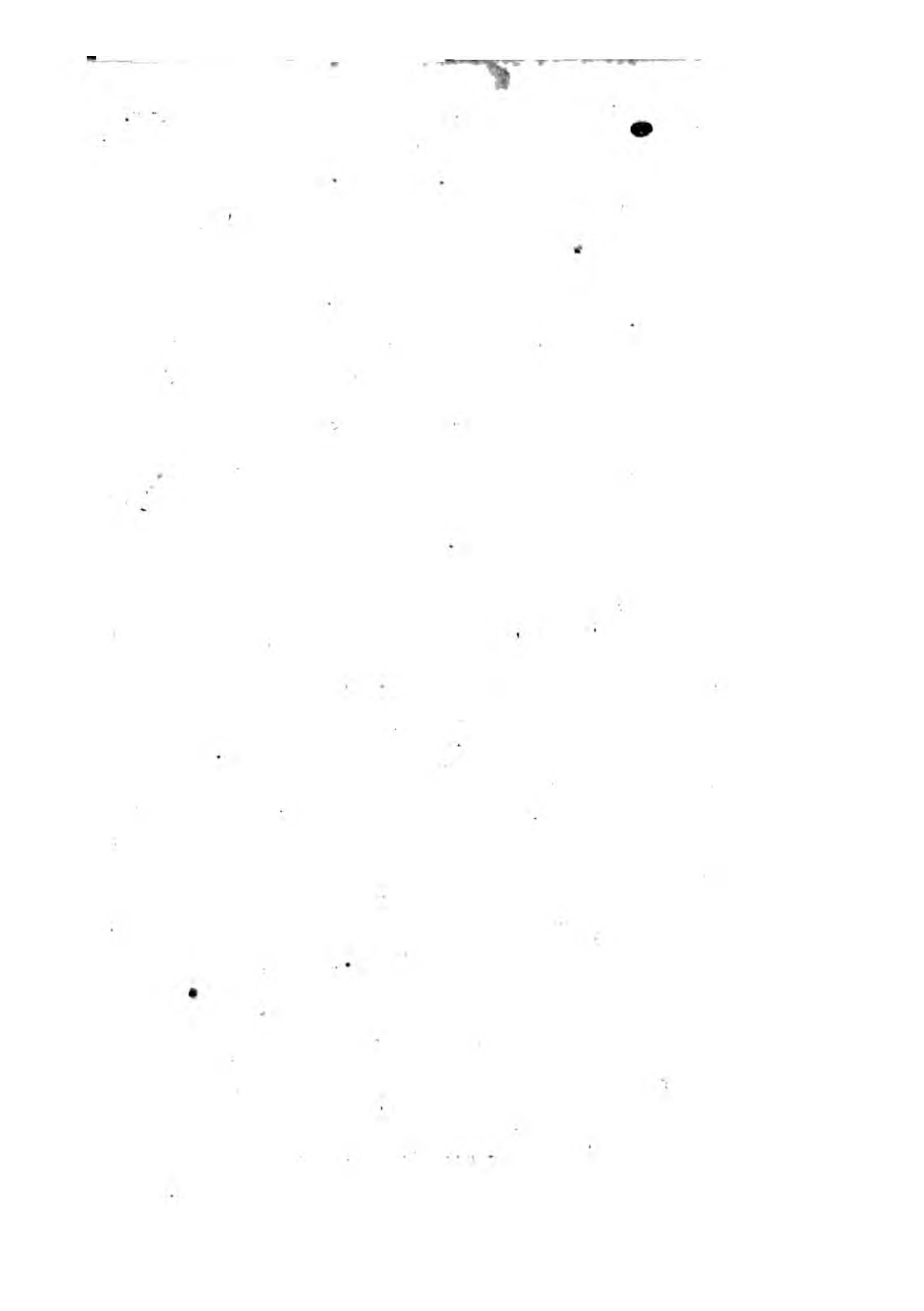
& quiconnoissoit particulièrement *Codrus*, elles sont rangées en si mauvais ordre, que plusieurs précèdent celles qu'elles devroient suivre. La même chose est arrivée à l'égard des Lettres & des Oraisons.

La 7. par exemple, devroit précéder la 3. la 8. la 9. la 11. & la 10. devroient précéder la 5. la 10. devroit encore précéder la 6. A l'égard des Lettres, la date seule suffisoit pour faire voir que la 5. devoit précéder la 1. la 3. la 4. & la 6. que la 4. devoit être la 3. Il y a aussi beaucoup de fautes, sur-tout dans les premières Pièces de Poésie. Il est vrai que *Béroald* rapporte dans la Lettre qu'il a mise au-devant de ces Poésies, que le Manuscrit étoit plein de ratures, & même que *Codrus* n'avoit pas encore limé ses Vers; mais il y a plusieurs fautes qui ne doivent pas être mises sur le compte de l'Auteur, & qu'un Correcteur ignorant a faites en voulant faire l'habile homme: telles, par exemple, sont celles-ci dans les Oraisons f. 78. au revers lig. 26. & 29. *scripta sunt referfit* pour *referta*; f. 91. au revers lig. 20. *Meseum bono niensem* pour *Museum Bononiense*; fol. 103. lig. 24. *subiit enim nisi ipsius*, pour *subiit enim mihi ipsius*; dans les Vers f. 110. vers 6. at-

que *Antoniaden dictis ero appetirit*, pour *dictis heroa petivit*; f. 154. de l'Epigramme *contra invidos* v. 10. & *Glauco in terris mihi majus erit*, pour *nil mihi majus erit*. Et plusieurs autres.

Après les Elegies & les Epitaphes, que *Virgilius Portus* a faites sur la mort de *Codrus*, & dans lesquelles ce Professeur est loué au-delà de tous les Poètes, une Lettre de *Jean Pin* Savant de *Thoulouse* à *Jean Morolet* Avocat à *Tours*, une Epigramme du même *Jean Pin* adressée à *Ferrier Carondelet*, Savant Bourguignon, sur la mort de *Codrus*, avec une Epitaphe pour le même, on trouve une Lettre de *Barthelemi Blanchini* à un Sénateur de *Bologne* nommé *Mino Roscio*: cette Lettre est pour ainsi dire une Epître dédicatoire de la Vie de *Codrus*, de laquelle elle est immédiatement suivie. Cette Vie avoit d'abord été composée en Italien par le frère de *Codrus* même: ce frère en donna le Manuscrit à *Blanchini*, qui le traduisit en Latin, & qui ajoûta ce qui lui étoit connu d'ailleurs. Excepté les préjugés de l'amitié, *Blanchini* étoit fort propre à écrire cette Vie; il avoit été l'Eleve de *Codrus*, & de plus son intime Ami.

Je le suivrai ici avec beaucoup de fidé-
li-





ANTONIUS URCEUS CODRUS
natus An. 1446. mortuus 1500.

*Si Codrus tibi notus est, Viator;
Quis Codrus magis est, an hic, an illa?*

P. Bleywyck, del. & fecit.

lité, en prenant toutefois la liberté d'ajouter les remarques que la lecture des Ouvrages de *Codrus* m'aura donné lieu de faire.

VIE DE CODRUS.

ANTOINE URCEUS, surnommé CODRUS, nâquit à *Herberia*, petite ville du Territoire de *Reggio*, l'An 1446. le 15. d'Août, un peu avant le lever du soleil. Son ayeul, fils d'un Potier du Pais de *Bresce*, fut le premier de la famille qui vint s'établir à *Herberia*; il étoit si pauvre que tout son travail lui fournissoit à peine de quoi vivre; il eut cependant un fils nommé *Barthelemi*: ce fils gagna quelque tems sa vie à pêcher; ensuite comme il piochoit dans un champ il trouva un pot plein d'une assez bonne quantité d'argent, dont il employa une partie à acheter le champ même, & l'autre à faire une boutique de Parfumeur *. *Barthelemi* eut ensuite un fils nommé *Corthesse*, qui épousa une femme nommée *Gherardine*: il en eut deux enfans mâles, *Antoine* dont nous écrivons l'Histoire, & un autre nommé *Pierre-Antoine*; la naissance de ce dernier coûta la vie à sa mère. Pour le père, il mourut

V 4

tout

* Ou *Droguisse*, *aromatariam tabernam*.

tout doucement après la 81. année de son âge. Ce père ne négligea point la jeunesse de ses fils ; il leur donna les Maîtres nécessaires ; mais on dit que tout jeune encore *Codrus* le quitta pour aller à *Mutine* étudier sous *Tribac*, homme assez habile pour ce tems-là. *Codrus* quelques mois après revint à *Herberia*, d'où son père l'envoya à *Ferrare* étudier sous *Baptiste Guarini*, Professeur célèbre dans les Langues Gréque & Latine : il profita aussi des leçons de *Lucas Ripa*, Professeur en éloquence, & homme dont la modestie égalait l'habileté. *Codrus* fit de tels progrès sous ces deux Maîtres, qu'il passa de bien loin tous ses autres compagnons, confirmant ainsi les belles espérances que ses parens avoient conçues de lui. Il y en a qui disent, qu'il commença à *Ferrare* à enseigner des enfans, quoiqu'il eût à peine alors vingt-deux ans ; mais *Blanchini* doute de cette particularité : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il resta à *Ferrare* cinq ans, & qu'ensuite il fut appelé à *Forli* pour enseigner les Langues, où on lui donna des appointemens plus considérables que ses prédécesseurs n'avoient eu. Il écrit dans sa Lettre à *Mengo*, qu'il y fut pendant 10.

ans

ans Professeur public des belles Lettres ; & son Historien dit, (ce qui n'est point contradictoire) que pendant près de treize ans *Codrus* y enseigna la Jeunesse, & en particulier *Sinibaldo* fils du Prince de *Forli* , chez lequel il avoit la table & le logement. Après la mort de ce Prince, & de *Sinibaldo* son fils qui mourut six mois après lui, *Codrus* resta encore dix mois en cette ville incertain du parti qu'il prendroit. Ensuite il vint à *Bologne* , où il fut choisi pour professer en l'Université les Langues Gréque & Latine & la Rhétorique ; il y resta toujours depuis, & y mourut l'An 1500. dans le Monastère de *Saint Sauveur* , où il avoit voulu être transporté. *Codrus* étoit alors âgé de 54. ans. Le jour qui précéda celui de sa mort, ses Disciples à genoux devant lui, les yeux baignés de larmes, le prièrent si instamment de leur dire quelque chose qui fut digne de lui, qu'il se trouva forcé de se rendre à leur prière. L'Historien de sa Vie rapporte un Discours, qu'il dit que *Codrus* fit alors : ce Discours est une exhortation à la vertu, mais il est si long & si compassé, qu'on a lieu de soupçonner *Blanchini* de l'avoir oratorié : ce soupçon est d'autant mieux fondé, que

dans la maladie , dont *Codrus* mourut ; il étoit attaqué d'un asthme si violent, que quelque regret qu'il eût à la vie il prioit DIEU de la lui abrégé ; ou si l'on veut soutenir que ce Discours , tel qu'il est , est en effet de *Codrus* , il faut dire , que ce Professeur se voyant environné de ses Disciples voulut se donner en mourant un air de grand homme , & que sa vanité extrême lui donna des forces ; aussi dans ce Discours ose-t-il bien dire à ses Disciples , *Priez DIEU que vous puissiez être semblables à moi*. Le jour qu'il mourut il fit encore un petit Discours , où il prouve que la mort est le souverain bien : il se plaignoit souvent aussi de ce qu'avant que de mourir , il n'avoit pû écrire ce qu'il avoit résolu ; *Si je meurs , dit-il , car je sens que la mort est presque inévitable ! hélas que de biens seront enterrés avec moi ! SI EGO , inquit , moriar , nam prope ineluctabilem legem fati mei adesse sentio , heu quot bona mecum interibunt !*

On avoit toujours douté de sa religion pendant sa vie , son Historien avoue qu'il y donnoit lieu par ses discours ; *Circa Christianum dogma , si non re , saltem verbis , plerumque claudicabat*. Cependant à l'heu-

l'heure de la mort il demanda lui-même les sacremens , & lorsqu'on lui apporta *le bon Dieu* , il se frappa la poitrine , comme un homme véritablement touché de repentir , disant qu'il étoit un misérable , qui n'avoit jamais été que dans l'aveuglement : il leva aussi les yeux & les mains vers le ciel , & implora ardemment le secours de la *Sainte Vierge* : **FERS** *quæso opem misero peccatori , noli me , qui tuum in sinum confugio , supplicem rejicere!* Il prit le Viatique avec beaucoup de respect en répandant des larmes , & se recommandant lui & son ame à DIEU : **DEO** & *se animamque suam commendans*. On dit que ce qui causa sa maladie fut un repas où il avoit un peu trop mangé ; on ajoute que son frère fut couvert de honte par les reproches qu'on lui faisoit , de lui avoir avancé les jours ; parce que *Codrûs* étant malade , son frère lui avoit pris tout doucement sous son chevet la clé d'un coffre , où il y avoit de l'argent ; & que *Codrûs* s'en étant apperçû , il tomba dans une si grande tristesse , que deux jours avant sa mort il répétoit incessamment , *qu'on lui donnât la clé de son coffre*. Ceci ne s'accorde guères avec les deux beaux Discours qu'on rapporte de lui.

La

La nuit qu'il mourut, il donna des marques d'un esprit égaré ; il lui sembloit voir quelqu'un d'une grandeur surprenante, aiant la tête rase, la barbe jusqu'à terre, les yeux ardens, portant des flambeaux dans l'une & l'autre de ses mains, & aiant tout le corps dans une violente agitation : la crainte faisant trembler *Codrus*, il dit à ce spectre, qui es-tu, qui seul avec l'air d'une Furie te promenes dans le tems que tout le monde dort ? ne viens pas à moi comme un ennemi, moi qui suis ami de DIEU. Dis, que cherches-tu ? où veux-tu aller ? aiant dit cela, il sauta du lit comme pour éviter ce spectre. Après sa mort il fut mis dans la bierre du peuple, & porté en terre par ses Ecoliers suivis de tous les autres. *Blanchini* fit graver sur son tombeau ces paroles, CODRUS ERAM. *Codrus* l'avoit ainsi voulu. Son Historien ajoûte que plusieurs lui firent de belles Épitaphes, mais sur-tout *Hermico Caiado* Poète Portugais, & *Philippe Béroald* le jeune ; on ne les a point mises dans les *Oeuvres de Codrus*, quoiqu'on y ait inseré celles que *Virgilius Portus* lui a faites : en voici une :

*Codrus eram , natale solum Herberia :
 | sed quæ
 Me sepelit Grajum dixit & Auso-
 nium.*

„J'étois *Codrus*, *Herberia* est ma Terre
 „natale; mais celle où je suis inhumé a
 „dit que j'étois Grec & Latin.

Je n'ai point vû l'Építaphe que *Hermico Caiado* a composée, mais si elle n'est pas plus à la gloire de *Codrus* que celle de *Béroald*, je ne vois pas sur quoi l'on peut dire que ces deux Poètes lui ont fait de belles Építaphes : celle que *Béroald* a composée est plutôt une ironie satyrique touchant les sentimens Epicuriens de *Codrus* que l'éloge de ce Professeur : on en jugera.

Építaphe de *Codrus* faite par *Philippe Béroald* le jeune.

*Codre , quid est infra ? Tenebra , non
 scansio ad astra est*

*Ulla. Quid est Pluto ? fabula vana
 hominum.*

*Cerberus est ne illic , Proserpina , Ti-
 siphoneque ?*

Non

*Non magis quam Pluto , quamque ager
Elysius.*

*Qua natura animæ? qua corporis? illa
perinde*

*Solvitur ac corpus ; nec magis illa vi-
get.*

*Proinde tibi indulge dum vivis , dum
licet uti ,*

Vivere deliciis ; omnia mors adimit.

„ *Codrus* , qu'y a-t-il là-bas ? des Téné-
„ bres , & non un chemin pour aller au
„ ciel. Qu'est-ce que c'est que *Pluton* ?
„ une fable. Y a-t-il là un *Cerbere* , une
„ *Proserpine* , & une *Tisiphone* ? tout
„ comme un *Pluton* & des champs Ely-
„ sées. Quelle est la nature de l'ame ?
„ quelle est celle du corps ? l'une & l'au-
„ tre se dissolvent , & celle de l'ame ne
„ subsiste plus. Ainsi donc rejouis toi pen-
„ dant que tu es au monde , & que tu
„ peux le faire , profite bien de tout ce
„ qui peut contribuer à tes plaisirs ; la
„ mort nous fait tout perdre.

CODRUS étoit d'une grandeur médiocre,
il avoit le corps grêle & délicat , le visage
défait par la paleur & la maigreur , les
yeux blanchâtres & un peu enfoncés ,
le nez aquilin , peu de cheveux , &
l'air

L'air quelquefois imbécile, d'ailleurs il l'avoit tout-à-fait doux. Il fut presque toujours valétudinaire depuis sa naissance jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans. Il avoit l'estomac débile, & se sentoît quelquefois dans une si grande inanition, qu'il restoit tout le jour dans le lit comme un homme mourant, sans parler, sans même se plaindre; mais dès que le soir revenoit, ses forces revenoient aussi. Il avoit peu de mémoire, ce qui faisoit qu'il lisoit souvent ses Oraisons en public au lieu de les prononcer par cœur; & quoique sa prononciation fût desagréable, on l'écoutoit cependant avec un plaisir extrême. Il étoit si rigoureux juge des Ouvrages des autres, que le vieux *Béroald* avoit coûtume de dire, qu'en pareille matière il ne connoissoit point de juge plus sévère & plus pénétrant. Il avoit beaucoup d'adresse à enseigner des enfans, il savoit les corriger & s'en faire aimer, toujours prêt à leur rendre tous les services dont il étoit capable: il lui est cependant arrivé de les châtier avec excès: car quoiqu'il eût l'air doux & complaisant, il étoit toutefois extrêmement sévère & colére. *Blanchini* dit, qu'il a appris des choses sur la manière

dont

dont il traitoit ses Ecoliers, qui feroient rire son Lecteur s'il les écrivoit : mais sans s'arrêter à celles-là, il en rapporte d'autres, où l'on trouve un grand exemple de l'excès où la colère portoit *Codrus*; on en voit aussi de la douleur que la perte d'un Ouvrage peut inspirer à son Auteur.

Dans le tems que *Codrus* demouroit à *Forli* il avoit dans l'intérieur du Palais une chambre si obscure, que sans le secours d'une lampe il ne pouvoit à la pointe du jour en distinguer même les murailles; c'est ce qui faisoit que lorsqu'il vouloit étudier de bonne heure il se servoit d'une lampe fort bien travaillée, & au haut de laquelle il avoit gravé ces paroles, *studia lucernam olentia optimè olent*. Un jour qu'il sortit sans l'éteindre le feu prit à des papiers, & de là à tout ce qu'il y avoit dans la chambre : (car on ne s'en apperçût que lorsque les flammes fortoient déjà par les fenêtres) un Livre qu'il avoit composé, intitulé *Pastor*, fut brûlé aussi-bien que tout ce qui y étoit. On dit, que lorsqu'on lui apprit la première nouvelle de cet incendie, il fut si transporté de fureur, qu'il courût jusqu'au Palais, & que s'arrêtant devant la

porte

porte de sa chambre, où les flammes l'empêchoient d'entrer, „ O CHRIST! dit-il, „ quel grand crime ai-je donc commis? „ quel des tiens ai-je offensé, pour te laisser emporter contre moi à une haine si „ impitoyable? Se tournant ensuite vers „ une image de la Vierge, „ Vierge, dit-il, „ écoute ce que je te dis sans emportement & du fond du cœur, si par hasard à l'heure de la mort je venois humblement à toi pour implorer ton secours, „ ne m'écoute point je te prie, & ne me mets point au nombre des tiens, j'ai „ résolu d'aller demeurer dans les Enfers. Je rapporterai les propres termes de l'Historien: *Ad primum incendii nuntium, tantam animo imbibisse iram, ut exclamans veluti furore quodam concitus ad Regiam usque precipiti gradu ire pergeret: pro foribusque cubiculi adstans, (neque enim ob incendium late cuncta depopulans ingredi licebat) Quodnam ego, inquit, tantum scelus concepi, Christe? quem ego tuorum unquam lesi, ut ita inexpiabili in me odio debaccheris? Conversus postmodum ad simulacrum Virginis, Audi, Virgo, ait, ea qua tibi mentis compos & ex animo dicam, si forte cum ad ultimum vite finem pervenero, supplex accedam ad te opem oratum, ne-*

ne audias , neve inter tuos accipias , oro : cum in Infernis diis in aeternum vitam agere decrevi.

Ceux qui étoient présens tâchoient d'adoucir sa colére , mais il n'écouloit rien ; il pria fortement ses Amis de ne le point suivre , & s'en alla comme un fou d'un pas précipité s'enfoncer en une vaste forêt , où il passa le reste du jour dans une affliction extrême. Comme il revenoit le soir à la ville , il trouva les portes fermées ; il se coucha sur un tas de fumier , où il attendit le retour du lendemain ; à la pointe du jour étant rentré dans la ville il fut se cacher dans la maison d'un Menuisier , où il demeura six mois seul & sans Livres.

Un des défauts , dont son Historien l'accuse encore , c'est de ne louer presque jamais aucun Moderne : lorsqu'on lui demandoit son jugement sur les plus grands hommes de ce tems-là , il répondoit ordinairement sur le sujet de tous , *sibi scire videntur , ILS croient savoir.*

Personne de son tems n'a plus que lui ajoûté de foi aux présages ; il croyoit qu'il y avoit quelque Providence qui s'en mêloit. Si par exemple la lampe de son garçon s'éteignoit , „ Prends garde , prends

„gar-

„garde, malheureux, *lui crioit-il à hau-*
te voix, un grand malheur te menace:
 & pour l'en préserver, s'il y avoit quel-
 que chose à faire, *Codrus* le faisoit alors
 lui-même. Mais ce que je trouve de meil-
 leur, c'est que lorsqu'on annonçoit quel-
 que prodige, au-lieu d'aller songer que
 ce fut ou un Prince ou un Etat menacé
 de quelque malheur, il croyoit seulement
 que c'étoit un présage qui le ménaçoit
 lui ou quelque autre Professeur. Il y en a
 qui l'accusent d'avoir eu le goût semblable
 à celui de *Lycas* pour *Encolpe*. Son Hi-
 storien passe sous silence ces sortes d'ac-
 cusations, qu'il dit être faites par des mé-
 difans; mais il devoit donc faire retran-
 cher du Recueil des Poésies de *Codrus*,
 les Epigrammes à *Glancus*, & sur-tout
 celle qu'on trouve au feuillet 154. qui
 commence par *Hinc ego jam volui*, aussi-
 bien que celle qu'on lit au feuillet 152.
Dum fuit impubes, celle qui la suit, *In-*
ter formosos juvenes. Nous avons vû dans
 ses Oraisons, que certaines matières lui
 plaïsoient fort; son Historien nous apprend
 qu'il y a eu plusieurs choses plaisantes
 prononcées dans ces Oraisons, & qui n'ont
 pas été écrites, jugés par celles que *Co-*
drus y a laissées, quelles doivent être ces

choses plaisantes qu'il en a retranchées; quelqu'un lui demandant sur ce sujet, pourquoi il mêloit tant de plaisanteries dans ses discours, il répondit „ Que la nature avoit ainsi formé les hommes, que „ les railleurs étoient agréables & les conteurs réjouissans.

Touchant ses Ouvrages, *Blanchini* dit, que *Codrus* n'y a pas mis la dernière main; qu'il s'appliqua d'abord fort souvent à faire des Vers en Grec & en Latin; qu'il ajoûta beaucoup de choses au *Vocabulaire Grec*; qu'il en corrigea beaucoup d'autres; qu'il rétablit quelques autres choses qui s'étoient perdues dans les ruines de la Langue Latine. Il a écrit des Lettres à ses Amis, a fait des Oraisons funébres & nuptiales; „ & parmi les Oeuvres les plus „ considérables de cet habile homme on „ trouve, *dit-il*, plusieurs belles Oraisons, qu'on peut comparer à une table „ chargée de mets aussi agréables qu'abondans; elles sont châtiées, ornées, brillantes, remplies de science & d'une profonde érudition. Je n'ai rien entendu, „ *continue-t-il*, de plus agréable; la diction „ en est si pure, qu'on diroit que *Codrus* „ seul fait parler Latin; & quoique ses „ Oraisons soient pleines de tant de graces, „ de

de plaisanteries, de joie & d'agrément, toutefois la gravité du discours n'en est point affoiblie.

Voilà le jugement de *Blanchini*, où je crois que l'amitié a trop pris le dessus. [Il me paroît à la vérité que *Codrus* parle assez bon Latin, mais il faut avouer que sa Latinité est simple, & qu'on n'y trouve guères, ou même point, de ces expressions nobles & élevées, qui donnent de la force & de la dignité au discours. Si le plaisant est mêlé avec le sérieux, c'est un plaisant ou très bas & turlupin, ou si obscène, qu'on ne peut assez s'étonner du goût d'une ville qui souffroit de pareilles *plaisanteries*. Sa science étoit peu profonde, & son érudition peu solide : il favoit en Littérateur chercher des matériaux, trouvoit des passages, des traits d'histoire, qu'il cousoit avec assez d'art dans son genre, & par une longue Kyrielle de citations entassées les unes sur les autres il se donnoit un air d'habile homme : mais de dire qu'il connût ses sujets à fonds, c'est ce que sa vanité pouvoit lui permettre, & ce que ses Lecteurs attentifs ne lui accorderont pas. Il a beau vouloir imposer sur la fin de son neuvième Discours, parler comme s'il favoit les

Mathématiques , & dans son premier faire un détail des Hérétiques, comme s'il connoissoit bien l'Histoire de l'Eglise , on remarquera toutefois , qu'il s'est moqué mal-à-propos des *Arithméticiens* , sur ce qu'ils se vantent de pouvoir supputer combien il y a de gouttes d'eau dans un puits ; „ Il ne voit pas , „ dit-il , comment cela se peut faire , si „ le puits n'est quarré & les gouttes d'eau ; „ aussi. En parlant des *Ebionites* , il a dit tout le contraire de ce qu'il devoit , les *Ebionites* disoient , remarque-t-il , que Christ étoit seulement un Prophète , juste , né d'un homme & d'une femme , il devoit dire simplement *Jésus* ; car ces Hérétiques croyoient que le *Christ* étoit créé comme un des Anges , mais plus grand que les autres , que *Jésus* étoit né de *Joseph* & de *Marie* par le concours des deux sexes , & qu'ensuite faisant des progrès dans la vertu , il avoit été choisi pour être Fils de DIEU par le *Christ* , qui étoit descendu en lui d'enhaut sous la forme d'une colombe. Ces faux airs de *Codrus* me font souvenir d'un fameux Ministre de la *Haye* , qu'on regarde même dans le monde comme un Savant : il prêchoit sur l'inutilité des Sciences ; dans un endroit de son

Ser-

Sermon il s'écria, *Nous voyons, mes Frères, des gens s'occuper toute leur vie à chercher la quadrature du cercle, comme s'il étoit possible qu'un cercle fut quarré : présomptueux insensés qui courent après des chimères, & ne voyent pas ce qui saute aux yeux de la moindre femmelette ! Je lui ai oui dire une fois, Que nous importe de connoître par les raisonnemens de la Métaphysique l'existence d'un DIEU & l'immortalité de notre ame, puisque l'Écriture nous l'enseigne ? Que nous sert-il de savoir ce que sont nos idées, de quelle manière l'ame fait sentir aux corps des sensations ? Peut-on mieux prêcher d'exemple, & prouver par soi-même, qu'on doit négliger la Philosophie & les Mathématiques ?]*

Codrus a cependant passé pour un Savant, & malgré ce que j'en ai dit, il mériteroit encore ce titre plus que bien d'autres à qui on l'a donné, si ce n'étoit pas la vanité qui lui eût fait dire au sujet des Savans, *Hic vivimus ambitiosa paupertate omnes, sumus litterarum pauperes, & volumus videri omnia scire.* „ Nous vivons tous „ dans une pauvreté orgueilleuse, nous „ sommes pauvres de science, & nous „ voulons paroître tout savoir.

On a perdu de lui un Livre d'anti-

quités, & un autre de fables, que la mort l'a empêché de mettre en état de paroître. Il vouloit aussi écrire tant en Grec qu'en Latin un Livre de secrets & de choses cachées. *Blanchini* finit la Vie de *Codrus* par le testament de ce Professeur; il le fit dans les trois derniers jours de sa vie. Ce testament commence ainsi, „Moi *Antoine Urceus* fils de *Corthese Urceus* j'espère & souhaite vie & salut de „DIEU IMMORTEL... Il lui recommande ensuite son esprit & ajoute, „qu'il l'a tou- „jours crû immortel, contre le sentiment „d'*Epicure* & de ceux qui sous le nom de „*Chrétiens* ne font rien de Chrétien. Après des legs pieux & quelques autres qu'il fait à ses frères & sœurs d'un second lit, & à d'autres parens, il nomme avec beaucoup d'amitié son frère utérin *Pierre-Antoine* son héritier & légataire universel. [Ce qui ne paroît pas s'accorder avec ce qu'on a dit au sujet de la clé du coffre où étoit l'argent *.]

Nous n'oublierons pas de dire, que le nom de *Codrus* lui fut donné de cette manière; étant à *Forli* le Prince le rencontra dans un chemin & se recommanda à lui; le Professeur lui répondit en riant,

les

* Voyez ci-dessus page 313.

les affaires vont bien, *Jupiter se recommande à Codrus*, JUPITER *Codro se commendat*; depuis ce tems-là tout le monde l'appella *Codrus*.

Parmi le grand nombre de ses Disciples on distingue *Jean-Baptiste Palmari*, *Corneille Volta*, *Camille Paleoti*, *Antoine Albergati*, *Peregrin Blanchini*, & *Philippe Béroald le jeune*, qui fut aussi Professeur à *Bologne*.

Entre ses Amis on compte les Princes de *Forli* & de *Ferrare*, ceux de *Bologne*, *Politien*, *Buti*, *Alde*, *Tiberti*, *Magniani*, *Garzoni*, *Guarini*, *Ripa*, qui avoient été ses Maîtres, *Lambertini*, *Mimo Roscio*, *Laurens Roscio* & *Pompée Foscarini*. *Galeace Bentivole* Protonotaire Apostolique le fit peindre par *Francia*, homme qui souûtenoit merveilleusement le nom que les *Francia* se font aquis par la peinture.

Remarques à l'occasion de cet Extrait.

L'édition des Oeuvres de *Codrus* faite à *Paris* chez *Jean Petit* n'en est pas la première édition: elles furent imprimées pour la première fois à *Bologne* en 1502. par *Jean-Ant. Platonide*, Libraire peu ou

point connu de ceux qui ont écrit de l'origine de l'Imprimerie, ou traité des anciennes éditions: il prenoit la qualité de *Libraire des Bénédictins*, & nous avons vû un endroit des Ouvrages de *Codrus*, où ce Libraire est loué avec *Alde & Lascaris*. L'édition qu'il a faite des Ouvrages de *Codrus* est *in folio*; je ne l'ai pas vûe, mais un savant Religieux, qui a bien voulu prendre la peine de l'examiner dans la *Bibliothèque Colbertine*, m'a écrit qu'elle n'avoit rien de différent des autres, & qu'elle finissoit ainsi, *volumen eruditissimi Codri explicitè emendatè accurateque impressum Bononiæ per Joan. Ant. Platonidem, Benedictinorum Bibliopolam, nec non civem Bononiensem, sub Anno Domini 1502. die vero septima Martii. Joan. Bentivolo 2. patre patriæ feliciter Rempublicam administrante*: l'Ouvrage finit par l'épigramme à *Antoine Musotus*: après la marque de l'année de l'édition on lit une Epitaphe de *Codrus*.

Henri Petri, fameux Libraire de *Bâle*, y a fait aussi imprimer ces mêmes Ouvrages en 1540. l'édition est *in 4.* & porte ce Titre fastueux:

ANTONII CODRI URCEI *in florentioribus Italiæ Gymnasiis olim, cum in felicissi-*

mo loco illic fuerunt meliores literæ, Professoris cum Philosophiæ linguam moresque formantis, tum reconditas rerum causas tractantis; Opera quæ existant Omnia, sine dubio non vulgarem utilitatem allatura Grammaticen, Dialecticen, Rhetoricen & Physicam profitentibus: in utriusque enim Linguae Græcæ & Latine Auctoribus loca hætenus non intellecta explicantur mirabili ingenii iudicique acumine.

Lucubrationum ἑλεγχον versa pagina enumerabit.

On voit par cette inscription que ce n'est pas d'à présent que les Libraires veulent tromper le Public par les Titres qu'ils mettent à la tête de leurs Livres: c'est une charlatanerie que les Auteurs employent aussi, sur-tout en Allemagne, Pais où les Titres décident ordinairement du mérite des hommes & de la bonté des Ouvrages. Quoiqu'il en soit, je préférerois l'édition des *Oeuvres de Codrus* par *Henri Petri* à celle qu'en a donnée *Jean Petit*: cette dernière est d'un caractère Romain, confus, les lignes ferrées, pleine d'abréviations & de fautes; l'autre est beaucoup plus correcte, d'un caractère Italique, qui sans être beau est cependant très lisible, les lignes sont suffisamment

ment écartées, & il n'y a presque point d'abréviations; il y a de plus une Table des matières, ce qui doit augmenter le prix d'une édition: qu'on le demande à nous autres Littérateurs. D'ailleurs l'ordre des Pièces n'est pas meilleur dans l'une que dans l'autre, quoiqu'il y ait de la différence: mais c'est qu'elle ne consiste qu'en ce que l'Épître de *Barth. Blanchini* à *Mimo Roscio* & la Vie de *Codrus* sont à la fin de l'édition de *J. Petit*, & que la Lettre de *Ph. Béroald* le jeune à *Ant. Bentivole* est au commencement: c'est tout le contraire dans l'édition de *Henri Petri. Gesner* dans sa Bibliothèque parle de cette édition de *Bâle* & d'une autre de *Vénise* faite en 1506. il y compte onze Épîtres avec une Préface de *Ph. Béroald*; mais sans doute qu'il s'est trompé, en mettant d'abord cette Lettre de *Béroald* au nombre de celles de *Codrus*, & la distinguant ensuite par le titre de *Préface*.

Nous avons vû que *Blanchini* parlant des Ouvrages de *Codrus* dit, qu'il rétablit quelques choses qui s'étoient perdues dans les Ruines de la Langue Latine: il entend principalement l'*Aulularia* de *Plaute*, que *Codrus* rétablit, & à laquelle il ajoûta une fin. J'ai vû une édition de cette Comé-

médie imprimée à *Leipſig* par *Melchior Lotterus* l'An 1513. c'est un *in folio* en caractère demi-Gotthique. Il y a pour titre,

PLAUTI lepidiffimi Poëta Aulularia, ab Antonio Codro Urceo, utriusque Linguae doctiffimo, priſtina forma diligenter reſtituta; illius enim finis antea deſiderabatur.

On lit dans cette édition ces Vers de *Vitus Werlerus* adreſſés à *Plaute* en l'honneur de *Codrus*.

Ad Plautum.

*Ante erat informis tota hæc tua, Plaute,
fabella,*

*Non ſecus ac miris corpora ſecta modis;
Nam capiti finem cariola abſumpſerat atas,
Neq; poſſet longa poſteritate frui.*

Haud tulit hoc Codrus: Codrus doctiſſimus ille

*Mox facili amiſſas carmine reddit o-
pes,*

*Ac lacerata boni paſſim monimenta Poëta
Legit, & effigiem juſſit habere ſuam.*

„ *Plaute*, votre *Aulularia* étoit auſſi dif-
„ forme qu'un corps qu'on auroit mis en
„ pièces; le tems qui devore tout en avoit
en-

„ enlevé une partie, & vouloit détruire
 „ le reste. *Codrus*, le favant *Codrus*, ne
 „ l'a pas souffert, sa veine nous a rendu
 „ les richesses que nous avons perdues,
 „ & a parfaitement rétabli l'Ouvrage d'un
 „ si bon Poëte.

Les Oeuvres de *Codrus* sont assez rares : *Bayle* ne les avoit point, quand il a dressé l'Article * de ce Professeur sous le nom d'*Urcens* : celui qui a augmenté l'édition de *Moreri* de 1712. ne les avoit pas non plus, ou n'a pas voulu prendre la peine d'examiner si ce que *Bayle* a dit dans son Dictionnaire étoit juste : s'il avoit pris cette peine, il auroit vû que cet habile Critique, trompé par *Spizelius*, a fait plusieurs fautes sur ce sujet, qu'il n'auroit pas faites autrement.

1. *Bayle* n'auroit pas dit sans modification, que *Codrus* après la perte de ses Manuscrits se retira *comme un sauvage dans les forêts, & que la société humaine lui devint insupportable.*

2. Il n'auroit pas dit, qu'à *Forli* la chambre de *Codrus* étoit *si obscure qu'il avoit besoin d'une chandéle en plein jour.*

3. Il auroit marqué, que ces paroles de *Codrus*, *AUDI ea quæ tibi mentis compos,*
 s'a-

* Dict. Crit. T. 2.

s'adressoient à la *Sainte Vierge*, & que ce fut vers une de ses images qu'il se tourna, en l'apostrophant elle-même, *audi Virgo*.

4. Que ces paroles de *Codrus*, *fer queso opem peccatori*, ne furent point adressées à DIEU, mais à la *Sainte Vierge*.

5. Que *Blanchini* ne dit point, que ce fut après ces paroles que *Codrus* vit le spectre, dont on a parlé dans sa Vie.

6. *Bayle* auroit sù, que *Codrus* mourut de la maladie dans laquelle il crut voir ce spectre.

7. D'ailleurs il n'auroit pas pris le nom de la patrie de l'Auteur de la Vie de *Codrus* pour le nom propre de cet Historien, en le nommant *Barthelemi de Bologne*, au-lieu de *Barthelemi Blanchini*. Il auroit aussi décidé, que *Pierius Valerianus* a tort de dire, que *Codrus* étoit de *Ravenna*, & qu'il fut tué par des assassins.

8. Je crois de plus, que *Bayle* n'auroit pas dit, que *Codrus* étoit l'un des plus doctes & des plus malheureux personnages du xv. Siècle, puisqu'il n'a vécu que dans le xiv. qu'il a eu plus de bonheur que sa science & ses mœurs ne devoient lui en procurer, & que son savoir étoit fort au-dessous de celui des *Béroalds*, des *Vallas*, des *Politiens*, des *Pics de la Mirandole*, des *Ficins*.

cins, des *Barbarus*, & de plusieurs autres.

9. Je crois encore, que *Bayle* n'auroit pas manqué de dire, que *Codrus* étoit Professeur dans l'Université de *Bologne*. Les fautes qui rendent l'Article d'*Urcens* si défectueux dans le Dictionnaire Critique de *Bayle*, & dans celui de *Moreri* 1712. sont une grande preuve du peu de créance que méritent les Auteurs qui citent sur la foi d'autrui, & sur-tout sur la foi de ceux dont le but principal est de faire des Livres, sans se foucher de l'exactitude & de la fidélité que demande le respect qu'on doit au Public. *Bayle* favoit ceci mieux que personne; d'où vient donc n'a-t-il pas été plus sur ses gardes dans un Ouvrage où il critique les autres? il est vrai qu'il ne cite point faux: *Spizelius* dit formellement tout ce que *Bayle* rapporte sur sa foi; mais que sert de citer fidèlement un Auteur, quand cet Auteur ne dit pas la vérité? c'est au lieu d'instruire ne donner que du cours à l'erreur, *vires acquirit eundo*: un Copiste copie un autre, & & il arrive même souvent qu'un autre Copiste ne cite que celui qu'il a copié; & qu'ainsi les erreurs, que le premier a extraites d'un autre, sont mises sur son propre compte: c'est ce qui est arrivé à *Bayle*;
on

on ne cite dans le Dictionnaire de *Moreri* que lui & *Valerianus*, & point du tout *Spizelius*.

Bayle n'est pas le seul que *Spizelius* ait trompé : mais il seroit aisé de corriger ce que ce bon Ministre Lutherien dit de *Codrus* dans son *Felix Litteratus* page 11. & suivantes edit. d' *Augsbourg* 1676. in 8°. Par exemple, p. 11. lig. 22. au-lieu de *Bartholomæo Bononiensi* il n'y auroit qu'à mettre *Barth. Blanchino*; lig. 25. *In prima diei parte*, au-lieu de *vel de die*; lig. 26. après ces mots *lucerna indigeret*, il faudroit mettre ce qu'on trouve en parenthese à la 5. 6. & 7. lig. de la page 12. *In cujus sublimiori* &c. pag. 12. lig. 19. il faut *ad Virginis conversus simulachrum*, au-lieu de *ad quoddam conversus simulachrum*; pag. 13. lig. 7. il faut *ibi totum diem transegisset*, au-lieu de *ibi totos dies transegisset*; lig. 10. après ces mots, *cælum sublatis*, ajoutés *Virginem Deiparam orans*; lig. 15. *ad hunc vero modum se animamque suam DEO commendans*, *quemdam conspexit ingentis statura virum*, mettez simplement, *postea se animamque suam DEO commendavit*, *nocte qua precessit noctem in qua mortuus est quemdam conspexit*, &c. pag. 14. lig. 2. *utrum extremum hoc*

evaserit periculum & , laissés simplement *utrum* , & effacés ces cinq autres mots. Cet Article ainsi corrigé ne seroit plus fautif , & pour le rendre parfait il n'y auroit après *vergente doctissimus* de la pag. 11. lig. 2. qu'à ajouter *Universitatis Bononiensis humaniorum Litterarum Professor* : mais pour corriger toutes les fautes, qui se trouvent dans les Ouvrages de *Spizelius* , il y auroit bien d'autres changemens à faire. Ce bon Ministre , qui dédioit à la *Sainte Trinité* tous ses Ouvrages , lui dédioit un bon nombre de fariboles & de mensonges : mais sur-tout un zèle d'orthodoxe , qui l'a fait parler fort indignement de gens , pour qui un homme qui auroit moins de religion auroit plus de charité.

 A R T I C L E VI.

Memoire touchant ERASME.

Réfutation de l'Apologie d'Erasme , imprimée dans les Mémoires de Trévoux Juin 1714. & Réponse à cette Réfutation.

M^r l'Abbé *Marsollier* , Chanoine & ancien Prévôt de l'Eglise d'Uzez , publia en 1713. un petit in 12. intitulé,
Apo-

Apologie ou justification d'Erasme : ce Livre fut imprimé à Paris chez F. Babuti, & les RR. Pères, Auteurs des *Mémoires de Trévoux*, commencèrent le Mois de Juin 1714. par l'Extrait de cette *Apologie* : ils disent, que „si Erasme avoit lui-même choisi son Apologiste, il n'en auroit pû choisir un autre que M. Marfollier, & que M. Marfollier, dont le nom seul assure le succès d'un Ouvrage, ne pouvoit exercer son éloquence sur aucun sujet plus propre à la faire paroître. C'est ainsi que ces RR. PP. commencent ; ils ajoutent en finissant, qu'ils se sont bornés à faire un Extrait simple & sincère de son éloquente *Apologie*, parce qu'ils font suivre cet Extrait des réflexions, par lesquelles ils prétendent réfuter M. l'Abbé *Marfollier*. Ces réflexions paroissent sous ce titre, *Réfutation de l'Apologie d'Erasme*. Un savant Religieux lût cette *Réfutation*, & se donna la satisfaction d'en examiner la foiblesse & d'en relever les excès ; mais comme il n'aime point à se donner en spectacle au Public, il garda pour lui ses réflexions, jusques à ce qu'un de ses Amis les arracha à sa modération. La consolation qu'il eut dans la violence qui lui fut faite, fut que dans un pais de liber-

té, comme celui où s'impriment ces *Mémoires Litteraires*, on se feroit un plaisir de voir justifier la mémoire d'*Erasme* si chere à la Nation, & rendre aux Censeur avec plus de justice les traits qui avoient échapés à la malignité de son cœur. On devoit cet Ecrit à la justice, &, si j'ose le dire, à la réputation même du Parti Catholique, qui ne paroîtra jamais préférable à tant d'autres Sectes, que lorsqu'il ne sera pas asservi à des Docteurs, qui le tyrannisent par leurs violences, qui l'avilissent par leurs intrigues & qui le décrivent par leur superstition & leur relachement. Cet Ecrit d'ailleurs ne vange le *grand Erasme* des coups qu'on lui a portés, qu'en ne louant que ce qu'il y faut louer, qu'en n'outrant point les éloges comme on a outré les invectives; la vérité est le fondement de tous les jugemens qu'on y fait, c'est ainsi qu'on dédommage avec modération ce grand Homme des indignités dont on l'a deshonoré par excès.

J'aurois pû me contenter de faire simplement imprimer la *Réponse* à la *Réfutation* qui se trouve dans les *Mémoires* de *Trévoux*, mais j'ai crû qu'il seroit beaucoup plus commode de trouver ici l'une

&

& l'autre de ces Pièces, que d'être obligé d'aller chercher la première dans un Livre qu'on n'auroit peut-être pas sous la main.

Il reste à remarquer que l'édition *des Oeuvres d'Erasmus*, qu'on a citée ici, est l'exacte & la magnifique édition, que *M. van der Aa* Libraire de Leide a fait paroître l'An 1703. en dix Tomes *in folio*.

Réfutation de l'Apologie D'ÉRASME,

Tirée des Mémoires de Trevoux
Mois de Juin 1714.

Les motifs qui m'engagent à réfuter *M. Marsollier*, sont plus forts que ceux qui ont porté cet habile homme à entreprendre l'Apologie d'*Erasmus*. Le Public, si on l'en croit, doit s'intéresser à la réputation de ce fameux Ecrivain, & payer les services qu'il lui a rendus par le soin de le justifier. *M. Marsollier*, plein d'amour pour le Public & d'estime pour *Erasmus*, s'est chargé de ce soin, & il a employé à deffendre une si mauvaise cause son éloquence propre à tout, mais digne d'un meilleur sujet.

L'intérêt de l'Eglise m'oblige de le ré-

futer : il importe à l'Eglise qu'on découvre aux fidelles le poison caché sous les fleurs, qu'on détourne le troupeau de *Jésus-Christ* des pâturages infectez, qu'on démasque les loups travestis en bergers. Dans quel péril seroient les fidelles, si persuadé par *M. Marsollier*, ils plaçoient dans leur estime *Erasme* parmi les Docteurs de l'Eglise, s'ils le regardoient comme un guide sûr, s'ils lisoient ses Livres sans précaution, que d'erreurs entreroient dans leur esprit à la faveur de cette séduisante prévention ! Mais qui pourroit se défendre de juger favorablement d'*Erasme*, quand un de nos plus célèbres Ecrivains n'oublie rien pour le justifier ? quand des personnes respectables par leur rang & par leur vertu traduisent ses Traitez spirituels, qui du vivant d'*Erasme* n'ont eu pour Traducteur que *Louis Berquin* convaincu d'hérésie & brulé à *Paris* ; ces Traitez, dont *Saint Ignace* a défendu la lecture dans sa Compagnie, après avoir éprouvé lui-même que leur lecture éteignoit dans lui la piété ?

Laisserai-je les fidelles donner dans le piège que des personnes bien intentionnées, mais trompées, leur tendent innocemment ? Non, il faut faire connoître
Erasm.

Erasme ; ses Lettres suffisent pour ce dessein ; j'en tirerai presque toutes mes preuves ; ce sont des pièces qui ne peuvent pas être suspectes , & M. *Marsollier* surtout ne sauroit les recuser ; il s'en est servi , en m'en servant après lui je marque une grande confiance dans la justice de la cause que je soutiens ; c'est la croire indubitable , que prendre droit par les productions de la partie adverse.

Convenons d'abord de l'état de la question. Je passe à M. *Marsollier* une partie des éloges qu'il donne à son Heros ; je loue avec lui *Erasme* , d'avoir contribué autant qu'aucun autre au rétablissement des belles Lettres , d'avoir fait renaître le bon goût , d'avoir donné les premières regles de la *Critique* ; je le loue de ne s'être pas déclaré ouvertement pour le Parti qui se sépara de l'Eglise , d'avoir écrit contre *Luther* : je le louerai même , si l'on veut , d'avoir par là arrêté le progrès de l'hérésie , & de n'avoir pas fait tout le mal qu'il pouvoit faire ; je louerai son stile , plus ingénieux cependant que correct ; je louerai même son érudition ; mais qu'on n'en exige pas davantage , qu'on laisse *Erasme* confondu dans la foule de ces Auteurs dangereux , qu'on

ne peut lire fans s'exposer à perdre ou du moins à trop affoiblir sa foi : il s'est vanté de tenir le milieu entre Luther & l'Eglise Catholique ; qu'on n'en fasse pas un Docteur orthodoxe ; qu'on le laisse dans ce milieu qu'il a choisi.

Pour juger sagement d'*Erasme* il ne faut qu'un peu de réflexion sur la manière dont il est entré dans le monde, & sur la manière dont il en est sorti : ses premières démarches & les circonstances de sa mort découvrent le fonds de son cœur. *Erasme* est entré dans le monde par l'Apostasie, il quitta le Monastère de *Chanoines de Saint Augustin*, où il s'étoit consacré à DIEU par les vœux de religion ; la voix charitable de ses Supérieurs ne pût jamais l'y rappeler * ; c'est donc d'un Religieux vagabond, deserteur, excommunié, qu'on veut faire un Docteur de l'Eglise, un Maître de la vie spirituelle : il meurt dans une ville hérétique, au milieu des Hérétiques, ses plus chers amis, ses disciples ; il meurt entre leurs bras, sans appeller un Prêtre Catholique, sans recevoir, sans souhaïter les Sacremens de l'Eglise, sans demander une sépulture Catholique, sans donner dans son testament

au-

* Voyez les Lettres du P. Servat.

aucune preuve de sa foi. Est-ce là mourir de la mort des justes ? Est-ce là mourir de la mort des fidèles ? Disons le encore, voilà un Docteur de l'Eglise, un Maître de la vie spirituelle bien singulier ; il n'en est aucun qui lui ressemble.

Cherchons dans les Lettres de cet homme des connoissances plus détaillées de sa foi & de son caractère ; son orgueil, son penchant à médire, son indevotion, enfin son indifférence pour la Religion y frappent les yeux, quand on ne veut pas s'aveugler. Arrêtons nous à y montrer son indifférence pour la Religion, elle fait son véritable caractère ; c'est par elle qu'on peut expliquer les contradictions bizarres de sa conduite.

Erasme né avec des inclinations douces, ennemi de toute contrainte, a toujours regardé la liberté & le repos comme les plus grands de tous les biens : timide d'ailleurs & défiant il redoutoit jusqu'à l'ombre du péril ; jaloux à l'excès de sa réputation, il vouloit la conserver & n'exposer ni sa vie ni sa liberté : il aimoit la nouveauté par goût & par vanité ; mais il craignoit les affaires que la nouveauté attire ; ces passions l'ont dominé toute sa vie, elles ont

produit tour à tour ses Ecrits. L'amour de la nouveauté l'a porté à combattre les opinions reçues, quand il a cru pouvoir le faire impunément: la timidité lui a fait prendre tous les dehors d'un Catholique; enfin ces deux passions se sont réunies pour l'empêcher de prendre aucun parti. Voilà tout le secret de la modération dont ses défenseurs veulent lui faire honneur; il n'a été, ni *Lutherien*, ni *Catholique*, il a évité de faire une Secte; il a pourtant donné commencement à une Secte fort nombreuse, à la Secte des *Tolerans*; je ne l'avance pas sans preuves, celles qu'on va lire ne souffrent pas de réplique.

Dans la Préface du *Manuel du Soldat Chrétien*, c'est un des Ouvrages qu'on vient de traduire comme un Livre plein d'onction, & qui ne respire que la véritable piété; dans la Préface de ce Livre, adressée à *Paul Volzins*, qu'on a imprimée dans la nouvelle édition sous le titre de Lettre 329. il finit une satire violente contre la Théologie, où *St. Thomas* n'est pas épargné, par ces mots: *On n'a jamais assez discuté de quelle manière il faut parler de Jésus-Christ, comme si l'on avoit affaire à quelque Démon fantasque, qu'il seroit dangereux d'évoquer,*
si

si l'on omettoit quelques termes de la formule prescrite, & qu'au contraire on n'eut pas affaire à un Sauveur plein de clémence, qui ne demande rien de nous que la pureté & la simplicité des mœurs. On reconnoît dans ces dernières paroles le grand principe des Tolerans.

Erasme développe ce principe dans la Lettre à *Jean Slechta*; c'est la 478. dans la nouvelle édition: „Le moyen, dit le „Docteur Tolerant, de réunir les peuples à „l'Eglise Romaine, ce seroit de ne faire „des articles de foi que des vérités évidemment exprimées dans l'Écriture, peu „suffiroient. La Théologie Chrétienne, „continue-t-il, peut se réduire à ceci; que „nous sachions 1. Que nous devons mettre toute notre espérance en DIEU, qui „nous donne gratuitement toutes choses „par son Fils *Jésus-Christ*. 2. Que ce Fils „nous a rachetés par sa mort, 3. Que le „Baptême nous unit à lui, afin que nous „suivions ses exemples, que nous ne nuisions à personne, mais que nous fassions du bien à tout le monde. 4. Que s'il „nous arrive quelque adversité, nous la „supportions dans l'espérance de la récompense future, qui est assuréc à toutes les personnes pieuses quand *Jésus-Christ*

„*Christ* viendra. Il ajoute, Que s'il y
 „a des gens qui veulent rechercher des
 „choses plus abstraites touchant la na-
 „ture divine, la personne de *Jésus-Christ*,
 „ou les sacremens, il leur soit permis de
 „le faire. Voilà une confession de foi
 qui réuniroit en effet tous les *Chrétiens*;
 les *Sociniens* ne la refuseroient pas; mais
 quel nom faut-il donner à celui qui la
 propose?

Il ne s'en est pas tenu à la spéculation
 de ces dangereuses maximes, il les a ré-
 duites en pratique; il déclame contre *Luther*
 & contre les *Luthériens*, quand il
 écrit à des *Catholiques*, & dans le même
 tems il écrit confidemment à un de ses
 amis * en parlant de la Bulle de *Leon X.*
 contre *Luther*: „Je suis fâché qu'on acca-
 „ble ainsi la Doctrine Evangélique, que
 „l'on nous tyrannise au-lieu de nous en-
 „seigner, & qu'on ne nous enseigne que
 „des choses contraires à l'Écriture sainte
 „& au sens commun. Je demande à M.
Marsollier, si c'est là le langage d'un hom-
 me soumis à l'Église? c'est la Lettre 528.
 que je cite: il dit nettement dans la 563.
 Lettre †: „qu'il ne veut pas prononcer
 „si

* Gerard. Noviomagus.

† Viro præpotenti:

„ si Luther, (*déjà condamné*) est éloigné
 „ de l'Eglise ; si l'Eglise vient à chancel-
 „ ler des deux côtez, *dit-il*, je me fixe-
 „ rai en m'attachant à la pierre solide, jus-
 „ qu'à ce que le calme étant revenu, l'on
 „ sache où fera l'Eglise, & *Erasme* fera
 „ par-tout où fera la paix Evangélique.
 Ai-je trop avancé sur la tolérance dont
Erasme faisoit profession ?

Prouvons maintenant que ces sentimens
 lui étoient inspirez par une coupable in-
 différence pour la religion & pour la vé-
 rité : c'est lui-même qui l'avoue sans fa-
 çon dans la Lettre 547. *Que d'autres*,
dit-il, *affectent la gloire du Martyre*, pour
moi, je ne me crois pas digne de cet hon-
 neur. Il exprime le même sentiment, & il
 l'exprime avec la même franchise dans
 la Lettre 582. de la nouvelle édition.

„ Les Allemans vouloient m'engager dans
 „ l'affaire de *Luther*... De quel secours lui
 „ eus-je été, si ce n'est que deux hommes
 „ auroient péri au-lieu d'un : quand il
 „ n'auroit rien écrit que de conforme à la
 „ piété, ce n'a jamais été mon dessein de
 „ déffendre la vérité au péril de ma vie...
 „ Je suis les decrets de l'*Empereur* & du
 „ *Pape* quand ils jugent bien ; c'est agir
 „ avec piété : je les tolere quand ils ju-
 „ gent

„gent mal ; c'est veiller à ma sûreté : je
 „crois que cela est permis aux gens de bien,
 „quand ils ne peuvent faire autrement.

Je ne crois pas qu'on me demande d'autres preuves de l'indifférence d'*Erasme* pour la Religion , aussi je n'en rapporterai plus qu'une , dont l'expression impie remplira d'indignation contre *Erasme* tous ceux à qui la Religion n'est pas indifférente : elle est tirée de sa Lettre 744. *

„Quelques-uns disent calomnieusement
 „que je tiens le milieu , j'avoue que c'est
 „une grande impiété que de tenir le mi-
 „lieu entre *Jésus-Christ* & *Belial* ; mais je
 „crois qu'il est de la prudence de tenir le
 „milieu entre *Scylle* & *Charybde*.

Qu'*Erasme* ainsi disposé , prêt à jouer toutes sortes de personnages , prêt à porter le déguisement jusqu'au pied des Autels , à combattre ce qu'il pensoit , à enseigner ce qu'il ne pensoit pas , à condamner , à flater les mêmes personnes , selon que la crainte & la défiance lui dictoient de le faire ; qu'*Erasme* ait surpris par ces honteux artifices les éloges dont son Défenseur fait parade , il ne faut pas s'en étonner ; mais le déguisement d'*Erasme* découvert ôte toute la force à ces
 té-

* A Florian Montin,

témoignages. Qu'on demande si les *Rois*, les *Papes*, qui l'ont loué, ne le connoissoient pas, s'ils le craignoient? Je répondrai sans balancer, qu'ils ne le connoissoient pas; mais qu'ils le craignoient assez pour le ménager. *Charles-Quint* craindre un Docteur? Et n'avoit-il pas sujet de craindre qu'il n'excitât autant de troubles que *Luther*? la réputation d'*Erasme* n'étoit pas moindre que celle de cet Hérétique; le *Moine Apostat* avoit ébranlé l'Empire, le *Chanoine Apostat* joint à *Luther* l'auroit peut-être renversé.

Pour les *Papes*, est-on surpris que Vicaires de la Charité de *Jésus-Christ*, ils l'aient portée aussi loin qu'elle peut aller; qu'ils n'aient pas achevé de briser le roseau fracassé; qu'ils aient couru après la brebis égarée; qu'ils aient tâché de retenir par des louanges un homme vain, dont la perte auroit entraîné celle de beaucoup d'autres?

Erasme effrayé par sa propre conscience n'a pas voulu se fier à eux, il promet toujours d'aller à *Rome*, & n'y va jamais: il fuit avec le même soin, sur la fin de sa vie, tous les Lieux où la Religion Catholique domine; il refuse un Bénéfice dans son pays, où la *Reine de*
Hon-

Hongrie Gouvernante des Pais-Bas ne peut l'attirer par les plus vives sollicitations , il sentoit bien qu'il avoit joué si mal le personnage de Catholique , que personne ne pouvoit s'y méprendre , & l'on cherche aujourd'hui à s'y méprendre.

Le Défenseur ne devoit pas dissimuler que l'indulgence des *Papes* pour *Erasme* a eu ses bornes : ils l'avoient ménagé comme pères , ils l'ont condamné comme juges , & défendu sous peine d'excommunication la lecture de la plûpart de ses Livres , de ceux dont on recommande imprudemment la lecture , entre autres de sa *Version du Nouveau Testament* , de ses *Paraphrases* , de ses *Remarques sur le Nouveau Testament* : quelques-uns sont condamnés absolument , & tous ceux qui traitent de religion , jusqu'à ce qu'ils soient corrigés.

Le jugement de deux *Facultez* célèbres , de celle de *Paris* & de celle de *Louvain* , avoit prévenu le jugement du S. Siège : en lisant les censures respectables de ces *Facultez* , on est étonné de la multitude , de l'importance , de l'évidence des erreurs dont les Livres d'*Erasme* sont pleins ; on y voit par-tout son affectation

à affoiblir les preuves de la divinité de *Jésus-Christ*, on peut dire que l'Eglise s'étoit déclarée tout d'une voix contre ces Livres. Dès qu'ils parurent en Flandres, en Allemagne, en Angleterre, en France, en Espagne, en Italie, des Savans distinguez par leur piété, les défenseurs de l'Eglise contre *Luther*, en avoient reconnu le venin, & l'avoient fait reconnoître; *Erasme* s'étoit mal défendu. On n'entre point dans le détail de ses erreurs & de ses réponses frivoles & artificieuses; on y entrera dans la suite, s'il est nécessaire, & si l'on s'obstine à le justifier, & à répandre de nouveau ses Livres.

On voit, on sent toute la foiblesse du préjugé tiré des éloges; les autres préjugés se dissipent aussi aisément, quand on les examine de près.

Plus la haine de quelques Hérétiques a éclaté contre *Erasme*, plus cette haine a été juste; moins elle prouve l'intégrité de sa foi. Ne devoient-ils pas être animez contre un homme faux, qui les caressoit en particulier & les attaquoit en public? Au contraire, l'accusation qu'on forme contre lui, sur les liaisons qu'il a eues avec les Hérétiques, subsiste dans toute sa force; en vain son *Apologiste* l'excuse-t-il
Z sur

sur le desir qu'il avoit de les ramener à l'Eglise, cette excuse n'est qu'une illusion; qu'on en nomme un seul qu'il ait converti; ses disciples, ses domestiques, ont embrassé le parti de l'hérésie, il est mort entre les bras de ses plus chers Amis, Hérétiques déclarez, & l'on ne voit pas dans ses Lettres qu'il fut fort ardent à les convertir; il les exhorte à la modération, à la tolérance, son zèle ne va pas plus loin.

De bonne foi ses déclamations perpétuelles, ses railleries piquantes contre les prétendus abus, ou sur la décadence de l'Eglise, étoient-elles propres à donner aux Hérétiques l'envie d'y rentrer? Ces abus étoient réels, dit-on, le Concile de Trente les a condamnés. A-t-il condamné tout ce qu'*Erasmus* blâme? A-t-il pros crit les pèlerinages, les assemblées de piété, le chant des divins Offices, leur longueur, qui déplaisoit tant à *Erasmus*, les cérémonies, la confiance dans les Saints? A-t-il aboli les Ordres Monastiques, l'abstinence? A-t-il permis à tout le monde indifféremment la lecture de l'Ecriture sainte, & qu'on mît le Livre des Offices Ecclesiastiques en Langue vulgaire? Du moins, ajoute-t-on, *Erasmus* proteste qu'il s'est

s'est repenti d'avoir parlé trop aigrement contre ces prétendus abus , & qu'il a cessé d'en parler dès que *Luther* s'est déclaré. N'a-t-il pas fait imprimer plus d'une fois ses *Colloques* libertins, dans le fort des troubles excitez par *Luther*?

Sur quoi donc se fonder pour le défendre? sur sa soumission à l'Eglise? Nous avons fait connoître jusqu'où elle alloit; il faut abandonner ce côté de l'Apologie. Que faire donc? On gémera sur l'ingratitude du Public, on vantera les services d'*Erasme*, tant d'éditions, de traductions de Pères: difons le nettement, le peuple fidelle ne doit rien à *Erasme* pour ces travaux, si ce n'est une juste indignation; il n'a ouvert au Public ces sources de la doctrine celeste qu'après les avoir empoisonnées de ses remarques hardies, de ses Préfaces fatiriques contre les Pères qu'il faisoit imprimer. *S. Augustin* & *S. Hilaire* sont les plus maltraités.

On se réduira peut-être à le comparer avec *Origene*, avec *Tertullien*, à demander pour ses Ouvrages les mêmes égards qu'on a pour ceux de ces anciens Auteurs, on exhortera à profiter de ce qu'il a de bon; pour moi, jem'opposerai à cette

égalité qu'on veut mettre entre ces grands hommes & *Erasme*. On conseille la lecture des Ouvrages de *Tertullien*, d'*Origene*, quoiqu'infectez de beaucoup d'erreurs; on permet d'y chercher la connoissance de l'antiquité, les vestiges de la tradition qu'on auroit peine à trouver ailleurs; mais quelle nécessité de lire les Ecrits d'*Erasme*? Qu'y cherche-t-on? le sens de l'Écriture? il l'a perverti par ses explications téméraires. La tradition? il l'a obscurcie par les excès de sa critique. La foi? il l'a trahie par ses ménagemens. La piété? il ne l'a pas connue, il ne l'a pas sentie; pour la sentir, pour l'inspirer il faut la pratiquer: un *Apostat*, un *Excommunié*, un *Médisant*, qui n'épargnoit personne, un *Bouffon*, qui se jouoit des choses les plus saintes, l'Auteur des *Colloques*, de cette Satire impie, qui, au jugement des plus graves Défenseurs de la foi, a fait plus de mal à l'Église que les Ecrits emportez de *Luther*, un *Fourbe*, un homme indifférent pour la Religion, a-t-il pratiqué la piété? Non sans doute, on s'en apperçoit bien-tôt dans la lecture de ses Traitez spirituels, quand la prévention n'aveugle pas; on expérimente ce que *Saint Ignace* expérimenta;

l'art

Part y tient lieu de l'onction du *Saint Esprit*, le stile est affecté, les sentimens empruntez, c'est l'esprit qui parle sans l'aveu du cœur, c'est la vanité qui contrefait la charité. Le Chrétien, l'homme de DIEU n'y paroissent point : on n'y apperçoit que le Philosophe, ou tout au plus le *Prédicateur*. Répétons le, quelle nécessité de lire de pareils Livres?

Comme on est assuré de la droiture des intentions de M. *Marsollier*, on est convaincu qu'il se laissera détromper & qu'il aura honte de marcher sur les pas d'un Ecrivain Janseniste ; car enfin le premier Apologiste d'*Erasme* a été un Novateur de cette Secte. Je ne sai quel intérêt ils prennent à *Erasme* ; son meilleur Ouvrage est le *Traité du libre Arbitre*, ce *Traité* ne doit pas leur plaire.

Réponse à la Réfutation de l'Apologie d'Erasme.

Rien n'est moins surprenant que de voir les sentimens partagez sur le chapitre d'*Erasme*. Pendant sa vie il eut ses Admirateurs comme ses Critiques ; peut-

on s'étonner qu'après sa mort il ait des Apologistes & des Accusateurs? A la suite de l'Extrait, que les * RR. PP. *Journalistes de Trevoux* ont donné de l'Apologie de ce grand homme par M. l'Abbé *Marsollier*, on a inséré une Pièce anonyme qui y sert de réponse, où l'on se flatte de détromper l'Apologiste par le nombre & la qualité des preuves dont on noircit la réputation de son Héros.

Soit prévention, soit vérité, je n'ai point été détrompé, & peut-être M. *Marsollier* ne le fera-t-il pas davantage: un second ne lui est point nécessaire pour soutenir son Apologie, & il n'a besoin ni de nos conseils ni de notre secours. Si j'ose faire quelques réflexions sur l'Invective anonyme, je ne prétends ni prévenir sa défense, ni l'arrêter.

C'est, si l'on en croit le Censeur, ^a *l'intérêt de l'Eglise qui l'oblige de réfuter l'Apologiste.* Mais quel nouveau genre de zèle que celui de forcer les gens à être hérétiques malgré eux? Qui l'eût crû, que l'Eglise interessât ses Défenseurs à n'épargner ni médisances ni calomnies pour noircir un homme respecté des Puissances, estimé des Savans, chéri des gens
de

* Juin 1734. aPag. 954.

de bien, & qui n'a eu d'ennemis que ceux de l'unité, de la probité & du bon sens? Encore s'il nous l'avoit dépeint comme un de ces hommes foibles dans la foi, qui avec de grandes lumières & beaucoup de droiture n'ont encore ni assez de courage pour prêcher la vérité sur les toits, ni assez de force pour sacrifier leur vie à son avancement & à son progrès, mais qui aiment mieux fuir d'une ville à l'autre que de s'exposer à perdre ou la vérité ou la vie, nous joindrions nos suffrages aux siens, & fans insulter à la foiblesse d'*Erasme*, nous l'excuserions à la vûe de la nôtre. Mais qu'on parle d'un des plus grands hommes du Siècle, comme d'un *Loup travesti*, d'un *Apostat*, d'un *Excommunié*, d'un *Fourbe*, d'un *Athée*, d'un *Bouffon* qui se rit des choses les plus saintes, c'est agir ou en insensé ou en calomnieux impudent, qui n'a pour règle de ses jugemens que son caprice ou son ignorance.

Un Censeur, qui auroit gardé pour l'Apologiste les ménagemens que la bienfaisance exige, & dont il fait si faussement parade, auroit débuté sa Critique par des traits moins équivoques. ^a *Erasme*, dit-il,

Z 4 est

est entré dans le monde par l'Apostasie, il quitta le Monastère des Chanoines de S. Augustin où il s'étoit consacré à DIEU, la voix charitable de ses Supérieurs ne pût jamais l'y rappeler. N'a-t-on point voulu faire passer jusqu'à l'Apologiste l'éloge du Héros, & que fait-on si M. Marsollier ne prendra pas pour lui des réflexions, qu'on ne fait jamais impunément sur des vivans ? Je ne prétends ni fouiller les intentions ni les interpreter avec malignité; mais pourquoi débiter par des traits si peu ménagés, & ne pas choisir des expressions qui conviendroient mieux à l'estime que l'on fait paroître pour l'Apologiste, & qui caractériseroient le Héros avec plus de vérité ?

Car enfin, puisqu'il faut le dire, *Erasmus* ne doit jamais être regardé comme un *Apostat*. S'il sortit de son Monastère pour s'attacher à l'Archévêque de Cambray, ce fut du consentement de son Evêque & de ses Supérieurs. ^a *Per hunc (sc. Cameracensem) evocatus est cum auctoritate Episcopi Trajectensis, quæ sola sufficiebat. Et tamen ille adjunxit auctoritatem Prioris & Generalis. Concessit in familiam Episcopi, servato tamen habitu.* Il conser-

va

va toujours avec ses Frères une relation telle que ses engagements & ses occupations pouvoient le lui permettre. Il ne quitta son habit que dans la nécessité & avec dispense, & l'on voit par les Lettres du *P. Servat* qui vouloit le rappeler, qu'on ne le regardoit point comme un *Apostat*, mais comme un *Confrère éloigné* par nécessité, & qu'il étoit à propos de rappeler par intérêt & par bienfaisance. *Wittenherus* même un des Prédécesseurs de *Servat* dans la Supériorité de son Monastère le dissuada d'y rentrer, lui conseillant plutôt de s'attacher à quelque Evêque, attachement digne de sa vocation. ^a *Quin & ipse felicis memoria D. Nicolaus Wittenherus, quite praeessit, semper hoc mihi solitus est dicere, suadens ut alicui Episcopo me potius adjungerem.* Tous les gens desintéressés lui avoient tenu le même langage. *Cum tam multis doctis & gravibus viris habui consuetudinem, neminem adhuc reperi, qui mihi consuluerit, ut ad vos me reciperem, aut qui hoc judicaverit melius.* Les Papes & les Princes l'honorèrent de leur amitié & de leur confiance, nonobstant cette prétendue Apostasie. *Paul III.* lui avoit don-

né la Prévôté de *Déventer* l'année qui précéda sa mort, & songeoit même à l'honorer de la Pourpre. ^a *Quumque statuisset in futuram Synodum aliquot eruditos in Cardinalium Ordinem allegere, propositum est & de Erasmo.*
^b *Nunc hoc agunt ut me onerent Preposituris, ut hinc justo censu parato donet purpureo Galero.* Est-ce ainsi qu'on traite un *Apostat* & un *Excommunié*, qui n'a d'autre mérite dans l'Eglise, que celui d'avoir corrompu la Religion?

^c *Il meurt, dit-on, dans une ville hérétique au milieu des Hérétiques ses plus chers amis & ses disciples, sans souhaiter les Sacremens de l'Eglise, sans demander une sépulture Catholique, & sans donner dans son Testament aucune preuve de sa foi.* Et n'en avoit-il point assez donné pendant sa vie? Pressé de se déclarer pour le Parti de *Luther*, il ne voulut jamais se séparer de l'Eglise, dont il chérit toujours l'unité, quoiqu'il en vît & en détestât les abus. Rien au monde ne fût l'ébranler, les efforts que l'on fit pour le détacher des Catholiques, ne firent que l'affermir dans la foi de ses Pères, il la soutint même

^a Ep. 1291. ^b Ep. 1286. ^c Pag. 958.

me aux dépens de son repos, & s'il fouhaita de voir réformer l'Église, ces desirs lui étoient communs avec tous les gens de bien, qui gémissaient comme lui à la vûe des superstitions & des scandales. *Luther* peut être caution de sa foi, & quoique d'accord avec le Censeur dans la plupart des injures dont il l'accable, il attesta publiquement qu'il n'est rien moins que Lutherien. ^a *Nullam enim habet fidem, dit-il, nisi ipsissimam Romanam fidem, eadem credit qua Clemens Papa, liberabo eum à suspicionem apud Papistas, quod non sit Lutheranus &c.* Mais après tout, pourquoi faire un crime à *Erasme* d'être mort dans une ville hérétique? s'il y mourut ce fut contre son inclination: ^b *Hic enim, dit-il en parlant de son séjour à Bâle quelques jours avant sa mort, quamquam sum apud amicos sincerissimos, quales Friburgi non habebam, tamen ob dogmatum dissensionem, malim alibi finire vitam. Utinam Brabantia esset vicinior!* Il ne sortit même de *Fribourg* que dans le dessein de se rendre à *Besançon*, & ce fut moins son inclination que sa maladie qui l'arrêta à *Bâle*. *Si mea bene novisses, debas*

^a M. Lutheri Colloquia &c. tom. 1. pag. 195.

^b Ep. 1299.

bebas illi respondere, me necessario valetudinis causâ reliquisse Friburgum hoc animo, ut Ecclesiasta absoluto Besontium peterem, ne non essem in ditione Caesaris, sed hic ingravescens valetudo cogit hybernare^a. Dans cette situation que lui auroit-il servi de demander les Sacremens & une sépulture Catholique, qu'il n'auroit pû obtenir? Pourquoi dissimuler cette impossibilité, & ne pas rendre justice à des désirs si marquez & à une volonté si déclarée?

Cependant on pousse la malignité plus loin, & parce qu'on ne sauroit méconnoître la simplicité des demarches d'*Erasmus*, on cherche à envenimer ses vûes & ses intentions. Pour peu qu'on suive la conduite de ce grand homme, on reconnoît sans peine que s'il refuse de se charger de Bénéfices, ^b c'est par le désir de passer le reste de ses jours dans la paix & la tranquillité: mais parce qu'il importe au Censeur de lui attribuer d'autres motifs, il nous le représente ^c *effrayé par sa propre conscience, qui ne veut jamais se fier aux Catholiques, qui fuit sur la fin de sa vie tous les Lieux où la Religion Romaine domine, & qui sentant bien*
qu'il

^a Ep. 1299. ^b Ep. 1286. ^c Pag. 965.

qu'il avoit joué si mal le personnage de Catholique que personne ne pourroit s'y méprendre, n'a songé qu'à se dérober à leur sollicitude & à leur vigilance. Est-ce ignorance, est-ce malignité, où n'est-ce point plutôt l'un & l'autre?

Mais ce ne sont encore ici que les premiers traits du portrait que trace le Censeur. Il entre ensuite dans le fonds de son caractère & le dépeint comme un homme rempli d'orgueil, de penchant à médire, d'indifférence pour la Religion, & d'indévotion^a. Pour l'indévotion, il en donne peu de preuves, & c'en est pour lui une démonstrative que le jugement peu favorable que S. Ignace a porté de ses Traitez spirituels, & la défense qu'il fit de leur lecture à sa Compagnie. Mais est-il surprenant que ce grand Saint, qui porta le goût de la Chevalerie jusque dans la dévotion, ne s'accommodât pas des Traitez de piété d'Erasme, où on ne trouve ni enthousiasme ni farnaturalité? la piété y est toujours à portée des plus simples, & dégagée des illusions des faux Mystiques comme des relâchemens des faux Docteurs : également éloignée de la superstition & du libertinage, elle

s'y

^a Tr. p. 958.

s'y fait voir telle que dans les sources les plus pures, pleine de lumière & de vérité, pleine de douceur & de modestie. C'est par-tout le bon sens qui parle & qui conduit. ^a L'esprit y regne par-tout, mais jamais sans le cœur. La vanité pour contrefaire la charité ne s'y couvre point sous un faux brillant qui se dérobe à l'intelligence des Lecteurs. Le Chrétien, l'homme de bien simplement y paroissent. On y reconnoît une éloquence digne de la majesté de l'Evangile, & on ne quitte cette lecture qu'instruit, édifié, & persuadé de la vérité & de la sagesse des maximes du Christianisme.

S'il déclame contre les abus, s'il raille la superstition, s'il cautérise les Moines déreglez dans ses satires, s'il demande pour le peuple la lecture des Livres SS. & l'intelligence des Offices Ecclesiastiques, merite-t-il nos reproches? & dans un Siècle aussi éclairé que le nôtre voulons-nous encore canoniser les abus & consacrer les erreurs de nos Pères? Le Censeur connoît bien peu l'esprit de l'Evangile, s'il fait un crime à *Erasme* de s'être soulevé avec force contre l'excès,
où

où l'ignorance & la superstition avoient porté les ténèbres & le dérèglement. * Prétend-il aujourd'hui disposer à son gré du jugement du Public comme de celui de cinq ou six Moines ignorans, qui sous le nom du S. Siege veulent arracher l'Evangile aux Chrétiens, la liberté aux Evêques, la pénitence aux pécheurs, & la charité aux hommes? Nos Conciles & nos Prélats n'ont que trop justifié les déclamations ou les satires d'*Erasme*. Il demandoit pour le peuple la lecture de l'Ecriture sainte & l'intelligence des Offices Ecclesiastiques, & on s'est fait un devoir de les lui procurer. Il invectiva contre les desordres des Moines: la Réforme des uns & le dérèglement des autres font son Apologie. Il parla contre les Pélérinages, mais il n'en reprit que les abus, & malgré l'attention des Evêques à les diminuer, n'en reste-t-il pas assez pour nous donner lieu de regretter qu'on n'ait pas porté la coignée jusqu'à la racine? Il décria la confiance superstitieuse dans les cérémonies, mais il en reconnut en même temps la sainteté: *a Impium est, dit-il, contemnere, quod nos absque salutari consilio post à Patribus est*
 in-

• Voyez la Constitution *Unigenitus*. a Ep. 478.

institutum. Ceremonia sunt, sed his ceremoniis commendantur populo divina mysteria^a. Au milieu des déclamations les plus vives il n'en vouloit qu'au Pharisaïsme de certains Juifs, qui sans réformer leurs cœurs se réclament sans cesse de la fainteté du temple, qu'ils profanent toujours par leur hypocrisie, & souvent par leurs scandales.

Il n'est besoin que d'ouvrir les Lettres d'*Erasme* pour s'y convaincre de ce que l'on avance. Dans celle qu'il écrit au Cardinal *Sadolet*, qui lui avoit conseillé de s'opposer un peu moins qu'il n'avoit coûtume de faire aux dévotions populaires, au sujet de l'invocation des SS. & du culte des images, qu'on l'accusoit de condamner, ^b *Invocationem Divorum*, dit-il, *nusquam improbo, nec improbandam sentio, modo absit superstitio, quam aliquoties noto, nec id sine causa*. A l'égard des Pélérinages, il proteste dans une Lettre à *Voltzius* qu'il n'en condamne que les abus: ^c *Itidem si quis admoneat rectius facere eos, qui domi, liberis, & uxori moderanda dant operam, quam si visendi gratia Romam, Hierosolymam, aut Compostellam adeant. . . . non damnat pius iste-*

^a Ep. 478. ^b Ep. 1094. ^c Ep. 309.

istorum affectum ; sed antefert id quod propius est vera pietati. Si dans ses Colloques il parle d'une manière à faire croire, qu'il auroit voulu les supprimer entièrement, c'étoit sans doute parce qu'il en jugeoit les abus inséparables, & il s'en explique assez clairement en ce sens dans sa Préface de l'utilité des Colloques. Jamais il ne décria l'état Monastique: Il en respecta toujours la sainteté dans ceux mêmes qui le deshonorioient : Il ne reprit dans les Moines que leur mauvaise vie, leur oisiveté, leur relâchement, & tout ce qui les rend odieux aux yeux des Gens de bien, qui n'estiment dans un Religieux que les perfections de son état. ^a *Adhortatus sum Monachos, dit-il, ut vere studeant esse quod dicuntur, hoc est, mundo mortui ; minus fiderent externis ceremoniis ; magis amplecterentur veram animi pietatem. Utrum hoc est odisse Monachos, an bene velle potius? Notavi quosdam qui vota temere suscipiunt, item alios qui rudem aetatem artibus in nasam illiciunt ; istos qui sine gravibus causis, sine Pontificum auctoritate deserunt institutum suum, numquam probavi, imo multos vacillantes vel consolatus sum, vel confirmavi.* Parle-t-on ainsi d'un état que l'on

Aa

re-

regarde comme un abus, & est-ce là s'en railler d'une manière sacrilege ? C'est bien à tort, dit-il ailleurs^a, qu'on se chagrine & qu'on s'emporte contre ceux qui s'élevent contre les défauts des Moines. On n'en veut pas plus à leur état qu'à celui des Prêtres, lorsqu'on reprend les vices du Clergé. C'est l'aimer véritablement que de le rappeler à ses devoirs, que de travailler à lui rendre son premier lustre & faire des vœux pour son rétablissement & sa réformation. *Quod si quando per occasionem aliquid dicitur in vitia Monachorum, non magis æquum est eos commoveri, quam ordo Sacerdotum commoveretur, quoties aliquis præscribens boni Sacerdotis imaginem ostendit quantum ab hac absit Sacerdotum vulgus &c.* Il seroit facile de justifier *Erasme* avec étendue sur cet article, qui fut la source de bien d'autres accusations, si nous avions dessein d'étaler tout ce que nous avons trouvé dans ses Lettres pour forcer la calomnie à se taire, mais nous voulons être courts, & il nous faut passer à des accusations plus importantes, & voir enfin quel est le crime capital qui lui attire de si cruelles invectives de la part du *Censeur*.
C'est,

^a Ep. 547.

C'est, dit-on, son indifférence pour la Religion, indifférence qui fit toujours son principal caractère. C'est à cette accusation qu'on réduit presque toutes les autres, & l'on passeroit volontiers condamnation sur le reste, s'il pouvoit être justifié sur cet article. Travajllons y donc, & tâchons de convaincre le *Censeur*, qu'*Erasme* fut toujours également attaché à la vérité & éloigné de l'erreur, & que l'amour de la paix ne fut point en lui le fruit d'une molle indifférence, ou d'une froide inclination pour la vérité, mais l'effet d'une sage œconomie, qui prend toujours le parti le plus conforme à la modération, & qui est en garde contre une Religion qui ne se persuade que par les armes. ^a *Né avec des inclinations douces, comme on nous le représente, & ennemi de la contrainte & de la violence, il regarda toujours la liberté & le repos comme les plus grands de tous les biens, il n'aimoit point une vérité séditeuse, non amo veritatem seditiosam; &* au jugement de *M. Bayle* Auteur assez impartial, il étoit un de ces témoins de la vérité, qui soupiroient après la réformation de l'Eglise, mais qui ne croyoient

A a 2 pas

pas qu'il y fallût parvenir par l'érection d'une autre Société qui s'appuyât d'abord sur des ligues, & qui passât promptement à *verbis ad verbera*.

Tel étoit en effet le vrai caractère d'*Erasmus*. Ce ne fut, comme l'interprete malignement le *Censeur*, ni l'amour de la nouveauté, ni la jalousie excessive de sa réputation, ni la passion de se faire écouter qui produisirent ses Ouvrages. L'*Eglise* étoit chargée d'abus, il en souhaitoit la réformation. *Luther* parut d'abord se proposer le même dessein, & il le vit avec plaisir, mais lorsqu'il sentit qu'il s'écartoit de son premier projet, & qu'il se jettoit dans des excès, aussi-tôt il crut devoir l'abandonner à ses fureurs, & dès lors il forma la résolution de ne prendre aucune part à tous les troubles. C'est là le sens naturel de cette expression, que le *Censeur* juge ^a *impie*, & que les gens de bien approuvent & trouvent raisonnable : ^b *Nonnulli me calumniantur incedere medium. Inter Christum & Belial incedere medium magna fateor impietas est. At inter Scyllam & Charybdim medium tenere cursum arbitror esse prudentiam*. C'étoit à-peu-près dans le même sens qu'il écrivoit au Car-
di-

^a Pag. 963. ^b Ep. 744.

dinal de Sion, qu'il trouvoit dans l'Eglise Romaine comme parmi les Lutheriens beaucoup de choses dignes de censure, & qu'il ne pouvoit consentir d'approuver. ^a *In utraque parte video quod mihi displiceat, in altera multum mundani spiritus, in altera multum seditiosi.* Plût à DIEU que l'expérience nous détrompât de ce qu'avance *Erasme*, & que nous ne vissions dans l'Eglise que ce que nous y devons voir! Mais hélas! qu'il s'en faut bien que l'esprit de *Jésus-Christ* seul y domine, & qu'on n'y agisse que par son mouvement. Ce grand homme le souhaita souvent, mais sans succès; & nous éprouvons tous les jours la vérité de ce qu'il écrivoit à un de ses amis, ^b *Inter Christianos jam minime tutum est Christum pure docere.*

Encore si *Erasme* avoit voulu prendre parti dans tous les differends qui partageoient alors les Théologiens, le Censeur lui auroit peut-être tenu compte de sa complaisance, & en faveur de sa soumission il auroit dissimulé ses déclamations contre le dérèglement & les abus. Mais ce qui l'indigne le plus, c'est qu'il ne paroît pas autant estimer, qu'on le sou-

A a 3

hai-

haite, toutes ces décisions Théologiques, que l'on fait avec si peu de précaution; & que l'on fôûtient avec tant d'opiniâtreté. On lui fait un crime d'avoir écrit, qu'on n'a jamais assez discuté de quelle manière il faut parler de *Jésus Christ*, & qu'il nous demande bien plus la pureté dans nos mœurs, que de l'exaëtitude & du scrupule dans nos expressions. Rien n'est si certain que cette proposition, surtout au sens d'*Erasme*, & il ne s'agissoit que de rapporter le passage entier pour le justifier; mais ce n'étoit pas le dessein du *Censeur*, & il s'est fait un devoir de le tronquer. Rapportons le donc, & laissons en le jugement aux Lecteurs: *Adornatur*, a dit-il, *jam bellum in Turcas..... sed quid futurum arbitramur si victis..... ut Christum amplectantur*, Occamos, aut Durandos, aut Gabrieles, aut Alvaros proposuerimus? *Quid cogitabunt, aut quid sentient..... ubi audierint spinosas illas & inextricabiles argutias de instantibus, de formalitatibus, de quidditatibus, de relationibus? praesertim ubi viderint de iis adeo non convenire inter magnos illos Religionis Professores, ut frequenter usque ad pallorem, usque ad*
con-

*convitia, usque ad sputa, nonnunquam & usque ad pugnos invicem digladiantur? ubi Prædicatores pro suo Thoma cominus atque eminus dimicantes, Minoritas contra Subtilissimos ac Scraphicos Doctores junctis umbonibus tuentes, alios ut Nominales, alios ut Reales loqui? Si viderint rem usque adeo difficilem esse ut numquam satis discussum sit, quibus verbis de Christo sit loquendum, perinde quasi cum moroso quopiam agas Damone, quem in tuam ipsius perniciem evocaris, si quid te fefellerit in verbis præscriptis, ac non potius cum clementissimo Servatore, qui à nobis præter puram simplicemque vitam nihil exigit? Obsecro te per Deum immortalem, quid istis agetur rebus, maxime si superciliosa Doctrina mores & vita similis respondeat? Efficacissima Turcas expugnandi ratio fuerit &c. Le passage est un peu long, mais ne valoit-il pas mieux s'exposer à fatiguer le Censeur, que de le refuter par un Commentaire, qui n'auroit eu ni la même force, ni la même évidence. Eh quoi! veut-il que pour convertir un Turc on lui fasse passer sur le corps tout le Galimathias de nos Scholastiques, & qu'on l'arrête, pour me servir des termes de * l'Abbé Faydit, sur*

* Apolog. du Syst. des SS. Pères.

les relations subsistantes , les modalitez constitutives , les personalitez , les concrets , les actes notionels , les puissances obedientielles , les perfeitez , les suppôts , les substances , & tant d'autres colifichets spirituels fichés sur l'entité de la *substance divine*. Que ce soit le goût de l'Auteur , peu m'importe , ce n'est sans doute celui ni de la raison ni de la foi. Ce n'est point cette Théologie qui a converti le monde. La simplicité de la foi , la pureté de la morale ont produit tant de miracles. *a Hac est illa Theologia vera , germana , efficax , qua olim & Philosophorum supercilia & Principum invicta sceptrâ Christo subegit.* C'est aussi ce qui faisoit souhaiter à *Erasme* qu'on ne multipliât pas les décisions & les articles de foi pour s'attacher plus scrupuleusement à la pratique de la Morale Chrétienne.

C'étoit uniquement ce qu'il demandoit dans sa Lettre à *Slechta* , dont l'*Anonyme* lui fait un si grand crime. Il n'a pas compris sans doute ce qu'*Erasme* entendoit par ces questions abstraites sur la nature divine ou l'*Hypostase* de *Jésus-Christ* , ou du moins il a fait semblant de ne le pas entendre pour pouvoir le critiquer avec plus de malignité. Que

ne rapportoit-il les paroles qui se lisent un peu plus bas dans la même Lettre, & qui auroient fait connoître qu'il n'en vouloit qu'à ces questions impertinentes, dont on berce nos Bacheliers, & qui sans les instruire de la Religion les remplissent de vanité & de fadaïses. *a Caterum quomodo illic sint desem predicamenta, & quomodo transubstantietur panis verbis mysticis. meo iudicio haud multum conducit ad profectum pietatis.* Pouvoit-on parler d'un pareil sujet avec plus de modération, & au-lieu d'exaggerer avec emphase sa prétendue indifférence pour la Religion, ne devoit-on pas lui tenir compte de la modestie avec laquelle il relève ceux qui l'avilissent ainsi par leurs sophismes & leurs puérilités ?

Mais si ce que l'on vient de rapporter de cette Lettre d'*Erasme* ne suffit pas pour le laver de la calomnie qu'on lui impose, que ne consultoit-on la Lettre au Cardinal *Carondelet*, où il s'explique plus en détail & avec plus d'exactitude. Le *Censeur* y auroit appris de quel genre de questions parloit *Erasme* dans celle à *Slechta*, dont il tire des conséquences si odieuses. *b An non habiturus est*, dit il,

A a 5

con-

confortium cum Patre & Filio & Spiritu Sancto, qui nesciat ad Philosophia rationem expedire, quid discernat Patrem à Filio, quid ab utroque Spiritum Sanctum: quid intersit inter Filii natiuitatem à Patre, & Spiritus Processionem? si credo quod traditum est, esse tres unius natura, quid opus est operosa disputatione? Si non credo, nullis humanis rationibus persuadebitur. N'avoit-il pas raison en effet de s'élever contre la licence effrénée de certains Théologiens, qui enchérissoient perpetuellement sur les anciennes inutilitez par de nouvelles, qui augmentoient sans cesse les articles de foi, & qui de leurs opinions faisoient autant de nouveaux dogmes. ^a Creverunt articuli, dit-il, sed decrevit sinceritas; efferbuit contentio, sed refrixit charitas. Doctrina Christi quæ prius nesciebat λογισμῶν cœpit à Philosophia principiis pendere tandem res deducta est ad Sophisticas contentiones, articulorum myriades proruperunt &c. Pourquoi lui faire un crime d'un sentiment si raisonnable? S. Hilaire, à l'occasion duquel il débite ces maximes, lui en avoit donné l'exemple en travaillant à rétablir la simplicité dans la foi: „C'est par la Religion, dit-il,

^a Ibid.

„ il, que nous devons connoître DIEU,
 „ & la piété seule nous apprend à parler
 „ dignement de lui. La foi consiste dans
 „ la simplicité. Ce n'est point par l'étu-
 „ de curieuse de questions subtiles que
 „ DIEU nous appelle à la gloire. L'éter-
 „ nité est à portée des plus simples, &
 „ la foi peut être sans danger au mi-
 „ lieu de l'ignorance. ^a *In simplicitate fides*
est Non per difficiles nos DEUS ad
beatam vitam quaestiones vocat In ab-
soluto nobis ac facili est aeternitas, Jesum
& suscitatum à mortuis per DEUM credere,
& ipsum esse Dominum confiteri
^b *Non fides nunc periclitatur, sed ignoratio-*
nis hic error est ^c *DEUS simplex est,*
religione nostra intelligendus est, pietate pro-
fitendus est : sensu vero non persequendus
est, sed adorandus ; quia natura moderata
& infirmis natura infinita & potentis sacra-
mentum intelligentia opinione non occupet.
 Tels furent toujours les sentimens d'*E-*
rasme. Il souhaitoit qu'on s'en tint au-
 tant qu'il étoit possible à la simplicité de
 l'Écriture & des premiers Symboles, &
 il craignoit avec fondement que la foi ne
 dégénéraât enfin en une curiosité vaine &
 cri-

^a Hilar. l. 1. c. de Trinit. num. 70. ^b Lib. 7. de Tri-
 nit. num. 35. ^c Lib. 9. de Trinit. num. 72.

criminelle, qui ne fit du Christianisme qu'une Secte de Philosophes plongés dans le crime, & occupés comme ces *fainéans d'Athenes* à des questions sans fin, & à dire ou à apprendre tous les jours quelque chose de nouveau : Bien différent en cela de ces premiers temps du Christianisme, où les fideles plus occupez à bien vivre qu'à disputer, ne songeoient qu'à pratiquer l'Evangile & non à en faire l'objet de leurs spéculations & de leurs disputes. *a Adeo prior fuit Ecclesia profectus in puritate vite quam in exacta cognitione divinitatis, nec umquam plus accepit dispendii quam quum in eruditione Philosophica demum, & in opibus hujus mundi quam maxime promovisse videbatur.*

C'en est assez ce semble pour justifier *Erasme* sur ses sentimens; suivons le *Censeur* dans ce qu'il dit de sa conduite, & voyons si ses demarches sont aussi criminelles, que ses maximes sont jugées impies. On lui reproche ^b la manière dont il parle de la *Bulle de Leon X.* Il semble que le *Censeur* soit piqué au jeu, & qu'il appréhende qu'on ne ménage encore moins la *Constitution de Clement XI.* qu'*Erasme* ne fit alors celle de *Leon X.* Les
Jan-

^a Ep. 613. ^b Pag. 962.

Jansénistes, que bon gré malgré il introduit à la queue de ses réflexions^a, font connoître à qui il en veut. Mais qu'a de commun *Erasme* avec ces Théologiens, que peut-être de justes plaintes contre des procédures très irrégulières, & quelque chose même de pis. C'est un malheur pour *Erasme*, qu'un *Jésuite* n'ait pas pris sa défense, on le feroit regarder comme le premier homme de son siècle, & on trouveroit pour le justifier beaucoup plus qu'on n'a inventé pour le condamner. Mais encore voyons ce que pense *Erasme* de la condamnation de *Luther*. Il eût souhaité qu'on s'y fût pris d'une autre manière pour appaiser le bruit qu'exciterent les emportemens de cet Hérésiarque : *b Tantum impetendi modum*, écrit-il franchement à *Leon X.* lui-même, *improbabam, non consulens Luthe-ro, sed auctoritati Theologorum.* *c Vereor*, dit-il dans une autre Lettre, *ne res in gravem tumultum exeat. Qui hac suadent Pontifici, dant illi mea sententia consilium, non dico quam pium, sed certè periculosum.* N'avoit-il pas en effet sujet de le craindre, & l'événement ne le justifia-t-il pas ? Mais si c'étoit par une in-

dif-

^a Pag. 971. ^b Ep. 529. ^c Ep. 528.

différence criminelle pour la Religion qu'*Erasme* parloit avec tant de modération, & s'il demeuroit attaché à l'Eglise pour s'épargner la peine d'un changement tumultueux, pourquoi n'écrivoit-il pas contre *Luther*? L'*Anonyme* qui le taxe d'une ambition démesurée fait qu'il ne tenoit qu'à lui de s'avancer à ce prix: ^a *Ego me huic tragœdia non misceo. Alioqui paratus est vel Episcopatus si velim in Lutherum scribere.* A dire le vrai, il ne desapprouvoit pas les déclamations de cet Hérésiarque contre les abus de l'Eglise Catholique; lui-même il s'y abandonnoit quelquefois, quoiqu'avec modération. Mais le Schisme l'effrayoit, & il aimoit mieux demeurer jusqu'à la moisson dans le champ avec la zizanie, que d'épouser d'autres erreurs dans une Secte qui ajoûtoit à différens égaremens la séparation & le Schisme. ^b *De me, écrivoit-il, nihil est periculi, numquam ero neque magister erroris neque dux tumultus..... hætenus prædicavi quietem & concordiam, hætenus laboravi Christo. Et instat vita terminus, non relinquam institutum, neque amittam coronam.* Si le Censeur connoissoit mieux l'esprit du Christianisme, s'il n'étoit

^a Ep. 528. ^b Ep. 530.

n'étoit enflammé de ce zèle *Pharisaique*, qui ne fait opposer à l'erreur que le *fer* & le *feu*, pourroit-il desapprouver des sentimens si raisonnables & si Chrétiens? Mais aujourd'hui, non plus que du temps d'*Erasme*, la douceur ne fait pas le caractère des Théologiens. La fureur & l'esprit Théologique sont presque synonymes, & jamais *Erasme* ne dit rien de plus vrai que ce qu'il écrivoit à l'Archévêque *Carondelet*. ^a *Res agitur isthic prorsus ordinè Theologico. Homo, cui male volunt rapitur in carcerem, ibi inter paucos transigitur negotium, & innoxius debet indigna pati, ne quid illis decedat auctoritatis. Ubi tota aberratum est via, clamant, favendum est negotio fidei.*

Je passe à l'accusation la plus atroce, je veux dire au reproche que l'on fait à *Erasme* d'avoir avoué sans détour qu'il ne ^b se jugeoit pas digne de l'honneur du martyre, & que ce ^c ne fut jamais son dessein de défendre la vérité au péril de sa vie. Ce reproche est solide, je l'avoue, & je ne prétends point excuser la foiblesse de ce grand homme aux dépens de la pureté de la morale & de la sainteté de l'Évangile. Mais je mets une dif-
fé-

^a Ep. 675. ^b Pag. 963. ^c Epp. 547. & 583.

férence infinie entre un homme foible & un homme fans religion , qui les tolere toutes , parce qu'il n'en reconnoît aucune, & qui sacrifie fa conscience à son repos & à sa vanité: *Erasme* évite de se commettre , parce qu'il craint la témérité & la présomption. Il sent sa foiblesse , mais il a la modestie & l'humilité de l'avouer. Il se tait par prudence plutôt que par hypocrisie , & ne se trouvant chargé de relever ni les excès scandaleux des uns , ni la superstition monstrueuse des autres , il aimoit mieux en laisser le soin aux Princes de l'Eglise, qu'il croyoit & plus propres à ce genre d'étude , & plus exercés dans ces combats , qui faisoient partie de leur vocation.

^a *Res non solum absolutam eruditionem , verum etiam singularem prudentiam desiderat non sine auctoritate. Et video non defuturos qui provinciam hanc & possint & velint suscipere , Episcopos , Cardinales , Reges denique.* Content de travailler à défricher la partie du champ qui lui avoit été confiée , il s'appliquoit à rappeler le goût des belles Lettres & l'amour des saintes Ecritures , protestant en toute occasion qu'il ne se sentoit ni inclination ni talent

pour

pour la controverse. Affermi dans ce retranchement, il ne prend parti qu'autant que l'équité & la vérité l'y obligent. Il se sent même quelquefois assez de courage pour croire qu'il s'exposeroit avec joie à perdre la vie pour *Jésus-Christ*, *pro cuius gloria licet homo nocens & sceleribus opertus, tamen vel capitis adirem discrimen, vel emori non refugiam*^a : mais peu après il apprehende pour sa timidité, & il craint d'imiter *Pierre*, si la tentation est trop forte, *vereor autem ne si quid inciderit tumultus, Petrum sim imitaturus*^b. Dans cette disposition il suit les Decrets de l'Empereur & du Pape quand ils jugent bien, il les tolere quand ils jugent mal, & il a quelque sujet de croire que cela est permis aux gens de bien, quand ils ne peuvent faire autrement : ^c *Id opinor etiam bonis viris licere, si nulla sit spes profectus*. A la foiblesse près, que le Censeur nous apprenne ce qu'il trouve à redire à une conduite si mesurée. Vouloit-il qu'*Erasme* se rendit partie de toutes les sottises & de toutes les erreurs de son Siècle? Il l'auroit traité de rebelle, qui ne savoit ployer sous l'autorité, ou d'imprudent, qui ne savoit dissimuler ce qu'il ne lui

Bb

con-

^a Ep. 335. & Ep. 1033. ^b Ep. 582. ^c Ep. 582.

convenoit point de reprendre. S'il se tait, on le regarde comme un lâche adulateur, qui n'aime que la vie, & qui disposé ^a à jouer toutes sortes de personnages porte le déguisement jusqu'au pied des autels. S'il parle, on envenime jusqu'aux expressions les plus simples, prêt à fouiller jusque dans l'intention, lorsque les paroles ne laissent point de prise à la Censure. Que falloit-il donc qu'il fit pour plaire à un misanthrope, qui ne voit les objets qu'à travers ses caprices, toujours prompt à condamner ce qui n'est pas conforme à son humeur ou à ses intérêts ?

Que les *Empereurs* & les *Papes* donnent à *Erasme* des marques de leur estime & de leur confiance, est-on surpris, dit le Censeur b, que les *Vicaires de la charité de Jésus-Christ* l'ayent porté aussi loin qu'elle peut aller ? Non, & je ne suis surpris que de ce qu'il n'a pas mieux profité de leur exemple, & qu'il se soit abandonné sans réserve à la malignité de son cœur, qui ne lui fait découvrir que du mal dans les démarches les plus innocentes & les moins suspectes.

La haine des Hérétiques, dont *S. Jérôme* avoit fait tant d'honneur à *S. Au-*

gus-

gustin, est au *Censeur* une nouvelle^a source de calomnie, & à *Erasme* la matière d'une nouvelle condamnation. Tout devient accusation entre les mains de l'*Anonyme*; & si nous nous en rapportons à son zèle, il faudra enfin condamner au feu tous les Ouvrages de ce grand homme; car *belas!* dit-il^b, *quelle nécessité de les lire? Il y pervertit le sens de l'Écriture, il y obscurcit la tradition, la foi y est trahie, la piété ne s'y fait point sentir, & le public ne doit à ses travaux qu'une juste indignation, pour avoir empoisonné les sources de la doctrine céleste, & y avoir répandu partout des semences d'irreligion & de libertinage.*

Telles & plus violentes encore sont les déclamations ridicules, auxquelles s'abandonne le *Censeur*, & qu'il menace de redoubler si l'*Apologiste* s'obstine à ne se pas rendre. A lui permis de continuer à fatiguer le Public par des calomnies si peu Chrétiennes, sans trop présumer de notre crédulité. *M. Marsollier* feroit de bonne composition, s'il cedit à de si foibles attaques. Mais au moins rien jusqu'ici ne nous oblige à nous rendre, & nous sommes dans la disposition de sui-

Bb 2

vte

vre le *Censeur* dans toutes ses accusations:
 a *hoc animi decretum nulla vincet obtrectorum improbitas.*

Qu'il triomphe tant qu'il voudra des
 b Censures de l'*Inquisition*, & de celles
 des Facultez de *Paris* & de *Louvain*, aux-
 quelles il nous rappelle. Qu'il produise
 en témoignage ces Savans distinguez en
Flandre, en *Allemagne*, en *Angleterre*,
 en *France*, & en *Espagne*, qui se déclara-
 rent contre les Livres d'*Erasme* aussitôt
 qu'ils parurent, je cite le *Censeur* à
 ces mêmes Tribunaux, qui rougissent au-
 jourd'hui de leurs décisions précipitées &
 de leurs injustes condamnations, & je le
 prie de nous rapporter les noms de ces
 prétendus savans hommes, du témoignage
 desquels il prétend s'appuyer; leur
 nom seul est capable de décrier leurs ac-
 cusations, & pour justifier *Erasme* il suf-
 fit presque de nommer ceux qui le com-
 battirent. Un *Beda*, un *Hoochstrate*, un
Hulst, un *Egmond*, & tant d'autres de
 ce calibre, qu'on n'auroit peut-être ja-
 mais connus, s'il ne s'étoit donné la pei-
 ne de relever leurs sottises, & auxquels
 il ne pouvoit plaire qu'aux dépens du
 bon goût & du jugement. c *Scio me qui-*
bus-

a Ep. 453. b Pag. 966. c Ep. 547.

busdam invisum, non quod Lutheranus sim, nam hoc ipsum indignantur quod Lutheranus non sim, sed iis qui nullis placent nisi mulierculis, idiotis, & superstitiosis. A ces prétendus savans hommes on saura bien en opposer d'autres, qui porteront avec eux leur recommandation, & si le *Censeur*, comme il nous en menace, se donne la peine d'entrer dans le détail des erreurs qu'il impute à *Erasme*, on l'y suivra avec plaisir sans craindre pour la réputation d'un Savant, qui ne sauroit rien perdre à se faire connoître au Public. On est sûr de sa cause dès qu'elle sera portée à un Tribunal non suspect, & pour justifier *Erasme* il suffit presque de le lire.

Il éprouva pendant sa vie que personne ne le condamnoit avec plus d'opiniâtreté que ceux qui ne connoissoient pas ses Ecrits. ^a *Idquæ fere comperio nullos odiosius clamitare, quam qui nostra non legunt.* Le préjugé armoit d'abord contre lui une multitude d'ignorans, qui ne connoissoient la Religion que par un fatras de pratiques, que l'usage & la superstition avoient consacrées. On cherchoit ensuite à appuyer la Censure, & on y réussissoit devant des gens intéressés à la défen-

B b 3 dre.

dre. *Erasme* étoit ainfi condamné, & on rejettoit encore fur lui la haine du tumulte, que l'on avoit excité contre lui. ^a *Ac prorsus novum calumniandi genus*, écrit-il à *Mosellanus* son ami. *Primum damnant quod oderunt, deinde venantur quod carpant in eo quod damnarunt. Quod si quis obstat aut reclamet illorum sycophantiis, tum clamitant turbare pacem ac tranquillitatem, perinde quasi quem alapis cadas, jubeas conquiescere ne quid tumultus oria- tur. Horum tenera Majestas & verbo etiam irritabilis, a nobis plusquam Socraticam exigit patientiam, & tam vilem habent alienam famam, qui suam tam charam haberi volunt.* Permis au Censeur de prendre pour lui ce portrait s'il se reconnoît à ces traits, il est certain au moins qu'il convient à bien des Théologiens, qui en usent avec *Erasme* après sa mort de la même manière à-peu-près que plusieurs en usoient avec lui pendant sa vie. Les Acteurs changent, mais la Scene est la même; mêmes passions, mêmes mouvemens, rien presque ne se dément, & sans se transporter dans un autre Siécle, qui ne reconnoîtroit dans le personnage, que jouoient les accusateurs d'*Erasme* il y a près

^a Ibid.

près de 200. ans , le portrait de ceux qui s'élevent aujourd'hui contre lui avec tant d'injustice & de violence. ^a *Summa vero victoria spes* , dit-il , *in meris sycophantiis illis est sita. Si libris agant , nihil aliud quam suam traducunt stultitiam simul atque inscitiam : si rationibus conflentur , nimirum superat manifesta veritas ; tantum apud imperitam plebeculam stultasque mulierculas vociferantur , quibus imponere facillimum est , præsertim Religionis prætextu , cujus simulanda miri sunt artifices. Prætexunt horrenda nomina , hæreses , Antichristos : jactitant periclitari nutareque Religionem Christianam , quam ipsi scilicet suis humeris sustinent. hujusmodi vanias non pudet etiam in sacris concionibus deblaterare , qui se præcones Evangelicæ doctrinæ haberi postulant. Abutuntur & Romani Pontificis & Romanæ Sedis nomine , videlicet apud nullos , ita ut par est , non sacrosancto. Nunc depravant & quod recte dictum est , sæpe & quod non intelligunt. Amarulentis dictis exacerbant , quibus poterant Christiana mansuetudine mederi ; alienant sevitia , quos comitate poterant retinere. Protinus hæresis vocabulum in ore est , sicubi dissentiant aut videri volunt dissenti-*

B b 4 re ;

re ; si quid parum arridet , seditiose quiritantur apud crassam & indectam multitudinem.

Que le *Censeur* s'en prenne à lui-même, si on ne l'épargne pas davantage. Il ne doit pas trouver mauvais, qu'après avoir si peu ménagé un Auteur de la réputation d'*Erasme*, on n'ait pas toujours mesuré ses expressions en relevant ses calomnies. Il devoit au moins respecter le mérite d'un si grand homme, & reconnoître l'utilité de ses travaux, s'il avoit quelques soupçons contre sa religion. Pour ne point prévenir l'Accusateur, & demeurer dans les bornes qu'on s'est prescrites, on a évité d'entrer dans le détail où sont entrez les premiers Apologistes d'*Erasme*. On a tiré sa justification d'où le *Censeur* avoit prétendu tirer les preuves de ses accusations, car pour me servir de ses termes, c'est ^a *marquer une grande confiance dans la justice de sa cause & la croire indubitable, que de prendre droit par les productions de la partie adverse.* On auroit pû parcourir les différens dogmes de l'Eglise, & faire voir avec succès combien *Erasme* s'y est conformé. On auroit pû dissiper les soupçons que
l'on

l'on a voulu répandre sur ses travaux, & rapporter les éloges de *Leon X.* qui lui fût si bon gré d'avoir mis son *Nouveau Testament* sous sa protection. On auroit pû s'étendre sur les raisons qui peuvent justifier ou la hardiesse de sa Critique, ou l'indiscretion de quelques paroles échappées avant les troubles, mais on s'est borné aux reproches du *Censeur*, & on se flatte d'y avoir satisfait. S'il reste quelque chose à faire, on aime mieux différer, jusqu'à ce qu'il fasse de nouveau éclore sa malignité.

Il est vrai qu'on ne conçoit pas encore, quel motif l'a porté à se déclarer tout d'un coup avec tant de violence contre un Auteur, qui lui devoit ce semble être cher? S'il étoit permis de lever le rideau répandu sur plusieurs mystères, on seroit surpris qu'après la conformité, qui se trouve entre les maximes d'*Erasme* & les siennes, il excite une si violente tempête contre la mémoire de cet Auteur. On l'a déjà dit, c'est peut-être une tache ineffaçable à la mémoire d'*Erasme* d'avoir eu un *Janséniste* pour son premier Apologiste. Le mérite du second ne sauroit réparer ce malheur, & pour réhabiliter sa réputation je ne sache plus d'autre moyen

que de le mettre en contradiction avec la doctrine de ses premiers Défenseurs. A ce prix je réponds du succès de l'Apologie, & *Erasme*, que l'on a dépeint des couleurs les plus noires, deviendra tout à coup le Défenseur de l'unité Ecclesiastique, le Restaurateur de l'amour de l'Ecriture, le Pacificateur de l'Eglise, le Défenseur du bon goût, & le Père des belles Lettres.

C'est ainsi souvent qu'au gré des passions & des intérêts on forme des jugemens, qui ne durent qu'autant que les intérêts sont les mêmes. Quand nous n'avons pour guides que l'équité, on garde plus de mesures, & on s'expose moins aux jugemens téméraires & corrompus. Dans une cause même équivoque la charité prend le parti le plus favorable, & dût-on se tromper, on se trompe moins dangereusement, en suspendant sa censure, qu'en s'abandonnant à un zèle amer & violent, qui n'est ordinairement le fruit que d'une sagesse & d'une politique toute humaine. A mon avis, on ne peut être trop réservé à juger des grands hommes, & dans ces matières on ne peut, ce me semble, se proposer de meilleure regle que cette belle maxime

xime d'*Erasme*: ^a *Non mihi sumo tantum ingenii, tantum eruditionis, ut ausim de aliena fide pronuntiare, ni plane quis repugnet articulis receptissimis Quid alii sibi sumant ipsi viderint, ego servum alienum non judico. Domino suo stat aut cadit. Doleo tamen majorem in modum quorundam amarulentis contentionibus labefactari tranquillitatem studiorum ac rei Christiana.* Je finis en donnant un exemple de ces jugemens sages & moderés dans celui-là même, que le célèbre *M. de Thou* a porté d'*Erasme*: on lit dans la traduction qu'on a faite de son *Poème à la postérité*:

J'ai joint le Grand *Erasme* à ces hommes
fameux,

Et n'ai pû me résoudre à ternir dans l'histoire

De ses rares talens l'honorable mémoire ;
S'il eut quelques erreurs, on dût les excuser,
Puisqu'*Erasme* étoit homme, il pouvoit
s'abuser :

Dans un esprit de paix on a dû le reprendre,
Et ne le forcer pas à vouloir se défendre.
Que de ses ennemis dans la même rigueur
Pour éclairer la vie, on pénètre le cœur,
Que n'y verroit-on pas de véritables crimes ?

Com,

Combien d'erreurs peut-être ou d'horribles
maximes?

Chaque âge a ses défauts, je sai que jeune
encor

A sa plumè mordante il donna trop l'effor ;
Mais fans attention aux traits de sa Cri-
tique

Considerons sa mort Chrétienne & Catho-
lique,

Et jugeons de son ame & de ses sentimens
Par sa dernière Epître adressée aux Fla-
mands.



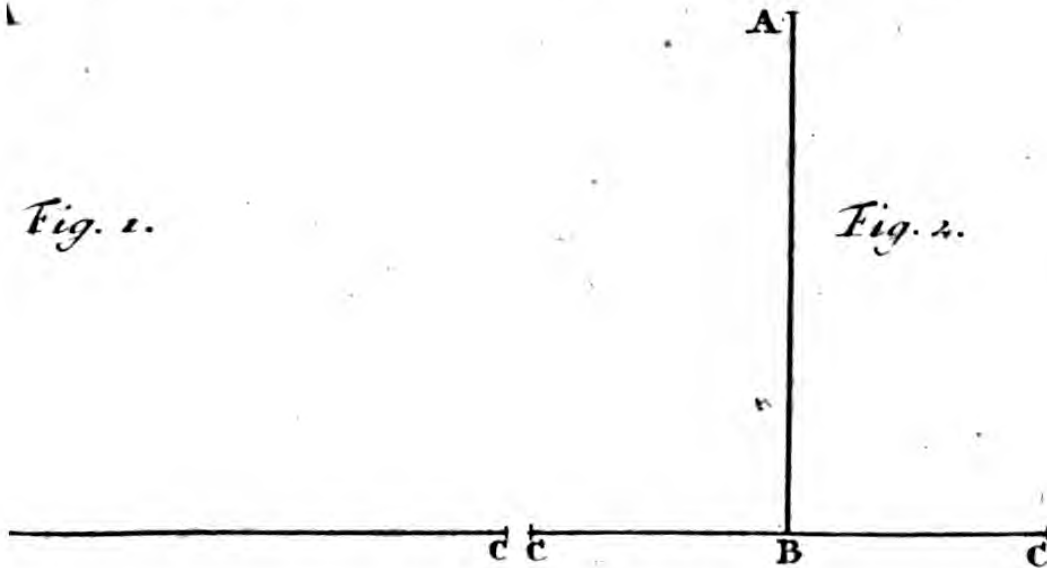
ARTICLE VII.

Témoignage des Sens contre les Sens.

POUR convaincre d'erreur les *Sens*, il
suffit de montrer qu'ils se contredisent,
& que selon leur témoignage, cet axio-
me, *deux grandeurs égales a une troisiè-
me sont égales entre elles*, est faux.

Pour faire donc sentir cette contradi-
ction, je suppose qu'on applique deux
lignes égales l'une sur l'autre, en for-
te que se touchant par une de leurs
extrémités, elles forment un angle droit :
soient donc AB & BC *Fig. 1.* ces deux lignes
pa-

paroissent égales aux yeux; mais si l'on



transporte la ligne AB sur le point B moitié de la ligne CB *Fig. 2.* celle-là paroitra beaucoup plus longue que celle-ci.

Mais soit que la ligne AB soit posée à l'extrémité de la ligne BC , soit qu'elle soit située au milieu de cette même ligne, elle est toujours égale à la ligne BC , car telle est la supposition, & néanmoins au jugement des yeux tantôt elle est égale, & tantôt inégale à cette même ligne BC . Donc au rapport des SENS deux grandeurs qui seront égales entre elles, ne sont pas pour cela égales à une troisième. Il ne faut qu'ou-

qu'ouvrir les yeux pour découvrir cette apparence ; mais pour appercevoir le principe d'erreur de cette apparence, (car certainement les yeux nous trompent en cette occasion) il faut autre chose que le *debita & l'indebita distantia* des *Péripatéticiens*, si ce n'est que manié par de plus habiles mains qu'il ne l'a jamais été, il ne donnât plus qu'il n'a encore donné jusqu'ici. En attendant tout ce qu'on pourra tirer de ce merveilleux principe, qu'il me soit permis d'en employer d'autres, & on jugera s'ils satisfont à la question proposée.

Définition.

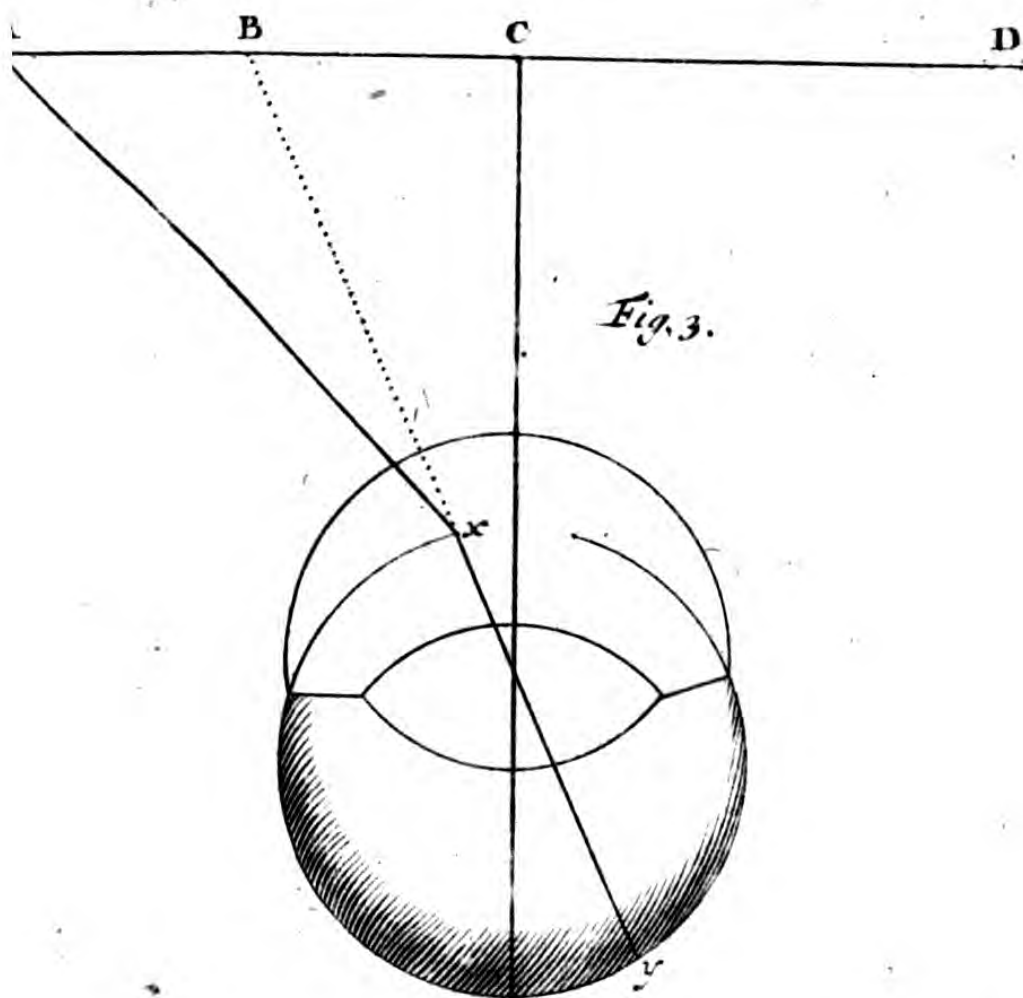
Dans tous les objets apperçûs, il n'y a qu'un point, dont les rayons entrent dans l'œil sans souffrir de réfraction ; & ce point est comme le centre de toutes les parties apperçûes.

Lemme.

Les rayons, qui partent de tout autre point que du centre, ne tombent sur la retine qu'après avoir souffert plusieurs réfractions, lesquelles sont d'autant plus gran-

grandes que les points, d'où viennent ces rayons, sont plus éloignés du centre.

Il suit de ces deux propositions, que



le point C de la ligne ABCD est aperçû dans son véritable lieu : & que le point A est vû dans le point B, parce que l'impression en ligne droite met

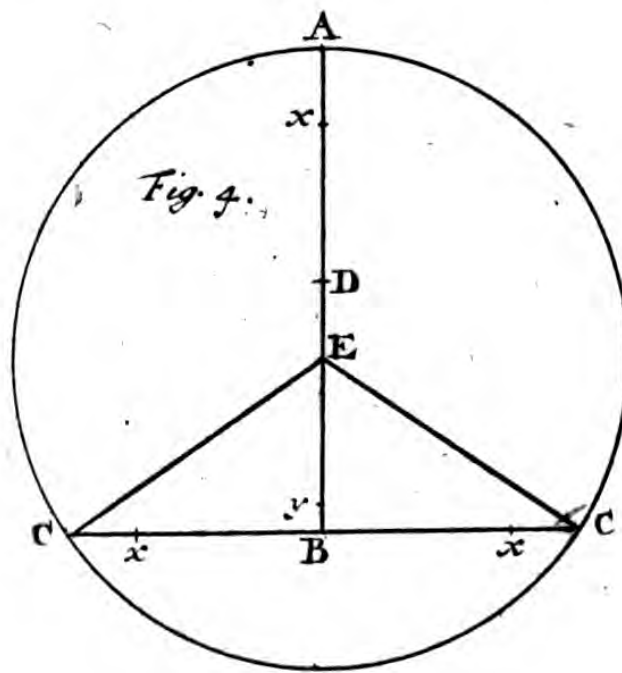
398 M E M O I R E S

met nécessairement le point qui la cause au bout de cette ligne B x y.

Ces vérités supposées, je démontre que la ligne *Figure 4.* appuyée sur le point B, moitié de la ligne C B C doit paroître plus longue que cette ligne C B C, quoi- qu'elle lui soit égale.

Démonstration.

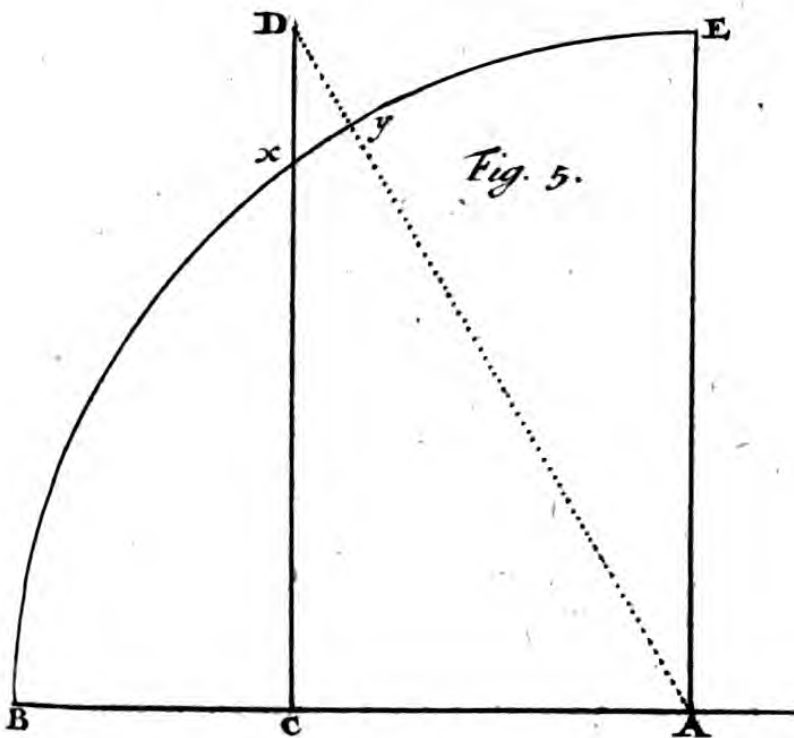
Par le *Lemme supérieur*, les points



A, C, C, doivent par exemple paroître aux points x, x, x, & le point B doit

doit paroître seulement au point y , car étant moins éloigné du Centre E que les autres points A , C , C , le rayon qu'il réfléchit doit souffrir une moindre réfraction : donc la ligne AB doit paroître plus longue que la ligne CBC , puisque de ces deux lignes égales on retranche moins de la ligne AB que de la ligne C, B, C , ce qu'il falloit démontrer.

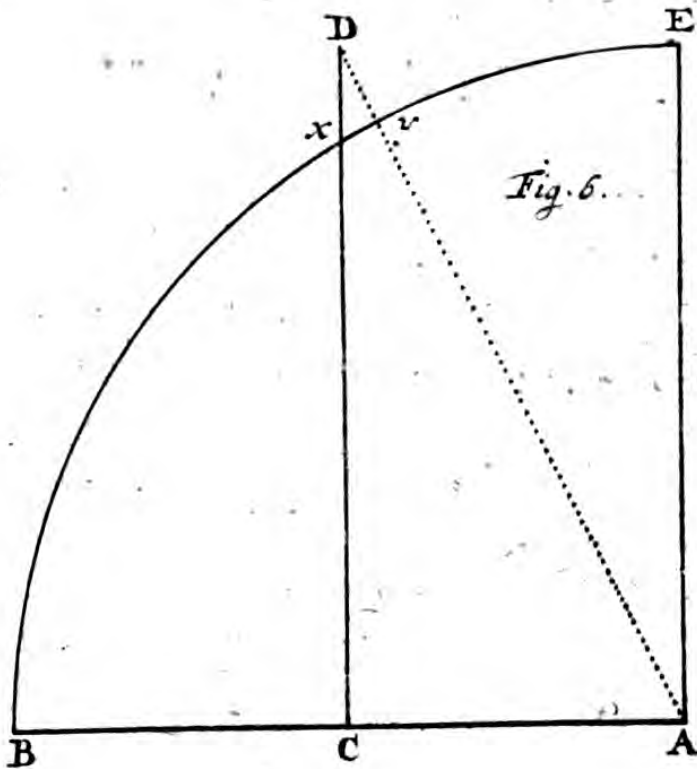
On pourroit encore, ce me semble, rendre raison de cette apparence en se servant des principes, dont on se sert ordinairement pour mesurer des grandeurs.



Le premier moyen naturel pour connoître le rapport de deux grandeurs, c'est de les appliquer l'une sur l'autre. Le second, lorsque le premier ne peut pas être mis en usage, est de joindre ces deux grandeurs par une de leurs extrêmités, & de ce point commun, conduisant l'œil par leurs autres extrêmités, on apperçoit assez juste leur rapport; mais s'il arrive que ces deux moyens soient inutiles, comme on le voit dans le cas proposé, l'imagination suppose une ligne AD *Fig. 5.* qui joigne autant qu'il est possible les extrêmités A & D des lignes AB & CD . afin que du point commun A & de la distance AB , l'œil décrivant une circonférence, l'esprit apperçoive le rapport de ces deux lignes AB & CD : & comme cette circonférence coupe toujours une petite partie de la ligne AD , dès là que la ligne CD ne touche pas la ligne AE , la ligne CD doit paroître plus longue que la ligne AB , savoir de la petite partie Dy , ou Dx son égale: car l'œil n'étant pas sensiblement touché de la différence qu'il y a entre la ligne Ay & la ligne Cx , lorsqu'il s'applique à toute la figure, on juge qu'elles sont égales, & la ligne Ay étant égale à ligne AB , la

lig.

ligne CD doit nécessairement paroître plus longue que la ligne AB , puisqu'elle se prolonge au-delà de la circonférence.



Je ne prétens pas que cette dernière résolution soit aussi géométrique & aussi convaincante que la première ; elle ne laisse pas néanmoins d'avoir sa force, si l'on fait attention que l'habitude, que nous avons de juger ou d'agir de certaine façon en certaines matières, nous porte tout naturellement à juger & à agir de la même

manière dans toutes les choses qui ont quelque rapport, quelque éloigné même que soit ce rapport.

ARTICLE VIII.

Lettre sur une Brochure qui parût en 1715. le 10. Janvier, intitulée L'Athéisme découvert par le Père Hardouin Jésuite, & premièrement la Brochure même.

LA même raison, qui m'a fait insérer dans ces Mémoires la *Réfutation de l'Apologie d'Erasme*, fait que j'insère encore ici la Brochure, dont la Lettre qui suit est une espèce d'explication. Ceux qui auroient lû cette Lettre, & qui n'auroient point eu la *Brochure*, auroient sans doute souhaité pouvoir la lire, afin d'être mieux au fait de ce qui est le sujet de l'une & de l'autre de ces Pièces. Et comme elle est devenue rare, fort ordinaire des feuilles volantes, j'ai crû qu'il ne seroit pas inutile de la conserver dans un volume moins sujet à se perdre & où l'on pourroit aisément la trouver.

*L'Athéisme découvert, par le
R. Père Hardouin Jésuite,
dans les Ecrits de tous les
Pères de l'Eglise & des Phi-
losophes modernes.*

cet article est du d'Ex-jésuite La Pillonnière.

L'Impression, qui porte l'esprit à chercher l'évidence, & qui ne le laisse point dans le calme jusqu'à ce qu'on le trouve dans la vérité, me pressa, pour m'instruire, de solliciter cent & cent fois le Père *Hardouin*, que je connoissois dès le temps que j'étois pensionnaire au Collège de Clermont, & dont j'avois conçu dès lors les plus hautes idées. Je n'en avois entendu parler depuis dans la Société que comme d'un très saint homme, & le plus savant de l'Europe. Ainsi je ne doutois pas que je ne dûsse trouver chez lui, comme il me le promettoit, la vraie science & la lumière.

Tout conspiroit à me donner ce préjugé en sa faveur; l'attachement qu'avoient pour ses opinions plusieurs Jésuites distingués dans la Société pour leur esprit & leur vertu, l'amitié, sa grande piété, son

affiduité prodigieuse à l'étude, sa grande lecture & sa vaste érudition, à laquelle je voyois que la Société avoit rendu hommage en le présentant au Clergé de France pour faire un nouveau recueil de tous les Conciles. Soit qu'il ne me jugeât pas encore assez mûr, soit qu'il eût ses raisons, il refusoit de s'ouvrir. Ne pouvant donc rien tirer de lui, & ne me sentant pas attaché par aucune étude qui me pressât ou qui m'attirât, je pris le parti de donner à ma Philosophie précisément le temps qu'il falloit pour l'apprendre par cœur; c'est-à-dire, assez peu; car je trouvai mes anciennes idées en assez bon état dans ma mémoire.

Au surplus, je bornai mes études à celle de la Langue Hébraïque & de la Gréque, selon le conseil de mon ami le P. *Hardouin*, qui me soutenoit par l'espérance d'être introduit dans les secrets sur lesquels sa réserve irritoit ma curiosité, & d'apprendre des choses dont il me donnoit, par des mots échappés, les idées les plus magnifiques. J'attendois la Théologie avec l'impatience, que son nom seul inspiroit à un jeune homme, à qui le goût de la piété & la curiosité donnoient pour l'étude de cette Science sacrée un em-
pres-

pressement, qu'il n'avoit plus pour toutes les profanes. J'en avois conçu les plus sublimes idées. Je ne doutois pas qu'elle ne dût remplir le vuide qu'avoit laissé chez moi ma provision philosophique.

On a quelque droit de s'imaginer, avant que d'y entrer, qu'elle va introduire dans la connoissance parfaite de la Religion, exposer dans un beau jour les preuves de ses dogmes, donner l'intelligence de plusieurs de ses principaux mystères; en un mot, faire sentir cet accord merveilleux que la méditation découvre entre la raison & la révélation : accord qui ajoutant à l'obscurité de la foi l'évidence de la lumière, affermit & console les esprits soumis, & soumet sans violence les incrédules. On est trompé. Ces idées sont très mal remplies.

Je retrouvai en Théologie ce que j'avois vû en Philosophie; un ergotisme fade qui se met en possession de donner des mots pour des choses, des noms d'Auteurs pour des raisons, leurs visions pour des articles de foi, leurs plus grossières erreurs pour de constantes vérités, une multitude d'opinions, (ce qui est le caractère de l'erreur) sur lesquelles on se bat depuis tant de Siècles dans le barreau

contentieux de l'Ecole, sans espérance d'y voir jamais les parties amies & les querelles pacifiées, un dédale de vaines chicanes & de fausses subtilitez inventées, ce semble, à dessein d'égarer l'esprit & d'envelopper la vérité; un amas ténébreux & confus de minuties ou de chimères, qui forment ce composé monstrueux & bizarre, qu'il plaît aussi d'honorer du nom de Metaphysique, & de confondre avec le corps de la Religion.

Je sens que je manque ici de complaisance, pour ceux qui ont été mes Régens en Théologie. A Dieu ne plaise cependant que je prétende les déprimer au dessous des autres, ni même étendre ce que je dis, généralement à tout ce qu'ils m'ont enseigné. Mais aussi, pour justifier ce que j'avance, sans aller éplucher leurs Ecrits que je n'ai pas, je ne voudrois que ce qui m'est demeuré du dernier Traité sur lequel je tombai, qui étoit celui des Anges, que le (*) Phoenix des Théologiens de la Société nous faisoit grands, les uns comme de Paris à Rome, les autres comme de Paris à Vaugirard, longs & larges à proportion; qu'il nous repré-

sen-

(*) Le R. P. de Montmouceau Régent en Théologie au Collège de Louis le Grand à Paris.

fentoit tantôt comme des plans , tantôt comme des solides , en cube , en pain de sucre , en boule , en peloton après avoir passé à la filière , figurant diversément leur étendue virtuelle , qu'il nous rarifioit quelquefois comme du lait qui se gonfle en bouillant , qu'il nous ramassoit d'autres fois comme une éponge , & qu'il faisoit danser sur la pointe d'une aiguille , en nous disant de sang-froid & du plus parfait sérieux , avec toute la gravité Théologique , des choses dont je défierois les plus mélancoliques de s'empêcher de rire , si j'avois du temps à perdre , ou si je ne faisois scrupule d'en faire perdre à mes Lecteurs en les racontant.

Au-reste , je ne dis rien ici en quoi je ne sois l'écho du commun des Jésuites , & sur-tout des jeunes gens , qui font tous les jours dans leurs récréations des farces entr'eux de ce qu'on leur enseigne , pourvû-que le Lecteur de Théologie ou quelqu'un des discrets ne s'y trouve pas. Plusieurs m'ont dit souvent , que la Théologie , telle qu'ils l'avoient apprise , ne laissoit rien dans l'esprit qui fût d'usage hors de dessus les bancs ; qu'elle étoit plus capable de le remplir de confusion que de l'éclairer ; d'apprendre à douter que d'ap-

prendre à croire ; d'embarrasser le dogme que de le démêler & le fixer ; en un mot, d'égarer que de conduire. Mon exemple en est une preuve. La Théologie, qui ressemble à la Philosophie comme une fille à sa mère, mit le sceau dans mon esprit aux préjugez qui fraièrent le chemin au P. *Hardouin* pour me faire entrer dans son système.

Comme on me tenoit toujours dans le mystère & dans l'obscurité, j'en fortis disposé à recevoir avec un respect religieux tout ce qu'on me donnoit comme aiant quelque rapport à la foi, quelque absurde & quelque incompréhensible qu'il me parût, comme aussi à me cabrer contre tout ce qu'on me disoit qui y étoit contraire, quelque lumière que j'y pûsse appercevoir.

Comme personne ne se comparoit au P. *Hardouin* pour la connoissance de l'Antiquité, & que je n'avois point l'idée d'une plus haute Science que celle-là, ma curiosité tournoit tous mes empressemens vers lui. Je n'entrois jamais dans sa chambre sans être frappé de la vûe d'une trentaine de volumes de sa main, remplis de remarques sur l'Antiquité. J'avois une extrême passion de voir de quoi il étoit question,

tion, & d'être un des initiés. Je continuai donc à le presser & à le solliciter. Il donna enfin quelque chose à mon importunité, & j'arrachai de lui, à l'occasion de la question fameuse des septante Semaines de *Daniel*, son Livre de la Chronologie du Vieux Testament, où cette question est traitée.

Soit que j'eusse raison, ou non, je crus que tout quadroit aussi juste dans son hypothèse que dans trente-trois autres qui ont été, dit-il, inventées sur cette question embarrassante & litigieuse; & elle me plut sans comparaison davantage que celle qu'on nous avoit donnée dans nos Ecoles d'une manière fort croquée. Je savois que le sentiment du P. *Hardouin* avoit été soutenu publiquement dans un Acte de Théologie par un Jésuite des plus en réputation pour l'habileté. Le P. *Hardouin* m'avoit montré outre cela plusieurs Lettres de Savans des Pais étrangers, pleines de félicitations sur son Livre. Il m'avoit dit que son Livre, qui avoit l'approbation de la Société, n'avoit point été arrêté par les Supérieurs, mais par le bruit qu'avoit fait M. *de Meaux*, quelques jours seulement avant qu'il fût en vente. Il avoit nombre de partisans, & j'en ai en-

ten-

tendu dire tous les biens du monde à un homme qui est une des plus belles espérances de la Société. Ainsi le mal que j'entendois dire à quelques-uns ne m'empêcha pas de croire y voir de belles choses pour la conciliation de plusieurs endroits difficiles de l'Écriture, entre autres par rapport aux regnes des Rois d'Israël & de Juda, qui sont fort compliqués; pour la fixation de plusieurs époques importantes; pour la solution des difficultés que les Interpretes trouvent à établir la généalogie de J. C. que les Évangélistes prennent différemment; & sur-tout pour prouver l'authenticité & la justesse de l'histoire des *Macabées*, qu'il me paroïssoit accorder avec les médailles d'une manière qui me faisoit plaisir. J'extorquai encore du P. *Hardouin* plusieurs morceaux de ses Commentaires sur le N. Testament.

Ce qui avoit le plus attiré mon attention dans son Livre, c'est ce qu'il y dit d'une Secte qui en vouloit à DIEU même, & qui établissoit des principes tout opposés à ceux de la vraie Religion. Le peu qu'il en dit, comme en passant, piquoit mon zèle autant que ma curiosité, & me faisoit soupirer après l'instruction. Com-
me

ne il ne satisfaisoit point assez à mon gré non avidité, qui croissoit à mesure que je le voyois, je résolus de faire causer un homme qui savoit quelques-unes de ses pensées sur l'Antiquité, pour en faire l'examen par moi-même, & suivre la lumière que j'espérois rencontrer.

Je réussis. Le Père N. qui n'avoit d'autre intention que de m'éloigner des pensées du P. *Hardouin*, qu'il anathématisoit alors, satisfit la mienne qui étoit de les apprendre. Il me dit donc, que le P. *Hardouin* avoit en vûe une faction cachée & souterraine composée d'Auteurs anciens & modernes, auxquels il attribuoit un systême réellement impie, & qui étoit l'Athéisme tout pur; mais qui n'avoit jamais existé que dans sa tête, & dont il faisoit le fondement de ses visions sur la supposition des Livres de S. *Augustin* & des Pères de l'Eglise. Je lui demandai en quoi consistoit cet Athéisme dont il me parloit. Il me répondit, qu'il consistoit en ce que les Auteurs, à qui le P. *Hardouin* en vouloit, n'admettoient point d'autre DIEU que la vérité, & il faisoit ce raisonnement. La vérité universelle, qui contient les vérités particulières, les vérités des nombres, les vérités géométriques, les vé-

véritez morales, les véritez métaphysiques, les véritez physiques, est incréée, éternelle, immuable, infinie. Or tout ce qui est infini, immuable, incréé, éternel, est DIEU. Donc DIEU est la vérité universelle, & il n'y a point d'autre DIEU que la vérité. Il me glissa dans la suite de la conversation, que les Ouvrages des Anciens, où le P. *Hardouin* trouvoit le poison le plus grossier & le moins préparé, étoient ceux de S. *Jean de Damas*, & le second livre du *libre Arbitre* de S. *Augustin*. Au premier moment, j'allai lire le dernier dans la Bibliothèque. J'y trouvai d'une manière fort étendue le raisonnement sur la vérité, que S. *Augustin* me parut diviniser fort clairement.

Il m'étoit impossible alors, & il l'est tout-à-fait à un Péripatéticien, de concevoir le sentiment de S. *Augustin*, & de ceux qui donnent après lui de la réalité aux idées, qui sont présentes à notre esprit, lorsqu'il apperçoit les véritez éternelles, ou les rapports immuables qui sont entre elles, sur ce principe si simple, que *le néant ne peut être apperçû, & n'a aucunes propriétés*, comme nos idées en ont. Ainsi la vérité & toutes les idées abstraites généralement, comme celle de

l'ordre &c. passioient alors chez moi pour un pur néant, ou pour quelques-uns de ces êtres *mitoïens* entre le rien & quelque chose, que l'École appelle des *êtres de raison*: ces êtres si renommés, qu'elle ne veut pas qu'on les distingue de notre esprit dont ils ont la forme, où ils ont une existence métaphysique, comme elle parle, & qu'il anéantit comme il lui plaît, si bien que dans la suite quand je voyois S. *Augustin* se demander à lui-même, comme il fait souvent, *Numquid nihil est veritas?* je répondois intérieurement dans mes enthousiasmes Péripatéticiens, qui enflammoient mon zèle contre des Ouvrages, que je lui croïois supposés avec le P. *Hardouin*: Oui, malheureux, oui, Athée; la vérité n'est rien, c'est l'ouvrage de l'esprit, la forme de l'entendement, c'est un être abstrait & métaphysique, un être de raison, en un mot ce n'est rien. Je ne pouvois juger que conformément aux principes confus qu'on m'avoit mis de jeunesse dans l'esprit. Ainsi je ne pûs prendre des pensées bien favorables pour l'Auteur du Livre *du libre Arbitre*, quel qu'il fût. Je pensois que si le principe étoit mauvais, comme mon homme me l'avoit avoué, &

com-

comme il me paroissoit conformément aux idées qu'on m'avoit données de jeunesse dans la Société, il étoit mauvais & condamnable par-tout, & que nul préjugé ne pouvoit mettre à couvert ni privilégier un Livre, où il étoit manifestement établi. Je commençai à croire que le P. *Hardouin* pourroit bien n'être pas aussi visionnaire qu'on me l'avoit fait, qu'il n'étoit pas dit qu'on pensât toujours mal pour penser autrement que le commun sur les faits, & hors des matières de la foi; en tout cas, que la grande étude du P. *Hardouin*, son érudition, sa vertu, sa réputation, & ce qui étoit une raison personnelle pour moi, l'amitié, lui méritoient de n'être point condamné sans être entendu sur ses sentimens, auxquels je venois d'entrevoir quelque chose qui me paroissoit favorable; que cependant il étoit bon aussi d'être sur la précaution, afin de n'avancer qu'autant que je verrois de la lumière & de la sûreté.

Le P. *Hardouin* entra justement dans la Bibliothèque dont il avoit le soin, pendant que je roulois ces pensées; & comme il me trouva sur S. *Augustin*, il me demanda à quoi je m'amusois de lire ce que je n'entendois point. Je lui racontai

tout

le fait. Je lui parlai enfin du raisonnement qu'il prétendoit voir dans le *Livre du libre Arbitre*, en ajoutant qu'il falloit se mettre un bandeau devant les yeux pour ne l'y pas voir. Je lui fis l'analyse du Livre & du raisonnement d'une manière qui lui plut, & lui fis rompre la résolution qu'il avoit prise de ne point s'expliquer si-tôt.

Il est nécessaire de dire pour lui comme pour moi, que ce n'est point par folie, ni faute de respect pour la Religion, mais que c'est au contraire en étendant aux idées de la Philosophie & de la Théologie commune le respect qu'il a pour elle, & en raisonnant conséquemment, qu'il a donné dans un systême aussi étrange & qui a si fort scandalisé, même l'Eglise Protestante. Il en reviendra une utilité considérable au Public. Les écarts inimaginables d'un homme, qui constamment a beaucoup d'esprit, qui est le Jésuite le plus laborieux & le plus appliqué qui ait jamais été, qu'on connoît pour homme très rempli de probité, de bon cœur, & de religion, & qu'on peut appeller un grand homme en bien des sens, ses écarts, dis-je, feront comprendre ce qu'on ne comprend peut-être pas assez;

je veux dire, les conséquences des préjugés qu'on prend dans une mauvaise Philosophie, & dans une Théologie qui en suppose les principes. Le galimathias fait donner dans le galimathias, l'erreur conduit à l'erreur; cela arrive d'autant plus qu'on raisonne plus juste & qu'on avance davantage. Quand on s'en fie aux préjugés communs, que peut-on faire sans s'égarer? Quand on marche dans les ténèbres, quand on s'est accoutumé de jeunesse à bannir l'évidence de ses idées, on ne fait plus où on va, & on ne peut aller qu'au précipice. Le P. *Hardouin* s'étendit pendant plusieurs heures que nous fûmes ensemble sur l'état déplorable où la Religion étoit réduite, par l'impiété artificieuse de la plupart des Auteurs anciens & modernes, qui s'accordoient à n'admettre point d'autre Dieu que la vérité, la raison, le bon sens, la lumière naturelle; & de ce principe, qu'il appelloit *Payen & Athée*, tirant des conséquences toutes funestes à la foi, il me parla à-peu-près en ces termes.

„ Mon cher Enfant, l'abomination de
 „ la désolation est dans le lieu saint, me
 „ dit-il, en levant les yeux au ciel d'un
 „ air plein de zèle & d'enthousiasme. Je
 „ l'ai

„ P'ai vûe, le Seigneur DIEU m'a ouvert
 „ les yeux pour la voir. Il pouvoit les ou-
 „ vrir à cinquante mille autres comme à
 „ moi. Je puis vous dire que je mourrois
 „ pour ce que je fai, comme pour ce que
 „ je croi : car il s'agit des intérêts du Très
 „ haut & de sa sainte Religion, qui, s'il
 „ n'y met la main, est à la veille de pé-
 „ rir dans le monde. Il me donne du
 „ zèle pour exterminer les ennemis de
 „ son nom & de la foi. J'en ai, mal-
 „ gré les ténèbres dont je la voi envi-
 „ ronnée. J'en loue DIEU. La gran-
 „ de étude est un grand écueil, & la ten-
 „ tation de voir clair & d'ouvrir les yeux
 „ n'est pas petite. Je bénis DIEU de m'en
 „ avoir délivré. Félicitez vous d'être d'u-
 „ ne Compagnie, où on vous a appris de
 „ bonne heure à sôûmettre votre esprit,
 „ & qui est (je fai ce que je vous dis)
 „ la plus saine portion de l'Eglise pour la
 „ doctrine. Les *Bénédictins* se perdent ;
 „ l'*Oratoire* est gangrené. C'est le plus
 „ grand bonheur du monde, que le Cler-
 „ gé & la plûpart des Corps, la Com-
 „ pagnie, comme les autres, étudient peu.
 „ Peut-être, s'ils étudioient davantage,
 „ se laisseroient-ils déposséder comme les
 „ autres des idées qu'on leur a apprises de

„jeunesse, & de la Tradition qui se con-
 „serve dans l'ignorance. Bénissez DIEU
 „de vous avoir donné de la religion, car
 „il n'y en a guère au monde. Mon étude
 „m'a appris que tout ce qu'il y avoit de
 „grands génies dans l'Antiquité, & pres-
 „que tous les Auteurs qui écrivent, hors
 „chez nous, sur-tout les nouveaux Phi-
 „losophes, n'en ont point, parce qu'ils
 „ont voulu voir clair & creuser dans les
 „ténèbres. Ce n'est pas qu'ils nient ou-
 „vertement tous ces dogmes. Il y auroit
 „les plus grands risques à courir, &
 „les plus mauvais succès à craindre, & ils
 „entendent bien mieux leurs intérêts. Mais
 „ils attachent aux mêmes termes, dont
 „les Catholiques, qui sont leurs dupes,
 „se fervent pour l'exprimer, des idées
 „claires, comme ils les appellent, c'est-
 „à-dire, impies & toutes différentes. Je
 „vous développerai avec le temps la lon-
 „gue suite de bien des mystères d'iniqui-
 „té, dont je regarde le tissu laborieux
 „comme le plus grand effort de l'Enfer
 „déchaîné. Voilà de quoi vous étonner:
 „mais j'ai de quoi vous convaincre. Pré-
 „sentez-moi, contentez vous de sentir le
 „principe qui est la clef de tout. Vous
 „m'avez paru très capable d'y entrer, de
 „la

„ la manière que vous m'avez fait l'ana-
 „ lyse du Livre *du libre Arbitre* de S. Au-
 „ gustin. Les conséquences ne vous cou-
 „ teront rien ensuite; & je vous promets
 „ l'évidence la plus claire sur leur enchaî-
 „ nement. Voici donc le grand principe,
 „ il est clair, écoutez le.

„ C'est n'admettre point un vrai DIEU,
 „ & quoiqu'on se serve du mot, en détrui-
 „ re l'idée, que d'entendre sous ce terme
 „ la *vérité universelle*, qui comprend les
 „ vérités particulières de Mathématique
 „ &c. de même que l'universel contient
 „ les particuliers, (vous m'entendez)
 „ parce que les vérités sont des idées ab-
 „ straites & métaphysiques, qui, comme
 „ vous savez, n'ont rien de réel, qui
 „ n'existent point physiquement, qui n'ont
 „ qu'une existence purement métaphysi-
 „ que dans l'esprit, qui sont son ouvrage
 „ & n'en sont point distinguées, & ne
 „ sont, pour parler le langage de l'Eco-
 „ le, que des êtres de raison, des con-
 „ cepts formels ou la forme de l'entende-
 „ ment, c'est-à-dire, la même chose en
 „ plusieurs façons. Tout cela n'est point
 „ nouveau pour vous; & je croi que ce
 „ DIEU en l'air, je veux dire, la vérité,
 „ dans l'idée duquel vous ne trouvez pas

„ celle qu'on vous a donnée de jeunesse ,
 „ n'est point votre DIEU , comme il n'est
 „ point du tout le mien absolument. Sui-
 „ vez moi dans l'application que je vai
 „ faire de ce principe , il va vous mener
 „ loin.

„ Or S. *Augustin* & les Pères de l'E-
 „ glise prétendus , & la plupart des Mo-
 „ dernes , entre autres les nouveaux Phi-
 „ losophes, n'admettent point d'autre DIEU
 „ que ce DIEU chimérique , que ceux-ci
 „ appellent l'ordre immuable , la raison
 „ universelle des esprits , parce que cette
 „ vérité abstraite leur est présente. Ils
 „ voient en elle-même comme ils doivent
 „ agir & juger , & de ce principe abomi-
 „ nable ils tirent une file de conséquences
 „ qui forment un systême scélérat , & qui
 „ s'écarte des idées communes en tous les
 „ points.

„ Cette mineure , comme vous voiez,
 „ est de longue discussion , & est l'étude
 „ de toute la vie : la lecture vous en con-
 „ vaincra ; vous pouvez par provision
 „ m'en croire. Il ne faut que de l'étude
 „ & de la bonne foi pour convenir du fait.
 „ Vous avez entrevû quelque chose dans
 „ le Livre du libre Arbitre , attendez vous
 „ à voir les mêmes principes dans tous
 „ les

„ les Ouvrages de l'Antiquité ; vous en
 „ avez assez vû pour la remuer toute en-
 „ tière , & pour culbuter tous les Pères
 „ prétendus, comme les cartes avec les-
 „ quelles les enfans badinent. Voici com-
 „ ment, suivez moi.

„ Un Livre, où l'Athéisme est établi,
 „ & où l'idée du vrai DIEU est anéantie,
 „ n'est point un Livre fait par un Saint
 „ que l'Eglise a canonisé : il seroit impie
 „ de le penser. Or l'Athéisme est établi,
 „ & l'idée du vrai DIEU est anéantie
 „ dans le Livre *du libre Arbitre*. Donc
 „ &c.

„ Voilà déjà le Livre *du libre Arbitre* à
 „ bas. Mais les mêmes raisons qui le font
 „ tomber font en même temps tomber
 „ tous les autres, puisqu'il est cité & en-
 „ clavé par-tout, & qu'outre cela les mê-
 „ mes principes regnent dans les autres.
 „ Donc tous les Ouvrages que nous a-
 „ vons sous le nom de S. *Augustin* lui
 „ sont supposés, aussi-bien que celui *du*
 „ *libre Arbitre*. Si cela est, jugez de ce que
 „ doivent devenir ceux de son disciple S.
 „ *Prosper*, & ensuite du disciple de son dis-
 „ ciple S. *Fulgence* : & jugez comme
 „ tout le chapelet de l'Antiquité doit dé-
 „ filer.

„J'ai mes conjectures sur le temps de
 „la supposition, & mes preuves pour la
 „rendre plausible; & les choses commen-
 „cent, DIEU merci, assez bien à s'arran-
 „ger, mais c'est l'accessoire: & à quoi
 „il faut s'attacher, c'est de découvrir
 „l'opposition des principes qui est parfait-
 „te sur les autres points, comme vous
 „voiez qu'elle l'est sur l'idée de DIEU.

„Vous voiez présentement le nœud de
 „tout le système, qui est un énigme
 „pour toute l'Europe, que personne n'a
 „encore deviné. J'en ai cependant dit as-
 „sez dans mes Livres, dans lesquels il
 „n'y a pas un mot qui n'aille au même
 „but, quoique les bons Pères, qui n'y
 „entendent pas finesse, les aient laissé
 „passer. Les uns croient que j'avance sans
 „être en état de prouver, & me regar-
 „dent comme un homme à qui le sens
 „est renversé. Les autres s'imaginent que
 „je commence par dégrader *Virgile*, *Ci-
 „cero*, *Horace*, & les autres Auteurs profa-
 „nes, & que je ne dégrade les Auteurs
 „Ecclésiastiques qu'en conséquence, quoi-
 „que ce soit le contraire. D'autres croient
 „que je me fonde sur les médailles, dont
 „je ne me fers que comme de preuves *a
 „posteriori*, pour appuyer un système qui
 „est

„ est démontré indépendamment, comme
 „ vous avez vû, & qui porte tout entier
 „ sur le dogme. Tous me regardent com-
 „ me un homme d'une autre espèce que
 „ les autres, & qui pense toujours au re-
 „ bours. Le vrai cependant, c'est que je
 „ ne m'écarte des idées communes sur les
 „ faits, que parce que j'y adhère forte-
 „ ment sur la manière dont il faut enten-
 „ dre le dogme & sur tout ce qui peut
 „ le favoriser. Fuyez moi, je vous le par-
 „ donne, quand vous me verrez l'enta-
 „ mer. Un Ange du ciel vint-il vous an-
 „ noncer le contraire, il faut y demeurer
 „ invinciblement attaché, quelque obscu-
 „ rité & quelque incompréhensibilité qui
 „ s'y trouve. Où je l'ai étudié, c'est dans
 „ la Tradition commune, c'est où il faut
 „ le chercher pour le trouver dans sa pu-
 „ reté. C'est elle qui m'a fait naître la dé-
 „ fiance de tous les anciens Livres, où
 „ je n'en voi aucun vestige. Elle se con-
 „ serve cependant malgré les efforts de
 „ tant de grands esprits, qui, avec tou-
 „ tes leurs spécieuses raisons, n'ont pû en-
 „ core venir à bout de nous en faire dé-
 „ mordre.

„ Nos Savans, qui savent discourir & fai-
 „ re des Journaux, & qui du reste ne fa-

„vent rien, quoiqu'ils parlent de tout,
„en conservent le dépôt : mais ils s'y
„prennent mal pour le défendre. Nos
„Scholastiques sur-tout, ce sont de vrais
„barbouilleurs; sans parler de ceux qui
„font si occupés à s'escrimer entr'eux,
„& à moissonner dans leurs Ecoles des
„lauriers domestiques; sans parler aussi
„de ceux qui font encore pis, & qui
„savent assez peu leur religion pour ad-
„mirer les nouveaux Philosophes. J'en-
„tens dire que leur nombre croit tous
„les jours, & je voi même bien de pau-
„vres enfans qui ont de l'esprit, se lais-
„ser séduire; je les plains. Car je vous
„dirai en passant que cette nouvelle Phi-
„losophie est la perte de notre religion,
„à laquelle je croi la vieille si enchaînée,
„que je ne doute nullement que DIEU mê-
„me n'en soit l'Auteur, & qu'elle ne nous
„soit venue par Tradition depuis *Adam*.
„Ceux même parmi les Scholastiques qui
„sentent l'opposition des principes des
„Philosophes récents avec les leurs, n'é-
„tendent pas assez cette opposition, puis-
„qu'ils ne l'étendent que sur l'idée de
„DIEU. Ils les attaquent par la queue, au
„lieu de les attaquer par la tête, c'est-
„à-dire, qu'ils les attaquent sur quelques
„points

„ points particuliers seulement sans aller
 „ au principe , & sans suivre tout l'en-
 „ chaînement de cette opposition ; mais
 „ à quoi précisément ils ne prennent pas
 „ garde , c'est la ressemblance des idées
 „ des autres , & de celles des Modernes ,
 „ entr'autres sur la nature de DIEU. Nos
 „ Scholaftiques croient faire des merveil-
 „ les en tâchant de mettre les Anciens de
 „ leur côté , & en les pliant à leur sens
 „ par les contorsions les plus forcées : les
 „ nouveaux Philosophes qui ont des yeux
 „ ne se laissent pas éblouir de la poussière
 „ de leurs frivoles distinctions , & ne leur
 „ prouvent autre chose finon qu'ils sont
 „ des ignorans , qui ne lisent point les Pé-
 „ res , & qu'ils n'ont leurs Ouvrages de-
 „ vant les yeux qu'autant de temps qu'il
 „ faut pour imaginer de faux-fuians ; qu'ils
 „ se suivent les uns les autres en marchant
 „ sur les mêmes traces comme des mou-
 „ tons , & comme de vrais animaux de
 „ compagnie , se trouvant toujours forts
 „ dans la troupe. Cependant les nouveaux
 „ Philosophes triomphent , & ne se con-
 „ vertissent pas. Pour se parer des coups
 „ de leurs adversaires , ils se couvrent du
 „ respect qu'ils trouvent dans leurs esprits
 „ pour les Ouvrages des Anciens qui les

„ autorisent , & jettent les Scholaftiques
 „ dans de grands embarras. *S. Augustin*
 „ fur-tout leur en donne une ample ma-
 „ tière , & ce n'est pas fans fondement.
 „ Il ne l'entend point du tout comme eux ;
 „ c'est donner la fcène au monde favant
 „ que de le prétendre. Ce qui est hû-
 „ reux du moins , c'est que la vérité de
 „ la Tradition demeure toujourns saine &
 „ fauve. Pour moi je coupe le nœud qu'ils
 „ ne peuvent délier. J'accorde aux nou-
 „ veaux Philosophes qu'ils ont raison de
 „ mettre l'Antiquité de leur côté , prin-
 „ cipalement fur l'idée de Dieu. On ne
 „ leur prouvera jamais tolérablement le
 „ contraire ; mais je renverse leur rempart
 „ en renversant l'Antiquité , & je les en-
 „ velope sous ses ruines.

„ Vous voilà , mon cher Enfant , aussi
 „ favant que moi. Car tout ce que je fai
 „ se déduit de ces principes généraux ,
 „ comme des conséquences très simples
 „ & très naturelles. Je vous fais part d'u-
 „ ne découverte qui est le fruit de plus
 „ de quinze années de travail. Je compte
 „ perdus tous les pas que j'ai faits , & que
 „ tous les autres font , hors de cette rou-
 „ te où il faut que viennent tôt ou tard
 „ ceux qui crient contre moi , s'ils raison-
 „ nent

„ nent conséquemment. Ils ne devroient
 „ pas me savoir mauvais gré de heurter
 „ les préjugés sur des faits, puisque je n'y
 „ touche qu'autant que j'y suis obligé,
 „ pour faire subsister leurs opinions & la
 „ foi commune pour laquelle un zèle com-
 „ mun m'anime. Il faut avouer que j'ai
 „ bien tâtonné avant que d'en venir là.
 „ Voici par quels progrès j'y suis arrivé.
 „ J'entrai dans l'étude après ma Théo-
 „ logie sans guide, & sans trop savoir où
 „ aller, & n'ayant en vûe que de battre
 „ à l'ordinaire le pais d'Antiquité, je m'em-
 „ barquai d'abord dans la lecture du fa-
 „ meux S. *Augustin*, prévenu comme les
 „ autres du respect que ce grand nom &
 „ l'opinion commune concilient aux Ou-
 „ vrages qui le portent, & confirmé dans
 „ ce respect par quantité d'endroits où le
 „ fripon, qui en est l'Auteur, fait, en ex-
 „ cellent Comédien, le Tartufe & le Dé-
 „ vot, en invoquant sa vérité. Je baisois
 „ de respect ses Ouvrages dans les com-
 „ mencemens. Cependant je ne suivois
 „ pas la première fois que je les eus par-
 „ courus, le fil de ses principes. J'y sen-
 „ tois, seulement d'une manière encore
 „ confuse, leur opposition avec les prin-
 „ cipes communs & catholiques. J'exa-
 „ mi-

„minai de plus près, mes défiances aug-
 „mentèrent, & voyant entr'autres cho-
 „ses qu'il ne parloit pas comme il faut
 „sur la Grace, & qu'il n'en admettoit
 „point de surnaturelle *in entitate*, je le
 „crus quelque temps Pélagien, ou de-
 „mi-Pélagien. C'étoit une erreur gros-
 „sière qui se détruisit bien-tôt. Il n'y
 „gagna rien comme vous voiez. On ne
 „rencontre pas du premier coup, mais
 „à force de lire & de n'y pas trouver ce
 „qu'on m'avoit appris de jeunesse, j'au-
 „gurai mal de plus en plus de l'Auteur.
 „Enfin après bien des tours & des re-
 „tours, j'allai jusqu'à la tête de l'hydre.
 „Je suivis encore de plus près l'opposi-
 „tion. A mesure que je lisois, elle me pa-
 „roissoit dans un plus grand jour. Enfin
 „elle me fit prononcer sur le faux S.
 „*Augustin*. Celui-là, qui est le maître de
 „tous les autres, étant tombé, tous les
 „Pères & tous les Conciles tombèrent
 „tout seuls.

„A dire le vrai, j'ai commencé par où
 „il faut finir; car je ne me suis avisé
 „que depuis trois ou quatre ans de lire
 „les *Mallebranches*, les *Lamis*, tant le
 „Bénédictin que l'Oratorien, les *Tho-*
 „*massins* & mille autres: & il y avoit
 „long-

„ long-temps que j'avois mes idées fixes
 „ sur l'Antiquité. J'ai été surpris que ces
 „ nouveaux fripons n'étoient que les é-
 „ chos des anciens , & qu'ils avoient par-
 „ faitement les mêmes idées , avec cette
 „ différence que les Modernes ont bien
 „ accommodé le systême , & sont bien
 „ plus clairs & plus développés que les au-
 „ tres , en sorte que l'opposition des prin-
 „ cipes , qui viennent cependant au mê-
 „ me chez les uns & chez les autres , est
 „ bien plus distincte & plus sensible chez
 „ les premiers. C'est pourquoi il faut com-
 „ mencer par les Philosophes modernes.
 „ Je m'en vai vous en donner un par le-
 „ quel je fais commencer ordinairement.
 „ Il a pour titre *Philosophia Christiana* ,
 „ que l'Auteur , qui est le P. *André Mar-*
 „ *tin* , homme célèbre dans l'Oratoire , a
 „ donné sous le nom d'*Ambrosius Victor*.
 „ Il l'ouvrit , & me lût la Table des Cha-
 „ pitres , que voici :

I. *Christum non tantum ad credendum nos hortatum esse , verum etiam ad id quod crederemus intelligendum.*

II. *Veritatem , quam immediate conspiciamus , cum regulas eterne veritatis intuemur , esse increatam , incommutabilem , aternam , infinitam , animâ nostrâ*
per-

perfectiorem &c. Ex his efficitur DEUM esse, ipsumque à veritate non distingui.

Le P. *Hardouin* m'avoit arrêté après le premier article, pour me faire remarquer le grand principe des fripons, qui est de passer de la foi à l'intelligence, & de chercher dans les idées claires de la raison sur les points que la foi commande, de l'évidence & de la lumière. „ Au-lieu „ que nous, qui ne sommes pas de si „ beaux esprits, disoit-il, nous nous contentons de croire sans voir goutte. Pour „ moi du moins je ne voi rien, & la foi „ du charbonnier est la mienne, comme „ elle doit être celle de tout fidèle. Passer de la foi à l'intelligence, c'est la „ grande maxime du faux S. *Augustin* & de „ son écho *Mallebranche* : mais ce ne sera jamais la mienne. Je n'ai jamais été „ élevé à cela, DIEU merci, & je regarde ceux qui la suivent, comme des gens „ d'une autre religion que la mienne ; je „ suis désormais trop vieux pour en changer.

A la fin de cette lecture, il me demanda avec complaisance si ce Livre ne contenoit pas les mêmes raisonnemens sur la nature & l'idée de DIEU, que j'avois vûs dans le Livre du libre Arbitre, & qu'il m'a-

m'avoit lui-même répétés ? Je n'eus pas beaucoup de peine à en convenir.

Il me harangua encore long-temps pour me faire sentir l'opposition de la doctrine des fripons & des Catholiques. Il me dit entre autres choses, que les fripons n'admettoient qu'une grace naturelle, qui est, comme ils parlent, la lumière de leur vérité, de leur raison universelle qui éclaire toutes les intelligences. „ Vous voyez bien „ que rien n'est plus naturel que la lu- „ mière de la raison, me disoit-il, & la „ Grace n'est rien de fort mystérieux, „ si c'est là elle. Oh ! j'entens cela, & „ pour le coup je passerois de la foi à l'in- „ telligence. Mais plutôt périr que de vou- „ loir de l'intelligence ; je n'en ai point, „ j'en fais gloire, & j'avoue que les téné- „ bres de la foi sont aussi épaisses pour „ moi que pour le charbonnier. Je ne „ prétends pas être le premier à vous en „ donner, de l'intelligence ; mais seule- „ ment une idée distincte de nos sacrés „ dogmes, auxquels il faut inviolablement „ vous attacher, & vous faire connoître „ les Livres où ils ne sont pas. Vous sa- „ vez ce qu'on vous a enseigné dans l'E- „ cole sur la Grace. Tous les Théolo- „ giens disent que c'est une qualité infu-

„ se dans l'ame, qui est surnaturelle *in en-*
 „ *titate*, & un accident absolu, qui en
 „ est tout distinct, que DIEU crée dans
 „ l'esprit, & qui ne peut exister hors de
 „ l'esprit; qui pourroit même, selon quel-
 „ ques Théologiens, être dans un même
 „ esprit avec le péché mortel, à ne con-
 „ siderer que sa nature & son entité. Voi-
 „ là ce qu'on n'entend point, & ce qui
 „ est incompréhensible: mais voilà ce que
 „ je croi en captivant mon entendement
 „ sous le joug de la foi.

„ A nous autres qui croions par la foi
 „ un vrai DIEU, rien ne doit plus cou-
 „ ter. Ce premier mystère, qui n'est pas
 „ petit en lui-même, une fois admis, la
 „ raison ne doit plus souffrir de violence
 „ sur tous les autres, ce me semble. Pour
 „ moi, je n'ai pas plus de peine à croire
 „ un million de choses que je n'entens
 „ pas; qu'une seule chose sur laquelle je
 „ n'ai point de lumière. Ainsi la nature
 „ de la Grace sanctifiante ne m'arrête
 „ pas. Pour les fripons, ils n'en ont pas
 „ d'idée claire; c'en est assez pour eux,
 „ afin de la rejeter, & de tourner com-
 „ me ils font ce sacré dogme en ridicule.
 „ Ils ne sauroient souffrir toutes les qua-
 „ litez infuses, ni toutes les habitudes sur-

„ naturelles *in entitate*, que DIEU crée,
 „ pour les faire tomber ensuite par infu-
 „ sion dans l'ame, parce qu'ils ne savent
 „ pas ce que c'est. Je ne le fais pas non-
 „ plus; si je le savois, je n'aurois plus de
 „ foi sur ce mystère. La vraie raison pour
 „ laquelle ils s'écartent de nous, c'est
 „ qu'ils ne sauroient admettre de création
 „ proprement dite. La vérité, le τὸ ὄν,
 „ c'est ce, le τὸ εἶναι, le bien être de
 „ toutes choses, l'être universel, (tous
 „ ces termes nous doivent présenter l'idée
 „ du genre suprême de l'arbre de Por-
 „ phyre) ne peut pas créer comme nous
 „ l'entendons. On peut dire que tout ce
 „ qui est, est par l'être formellement;
 „ mais la vérité comme l'être abstrait,
 „ n'est qu'une idée creuse, n'est rien. Ce
 „ DIEU plaisant ne peut avoir fait le mon-
 „ de efficacement.

Le P. Hardouin m'entassa bien des cho-
 ses de même goût: „ Les fripons, me dit-
 „ il, ne tiennent point une autre vie après
 „ celle-ci, à proprement parler; car ils
 „ en font consister le bonheur à contem-
 „ pler la vérité & l'ordre immuable, &
 „ dans une espèce de quiétude ou de som-
 „ meil. On ne fait ce qu'on voit, ou plû-
 „ tôt on ne voit rien. Il faut admettre

„avec les Théologiens Catholiques la lumiè-
 „re de gloire, qui est un accident abso-
 „lu, qui élève la puissance de l'ame,
 „(soit que ce soit par une élévation in-
 „trinseque, soit que ce soit par une élé-
 „vation extrinseque, car c'est sur quoi
 „l'Ecole est partagée, & sur quoi il est
 „permis de disputer) en concourant a-
 „vec elle pour produire l'acte vital de la
 „vision intuitive.

Je quittai le P. *Hardouin* avec bien des re-
 mercimens, & je m'en allai aussi joieux
 que si j'eusse trouvé la pierre philosophale,
 devorer le Livre du P. *Martin*. Je trou-
 vai que ce n'étoit d'un bout à l'autre qu'un
 tissu de passages de S. *Augustin*. Il est
 vrai que l'énormité des conséquences por-
 toit un ravage effrayant & total de l'An-
 tiquité : & tant de jugemens étranges
 sur les plus illustres Modernes devoient
 d'autant plus me faire douter des princi-
 pes, qu'elles en paroissent suivre plus
 naturellement. Pour tous les Philosophes
 modernes, je les sacrifiois sans peine aussi
 bien que sans contradiction de la part de
 la Société. C'étoit me conformer aux
 préjugés que j'y avoit sucés dès l'enfan-
 ce, que d'ajouter le grief de l'Athéisme
 à celui de l'hérésie, qu'elle voit chez eux

à chaque mot, quoiqu'elle ne l'ait point encore bien fait voir au Public. Le sacrifice des Pères de l'Eglise & des Conciles me coûtoit davantage, quoique le P. *Hardouin* ne manquât pas d'approbateurs sur cet article. Mais j'avois bien des raisons de négliger ceux qui ne l'approuvoient pas, parce qu'aucun ne m'attaquoit jamais par les principes, qui étoient entièrement les leurs. Tous me prenoient par les conséquences, sur lesquelles je les vois les uns m'applaudir, les autres varier, d'autres se récrier sans prouver. Ainsi je revenois victorieux de ces éclaircissémens pour mon malheur, puisque l'avantage ne servoit qu'à faire triompher un jeune homme, qui précipité par tant d'endroits ne trouvoit de l'autre, personne qui prit le tour qu'il falloit pour le ramener.

*Lettre touchant la précédente
Brochure.*

J'Ai sù, MONSIEUR, que vous ne compreniez pas grand' chose dans la Brochure contre le P. *Hardouin*, vous n'êtes pas le seul, & je n'en suis point surpris.

pris. Pour vous mettre au fait, vous n'avez qu'à vous souvenir d'une petite Lettre, qui a parû au Mois de Juillet dernier contre le Livre *de la Prémotion physique* : on a crû qu'elle venoit de quelque *Jésuite*. Cette Lettre se réduit à ceci, que le Livre *de la Prémotion* tend à établir l'*Athéisme* de *Spinoza*, & que c'est la vûe & l'intention de ceux qu'il plaît à l'*Ecrivain* d'en croire les Auteurs. C'est, selon toutes les apparences, cette Lettre, qui a produit la Brochure contre le P. *Hardouin*, qui a pour titre, *L'Athéisme découvert, &c.* L'Auteur a voulu donner dans la personne de ce *Jésuite* un exemple sensible & domestique des travers inconcevables, dont on est capable, lorsque s'étant entêté d'une mauvaise Philosophie, on s'est fortement accoutumé à en regarder les principes comme les seuls véritables.

Le P. *Hardouin* est sans doute un savant homme, si on entend par savant un homme qui a lû beaucoup, & il n'y a point de *Jésuite* qui ne lui doive céder à cet égard : mais c'est un Critique singulier dans son espèce, & l'on est étonné de voir à quels excès bizarres & incompréhensibles, un homme d'esprit com-

Comme lui, s'est porté par rapport aux Ouvrages les plus certains de l'Antiquité, en rejetant, par exemple, l'Historien *Josèphe* comme supposé par une Cabale de Savans du douze ou tréisième Siécle. Il a traité de même la plûpart des Auteurs profanes Grecs & Latins, dont il fait honneur à la même Cabale, qu'il appelle, dans son Ouvrage *De Nummis Herodiadum*, une troupe scélérate de Savans, *consceleratus grex Eruditorum*, si je m'en souviens bien.

Il ne faut pas croire qu'un homme de si mauvaise humeur contre les *Auteurs Profanes*, ait été plus favorable aux *Auteurs Ecclésiastiques*. Il y a long-tems qu'il les regarde la plûpart comme supposés, & *Jésuite* comme il est, il n'avoit garde d'excepter *S. Augustin*, ni les Pères qui suivent ses principes Philosophiques & Théologiques. Mais comme il ne trouvoit pas le monde fort disposé à entrer dans ses pensées, il ne les découvroit pas aisément, & il laissoit plus de choses à deviner à ses amis, à moins qu'ils ne fussent bien intimes, qu'il ne leur en disoit. Je fai une personne de mérite, qui lui alleguant à ce sujet, comme une objection qui lui paroïssoit considérable,

que s'il y avoit tant de monumens de l'Antiquité Ecclésiastique supposez, il travailloit bien inutilement à donner par ordre du Clergé une nouvelle édition des Conciles, toute la réponse qu'il lui fit, fut, qu'il n'y avoit que DIEU & lui qui comprissent bien la force de cette objection.

Mais la Brochure découvre tout, & instruit pleinement des vrais fondemens critiques de P. *Hardouin*. Il n'y a rien de si bizarre, mais il n'y a rien aussi de plus simple, ni de plus aisé à comprendre. Premièrement il pose pour principe, *qu'un Saint canonisé ne peut être un Athée*. Quelque sentiment que l'on ait sur le degré d'autorité des canonisations, je croi qu'on peut lui accorder sans inconvenient ce premier principe. Secondement il suppose que *c'est être Athée, que de prendre pour DIEU la vérité, la justice, l'ordre suprême*, parce que selon ses idées Péripatéticiennes ces termes ne signifient rien de réel, & que ce ne sont là que des êtres de raison, ou des manières de concevoir de notre entendement. C'est la Philosophie de ce Père. Or aiant ces deux principes dans l'esprit, & venant à lire les Ouvrages de S. *Augustin*, ses *Confessions*, par exemple, où il invoque en tant d'en-

d'endroits la vérité souveraine, la justice souveraine, l'ordre souverain comme son DIEU, il n'est pas étonnant qu'il en ait conclu que l'Auteur des *Confessions* ne peut être ce S. *Augustin*, dont l'Eglise fait la fête, puisqu'elle n'est pas capable de faire la fête d'un *Athée*, & qu'un Auteur qui invoque comme son DIEU, des *êtres de raison*, ou des manières d'êtres de notre entendement, tels que sont la vérité, la justice, l'ordre, la sagesse, selon les idées Philosophiques du P. *Hardouin*, ne peut être qu'un *Athée*.

Voilà sans doute un étrange raisonnement, & quoiqu'en puisse dire l'Auteur de la Brochure^a, que *ce n'est point par folie*, que ce Père a raisonné de cette sorte, je ne comprends pas bien, comment on peut le compter au nombre des personnes sensées. Mais enfin c'est son raisonnement, & ce qui lui persuade, que l'Auteur de tous ces Ouvrages, que l'on attribue à S. *Augustin*, n'est point le Saint que l'Eglise honore le 28. du Mois d'Août, sauf à expliquer comment elle peut regarder comme un de ses principaux Docteurs un homme dont elle n'a pas deux lignes qu'il ait écrites. Or la

Et 5. sup-

MEMOIRES

supposition des Livres de S. *Augustin* ne fois prouvée, une infinité d'autres Livres tombent en même tems, savoir tous ceux qui copient ou qui citent S. *Augustin*, n'étant pas possible que dans le 6. le 7. le 8. le 9. siècles, on ait cité un imposteur, qui n'a rien écrit que long-tems depuis: outre que parmi les Auteurs de ces Livres postérieurs, il y en a plusieurs reconnus pour Saints, comme S. *Prosper*, S. *Fulgence*, S. *Grégoire*, S. *Isidore*, S. *Anselme*, qui ne seroient pas reconnus pour tels, s'ils eussent été des *Athées*. Or ils l'auroient été, si les Ouvrages qui portent leur nom eussent été véritablement d'eux, puisqu'ils prennent pour DIEU, de même que le faux S. *Augustin*, des êtres de raison, & des abstractions de notre esprit, qui sont de vrais néans d'être selon une Philosophie, que le P. *Hardouin* regarde comme la base la plus solide de la Religion, comme il s'en explique merveilleusement dans la Brochure: Voilà où une mauvaise Philosophie a mené le P. *Hardouin*, & il est visible que l'on ne doit s'en prendre qu'à cette mauvaise Philosophie, puisque si l'on pose une fois ce qu'il regarde comme un principe certain, on ne peut éviter d'en déduire les

les conséquences qu'il en tire & beaucoup d'autres pareilles quelque extravagantes qu'elles soient, & quelque intérêt même que l'on ait à ne pas souffrir que des Ecrivains sans jugement avancent des paradoxes, qui ne vont à rien moins, qu'à renverser tout à la fois la Religion & la Société.

C'est aussi cette même Philosophie, qui fait regarder au P. *Hardouin* comme de vrais *Athées* dans le fond tous les nouveaux Philosophes, & sur-tout le P. *Mallebranche*, qui répète si souvent, que Dieu est la vérité même, la justice même, la sagesse même, ce qui fait qu'il le nomme dans sa Brochure *l'écho du faux S. Augustin*, pag. 430.

Or ce ne peut être que par un travers pareil à celui de ce Père, que l'Auteur de la Lettre contre le Livre de la *Prémotion* dont j'ai parlé, & qui peut-être est un rejetton du P. *Hardouin*; car il y en a parmi les *Jésuites*, témoin ceux qui ont attaqué la *Diplomatique de P. Mabillon*, que l'Auteur de cette Lettre, dis-je, s'est imaginé de voir dans cet Ouvrage un chemin frayé à l'Athéisme. Peut-être cet Auteur raisonne-t-il comme le P. *Hardouin*, & trouvant que l'Auteur de la *Prémotion*

prend

prend DIEU & la vérité pour la même chose, comme lorsqu'il enseigne que *c'est dans la vérité souveraine, qui est DIEU, que nous voions toutes les vérités qui sont l'objet de nos connoissances*, il a crû en pouvoir conclurre, que cet Auteur n'est qu'un franc Athée, qui ne connoît point d'autre DIEU qu'un être de raison, une manière de concevoir de notre esprit, qui n'est rien de réel, selon la Philosophie confuse de cet Ecrivain. Il se peut faire aussi qu'il ait dans la tête d'autres mauvais principes Philosophiques, dont raisonnant à sa mode il tire des conséquences, qui lui paroissent conduire aux extrémités les plus affreuses; & qu'il ne voit pas, non plus que le P. Hardouin, que le ridicule de ses conséquences retombe sur lui, & qu'il blasphème ce qu'il ignore.

Voilà, MONSIEUR, à ce que je croi, la clef de la Brochure, & ce que l'Auteur a voulu que l'on conclut de l'exemple du P. Hardouin. Quoiqu'il en soit, il fait assez entendre par ce qu'il dit pag. 415. que c'est quelque chose de semblable qu'il a eu en vûe. „ Il reviendra, dit-il, „ de là une utilité considérable au Pu- „ blic. Les écarts inimaginables d'un „ homme, qui constamment a beaucoup „ d'e-

„ d'esprit. . . feront comprendre ce qu'on
 „ ne comprend pas assez , je veux dire ,
 „ *les conséquences des préjugés qu'on prend*
 „ *dans une mauvaise Philosophie , & dans*
 „ *une Théologie qui en suppose les principes.*
 „ Le galimathias fait donner dans le gali-
 „ mathias , l'erreur conduit à l'erreur ; ce-
 „ la arrive d'autant plus qu'on raisonne
 „ plus juste & qu'on avance davantage.
 „ Quand on s'en fie aux préjugés com-
 „ muns , que peut-on faire sans s'égarer ?
 „ Quand on marche dans les ténèbres ,
 „ quand on s'est accoûtumé de jeunesse
 „ à bannir l'évidence de ses idées , on ne
 „ fait plus où on va , & on ne peut aller
 „ qu'au précipice. C'est un avis à donner aux
 „ *Jésuites* , qui certainement en ont plus be-
 „ soin que bien d'autres ; car je ne sai par quel-
 „ le fatalité il se trouve que communément
 „ ils ont le même zèle pour la mauvaise Phi-
 „ losophie , que pour la méchante Théologie.
 „ Je croi , MONSIEUR , que ce pé-
 „ tit éclaircissement vous suffira pour vous
 „ faire entrer de plain pied dans l'E-
 „ crit de *l'Athéisme découvert* , qui dans
 „ le fond ne peut être bien entendu , que
 „ par ceux qui savent de quoi sont capables
 „ les Confrères du P. *Hardouin* , & quels
 „ monstres , leurs préjugés se réunissant avec
 „ leurs

leurs passions, leur font trouver dans les Ouvrages qui leur déplaisent, quelques sentimens de piété & de religion qui y éclatent par-tout. Le Livre de la *Prémotion Physique* en fera a jamais un exemple signalé, pour ne point parler d'autres. Au-reste je ne puis vous dire si c'est ici une vraie Histoire, ou une espèce de parabole. Mais je ne vois pas que l'on puisse douter, que l'Auteur de cette petite Brochure, qui paroît une personne d'esprit, & qui y montre beaucoup de sagesse, & même une grande modération à l'égard du P. *Hardouin*, n'ait représenté exactement les pensées du P. *Hardouin*, telles qu'il les aura confiées à quelqu'un: & à ce sujet je vous dirai qu'il y a 13. à 14. ans que parlant de ce Père à un de nos Savans de Paris, qui travailloit alors au Journal, & qui est fort connu, il me dit, que lorsqu'on demandoit au P. *Hardouin*, sur quoi donc il se fondoit pour exterminer tant de Livres & de monumens de l'Antiquité, il répondoit qu'il en avoit de bonnes raisons, qu'il ne les pouvoit dire, mais qu'après sa mort on les trouveroit dans un petit papier. Je m'imagine que c'est le raisonnement, que l'Auteur de la Brochure lui fait dévelop-

per avec tant de complaisance & d'ouverture à son nouveau disciple, raisonnement qui lui suffit *a pour culbuter tous les Pères prétendus*, & pour faire défiler tout le chapelet de l'Antiquité, comme il parle.

Il ne me reste plus que de vous dire un mot de M. le Clerc qui parle de cette Brochure, dans sa *Bibliothèque ancienne & moderne tom. 3. pag. 192.* Je suis fâché que ce savant homme, qui lit d'ailleurs si exactement les Livres dont il donne des Extraits, ait lû cette feuille volante avec si peu d'application, qu'il en donne une idée toute différente de ce que c'est. „On „prétend, dit-il, que ce qui a jetté ce „Jésuite dans ces étranges pensées, c'est „que supposant que l'Eglise est infaillible, & incapable par conséquent de „variation; & trouvant néanmoins que „les Pères de l'Eglise ne s'accordent nullement avec plusieurs sentimens modernes „de l'Eglise Romaine, il avoit jugé tous „les Pères supposés, aussi bien que plusieurs des Auteurs profanes Grecs & „Latins, qui s'y trouvent citez. Ce n'est point là le raisonnement que l'on fait faire au P. Hardouin. Il se réduit uniquement à ceci, comme je l'ai mon-

montré: *L'Eglise est incapable de prendre un Athée pour un Saint: Or elle prendroit un Athée pour un Saint, si l'Auteur des Livres attribuez à S. Augustin étoit véritablement Saint Augustin, ce qu'il prouve comme on l'a vû. Donc les Ouvrages attribuez à S. Augustin ne sont point de lui. Donc tous les Pères & tous les Auteurs qui citent S. Augustin sont supposés. Donc toute l'Antiquité Ecclésiastique est supposée.* Voilà en abrégé tout le discours que l'on met dans la bouche du P. Hardouin; & cela est si clair, que je ne comprends pas comment on a pû substituer à son raisonnement un autre, qui quoiqu'extravagant n'est pas pourtant la même chose, & qui ne répond point du tout au titre de l'Ecrit, qui est, *l'Athéisme découvert par le P. Hardouin dans les Ecrits de tous les Pères de l'Eglise, & des Philosophes modernes.* Vous ferez de ceci, MONSIEUR, l'usage qu'il vous plaira, & si vous jugez que cela vaille la peine d'être mis au jour, je vous en laisse entièrement le maître. Je suis &c.

ARTICLE IX.

Lettre de Monsieur... à Monsieur

sur un Livre intitulé, Traité où est examinée à fonds la question agitée en ce temps, savoir, si un Protestant, laissant la Religion Protestante pour embrasser celle de Rome, peut se sauver dans la Religion Romaine. Composé en Anglois par M. Stillingfleet, Docteur en Théologie, & Chapelain ordinaire de sa Majesté Britannique. A Londres chez Robert le Blanc pour Henri Mortlock au Phénix doré dans le Cimetière de S. Paul. 1673.

MONSIEUR,

Après vous avoir assuré du plaisir que j'ai de vous savoir de retour de Hollande en parfaite santé, & du déplaisir que j'ai eu de ce que vous n'avez point passé par ici comme je l'espérois, je vous remercierai de tout mon cœur du Livre que vous eûtes la bonté de donner au Docteur *Grevestein* pour moi : je l'ai lû avec une application particulière, son stile le demande, & les choses qu'il traite encore plus. J'y ai trouvé de bon-

Ff

nes

nes choses, mais j'y en ai aussi trouvé qui me paroissent trop hardiment avancées & trop foiblement soutenues: je ne dis pas que cela soit absolument, mais je dis que cela m'a paru tel, vous ne serez pas fâché, je m'assûre, que je vous marque quelques-unes de ces dernières.

Comme ce n'est point une critique que je fais, mais que je parle seulement de ce qui m'a paru trop hardiment avancé ou trop foiblement soutenu, je me contenterai de dire à l'égard de la Préface; Qu'à moins que les *Catholiques* d'Angleterre ne soient très différens de ceux de France, *M. Stillingfleet* les accuse à tort, dans les termes dont il se sert, de refuser d'entrer en éclaircissement avec un Réformé. De nier qu'il n'y ait d'aussi habiles gens chez les *Catholiques*, qui entendent aussi bien leur Religion que les plus habiles des *Réformés* entendent la leur, ce seroit nier une chose dont le contraire paroît tous les jours. Il y a eu des Assemblées, des Colloques, des Controverses, des Livres de part & d'autre. Il y a même dans ce Livre-ci la Lettre d'un *Catholique* qui fait paroître beaucoup de doctrine & d'érudition: ce qui prouve assurément, qu'il y a une égale capacité dans
l'un

P'un & dans l'autre parti, au moins pour entrer en dispute. Je croi même que c'est une accusation que la Religion la plus pure ne peut faire avec justice à aucune Secte, qu'on accuse d'être opiniâtre, de fermer les yeux de la raison à l'évidence; passe, de faire, de mériter ces reproches, ce sont les suites naturelles des préjugés auxquels tous les hommes sont sujets; mais en vérité qu'une Religion telle qu'elle soit reproche à la moindre Secte de n'oser disputer, cela me paroît très vain & point du tout équitable. *M. Stillingfleet* ne doit pas ignorer que les vérités les plus claires ne laissent pas que d'être mises en question; & je m'étonne que lui, qui peut faire voir qu'il est capable de traiter tout autant de controverses que les plus gros volumes des Scholastiques en contiennent, ait pû avancer que les Catholiques n'osent entrer en dispute, ou que s'ils y entrent, bien-qu'ils soient bafoués & réduits à la dernière confusion, ils n'en sortent jamais que la palme à la main & maîtres du camp, dont l'infailible marque est la conversion de cette même personne gagnée long-temps auparavant: cela est une autre accusation qui lui seroit bien difficile de prouver. Mais c'est

seulement une Préface, allons au gros du Livre.

L'accusation, qu'on ne peut continuer dans la Communion Romaine qu'on ne se rende coupable d'hypocrisie ou d'idolatrie, parce que la Religion Romaine commande d'adorer DIEU dans les Images, d'adorer le pain dans l'Eucharistie, & d'invoquer formellement les Saints, est une accusation que j'aurois attendue d'un petit Ministre ignorant, mais non pas d'un Docteur de considération. Je sai que M. *Stillingfleet* n'avance cela que fondé sur ce principe, que l'adoration que DIEU refuse se termine à la créature, & qu'il soutient cela par des raisonnemens très capables de surprendre, mais il me paroît aussi qu'une sérieuse attention les découvre plus captieux que solides. Et comme la vérité est très simple, il me paroît que les raisons du *Catholique* sont d'autant meilleures qu'elles sont plus naturelles; M. *Stillingfleet* y a répondu d'une manière bien étendue; je m'étonne que lui, qui n'est pas de ces bienheureux qui n'ont qu'une chose à faire, ait pû composer de si grands Traités pour répondre à une Lettre si courte. Il avance au commencement de son premier Traité, que

ce n'est pas l'intention qui dirige le culte, & que quand cela seroit, les Catholiques seroient toujours coupables d'idolatrie par le jugement de DIEU même. Je vai tâcher de répondre à ces deux propositions.

Que l'intention des hommes ne doive pas être la regle du culte divin, j'en tombe d'accord avec M. *Stillingsfleet* ; mais que l'intention ne puisse diriger les actions à tel ou à tel objet, je le nie ; autre chose est de *regler*, autre chose est de *diriger*. Qu'est-ce que c'est que l'intention ? c'est l'esprit qui dirige ; de manière que si vous ôtés la direction de l'intention, vous n'avez plus d'intention : or dès que vous n'avez plus d'intention, vous n'avez plus de culte d'adoration ; l'intention est l'ame du culte, les genufléxions, l'encens, les paroles mêmes en font le corps, c'est-à-dire, la matière. La matière ne peut rien d'elle-même, il faut que ce soit l'intention qui la fasse agir ; de manière que puisque c'est l'intention qui la fait agir, elle suit tous les mouvemens que l'intention lui donne ; & l'intention tendant à DIEU & s'y terminant, il faut absolument que le culte y tende & s'y termine. La force de l'intention est si grande, que c'est elle qui dirige même les au-

tres actes de l'esprit pour une parfaite adoration, j'entens les actes d'amour & de respect. Mais rien du tout ne pourroit-il empêcher cette intention de se terminer à DIEU? je croi que non, puisqu'il n'est pas possible que le même acte d'esprit tende à deux choses opposées, se termine à deux choses contraires.

Expliquons ici le culte que les *Catholiques* bien instruits de la pure foi de leur Eglise rendent aux Images, & le culte qu'ils rendent à DIEU.

Ils n'adorent que DIEU seul d'un culte de *latrie*, & n'adorent les Images que d'un culte de *vénération*. Quand ils offrent de l'encens à une Image, qu'ils font des génuflexions, des prières, devant elle, ce n'est donc que pour l'honorer (ce qu'on fait tous les jours à des hommes pécheurs.) Vous me dirés, mais on prétend adorer DIEU par elle: Je répondrai qu'oui, avec une intention de latrie qui est pour DIEU, avec un acte d'adoration qui est pour lui seul: qu'on ajoute à une intention de vénération, & à un acte de respect, qui est pour l'Image; comme un signe qui fait souvenir les *Chrétiens* de ce que DIEU a fait pour eux: de manière que si on révere DIEU par
l'.

Image, c'est parce qu'on révère auparavant l'Image par rapport à DIEU. A bien examiner la chose on trouvera, que y aiant dans ceci deux intentions, il y a, à proprement parler, deux cultes; ce qu'il faut toujours entendre quand on dit, *adorer DIEU par les Images*, autrement cela ne voudroit rien dire.

Il ne faudroit qu'un peu d'attention à ces deux cultes pour persuader un esprit dépouillé de passion, que les purs *Catholiques* ne sont point coupables d'*idolatrie*. Cependant selon M. *Stillingfleet*, DIEU, qui est le meilleur juge du culte qu'on lui rend, a déclaré que ce culte est idolatrie & ne peut être terminé qu'à l'Image, ce qui se voit par l'Écriture, qui dit des *Israélites*, qu'ils adorèrent le *Veau d'or*, qu'ils offrirent sacrifice à un idole, & qu'ils adorèrent l'image fondue, & non pas DIEU par elle, quoique ce fût leur intention; d'où il suit nécessairement, que le culte qu'on rend à DIEU, quand il l'a défendu lui-même & a déclaré que c'est idolatrie, ne peut être terminé à cet Etre suprême, mais seulement à l'Image, n'y aiant pas d'apparence qu'un acte d'idolatrie puisse se terminer à DIEU. Cet argument paroît fort, mais comme il n'est que la conclusion d'un

raisonnement qui le précède, voyons si ce raisonnement n'est point faux.

Qui assure notre *Docteur Anglois*, que lorsque les *Juifs* firent faire le *Veau d'or*, ils n'eurent pas l'intention de l'adorer de même que DIEU, puisqu'ils le reconnoissoient pour tel? Pour moi, je croi que ces paroles de l'*Ecriture* nous forcent à le croire; puisque dans les endroits où l'*Ecriture* ne s'est pas expliquée très clairement, on la doit expliquer par d'autres plus clairs: le peu de difficulté, qu'une trop grande charité trouve à croire que les *Juifs* ont adoré le *Veau d'or* quand on en lit l'histoire, se trouve entièrement résolue par cette déclaration de l'*Ecriture*.

Dans l'histoire, après la formation du *Veau d'or*, il n'y a qu'*Aaron tout seul* qui dit, *que ce soit demain une fête à DIEU*: les *Juifs* avoient dit auparavant, *fai nous des Dieux qui aillent devant nous*. Et après ils dirent, *ceux-là sont tes dieux Israel qui t'ont amené de la terre d'Egypte: & le lendemain ils firent des sacrifices à ce Veau*. Cela expliqué par l'*Ecriture* aussi naturellement abat une grande partie de la force de l'argument, & détruit toute l'idolâtrie qu'il impute à ce culte des *Catholiques*. De plus, c'est que quand on devroit juger de tout ce que l'*Ecriture*

dit

dit de cette histoire avec la même intention & le même sens que M. *Stillingsfleet*, il seroit toujours vrai que cette idolatrie des *Juifs* se seroit terminée à DIEU, s'ils avoient eu la même intention que les *Catholiques* ont dans le culte de leurs Images. Mais il n'est pas possible qu'un acte d'idolatrie se termine à DIEU. Cela est vrai à prendre idolatrie dans le sens où on le prend naturellement, qui est de rendre à l'idole l'adoration qui n'est due qu'à DIEU. Mais dans ce culte-ci ce seroit un acte qu'il vous plairoit d'appeller idolatrie par un vrai abus de ce mot, qui ne convient à l'action des *Juifs*, qu'entant que le *Veau d'or* a été formellement l'objet de leur adoration. Réfléchissés, je vous prie, MONSIEUR, sur la force de l'intention, & sur l'usage qu'on fait dans la Société civile des révérences, des prières, des genufléxions, de l'encens même.

Pour l'autre endroit de l'*Ecriture*, qui sert encore de preuve à cet argument, examinons le, s'il vous plait, dans toute son étendue; il me paroît, comme le *Catholique* le rapporte de S. *Augustin*, que tout ce qui suit le premier commandement n'en est véritablement que l'explication, & ne défend pas le culte que les *Catholiques* rendent aux Images. 1. Quoique l'*Ecriture* se

serve du mot de DIEU pour exprimer quelquefois de simples créatures, il semble néanmoins que quand DIEU dit, *vous ne ferés point d'autres dieux devant ma face*, il entende des êtres imaginaires, ou des êtres créés, mais crus aussi grands que lui par ceux qui se les imaginent, ou qui les considèrent autres qu'ils ne sont; puisqu'il se nomme du même nom dont il les nomme après, & qu'il ne se sert point de son nom de trois syllabes pour marquer de la différence. 2. Il paroît par le culte qu'il défend de rendre aux Images, que c'est le même culte dirigé de la même manière que celui qu'on lui rend, puisque s'il étoit d'une autre espèce, il n'en seroit pas jaloux, *visitant l'iniquité des pères dans les fils, dans les neveux & dans les petits neveux, dans ceux qui le haïssent*. Ces paroles qui suivent immédiatement la défense du culte des Images sans être séparées par un point, mais seulement par deux, & par une virgule, (ce qui fait voir que c'est un sens continué) montrent assez clairement, ce me semble, que ce n'est que ceux qui adorent les Images du même culte que DIEU, qui vont contre ce commandement; puisqu'on ne peut pas dire que ceux qui n'adorent les Images que d'un culte hono-
rai-

raire, par rapport à ceux qu'elles représentent, haïssent DIEU, au contraire c'est une marque d'une plus grande vénération; & si on peut dire que la créature hait son Créateur, ce n'est que celle qui rend à la créature le culte qu'elle doit à DIEU seul, ce que les bons *Catholiques* ne font pas.

Je n'aurois jamais osé dire ce que j'ai dit, si toute l'*Eglise Romaine*, & S. *Augustin* ne m'en avoient ouvert le chemin. Je sai qu'une partie des *Catholiques* n'a point la pureté d'intention qu'il faut avoir pour ne pas mêler quelque *idolatrie*, ou tout au moins une superstition ridicule & une folie pitoyable dans le culte des Images, & même dans le culte de l'*hostie*; je le puis assûrer par ce que j'ai vû & par ce que j'ai entendu; mais cela vient du peu de soin qu'on prend de s'instruire, cela vient de la supercherie & de la corruption des *Moines*, & des gens de leur cabale, qui montrent une voie détournée au lieu d'enseigner le bon chemin: ils supposent des miracles & des histoires autant contre le bon sens que contre la vérité de l'*Evangile* même: c'est ainsi qu'ils gâtent le peuple crédule, & qu'en lui inspirant des sentimens faux, il lui font naître une in-
ten-

tention perverse : mais ce n'est point la foi de ceux qui sont bien instruits de la pure croyance de l'Eglise, elle ne veut point qu'on adore d'un culte de latrie, ni le pain de l'hostie, puisqu'elle enseigne qu'après la consécration il ne reste plus, mais que la transubstantiation s'en fait totalement au corps & au sang de *Jésus-Christ* ; ni les Images, qu'elle croit dans le fonds n'être que du bois, de la pierre, ou de la peinture, & qui ne sont établies que pour exciter ceux qui les voyent à imiter les vertus de ceux qu'ils ne voyent pas. Une preuve de ce que j'ai l'honneur de vous dire, MONSIEUR, c'est que l'Eglise n'a pas condamné ceux * qui disent, „ que tout ce qui est visible „ ou sensible en *Jésus-Christ* ne mérite pas „ nos adorations, si ce n'est à cause de „ l'union avec le Verbe, qui doit être le „ seul objet de notre esprit, *la chair a été „ le vase, attachés vous à ce qu'il conte- „ noit, mais non pas à ce qu'il étoit.* Mais, MONSIEUR, que seroit-ce si l'on jugeoit de la Religion par les croyances erronées du peuple ? si cela étoit, ne pourroit-on pas accuser aussi votre Communion d'idolatrie, puisque la plupart du
peu-

* Le R. P. Mallebranche Recher. de la vérité T. 1.

peuple chez vous, comme chez les autres *Chrétiens*, est absolument *Trithéiste* : erreur si grossière, que la nature toute corrompue qu'elle est a besoin de se faire violence pour l'adopter.

Enfin, MONSIEUR, le commun consentement des peuples, qui forment une Religion aussi étendue que la *Romaine*, n'est-il pas assez fort pour soutenir, que l'explication du premier Commandement est bonne, si le consentement des *Chrétiens*, malgré les termes si particuliers & si préfix du 4. du 6. & du 8. Commandement, peut autoriser l'explication qu'on en fait. L'essence des choses ne peut être changée plutôt dans une partie que dans l'autre, si le *Décatalogue* ne doit pas être sujet à interprétation, tous les *Chrétiens* ensemble n'auront pas plus de droit d'altérer ces Commandemens que les *Catholiques* d'altérer l'autre; ou dites que tout le *Décatalogue* doit être observé au pied de la lettre sans raisonnement, ou dites qu'on doit raisonner sur l'observation qu'on en doit faire.

Pour tout ce qui suit dans ce premier Traité, il y a des choses qui paroissent si foibles & si mal choisies, que je doute que M. *Stillington* les ait écrites avec réflexion :

xion : témoin ce passage , * *qu'il ne faut point faire de ressemblance , parce qu'on n'en vit aucune quand DIEU parla en Horeb.*

Que fera-ce à présent que la même *Ecriture* dit , qu'il *s'est fait chair & qu'il s'est fait voir sous la figure d'une colombe.*

Qu'est-ce que c'est encore que les réponses de ce Docteur † pour défendre un culte qu'on rendroit au soleil , si le soleil avoit une ame sanctifiée , pourquoi ne le pourroit-on pas adorer d'un culte de *dulie* comme les *Anges & les Saints* , & même quoique matière la vénération qu'on auroit pour lui seroit-elle criminelle ? c'est un signe qui marque la sagesse de DIEU ; mais sur ce fondement nous pourrions avoir de la vénération pour une *Mouche* , sans difficulté , puisqu'une *Mouche* ne fait pas moins voir la sagesse de l'*Etre souverain* que le soleil avec tous les astres. C'est ainsi qu'on assure que les *Egyptiens* pour marquer l'idée inexprimable qu'ils avoient de la *Grandeur infinie de DIEU* , rendoient un certain culte aux plus vils insectes ; ils croyoient mieux marquer ainsi leur extrême vénération. Si DIEU est infiniment adorable dans les plus petites choses , que n'est-il pas en lui-même ? Pour

* P. 57.

† P. 64.

Pour ce qui regarde le *second Traité*, toute la fausseté, qui me paroît être dans les argumens qui s'y trouvent, ne vient que de ce que M. *Stillington* n'a pas fait assez de réflexion sur les diverses significations des mots dont il se sert, puisque s'il y avoit bien réfléchi, il auroit connu, Que *Hostie* signifie quelquefois le pain destiné à la consécration, & qu'en cette signification on ne l'adore pas, puisqu'on s'en sert très souvent à cacher des Lettres.

Que *Hostie* signifie encore la personne de *Jésus-Christ* s'offrant à DIEU pour l'expiation des crimes des hommes, & renouvelant sur l'autel, quoique d'une manière impassible, le sacrifice qu'il fit sur le *Mont Calvaire*: en ce sens les *Catholiques* adorent l'*hostie*, c'est-à-dire, *Jésus-Christ* même avec le véritable culte de latrie.

M. *Stillington* auroit encore connu qu'il se contredit * grossièrement quand il dit, que les *Catholiques* après la consécration ne reconnoissent rien de reste que les accidens, après avoir avancé qu'ils faisoient les élémens l'objet de leur culte divin : mais de quelque manière que le *Docteur Anglois* l'entende, & dans quel-

que

que sens qu'il prenne ces deux mots, qui marquent cependant deux choses bien différentes, il fera toujours faux qu'ils fassent ni les élémens, ni les accidens, l'objet de leur culte. Ils croyent que les premiers se changent absolument, & que les derniers ne sont qu'un voile sous lequel se cache *Jésus-Christ*, qui ne permet plus à des yeux mortels de le voir. Mais qu'est-ce que c'est que ce voile? vous savés bien que ce n'est point quelque chose de réel ni dans la matière, ni dans nos yeux, que ce n'est qu'une sensation que DIEU excite en notre ame à l'égard même de tout objet: mais sans examiner si la rondeur, la blancheur, & le goût, sont quelque chose de réel dans la matière, ou non, les *Catholiques* bien instruits ne les croyent absolument point quelque chose de réel dans *l'hostie consacrée*.

Quand M. *Stillingfleet* dit, que ceux qui adoreroient le soleil ou la terre, en croyant que DIEU est dedans, ne seroient pas coupables d'idolatrie, si la seule présence de DIEU suffisoit, puisque DIEU est par-tout.

Je répons, que quand même DIEU seroit dedans aussi particulièrement que les *Catholiques* le croyent sur l'autel, ils seroient

roient néanmoins coupables d'idolatrie d'adorer de la matière d'un culte de latrerie, mais que s'ils l'adoroient d'un culte de vénération, quand même il n'y feroit pas comme ils le croient sous les accidens, ils pourroient le faire sans idolatrie: ôtés *l'union hypostatique*, qui n'est pas en question.

Si les *Catholiques* adoroient d'un culte de latrerie les accidens, comme M. *Stillingfleet* le soutient par la 33. *Session chap. 5. du Concile de Trente*, je tombe d'accord qu'il y auroit de l'idolatrie; mais si le *Docteur Anglois* avoit pris garde au mot de *Sacrement*, il auroit compris,

Que si par *Sacrement* on entend *le signe visible d'une grace invisible*, on n'entend par l'adoration du *S. Sacrement* rien autre chose que l'adoration de *Jésus-Christ* même, & non pas des *accidens*.

De ce que je viens de dire je pourrois conclurre contre le sentiment même de quelques *Théologiens Catholiques*, que quand *Jésus-Christ* ne feroit point sous les voiles de l'hostie, les *Catholiques* ne commet- troient point d'idolatrie quand ils feroient des actes d'adoration à l'élévation de la Messe; puisque ce n'est point ce qu'ils voyent qu'ils adorent, mais ce qu'ils

G g croient

croyent d'une vive foi, c'est-à-dire, DIEU qui est par-tout & toujours digne de notre adoration: ce n'est pas que de l'adorer comme plus particulièrement dans un lieu que dans un autre, si cela n'étoit pas, il n'y eût de la folie; mais pour de l'*idolatrie*, il n'y en aura jamais, tant qu'on n'adorera que DIEU.

Ce n'est pas seulement dans ce second Traité que M. *Stillingfleet* a rempli de sophismes les pages de son Livre, faute d'avoir assez pris garde à la signification des mots. J'aurois pû marquer dès le premier Traité qu'il abuse très souvent du mot de *culte*, de celui d'*idolatrie*, de celui d'*adorer*, comme il vous sera aisé de le voir encore mieux que moi, si vous voulés vous donner la peine de le lire.

Si, après ce que je viens de dire, je vous assure sans prévention & sans partialité, vous voulés favoir mon sentiment sur ce Livre & sur son Auteur, je vous dirai qu'il y a beaucoup d'érudition & de tours d'esprit, que ce qu'il y a d'historique est rapporté avec beaucoup de netteté, mais que M. *Stillingfleet* dans l'étude qu'il a faite des controverses en a pris la subtilité sophistique, qui sert parfaitement bien à embarrasser son Adversaire,

&

& à défendre les sentimens qu'on avance, mais qui est aussi un empêchement à découvrir la vérité, & même à la soutenir quand on l'a découverte. C'est pourquoi on voit ordinairement dans les Livres de controverse l'usage de certains milieux tout particuliers & tout faux; & il arrive très souvent qu'un Controversiste croit la vérité, & qu'il la prouve par le mensonge, qu'il s'embarasse tellement dans des idées extraordinaires, qu'il ne peut plus les écarter pour voir la vérité toute nue & toute simple.

Enfin, MONSIEUR, si les accusations de ce Livre sont fausses, la vérité & la charité ne s'y trouvent-elles pas bien offensées? je vous en laisse le juge: la bonté de notre cause ne dépend pas de celle d'autrui; ce sont des accusations qu'un *Socinien* auroit lieu de faire suivant les principes de sa Religion, mais qu'il n'est pas permis à un *Réformé* de faire suivant les principes de sa foi. Cela n'empêche pas, MONSIEUR, que je ne vous sois très obligé des bons sentimens que vous eûtes de moi en donnant ce Livre à Monsieur *Grevestein*; il m'a fait faire des réflexions nécessaires, ce qui est le principal profit de la lecture. Si vous aviez le Li-

vre que *Calvin* a écrit contre *Servet*, envoyés le moi, je vous supplie; vous m'obligérés aussi extrêmement de m'en prêter quelque autre qui fasse bien voir que l'*Ecriture Sainte* est assez claire pour être seule la regle de notre foi. Je suis, MONSIEUR, Votre, &c.

ARTICLE X.

Lettre touchant le Livre intitulé, De l'action de DIEU sur les créatures. Traité dans lequel on prouve la Prémotion physique par le raisonnement. *A Paris* chez *Babuty* 1713.

CE n'est, MONSIEUR, qu'avec peine que je me détermine à vous dire ce que je pense d'un Livre, qui a fait autant de bruit qu'en a fait le *Traité de l'action de DIEU sur les Créatures*: je vous le dirai cependant, puisque vous le voulez absolument, mais en peu de mots. Je ne vous parlerai point de ce que tout le monde peut remarquer dans cet Ouvrage: quand un *Métaphysicien* examine un *Traité de Métaphysique*, & qu'il n'en trouve pas les principes solides, il fait
peu

peu de cas du reste, du moins le reste lui paroît-il inutile au dessein de l'Auteur, & en particulier de celui-ci, à moins qu'il n'eût voulu, à la faveur de de tant d'érudition, remettre en honneur les restes méprisables de la très pitoyable Métaphysique d'*Aristote*.

En supposant avec l'Auteur qu'un esprit puisse être sans pensée, & qu'en effet il soit réduit à ne point penser pendant un instant seulement, dans cette supposition il n'auroit point au moins cet esprit de sentiment intérieur de son existence: & quelque imparfaite que soit la manière dont on conçoit un esprit, peut-il être conçu sans ce sentiment que toute idée d'esprit doit nécessairement renfermer? Parler donc d'un esprit réduit à cette condition, c'est parler d'un être dont on n'a ni idée, ni sentiment. Ce sera encore un être, si on le veut, mais un être chimérique, car il n'est point de chimère, quelque forme qu'on veuille lui donner, qui ne puisse penser à même condition qu'on veut que l'esprit pense. Je le prouve.

L'esprit n'est point une substance pensante, on le suppose, c'est un être seulement capable de penser, & qui pour

penfer en effet a befoin que DIEU forme en lui des penfées actuelles, lesquelles foient de nouveaux êtres furajoutez à fon être, & fans lesquels il ne penfe point du tout. Il faudroit donc dire que ce font ces nouveaux êtres qui penfent, & nullement l'esprit dans lequel ils font créés, comme dans une pure capacité. A ce prix quelle chimère ne fera pas capable de penfer, & ne fera pas véritablement un esprit?

Suivant cette plaifante idée de l'esprit, qu'est-ce qu'un *Savant*? une chimère telle qu'il vous plaira, furchargée de plusieurs millions d'êtres; car il faut bien des penfées actuelles, qui fe foient fuccedées les unes aux autres, pour faire un *Savant*, & l'esprit eft le fondement ou la capacité des connoiffances. Mais, MONSIEUR, n'êtes-vous pas en peine de favoir, comment feroit un *Savant* de cette efpece pour fe fervir de fes connoiffances acquifes avec tant de travail? Il ne pourroit en effet en faire ufage que par des *penfées actuelles*, lesquelles elles-mêmes feroient autant d'êtres nouveaux, créés de nouveau & furajoutez à fa réalité, & le tout par une action prédéterminante de l'Auteur de la nature. . . . cela eft de difficile conception. . . . Courage, ne vous rebutez pas,

pas, vous voilà juste au point de vûe de l'admirable fécondité du principe des pensées actuelles, nouvelles réalités surajoutées à la réalité de l'esprit pour le faire penser.

Voici un autre principe du même Auteur, c'est que la volonté est active, quoiqu'elle ne soit cependant qu'une pure capacité, qui ne puisse être réduite en acte, que DIEU par son action toute-puissante ne produise en elle ses actes, lesquels soient autant de nouveaux êtres surajoutés à la réalité. Cette vérité n'a-t-elle point de preuves? ou est-elle si claire qu'elle n'en ait pas besoin? Il est vrai que le sentiment intérieur de notre élection, dans nos déterminations, suffit pour nous rassûrer contre tous les raisonnemens de la *Métaphysique* la plus outrée; néanmoins quelques preuves de la façon de l'*Auteur*, si fécond d'ailleurs en tant d'inutiles démonstrations, n'auroient point été inutiles dans un Ouvrage de cette nature. Je dis de la façon de l'*Auteur*, sans quoi toute autre preuve, qui ne présupposeroit pas nettement son sentiment à l'égard de l'action de DIEU sur les créatures, deviendrait inutile entre ses mains: car il faut avoir la même idée que les au-

tres ont eue d'une vérité, pour pouvoir faire son profit des preuves qu'ils en ont données.

Mais quelques preuves que l'*Auteur* eût données de sa façon, elles auroient bien-tôt été démenties par tout ce qu'il rapporte dans la suite de son Livre, pour prouver *l'action de DIEU prédéterminante*. Ainsi pour éviter la contradiction du moins apparente, il a supposé d'abord que la volonté est active, & a produit ensuite tout ce qu'il s'est imaginé pouvoir démontrer, que les déterminations de la volonté, soit au bien, soit au mal, sont autant de *réalités*, que DIEU produit en elle par une action prédéterminante, aussi indépendante d'elle-même, que l'action même par laquelle elle a été tirée du néant.

Si les preuves que l'*Auteur* rapporte sont bonnes, je soutiens que *le Cheval de bronze* est actif & très actif. Hé! pourquoi ne le feroit-il pas? si la volonté n'est qu'une pure capacité par rapport à l'acte, & si l'acte est un nouvel être créé de nouveau par la toute-puissance de DIEU, & surajouté à cette capacité, sans qu'elle ait pû cette capacité déterminer ou occasionner l'*Auteur* de la nature

à produire en elle cette nouvelle entité : *le Cheval de bronze* n'est-il pas une capacité? & si l'Auteur de la nature par son action toute-puissante produit dans ce Colosse, la réalité de l'acte agissant, voilà la capacité réduite en acte, & *le Cheval de bronze* aussi actif que la volonté la plus animée. Tout cela me paroît suivre naturellement des principes de l'Auteur; c'est ce qui me fait croire, que la curiosité a eu plus de part au débit de l'Ouvrage, que son vrai mérite : bien des gens ont crû y trouver un excellent onguent pour la brûlure, mais les conséquences en sont trop affreuses, & il n'y a guères que des *Turcs*, bons disciples de *Mahomet*, ou des *Payens* tels que ceux dont l'Auteur emprunte le témoignage, qui pûssent regarder cet Ouvrage comme un systême bien entendu & conforme à leur religion; digne production des passions les plus extravagantes!

A R T I C L E X I.

Autre Lettre sur le même Livre.

Vous avez lû sans doute, MONSIEUR, les démonstrations prétendues de l'*Auteur* du Livre de la *Prémotion*, & il y a bien de l'apparence que vous n'en avez pas été content, puisque vous me demandez ce que j'en pense. Quoiqu'il en soit, comme je suis persuadé que vous m'interrogez avec simplicité, je vous répondrai ingenuement qu'elles n'ont que l'écorce, encore bien mince, des démonstrations Mathématiques. Il faut croire que l'*Auteur* est un Géomètre d'une nouvelle espèce ; mais en affectant de se servir des termes dont se servent les Géomètres ordinaires, il devoit au moins s'instruire des idées qu'ils y attachent, ou bien donner un Dictionnaire, dans lequel il auroit marqué celles qu'il a prétendues qu'on y attachât : il me semble qu'il auroit dû en user ainsi, pour empêcher qu'on ne crût qu'il n'a parlé le langage des Géomètres que pour séduire les simples & imposer aux crédules.

Il est vrai que, le tout bien considéré,

l'Au.

Auteur a pû négliger cette précaution si judicieuse & si nécessaire en toute autre occasion ; il lui suffisoit d'éblouir dans les circonstances présentes ; & quelle invention plus propre à produire cet effet qu'un pompeux galimathias farci de termes scientifiques, & consacrés dans l'opinion même du vulgaire à des idées justes, claires & précises. Car vous le savez, il est bien plus de gens qui croient que les Géomètres raisonnent juste, qu'il n'en est qui se mettent en peine d'imiter leur justesse dans les jugemens qu'ils ont à former.

Sur ce fondement ce Géomètre à la moderne a crû pouvoir donner des démonstrations de sa façon. En effet il a trouvé quantité de Géomètres de son espèce, qui les ont fort goûtées ; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que pendant que des gens qui n'ont jamais sù ce que c'est que démonstration, sont charmez des démonstrations de *Auteur*, les vrais Géomètres haussent les épaules de voir la malfacon de *Auteur* dans l'application qu'il fait de la méthode des Géomètres à une matière si peu susceptible de démonstration.

Il seroit à souhaiter que les Auteurs
en

en composant suivissent la vraie méthode des Géomètres, leurs Ouvrages assurément en seroient beaucoup meilleurs: mais vouloir que toute sorte de matière, & en particulier celle que traite l'*Auteur*, puisse être démontrée, c'est se moquer du monde; c'est changer les notions des choses, & imiter l'*Auteur*; c'est se couvrir d'une lumière empruntée pour faire illusion à ceux qui n'y prennent pas garde de si près.

Mais afin, MONSIEUR, que vous puissiez juger par vous-même de la fausseté de ces démonstrations prétendues, voici les règles sur lesquelles les vrais Géomètres forment leurs démonstrations: je vous prie de les bien méditer, je les ai tirées d'un excellent Géomètre.

1. *Règle*: On ne doit former aucun jugement, ni aucun raisonnement, sur les objets de ses applications, que l'on n'ait auparavant des *perceptions* claires & distinctes de ces objets, des *rappports* de ces objets, & des *déductions* par lesquelles on les tire les uns des autres. C'est-à-dire, des dépendances nécessaires qu'ont ces rappports les uns aux autres, & l'on doit toujours conserver l'*évidence* dans toutes les démarches de l'esprit.

2. *Regle* : On doit admettre pour vraies & sans preuves les propositions qui expriment des *rappports* que l'on voit clairement & distinctement ; comme celle ci, *le tout est plus grand qu'une de ses parties.*

3. *Regle* : Toute proposition qui exprime un *rappport*, qu'on n'apperçoit pas avec évidence, ne doit pas être admise qu'on ne l'ait démontrée, c'est-à-dire, qu'on n'ait fait voir évidemment qu'elle se déduit nécessairement d'autres propositions évidentes.

4. *Regle* : On ne doit admettre parmi les propositions, dont on tire les conséquences, que des propositions qui soient dans la dernière évidence.

5. *Regle* : Il faut qu'on voie clairement en déduisant les propositions les unes des autres, que celles qui sont déduites, soient des suites nécessaires des propositions dont elles sont déduites.

On n'admet, dit ce vrai Géomètre, aucune preuve qui ne soit conforme à ces regles, & c'est à ces seules preuves qu'on donne le nom de démonstration.

Portez, MONSIEUR, portez ces regles sur les démonstrations prétendues de l'*Auteur du Livre de la Prémotion*, & vous verrez si elles sont bonnes : & pour vous
fa-

faciliter l'application que je fouhaite que vous fassiés des regles que je vous mets en main , je vai la faire sur le principe de la première démonstration du 2. T. de l'édition in 8. j'espère que ce petit Essai vous suffira. Au-reste , je n'ai point choisi le principe , que j'examine , par préférence aux autres , comme plus propre à mon dessein , c'est le premier qui m'est tombé sous les yeux à l'ouverture du Livre. Voici ce principe.

Une cause doit contenir son effet : examinons tous les termes qui composent cette proposition.

Quelle idée , MONSIEUR , réveille chez vous le terme de *cause*? & en cas qu'il en réveille quelqu'une , est-elle claire , évidente & précise? n'est-il que d'une espèce de *cause*? il est , vous le savez , une *cause première* ; il en est de *secondes* ; & celles-ci se subdivisent en *naturelles* , *sur-naturelles* , *physiques* , *morales* , *instrumentales* &c. or toutes ces causes ne réveillent point assurément chez tous les *Philosophes* la même idée : ils disputent sans cesse entre eux sur la manière dont elles agissent ; ce qui passe pour vrai chez les uns à cet égard , passe pour faux chez les autres. Le terme de *cause* , en genre
de

de *cause*, ne réveille donc point d'idée claire, unique & précise. L'*Auteur* viole donc dès le premier mot de son principe la règle fondamentale de toute démonstration, *On ne doit former aucun jugement. . . sur les objets de ses applications, que l'on n'ait auparavant des perceptions claires de ces objets.*

Une cause DOIT, ô le plaisant *doit* ! Ce *doit* a dû se trouver bien étonné de se voir placé dans un principe de démonstration : car je crois que c'est pour la première fois. Les *Géomètres* ordinaires ne lui avoient point encore fait cet honneur, que je fache. Au-reste ce n'est point sur la nouvelle place qu'occupe si injustement le terme *doit*, c'est qu'il ne détermine rien de clair, rien de précis ; mais si *doit* est l'expression de l'acquiescement de l'esprit au rapport nécessaire évidemment apperçû, pourquoi ce faiseur de démonstrations à perte de vûe & de raison n'a-t-il pas prononcé absolument, *une cause contient son effet ?*

C'est qu'il a trop senti le ridicule de cette proposition pour en pouvoir faire un principe de démonstration ; & pour l'adoucir il s'est servi d'un *doit*, terme entièrement indéterminé, & qui laisse
l'es-

l'esprit en suspens : car que ne peut-on pas dire sur un *doit* ? il signifiera tout ce qu'il plaira à l'*Auteur* qui l'a mis en œuvre. D'ailleurs qui sera assez hardi pour oser douter qu'un *Auteur*, qui a composé un gros Livre rempli de passages *Grecs & Latins*, de grands mots, de principes, d'*axiomes*, de *corollaires*, de *lemmes* &c. sache ce qu'il dit ? Si le Lecteur ne comprend rien en lisant un si beau Livre, tant pis pour lui ; que lui faut-il davantage, après tant d'érudition de toute espèce, que des démonstrations !

Si l'*Auteur* a des idées claires de *cause* & d'*effet*, & s'il apperçoit évidemment l'*effet* dans la *cause*, il doit aussi appercevoir la manière dont l'*effet* est contenu dans la *cause* : il auroit donc dû exprimer clairement cette manière ou ce rapport. Je ne crains point de prononcer absolument que *l'unité est contenue trois fois dans le nombre trois, & qu'elle en est le tiers*. On ne sauroit dire que c'est par modestie que l'*Auteur* s'est exprimé de la sorte : il viole donc encore dès le premier jugement qu'il forme cette règle essentielle à une démonstration, *on ne doit former aucun jugement. . . . que l'on n'ait auparavant des perceptions claires & distinctes*
de

de ces objets & des rapports de ces objets.

Je crois, MONSIEUR, qu'il seroit inutile de vous faire une plus longue application des regles que je vous envoie aux principes de l'*Auteur* ; vous la ferez vous-même avec d'autant plus de plaisir qu'elle vous découvrira à chaque page la fausseté de ces principes, & les affreuses conséquences qui en naissent si naturellement. Si vous trouvez quelques preuves ou quelques démonstrations, qui vous paroissent avoir une apparence de vérité, faites moi l'honneur de me les marquer, & j'espère que je vous ferai voir évidemment que l'*Auteur* n'abuse pas moins de l'autorité de l'*Ecriture* & des *Pères* que de la méthode des Géomètres.

AVERTISSEMENT.

Le Lecteur est prié de vouloir bien lire lig. 10. 11. & 12. de la page 74. Mais d'où vient m'amuser à réfuter ainsi les paroles de Brutus? & M. Bayle lui-même n'a-t-il pas eu tort de le faire? au lieu de, Mais d'où vient m'amuser à réfuter ainsi les paroles de Brutus, & M. Bayle lui-même? n'a-t-il pas eu tort de le faire.

P. 162. lig. 3. après ces mots que par tout ailleurs, ajoutés en parenthèse, quoiqu'en ce dernier Lieu la prononciation tire beaucoup vers l'Autrichienne.

P. 328. & par-tout où l'on trouvera Henri Petri, lisez Henri Petre.

P. 333. lig. 24. effacés ces mots, qu'il n'a vécu que dans le xiv.

P. 336. lig. 16. & 17. pour qui un homme qui auroit moins de religion auroit plus de charité, au-lieu d'auroit lisez auroit eu.

Je remarquerai de plus, que la Grammaire de M. Steele, de laquelle j'ai parlé p. 151. & 152. a été réimprimée pour une 3. fois à Londres en 1714. avec une Poétique, une Rhétorique & une Logique; on m'a assuré que la Rhétorique étoit de M. Addison, un des plus beaux Esprits de l'Europe.

T A-

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce Tome.

A.



<i>Accident</i> , ce que c'est, <i>Pag.</i> 98	
<i>Accidens</i> dans l'hostie, quels, 462.	
les Catholiques n'en font pas l'objet de leur culte, <i>ibid.</i>	
<i>Accords</i> (<i>Seigneur des</i>) repris, 246	
<i>Actions</i> sont les preuves des paroles, 9. témoignage assuré de nos sentimens, 23	
<i>Adoration</i> , en quoi consiste, 34	
<i>Adverbes</i> , quelle partie d'oraison, 112	
<i>Alcoran</i> cité, 10. 11. combien la vérité y est recommandée, 55. &ss. aussi-bien que la science & la vertu, 57. &ss.	
<i>Alde</i> vendoit ses Livres cher; 296. ses Editions Grèques sont peu correctes, 297	
<i>Alexandre</i> le Grand, son bon mot, 49	
<i>Ame</i> , son immortalité, 17. en quoi consiste son essence, 19. &ss. si elle peut être sans pensée, 467	
<i>Amour</i> (sur l') rondeaux, 241	
<i>Anaxagoras</i> , sa belle réponse, 46	
<i>Anglois</i> , leurs avantages par rapport aux Sciences, 149	
<i>Anne</i> de Bretagne, son éloge, 250	
<i>Aristote</i> , son éloge, 286. 287. sa <i>Meta-</i>	
	H h 2 <i>phy-</i>

T A B L E

physique est pitoyable,	467
<i>Arnaud</i> , Auteur du plaidoyer contre les Jé- suites,	142
<i>Arnaud d'Andilly</i> , son éloge, 138. ses fils, <i>ibid.</i>	138
<i>Arnaud</i> , (<i>Ant.</i>) son éloge,	138
<i>l'Art de bien parler François</i> , Livre fort utile,	147
<i>l'Art de penser, & de parler</i> , quels Livres, 133	
<i>Articles</i> , les Latins n'en ont point, 104. com- bien en ont les Grecs, <i>ibid.</i> ceux des Lan- gues vivantes, 105. &ss.	
<i>Athées</i> , ce qu'on doit entendre par ce nom, 7. il y en a de diverses sortes, 8. &ss. recon- noissent un Dieu, & de quelle manière, 11. comment ce nom est synonyme avec celui d'Idolatre,	23
<i>Athéisme</i> , en quoi consiste,	10
<i>Athéisme</i> découvert par le P. Hardouin, quel,	411
<i>Attribut</i> , ce que c'est,	96. 113
<i>Augustin</i> , (S.) son Livre du Libre Arbitre, quel, 412. 413. l'Athéisme y est établi, 421. qui en est le véritable Auteur, 427. tous ses Ouvrages sont supposés,	421
<i>Auteur</i> de la Bibliothèque Universelle, voyez <i>Clerc</i> .	
<i>Auteurs</i> , qui citent sur la foi d'autrui, notez, 334	
<i>Avoir</i> , remarque sur la nature de ce Verbe,	123. &ss.

B.

B *Astillon*, Place emportée vaillamment par
les François,

198

B.

DES MATIERES.

<i>Bataille</i> d'Aignadel près de Vella ,	213. 214.
<i>Bayle</i> corrigé ,	333. &ss.
<i>Bentivole</i> , (<i>Galeace</i>) son éloge ,	303. 304.
-- (<i>Alexandre</i>) vers à sa louange ,	306
<i>Beroald</i> , (<i>Phil.</i>) son éloge ,	276. son épitaphe
à l'honneur de Codrus ,	315
<i>Besnier</i> , son Livre de la réunion des Langues ,	190
<i>Bête</i> , ce que c'est ,	20. &ss.
<i>Bias</i> , sa réponse fameuse ,	45
<i>Bibliander</i> , son Traité de la raison commune	
de toutes les Langues ,	191
<i>Bignon</i> (<i>M.</i>) fait faire une Grammaire Chi-	
noise ,	188
<i>Bologne</i> est la plus fameuse Université del'Eu-	
rope , 292. pourquoi il n'appartient qu'a	
elle d'enseigner , 293. on venoit de toutes	
parts y étudier , 294. quand fondée , <i>ibid.</i>	
<i>Bonheur</i> , comment on y parvient , 2. &ss.	
est joint avec la vertu , 47. en quoi consi-	
ste ,	51
<i>Brerewood</i> , sa Recherche des Langues , &c.	191
<i>Bresse</i> se rend aux François ,	216
<i>Brutus</i> se plaint de la vertu , 66. réflexion	
là-dessus ,	70. 71
<i>Buffier</i> , sa Grammaire Françoise ,	146
<i>Buxtorffs</i> , leur éloge ,	179

C.

C <i>Arvas</i> pris par les François ,	215
<i>Cas</i> , ce que c'est , 102. leur nombre , 103.	
plaisanterie là-dessus ,	104
H h 3	<i>Castle-</i>

T A B L E

<i>Castelat</i> , sa Garnison Françoisse massacrée par les Genoïs,	197
<i>Catholiques</i> , s'ils peuvent entrer en dispute avec les Réformés, 448. 449. s'ils sont hypocrites & idolâtres, 450. on les justifie là-dessus, 453. quel culte ils rendent à Dieu & aux Images,	452
<i>Cause</i> , quand elle est équivoque, quel parti on doit prendre,	392
<i>Causes</i> , quelles chez les Philosophes,	476
<i>Chinois</i> , leur opinion touchant la vertu, 41. 44. qui fait composer un Grammaire de leur Langue,	188
<i>Christianisme</i> , pourquoi il a fait de si grands progrès,	52
<i>Chrysolore</i> est le premier qui a rétabli la Langue Gréque en Italie,	170
<i>Clerc (M. le)</i> corrigé,	136. 445. 446
<i>Codrus</i> , V. <i>Urceus</i> .	
<i>Concevoir</i> , ce que c'est,	96
<i>Confucius</i> , son éloge, 41. remarques sur son sujet, 42. &ss.	
<i>Conjonctions</i> , ce qu'elles signifient,	131
<i>Consones</i> , & leur division,	87
<i>Créateur</i> , nécessité qu'il y a de s'instruire des règles qu'il a données,	3
<i>Cremona</i> se rend aux François,	217
<i>Cyran (Abbé de S.)</i> quand arrêté, 137. son éloge,	142

D.

D <i>Alviane</i> Général des Vénitiens, 211. 212. est fait prisonnier,	214
	Da-

DES MATIERES.

- Dames*, ce qu'elles doivent avoir pour être estimées, 225. 226. rondeau sur leur beauté & chasteté, 230. sur les Italiennes & les Françoises, 242
- Décatalogue*, comment il doit être expliqué, 459
- Démonstrations*, règles qu'on doit y observer, 474. 475. le mot de *doit* y est mal employé, 477
- Dieu*, il y a deux manières de le nier, 7. le croire qu'est-ce, 10. on en a un sentiment ineffaçable, 11. on ne peut nier aucun de ses Attributs, sans nier son existence, 13. la connoissance que les hommes en ont, quelle, 15. comment ils y parviennent, 18. quel culte il exige de nous, 456
- Diogene*, sa réponse à Alexandre, 48. il lui est préféré, 49
- Disciples* de J. Christ, leur différent état en la foi, 51. 52
- Dispute* plaisante d'un Maître avec son Eco-lier, 278. 279
- Docteur de Bologne* que signifie, 293
- Docteurs*, qui flattent l'ignorance, notez, 53
- Doit*, ce mot ne peut être employé dans une démonstration, 477
- Duret*, son Thrésor de l'histoire des Langues, 191. réflexion sur cet Ouvrage, 192. 193

E.

- E***llipse*, quelle figure, 132
- Ennui* est la plus grande de toutes les peines, 36
- Erasme*, son Apologie par qui faite, 336. est

T A B L E

réfutée, 339. ses Livres sont dangereux, 340. louanges qu'il mérite, 341. il est traité d'Apostat, 342. sa foi & son caractère, 343. Auteur de la Secte des Tolerans, 344. à quoi se réduit le Christianisme suivant lui, 345. son indifférence pour la Religion, 347. craint des Rois & des Papes, pourquoi, 349. ses Livres condamnés & défendus, 350. ses déclamations sur les abus de son Siécle, 352. il a maltraité les Pères de l'Eglise, 353. a fait plus de mal à l'Eglise Cathol. que Luther, 354. qui est son premier Apologiste, 355. quel est son meilleur Ouvrage, *ibid.* ses ennemis quels, 357. quels défauts il a eus, *ibid.* n'est point Apostat, 358. aimé & honoré des Papes & des Princes, 359. justifié sur sa foi, 360. & sur les abus qu'il condamnoit, 361. 364. pourquoi il ne veut point de Bénéfices, 362. son véritable caractère, 363. ses satires justifiées, 365. à quelles gens il en vouloit, 366. ce qu'il reprend dans les Moines, 367. 368. son amour pour la Religion & la vérité, 369. en quel sens il dit qu'il tient le milieu, 370. il trouvoit bien des choses à reprendre dans l'Eglise Romaine, 371. justifié sur ce qu'il dit de J. Christ, 372. quelle est sa véritable opinion là-dessus, 374. les questions qu'il condamnoit, 375. 376. ce qu'il a de commun avec les Jansenistes, 379. ses sentimens sur la condamnation de Luther, 379. &ss. il étoit foible & timide, 381. ses occupations quelles, 382. on ne trouve rien à redire à sa conduite, 383. on

DES MATIERES.

- on le calomnie faussement, 384. 385. quels
 furent ses Antagonistes, 386. qui étoient
 ceux qui le condamnoient, 387. ses nou-
 veaux Accusateurs quels, 388. 389. d'où
 on a tiré sa justification, 390. c'est une ta-
 che pour lui d'avoir eu un Janseniste pour
 Apologiste, 391. jugement qu'en a fait M.
 de Thou, 393
Erpenius, sa Grammaire Arabe est la meilleu-
 re de toutes, 171. &ss.
Esprit, s'il peut être sans pensée, 467. ce
 que c'est, 467. 468. ses operations, 96
Etymologie, son utilité, 90. &ss.

F.

- F***Able*, ce que c'est que devenir fable, 264.
 tout n'est autre chose, 265. &ss. fable
 de Locman traduite en François, 173
Félicité parfaite quelle, 14
Feuilles volantes, leur sort ordinaire, 402
Fontanini, son Livre de l'*Eloquence Italienne*
 & son utilité, 156
Francia, habile Peintre, 327

G.

- G***Enois*, leur cruauté envers les François,
 197. implorent la clemence de Louis
 XII. 199. ils lui jurent fidélité, 200. com-
 ment ils lui font leur soumission, 201. leurs
 plaintes, 201. &ss.
Genres, leur nombre, 101
Géomètres, leurs règles pour les démonstra-
 tions, 474. &ss.

T A B L E

<i>Gesner</i> corrigé,	330
<i>Gourmont</i> , (<i>Gilles</i>) premier Imprimeur à Paris pour le Grec & l'Hébreu,	179
<i>Grammaire générale & raisonnée</i> , quel Livre, 185. &ss. son éloge, 134. 151. qui en est l'Auteur,	135
<i>Grammaires</i> Allemandes, 161. 162. -- Angloises, 150. &ss. -- Arabes, 171. qui en a donné la première en Europe, 193. -- Armeniennes, 187. -- Chaldaïques sont defectueuses, 185. 186. -- Chinoise, 188. -- Espagnoles, 157. 158. -- Ethiopiennes, 186. -- Françoises diverses, 146. &ss. -- Grèques, 167. &ss. -- Hébraïques, 176. &ss. qui en a imprimé la première en France, 178. quelle est la meilleure, 179. -- Hollandoises, 160. -- Italiennes, 155. &ss. Latines, 163. &ss. -- Persiennes, 187. -- Samaritaines, 185. -- Syriaques, <i>ibid.</i> -- Tartare,	188
<i>Grandeur</i> , moyen pour connoître le rapport de deux,	400

H.

H <i>Amon</i> , Medecin célèbre,	139
<i>Hardouin</i> , (<i>le Père</i>) sa piété & son savoir, 403. il est chargé de faire un Recueil de tous les Conciles, 404. objection qu'on lui fait là-dessus, 438. savant dans l'Antiquité, 408. sa Chronologie du V. Testament, quel Livre, 409. son sentiment sur les Auteurs anciens & modernes, 411. comment il a donné dans un système aussi étran-	

DES MATIÈRES.

- étrange , 415. par quels moyens il y est parvenu , 427. suivant lui quels sont les Bénédictins & les Pères de l'Oratoire, 417. ce qu'il entend par la Vérité Univerfelle , 419. croit que c'est le Dieu chimérique des Anciens & des Modernes, 420. d'où lui est venue la défiance de tous les anciens Livres, 423. il traite de fripons tous les nouveaux Philosophes, 428. 429. sa foi est celle du Charbonnier , 430. ce que c'est que la Grace selon lui, 431. 432. ce qu'il entend par la lumière de gloire , 434. est un Critique singulier , 436. ce qu'il nomme *une troupe scélérate de Savans*, 437. on découvre ses vrais sentimens, 438. &ss. effet de sa mauvaise Philosophie, 440. à quoi tendent ses paradoxes , 441
- Hérésies*, n'ont point leur source dans les Sciences , 69
- Hérétiques* divers , 272. 273
- Hesiodé* préféré à Homère , 288
- Hiatus* (les) communs aux vieux Poètes François , 252
- Historiens* notez , 268
- Homère* noté , 235. est un homme divin, 281. Hesiodé lui est préféré , 288. on peut tout apprendre dans son Livre , 293
- Homme* , s'il doit se marier , 282. & en quels tems , 288
- Homme* changé en cheval , 262
- Hommes* , leur desir naturel quel , 1. font tout céder à leur tempérament , ou à leur intérêt , 2. leur portrait , 3. combien ils sont obligez de s'instruire de leur devoir , *ibid.* quel

T A B L E

quel est leur premier intérêt, 4. leur ignorance là-dessus, 5. leurs sentimens véritables, <i>ibid.</i> comment on en juge, 9. en quoi consiste leur vrai bonheur, 14. où ils le doivent chercher, 16. source de leur malheur, 24. sont agités de diverses passions, 36. leur vanité & leur orgueil, 37. combien ils ont de soin de leur réputation, <i>ibid.</i> ont souvent plus d'égard aux pensées qu'aux mots, & pourquoi,	132
<i>Horace</i> noté,	235
<i>Hostie</i> , ses diverses significations,	461
<i>Hyperbate</i> , quelle figure,	133

I.

J <i>Anscnistes</i> , d'où est venu ce nom, 143. énumération de quelques uns de ceux qui l'ont été, <i>ibid.</i> &	144
<i>Idolâtres</i> en quoi sont pires que les Athées, 31. sont plus difficiles à convertir,	32.
<i>Idolâtrie</i> est un vrai Athéisme, 9. elle est même pire, 27. est le plus grand de tous les crimes, 28. & d'où découlent tous les autres, 35. si on peut la rapporter à Dieu, 455	
<i>Idole</i> , ce que c'est,	34
<i>Jésuites</i> aussi mauvais Philosophes que Théologiens,	443
<i>Jésus-Christ</i> , pourquoi on a embrassé sa doctrine si ardemment,	53
<i>Ignace</i> (S.) défend à sa Compagnie la lecture des Livres d'Erasmus, 340. raison pourquoi il en usa ainsi, 363. portoit jusque dans la piété un goût de Chevalerie, <i>ibid.</i>	
<i>Ignorance</i>	

DES MATIERES.

<i>Ignorance</i> est la cause de la misere des hommes,	1
<i>Images</i> , quel culte on leur rend, 452. abus qui s'y sont glissez,	457
<i>Immortalité</i> de l'ame est de la dernière importance, 3. Ignorer est une chose monstrueuse,	4
<i>Indices</i> fort nécessaires à un Livre,	330
<i>Intention</i> , ce que c'est,	451. 455
<i>Interjections</i> , quels mots,	131
<i>Juger</i> , quelle operation de l'esprit,	96
<i>Juges</i> ignorans, 279. habiles,	280
<i>Juifs</i> , s'ils ont adoré le Veau d'or,	454

L.

L ancelot, Religieux Bénédictin, 138. son éloge, 139. ses Méthodes, 140. sa Grammaire Italienne, 155. son Espagnole, 157. sa Latine, 164. 166. sa Gréque, 157. &ss. pourquoi tant estimée, 158. 159. ses Racines Gréques fort utiles,	170
<i>Langue</i> Allemande, son utilité, 159. ses Grammaires, 161. fort négligée,	162
— Angloise ne doit pas être négligée, 148. pourquoi on doit l'apprendre, 150. ses Grammaires,	150. 151
— Arabe, sa meilleure Grammaire, 171. son éloge, 174. elle a plusieurs mots communs avec la Françoisé,	176
— Armenienne, ses Grammaires, 187.	
— Chaldaique, ses Grammaires, 185. &ss.	
— Chinoise, qui en fait faire une Grammaire, 188. si elle a du rapport avec l'Hébreu,	<i>ibid.</i>

T A B L E

- ibid.* pourquoi on doit l'apprendre, 189
- Langue Espagnole, ses Grammaires, 157
- Ethiopienne a un caractère particulier, 186. chaque lettre y fait une syllabe, 187
- Française, son éloge, 145. les Grammaires qu'on en a fait, 146. les diverses Remarques, 147.
- Gréque, ses Grammaires, 167. &ss. qui l'a le premier rétablie en Italie, 170. celle d'aujourd'hui differe beaucoup de l'ancienne, 190. son éloge, 288.
- Hébraïque par qui premièrement défrichée, 176. sa meilleure Grammaire, 177. pourquoi il est impossible de la savoir absolument, 188. si elle est la Langue de Dieu, 182. &ss.
- Hollandoise, quelle est son utilité, 159. ses Grammaires, 160
- Italienne est fort en vogue, 153. elle est facile & difficile, 154. ses Grammaires, 155. &ss. celle d'aujourd'hui est différente de l'ancienne, 189. 190.
- Latine, qui en a fait la première Grammaire dans les formes, 163.
- Persienne, ses Grammaires, 187. elle mérite le plus nos soins, & pourquoi, 189.
- Samaritaine, & ses Grammaires, 185.
- Syriaque, ses Grammaires, 185.
- J. Christ & ses Apôtres la parloient, 186.
- Tartare, où l'on en trouve une Grammaire, 188
- Langues peuvent être presque toutes considérées comme mortes & vivantes, 189
- Langues Orientales sont presque toutes des dia-

DES MATIERES.

dialec̄tes de l'Hébreu ,	185
<i>Liberalité</i> (sur la) rondeau,	226
<i>Libraires</i> sont taxés d'ignorance , &c.	268.
leur supercherie ,	329
<i>Locman</i> , ses Fables ,	172. 173
<i>Loix</i> , si elles sont utiles , 274. à quelle doit-on fortement s'attacher ,	275
<i>Louis XII.</i> Roi de France , son éloge , 251. sa marche vers Ast , 198. son entrée triomphante dans Genes , 199. son retour à Milan , 200. combien il étoit aimé , 208. retourne en Italie , 211. défait les Vénitiens , 214. prend tout le Bergamasque & le Cremonois , 215. 216. son entrée dans Cremonne , 217. 218. son départ de l'Italie , 220. est obligé de rester à Biègras , 221. Rondeau à sa louange , 222. relation exacte de ses victoires ,	251
<i>Ludolphe</i> , sa Grammaire Ethiopienne ,	186.
sa Persienne ,	187

M.

M aitre, (<i>Antoine le</i>) son éloge ,	136. 137
<i>Mallebranche</i> est traité de fripon ,	428.
est l'écho de S. Augustin ,	430. pourquoi on le fait Athée ,
<i>Mambelli</i> , ses Observations sur la Langue Italienne ,	441 156
<i>Manuce</i> (<i>Alde</i>) a fait le premier une Grammaire Latine ,	163. 164
<i>Mariage</i> , ses incommoditez , 282. &ss. son éloge , 285. &ss.	
<i>Marot</i> (<i>Clement</i>) succede à son père ,	256
<i>Marot</i> , (<i>Jean</i>) distique à sa louange ,	194. 195.

T A B L E

195. son Voyage de Gènes , 195. &ss.	
celui de Vénise , 204. &ss. quels sont ses	
autres Ouvrages , 225. &ss. sa pauvreté ,	
244. 250. il est repris , 247. où & quand	
il nâquit , 249. son éducation , <i>ibid.</i> ses	
progrès dans la Poésie , 250. Anne de Bre-	
tagne le choisit pour son Poète , <i>ibid.</i> ses	
avantages & ses défauts , 252. en quoi il	
a excellé , 253. on le justifie , 254. 255.	
Clement fut son unique fils , 256. sa mort ,	257
<i>Marsollier</i> , (<i>l'Abbé</i>) son Apologie d'Erasmus ,	
336. est réfutée , 339. &ss. on la défend	
en le justifiant , 355. &ss.	
<i>Martin</i> , (<i>le P. André</i>) son Livre intitulé <i>Am-</i>	
<i>brosius Victor.</i> , quel ,	429
<i>Martinius</i> , (<i>P.</i>) sa Grammaire Hébraïque , 183	
<i>Milieu</i> est dans toute chose le point de perfe-	
ction ,	289
<i>Moines</i> justement repris par Erasmus , 367. 368.	
comment trompent le peuple ,	457
<i>Montjoye</i> qui , & vers qui envoyé ,	209
<i>Montmouceau</i> , (<i>Jésuite</i>) son Traité des Anges ,	
	406. 407
<i>Moreni</i> corrigé ,	249
<i>Morin</i> , Père de l'Oratoire , savant Critique ,	
184. est le premier qui ait donné une Gram-	
maire Samaritaine ,	185
<i>Mort</i> , c'est ce qu'on ignore le plus ,	5
<i>Mot</i> , ce que c'est , 88. sa définition ,	96.
il y en a de diverses sortes , 98. &ss. un	
mot peut faire une proposition entière , 114	
les Grammairiens n'entendent pas ce qu'	
c'est ,	111

DES MATIERES.

N.

N ature, ce que c'est,	8
<i>Nicole</i> , ses Ouvrages,	139
<i>Noblesse</i> , la véritable en quoi consiste,	42
<i>Nombres</i> , combien il y en a,	100
<i>Noms</i> substantifs & adjectifs, quels, 98. propres & appellatifs,	100
<i>Nové</i> , (<i>Paul de</i>) choisi pour Duc par les Genevois, a la tête coupée,	198

O.

O bjets comment apperçûs,	396
<i>Orthographe</i> , si elle doit être observée, 89. &ss. si on peut la changer,	93. 94
<i>Otho</i> , (<i>Géorge</i>) sa Grammaire quelle,	187

P.

P arabole des 8 Talens, quel en est le sens,	54
<i>Pascal</i> , on le justifie,	80. 81
<i>Pensées actuelles</i> , ce que c'est,	468. 469
<i>Persona</i> , ce que signifie ce mot,	299
<i>Pesquaire</i> pris d'assaut par les François,	216
<i>Petillane</i> Général des Venitiens,	211. 212
<i>Philosophes</i> modernes par qui traitez de fripons,	428. 429
<i>Pic</i> de la Mirandole quand mort,	296
<i>Plaute</i> , son <i>Aulularia</i> par qui rétablie,	330.
<i>Platonide</i> (<i>Jean-Ant.</i>) Libraire peu connu,	331 327

T A B L E

<i>Pléonasme</i> , quelle figure,	133
<i>Poètes François</i> vieux, leurs défauts,	252
<i>Pointis</i> , ses Mémoires par qui dressez,	138
<i>Politien</i> a fait un volume d'Épigrammes Gré- ques, 295. ses Vers préférez à ceux des an- ciens Grecs,	296
<i>Politique</i> , mot équivoque,	70
<i>Port Royal</i> , Société, d'où a pris son nom, 136. comment elle a commencé, 137. quels en ont été les premiers Membres, 138. &ss. elle n'avoit ni regle, ni vœux, ni cellules, 140. quand abolie, 141. cause des perfe- cutions qu'elle a souffertes, 142. quel en a été le Père spirituel, <i>ibid.</i> d'où ses Mem- bres nommez Jansenistes, 143. on a beau- coup perdu à sa dispersion,	144
<i>Postel</i> a le premier fait imprimer une Gram- maire Arabe,	193
<i>Prédicateurs</i> notez,	269. 270
<i>Prémotion physique</i> , quel Livre, 436. Lettre là-dessus, & qui en est l'Auteur, 441. c'est un Géomètre tout singulier,	472. 473
<i>Prépositions</i> , leur usage, III. remarque là- dessus,	<i>ibid.</i>
<i>Pronoms</i> , leur usage, 106. le relatif, 107. ses divers usages,	108. &ss.
<i>Propositions</i> , ce que c'est,	96
<i>Pyrrhonisme</i> , on le détruit en le voulant prou- ver,	19

Q.

Q*ui*, remarque sur ce pronom, 109.
&ss.
R. R4

DES MATIERES.

R.

R <i>Acine</i> , où enterré,	141
<i>Raison</i> , combien elle est foible,	63
<i>Raisonner</i> , ce que c'est,	96
<i>Rayons</i> visuels comment se font,	396. &ss.
<i>Rebus</i> en rondeau, 245. ce que c'est,	246.
exemple là-dessus,	247
<i>Regnier Desmarais</i> , sa Grammaire François,	146
<i>Remords</i> , ce que c'est,	39
<i>Rivolte</i> assiégée par les François, 212. pillée & brûlée,	213
<i>Roman de la Rose</i> , quel Livre,	250

S.

S <i>Acrement</i> , ce qu'on entend par ce mot,	463
<i>Sainte Marthe</i> , ses Traitez Spirituels,	138
<i>Sanctius</i> , sa <i>Minerve</i> , Livre excellent,	165.
quelle en est la meilleure édition,	166
<i>Savans</i> fort estimés par les Musulmans,	60
<i>Savant</i> , on ne l'est pas par principe,	2
<i>Schickhard</i> , sa Grammaire Hébraïque,	181
<i>Scholastiques</i> (les) sont de vrais barbouilleurs,	424
<i>Science</i> , combien elle est nécessaire, 40. les grands avantages qu'elle procure, 45. seule nous mene à la félicité, 50. seul guide qui con- duit à la vertu, 51. 52. combien elle est recommandée dans l'Alcoran, 57. jointe à la vertu fait tout le bonheur de l'hom- me,	112

T A B L E

me, 62. elles ne se suivent pas toujours,	
63. exemples là-dessus, 64. &ss. si elle rend les hommes malheureux,	68
Sens, ils se contredisent, 394. preuves qu'on en donne,	395. &ss.
Sericourt, son éloge,	137
Siamois, quel cas ils font de la vertu, 44. 45	
Singlin, ses Sermons par qui revûs,	138
Sobriété (sur la) rondeau,	228
Socrate, pourquoi tant estimé, 46. son portrait,	47
Spizelius corrigé, & noté,	335. &ss.
Steele, sa Grammaire Angloise,	151
Stillingfleet, (M. le Docteur) son Traité sur la Religion Rom. 447. ses faux raisonnemens, 460. il se contredit, 461. ses bonnes & méchantes qualitez,	464. 465
Substance, ce que c'est,	98
Sujet dans le discours, quoi,	96. 113
Syllabe ce que c'est,	87. 88
Syllepse, quelle figure de Grammaire,	132
Syntaxe ou construction des mots comment se distingue,	131. 132

T.

T héologie des Jésuites quelle, 405. combien elle est inutile,	407
Théologiens, la douceur ne fait pas leur caractère,	381
Thou, (M. de) son jugement sur Erasme, 393	
Tillemont, (le Nain de) ses Ecrits & son éloge,	139
Tif-	

DES MATIERES.

<i>Tissard</i> (<i>Franç.</i>) est le premier qui a fait im- primer en France des Livres Grecs & une Gramm. Hébraïque,	178
<i>Titres</i> des Livres trompent souvent,	329
<i>Titus</i> comment comparé à Socrate, 48. pour- quoi loué & estimé,	49
<i>Tremblai</i> , (<i>Frain du</i>) son <i>Traité des Langues</i> ,	190
<i>Trevi</i> pris par les François,	211

V.

V <i>Airac</i> , (<i>Abé de</i>) sa Grammaire Espagno- le est la meilleure,	157. 158
<i>Vaugelas</i> , ses Remarques,	145
<i>Veau d'or</i> , si les Juifs l'ont adoré,	454
<i>Vella</i> , ville,	213
<i>Veneroni</i> , sa Grammaire Italienne,	155
<i>Vénise</i> , quels cinq monstres y regnent,	206
<i>Verbe</i> , son entière définition, 112. d'où vient leur grande diversité, 113. ceux des Lan- gues vulgaires quels, 114. leurs personnes, 115. leurs nombres, 116. ceux des Lan- gues Orientales ont des genres, <i>ibid.</i> leurs temps, <i>ibid.</i> leurs modes, 117. leur infi- nitif, 118. ce qu'il signifie, 119. substan- tifs & adjectifs, <i>ibid.</i> Actifs, passifs, & neutres, 120. les impersonnels, 121. quels sont leurs participes, <i>ibid.</i> leurs gérondifs & supins, 122. les auxiliaires quels, <i>ibid.</i> combien en ont les Allemans, 127. & les Anglois, 128. usage de celui d' <i>être</i> en Fran- çois,	129

T A B L E

- Vérité**, sa connoissance est une des premières graces du Ciel, 54. combien sont coupables ceux qui la négligent, 55. &ss. est fort recommandée dans l'Alcoran, *ibid.* & 56. nécessité qu'il y a de s'y attacher fermement, 62
- Vérité universelle**, ce que c'est, 419. &ss.
- Vertu**, combien elle prisée des Chinois, 44. en quoi elle consiste, 50. fort recommandée dans l'Alcoran, 57. &ss. le bonheur la doit suivre, 60. ses avantages, 75. 79. nous fait devenir Dieux, 264
- Vertueux**, personne ne l'est par principe, 2. on ne l'est qu'à proportion qu'on est éclairé, 50
- Vices** combien contraires à l'homme, 43. le rendent bête, 264
- Volonté**, comment elle est active, 469. 470
- Voluptés** ont moins de douceurs que d'amertumes, 36. 78
- Voyelles**, ce que c'est, 86. combien il y en peut avoir, 87
- Urceus**, (*Ant. Codrus*) ses Ouvrages quels, 260. 322. font rangez en mauvais ordre, 307. fautes qui s'y trouvent, 307. 308. où premièrement imprimez, 327. quelle en est la meilleure édition, 329. fait un detail de Metamorphoses, 262. ses mœurs corrompues, 282. &ss. 287. on fait peu de cas de ses Poésies, 299. sa Vie par qui composée, 308. quand & où il nâquit, 309. sa famille quelle, *ibid.* ses études, 310. il professa 13. ans à Forli, *ibid.* de là il est appelé à Bologne, 311. où il mourut &

DES MATIERES.

à quel âge, *ibid.* sa vanité extrême, 312. maniere dont il expira, 313. il donna des marques d'un esprit égaré, 314. son Epitaphe par lui-même, *ibid.* celles que d'autres lui ont faites, 315. qualités de son corps, 316. celles de son esprit, 317. sa chambre & tous ses Livres réduits en cendres, 318. ce qu'il fit & dit à cette occasion, 319. ajoûtoit beaucoup de foi aux présages, 320. quelle est sa Latinité, 323. faux airs qu'il se donnoit d'être savant, 324. comme il le pourroit être, 325. son Testament, 326. d'où il fut surnommé *Codrus*, 326. ses Disciples & ses Amis, 327. rétablit l'*Aulularia* de Plaute, 330. Vers là-dessus, 331

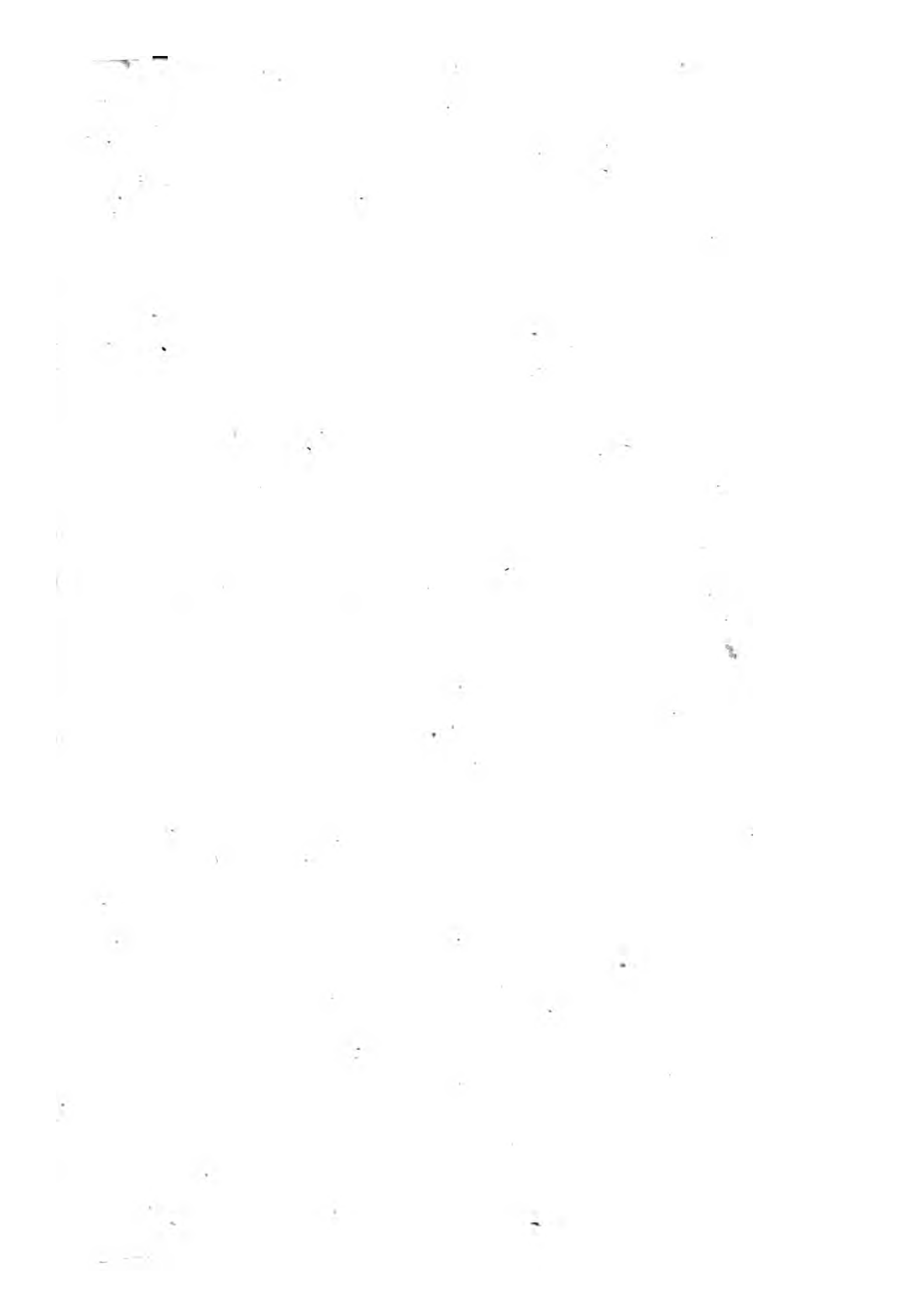
W.

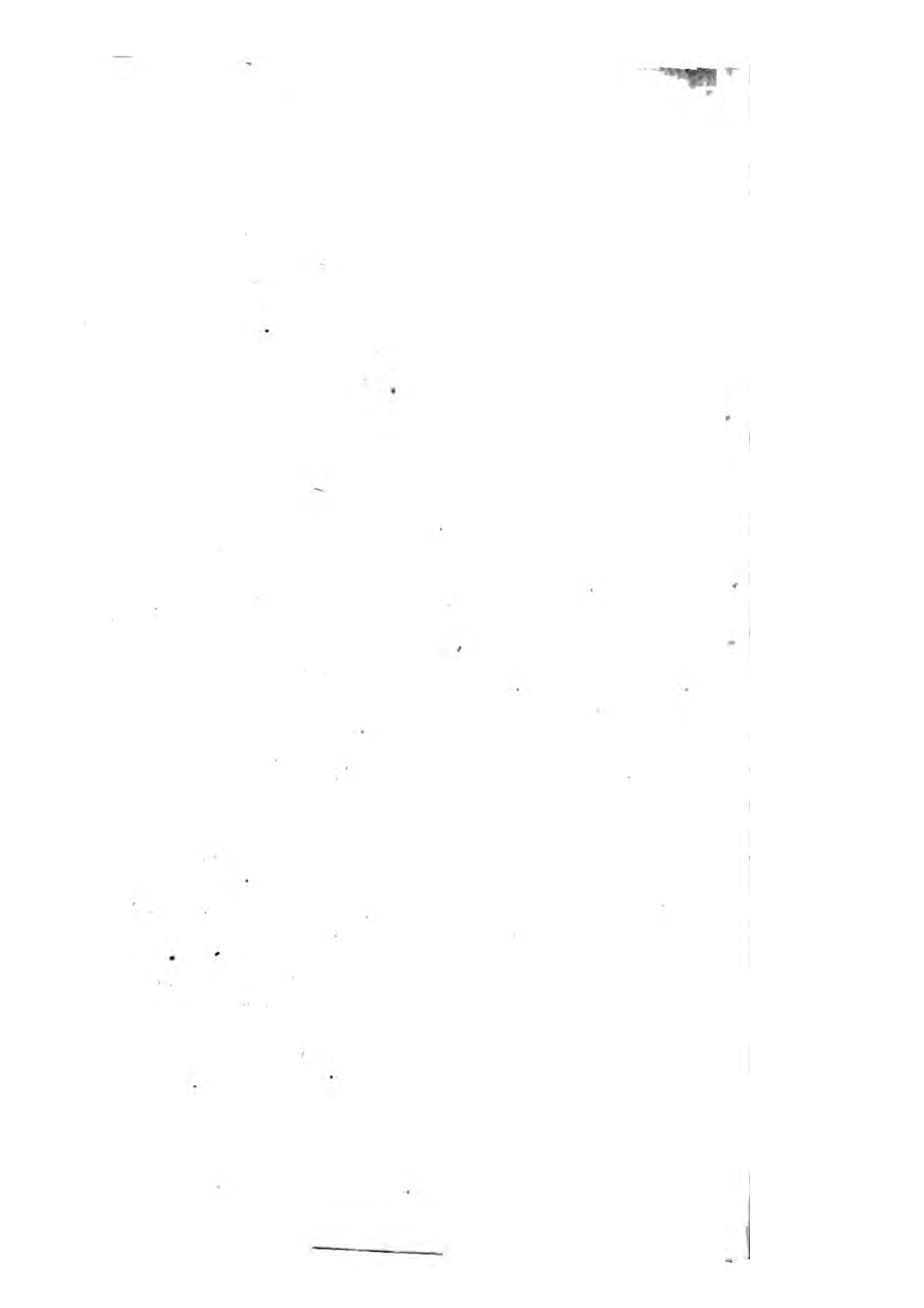
Wallis, sa Grammaire Angloise, 152

F I N.

E

61626761





May 125th - 105th

254.7

4-266



